



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Zah. III A. 80

1, 26.

127.

138.

171.

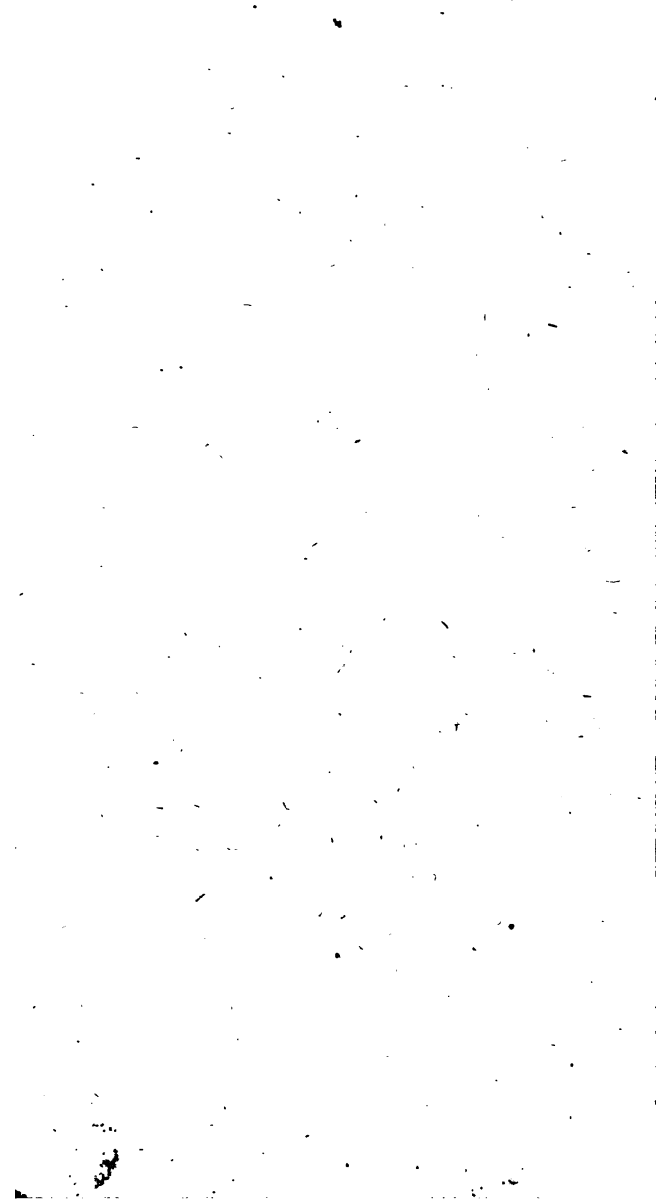
11, 89.

102

106

E. O.

For the Abbe Bardelay



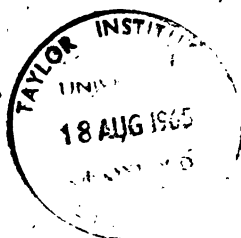
LES
TOURS
DE
MAÎTRE GONIN:

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;
Chez LOUIS RENARD, Marchand
Libraire, derriere la Maison de Ville,

M. DCC. XIII,





P R E F A C E.

CET Ouvrage comprend tant de faits differens , tant d'intrigues , tant d'adresses , de souplesses , de dissimulations , d'artifices & de ruses ; que toute l'idée que j'en puisse donner , c'est de dire qu'on y trouvera dans la vie d'une seule personne la pratique d'un nombre prodigieux de tromperies qui sont en usage dans presque tous les états & toutes les professions. Il n'y a jamais eu homme qui ait joué tant de personnages ; ni fait tant de figures. Aussi est-il à craindre qu'on aille se persuader qu'il n'a existé que dans l'imagination de celui qui en a fait l'Histoire. Quoi qu'il en soit , je crois que s'il n'y a point eu véritablement de *Maître Gonin* , tel qu'on

sous le représente, on doit tenir compte à l'Auteur d'avoir si utilement & si agréablement imaginé. Je n'oserois pourtant pas assurer que tout cet Ouvrage soit une fiction: car je ne trouve pas impossible, qu'un seul sujet soit capable de penser, de dire, d'écrire & de faire tout ce qu'on y lit. *Maître Gamin* a vécu si long-tems, a commencé si tôt le cours de ses souplesses, & l'a fini si tard, qu'il a vu, ce me semble, autant de tems qu'il lui en falloit pour remplir une si étrange carrière. En tout cas, convenons qu'en apprenant par la lecture de son Histoire toutes les tromperies qu'il a faites aux autres, nous apprendrons en même tems à nous défier, & à prendre des mesures contre celles qu'on pourroit nous faire à nous-mêmes.

A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Tours de Maître Gonin* ; & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. FAIT à Paris ce 26. Janvier 1713. Signé,

FONTENELLE.

THE OFFICE OF THE

ATTORNEY GENERAL
OF THE DISTRICT OF COLUMBIA
WASHINGTON, D. C.
JANUARY 10, 1901

TO THE HONORABLE

COMMISSIONER OF THE

LES



LES TOURS

DE

MAISTRE GONIN,

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance imprévue de Maître Gonin. Prodige qui accompagne cette naissance. Un Astrologue & d'autres gens tirent des prognostics de ce prodige & de quelques autres circonstances qui furent remarquées. Réflexion sur ces prognostics. Comment on faisoit taire le petit Gonin, quand il crioit étant dans son berceau. Son adresse pour les tours de main. Deux tours de souplesse qu'il inventa. Il trompe de jeunes enfans comme lui, d'une manière fort plaisante.

Sil je m'étois proposé d'écrire poétiquement l'histoire de Maître Gonin, que j'entreprends de donner au Public, je chercherois parmi cette foule de

Dieux qui se faisoient tant valoir dans le Paganisme, ou plutôt, à qui les hommes avoient la bonté d'attribuer de grands pouvoirs, pour en trouver quelqu'un dont je pusse invoquer le secours dans l'exécution de mon dessein. A quoi pourrois-je mieux m'adresser qu'à Mercure, lui qui excelloit par dessus tous en ruses & en souplesses, pour faire des tours de main, ainsi qu'Admete, Apollon, Vulcain, Venus & Jupiter même en pourroient rendre un fidele témoignage, si l'on vouloit s'en rapporter à la fable : mais ce seroit une démarche indigne d'une histoire aussi veritable que celle-ci, de s'adresser, pour l'écrire avec succès, à de fausses Divinitez. Et ainsi point d'autre invocation que celle de mon génie. Il m'a inspiré cette entreprise, c'est à lui à conduire ma plume, & à faire bien réflexion, que s'il ne réussit pas, ce sera sa faute, & non point celle de son Heros ; car assurément celui-ci lui fournira une matiere si ample, si diversifiée & si agréable par elle-même, qu'il n'y a presque qu'à la suivre & à la représenter telle qu'elle est, pour qu'elle fasse plaisir.

Quelques curieux du nombre de ceux qui veulent absolument qu'un Auteur rende avec une précision exacte, raison de tout ce qu'il dit, & qu'il ne laisse rien à deviner, me demanderont peut-être ce que

de Maître Gonin.

j'entends par mon génie. Je déclare que je ne connois pas assez ce qu'il est , pour en donner une définition si juste , qu'elle pût les contenter , puisqu'elle ne me contenteroit pas moi-même. Je connois bien moins sa nature , que ses opérations ; bien moins comment il est fait , que ce qu'il peut faire. Il ne me seroit pourtant pas impossible de dire au hazard quelque chose pour le définir ; mais à quoi cela serviroit-il à mon projet ? j'allongerois mon prologue , c'est à dire , qu'à l'exemple de plusieurs Historiens , je dirois bien des inutilitez. Je crains même de m'y être trop arrêté. Il est bien plus à propos de parler du génie de Maître Gonin , que du mien ; on n'attend que cela de moi. C'est donc afin de satisfaire à cette attente , que je vais commencer , sans remise , d'entrer dans mon sujet.

Avant que de venir au détail des faits & dits de quelque personne remarquable , dont on prétend donner l'histoire , on rapporte d'ordinaire l'année , le lieu & d'autres circonstances de sa naissance ; comme le nom de ses parens , & leur profession , & même on remonte quelquefois jusqu'au grand - pere , au bisayeul , au trisayeul , enfin aussi loin qu'on peut pénétrer dans les tems passez , pour y faire connoissance avec la famille du Heros. Je ne ferai rien de tout cela , parce que l'année de la nais-

fance de Maître Gonin ne fait rien du tout à son histoire ; parce que sa famille s'en trouveroit peut-être offensée ; parce que la patrie m'en sçauroit , sans doute , mauvais gré. On conviendra que j'ai raison de garder un sévère silence là-dessus , quand on aura lû ce que je dis de ses prouesses. Quant à son nom , celui de Maître Gonin lui fut donné par sobriquet ; & comme on a donné , & que l'on donne encore souvent le même nom à bien d'autres , j'ai crû qu'en le lui laissant , je ne ferois pas pour cela connoître ce que je veux taire. Quant au nom de la Ville où il est né , & à plusieurs autres noms de personnes, dont il sera fait mention dans le cours de cet Ouvrage, ils seront tous déguisez. La prudence l'exige ainsi , & je lui obéirai fidèlement.

Je nommerai donc Damoram le lieu de la naissance de Maître Gonin. Peut-être maniera-t'on ce mot en differens sens , afin d'en construire quelque interprétation , parce qu'on s'imaginera que j'y entens finesse ; cela ne m'embarrasse point. Je ne ferois pas le premier à qui l'on auroit fait dire ce à quoi il n'auroit jamais pensé. On ne voit autre chose dans la conduite de la plupart de nos Commentateurs. Ils veulent avoir part à l'honneur du livre , il faut bien qu'ils y mettent du leur le plus qu'ils peuvent.

C'est donc à Damoram que naquit Maître Gonin. Il arrive ordinairement & heureusement quelque prodige à la naissance des Grands hommes ; je dis heureusement , pour les Historiens ; car rien ne les accommode mieux alors qu'une merveille ; en ce qu'ils sont persuadés , (& ils ont très-grande raison de l'être) qu'elle ragoûte parfaitement une histoire. Aussi la font-ils valoir de leur mieux ; & s'il n'y en a point eu d'autre que celle que le peuple debite , parce qu'il l'a imaginée , ils ne laissent pas d'en faire leur profit , & de la mettre en œuvre. Maître Gonin fut pendant le cours de sa vie un Grand homme en sa manière , ainsi qu'on le verra dans la suite. Il lui falloit par conséquent quelque prodige quand il commença de voir le jour. Je serois bien à plaindre s'il ne s'y en étoit pas trouvé ; ou plutôt mon histoire manqueroit d'abord d'un grand avantage , pour en donner une favorable idée ; mais je ne suis point dans ce cas , & voici pourquoi. Il sortit du sein de sa mere au moment qu'elle y pensoit le moins , & ainsi l'on juge bien qu'elle n'eut pas besoin du ministere d'une sage-femme ; aussi n'en avoit-on point appelé , car il n'avoit donné aucun avertissement qui marquât qu'on en eût besoin. Il se déroba , pour ainsi dire , lui-même du lieu où il étoit enfermé depuis neuf mois , & parut

gay & gaillard, pleurant pourtant, mais d'une maniere qui faisoit croire qu'il ne pleuroit que pour rire. Ceci arriva en hyver, un Mercredy, & pendant une éclipse de Soleil des plus considerables. Je remarque ces circonstances, parce qu'elles ne tomberent pas à terre ; ce fut un faiseur d'horoscopes qui leur procura son secours, pour les préserver de cette disgrâce. Bientôt on verra comment il y réussit. Autre circonstance veritablement prodigieuse, & qui étoit assurément digne qu'on y fît bien de l'attention. Aussi lui donna-t'on beaucoup de relief, & peut-être bien plus qu'elle n'en meritoit ; le Lecteur en sera le jnge. La voici.

Quelques jours avant celui de la naissance de Gonin, sa mere avoit perdu chez elle une petite bourse, remplie de quelques pieces d'argent ; ce qui avoit engagé à jeter des soupçons sur une servante & sur un valet, qui composoient tout le domestique de cette famille. Le valet en vouloit à la servante : c'est pourquoi il l'accusoit d'avoir volé cette bourse ; & la servante qui le haïssoit à mort, ne manquoit pas de lui rendre la pareille. Le pere & la mere de Gonin les menaçoient tous les jours depuis ce tems-là de les mettre entre les mains de la Justice. Enfin quand Gonin parut au monde, il les tira de ce danger, en faisant

connoître leur innocence. On avouera que ce n'est pas sans raison que j'appelle prodige ce que je vais dire , puisqu'on n'a jamais rien vu de si surprenant à la naissance des plus Grands hommes de l'Univers. Sans doute personne ne devinera la merveille qui s'est faite à l'occasion de cette bourse ; & en quoi mon heros y a pu entrer pour sa part d'une manière admirable , lui qui à peine pouvoit alors passer pour être au nombre des vivans. Que ne m'est-il permis de rappeler tous ces fameux Historiens du tems passé , pour les rendre témoins d'un spectacle si étrange , eux qui s'imaginoient avoir donné d'infailibles prognostics du mérite futur de leurs Heros , quand quelque chose d'extraordinaire avoit paru à l'instant que ceux-ci paroissoient ! Mais je crains d'impatienter le Lecteur , en lui faisant trop long-tems attendre le récit du prodige que j'ai à lui apprendre. J'y viens.

L'enfant s'étant dérobé du sein de sa mere , ainsi que je l'ai dit , une nourrice qu'on lui avoit destinée quelques mois auparavant , & qu'on avoit fait venir sur le champ , parce qu'elle demouroit dans le voisinage , s'en empara , & le tenant sur elle assise par terre le long de la cheminée auprès d'un grand feu , pour l'emmailoter , une Pie , oyseau , comme on sçait , fort domestique , fort facile à apprivoiser ,

qui demeuroid depuis long-tems dans cette maison , & qui y alloit çà & là familièrement , en divertissant extrêmement par son caquet , entra , tenant à son bec la bourse perdue , qui avoit causé tant de rumeur , entra , dis-je , dans la chambre où la nourrice tenoit le petit Gonin couché sur ses jambes , s'approcha de cet enfant , & lui presenta cette bourse ; il avança aussi-tôt une de ses petites mains , saisit la bourse avec avidité , & la tint si serrée , qu'il fut impossible de la lui ôter. On cria alors , miracle ! prodige ! merveille ! tout le monde de la maison , & même plusieurs voisins & plusieurs voisines accoururent pour voir une action si étonnante pour un enfant ; le valet & la servante accusez en ressentirent du moins autant de joye , que les autres en témoignoient d'admiration ; en ce que cette pie les justifioit , puisqu'elle prouvoit par cette restitution , que c'étoit elle qui avoit volé la bourse. En effet c'étoit cette bête qui avoit fait ce larcin ; ce qui n'est pas difficile à croire , puisque tout le monde sçait que ces sortes d'animaux sont fort sujets à dérober. Il y en a plusieurs exemples , mais on n'en trouvera aucun de ce que nôtre pie & Maître Gonin venoient de faire. Une pie vole une bourse pleine d'argent ; la garde fort secrettement jusqu'à la naissance d'un enfant ; & aussi-tôt

qu'il est né elle lui apporte cette bourse , il s'en saisit avec ardeur , la retient avec avidité , & ne la veut point laisser aller , de quelques adresses qu'on se serve , & quelques efforts qu'on fasse pour la tirer de ses mains. Où a-t'on jamais vû une chose semblable ? Ne va-t'on point dire toutefois en apprenant à quoi se réduit le recit du prodige que j'avois fait espérer , que c'est la montagne qui accouche d'une souris ? Je m'attens bien que ces gens qui ne trouvent rien de considerable , que ce qui porte la figure de grands objets , raisonneront de la sorte. Il est vrai qu'il ne se trouve icy qu'un petit enfant , une pie , une petite bourse , & quelques pieces de monnoye ; mais c'est une bourse dérobée par une pie ; c'est une pie qui va l'offrir à un enfant qui vient de naître ; c'est un enfant naissant qui prend cette bourse , & la veut absolument garder , comme s'il connoissoit déjà l'utilité de ce qu'elle contient. Toutes ces circonstances jointes ensemble ; forment un certain tout qui peut porter avec raison le nom d'un grand objet , d'un objet qui renferme quelque mystere assez important , pour meriter qu'on y fasse beaucoup d'attention. Un certain homme qui se mêloit de divination & de faire des horoscopes , fut chargé de faire cette attention. Cet homme étoit du nombre de ceux qui font

A v

est le Dieu de l'éloquence ; qu'il prendroit bien des sortes de figures pour réussir dans ses desseins , parce qu'au rapport des Chymistes , Mercure est le Prothée des métaux ; qu'il s'insinueroit adroitement dans tous les esprits qu'il voudroit gagner , parce que , selon les Médecins , Mercure est un furet qui par sa subtilité se glisse par tout , pour y faire sentir par ses opérations les effets de sa force & de ses propriétés. Une considérable Eclypse du Soleil se faisoit , quand Gonin nâquit , c'est-à-dire , que la Lune déroboit alors à la terre la lumière du Soleil ; donc encore inclination dans Gonin pour ce qui ne lui apartiendrait pas. L'Astrologue tira la même conclusion du Parrain , parce qu'il étoit Procureur ; de la Marraine , parce qu'elle étoit femme d'un Tailleur ; de la Nourrice , parce qu'elle étoit filleule d'un Intendant qui avoit ruiné son maître ; & de la pie , parce qu'elle étoit venue lui présenter une bourse qu'elle avoit dérobée , comme si elle avoit voulu lui témoigner , qu'elle le reconnoissoit pour son maître dans ce métier ; & parce que ce présent lui avoit été si agréable , qu'il n'avoit pû consentir à le rendre. Les parens de Gonin furent si mécontents de cet horoscope , qu'ils délibérèrent long-tems pour sçavoir s'ils récompenseroient l'Astrologue de ses peines.

Ils prirent pourtant le parti de ne lui pas refuser son salaire ; car ils craignoient que s'il se retroit mal satisfait d'eux , il n'allât divulguer ces odieuses prédictions. Ils le payerent donc assez libéralement ; mais à condition qu'il n'apprendroit point à d'autres ce qu'il avoit prétendu voir dans l'avenir au sujet de leur fils ; il le leur promit , & ne le leur tint apparemment pas parole ; puisque tout ce qui s'étoit passé à cet égard est venu jusqu'à moi. Aussi lui étoit-il glorieux que tout le monde en fût instruit , puisque tout ce qu'il avoit prédit est arrivé.

Une petite réflexion sur cet horoscope : il me semble qu'il la merite. Est-il bien vrai que la prédiction a été faite ainsi que je la donne ? ou est-ce par hasard que l'événement s'est trouvé conforme à la prédiction ? à dire vrai , je croi qu'on a raison de faire ces deux questions ; & aussi-bien sur tous les horoscopes , que sur celui-ci. Quant à la première , il arrive souvent qu'on rapporte des prédictions qui n'ont jamais été faites dans les circonstances dont on les accompagne , ou qui n'ont été faites qu'après l'événement : c'est pourquoi on les trouve si justes , qu'il est difficile de ne les pas admirer. Je n'assurerais point que celle dont il s'agit soit de ce nombre. Tout ce que je puis dire , c'est que je l'ai apprise par tradition ; & j'ose assurer que les tra-



ditions sur ces sortes de matieres me sont fort suspectes. Si elle a été faite véritablement, je soutiens, sans hésiter, que c'est par hazard que l'événement y a répondu. Au lieu d'insister là-dessus, pour appuyer mon opinion, j'aime mieux renvoyer le Lecteur à deux livres nouveaux, dont l'un est intitulé; *L'Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle*; & l'autre, *les Contées franches*. Cette matiere y est traitée avec plus d'étendue & de force qu'il ne me feroit permis d'en employer icy. Car une longue digression interromproit trop le fil de mon histoire.

Revenons au petit Gonin. On ne pût lui tirer la bourse, que quand il fut endormi. Et étant éveillé, il parut qu'il la cherchoit de ses mains. On prit plaisir à lui presenter quelque linge pour voir s'il s'y tromperoit : mais bien loin d'en faire cas, il le rejettoit; & quand on mettoit la bourse en la place, il s'en faisoit avec autant de goût que la premiere fois. Que de raisonnemens differens on fit sur ce manège ! Un joueur assuroit qu'il aimeroit les bourses de jettons, & par consequent le jeu; un parasite prétendoit qu'il vivroit souvent sur la bourse d'autrui : un Marchand vouloit absolument persuader qu'il embrasseroit le commerce, à cause qu'on appelle bourse le lieu où les Négotians s'assem-

blent. Un Perruquier même se mêla de donner son explication, disant qu'il auroit des cheveux si longs, & en si grande abondance, qu'il seroit obligé de les mettre dans une bourse, pour en être moins embarrassé. Toutes ces prédictions, comme on voit, sont bien pitoyables; mais il faut s'attendre à cela, quand il s'agit d'interpréter les grands événemens. Chacun veut opiner en sa manière; & tres-rarement attrape-t-on la vérité. C'est une hardie entreprise, que de décider sur l'avenir. Les hommes s'en servent souvent pour se jouer les uns des autres, & presque toujours il se joue de tous ces joueurs. Au reste, celui qui rencontra le mieux, ce fut l'Astrologue, & ensuite un Plaisant qui le seconda parfaitement bien par ce proverbe; au plus larron la bourse. La suite de la vie de Gonin prouva qu'ils ne se trompoient point; c'est ce qu'on verra par la lecture de son histoire. Je vais considérer Gonin pendant quelque tems dans son berceau & entre les bras de sa nourrice. Quoi que d'ordinaire les enfans ne fassent rien de bien remarquable quand ils sont dans cet état, je ne puis pourtant me dispenser de faire attention sur celui-ci; car enfin il s'y distingue des autres en bien des manières. Les enfans qui sont à la mammelle ont leurs fantaisies, aussi-bien que nous. Ils crient, ils se tour-

mentent, ils s'impatientent, ils se fâchent. Pour les apaiser, pour les amuser, on leur donne des jouïets, on se met en différentes postures devant eux, on leur fait du bruit. Quant à Gonin, le bruit le fâchoit, au lieu de l'apaiser. Dans quelque agitation qu'il fût, si quelqu'un marchoit doucement & sur le bout des pieds, il se tranquilloit d'abord, & sourioit à celui qu'il voyoit prendre cette précaution. On lui donna un hochet, mais il ne vouloit pas qu'on en fît sonner les grelots; il tâchoit même de les ôter, comme pour marquer que le bruit qu'ils pourroient faire ne l'accommoderoit point du tout. De tous les jouïets, ceux qu'il aimoit le plus, c'étoient les clefs; non pas qu'il prît plaisir à les entendre brimballer, ainsi qu'on en agit pour faire taire les autres enfans quand ils crient, il ne demandoit qu'à les manier. Il les tenoit par l'anneau, & les tournoit tantôt à droit, tantôt à gauche, comme on a accoutumé de faire quand on s'en sert pour ouvrir ou pour fermer. Un jour un Serrurier étant entré pour ouvrir un coffre dont on avoit perdu la clef, Gonin lui tendit les bras; [quel bon naturel, quelle tendresse pour un Serrurier !] il n'ôta point la vûe de dessus lui pendant tout le tems qu'il resta dans la chambre, & demeura triste le reste de la journée après qu'il en fut sorti. Les mas-

ques font toujours peur aux enfans ; pour lui il s'en divertissoit ; plus on lui en montrait de sortes , plus on lui faisoit plaisir. Grand pronostic , dit-on , qu'il aimeroit à se déguiser. Ses différentes métamorphoses prouverent dans la suite qu'on ne s'étoit pas trompé en portant ce jugement.

Aussi-tôt qu'il commença de parler , il donna des présentimens de beaucoup d'esprit , de jugement , de prudence & de mémoire. On lui trouva même toutes sortes d'humeurs , mais presque toujours accommodées à celles de gens à qui il avoit affaire. Il falloit voir la peine qu'on avoit à lui faire dire un oui ou un non. Quand il ne pouvoit absolument s'en dispenser , il tâchoit de ne point prononcer ces deux mots , il les exprimoit seulement par des signes , & souvent on étoit obligé de s'en contenter. Rarement disoit-il sans nécessité ce qu'il pensoit. On voyoit déjà en lui une dissimulation qu'on ne trouve presque jamais dans les enfans de son âge. Le silence ne lui coûtoit rien. Plus il avançoit en âge , plus ces qualitez se développoient & se faisoient connoître.

Il avoit une adresse admirable pour les tours de mains. Il apprit , étant âgé de six à sept ans à jouer des gobelets & de la gibeciere ; il s'en acquittoit avec tant de subtilité , qu'il y surpassoit les plus habiles

maîtres. Il en inventa plusieurs qui nous sont restez ; & c'est de là qu'on commença de lui donner le nom de Maître Gonin. En voici un entr'autres qu'il imagina , & que je n'ai vû faire à personne : je n'assurerais pourtant pas pour cela que personne ne l'ait fait. Quoi qu'il en soit , on ne sera peut-être pas fâché de le voir ici. Le voici , avec la maniere de l'exécuter.

Ayant sa gibeciere attachée devant lui , il en tiroit un jeu de cartes , & le montrait à la compagnie , permettant de l'examiner , pour voir s'il n'y manqueroit rien , & s'il n'y avoit point de fraude : puis il reprenoit ce jeu d'entre les mains de celui qui l'avoit , le mettoit sur la table , & il n'y touchoit plus , que pour faire son tour. Après ce manège il tiroit aussi de sa gibeciere un petit miroir pliant , l'ouvroit & le montrait tout ouvert aussi à tout le monde , de sorte qu'on voyoit que la glace ne representoit rien que les objets qui lui étoient representez , ainsi que font les autres miroirs. Après ce second manège , il le fermoit , & le mettoit aussi sur la table. Il reprenoit ce jeu de cartes dont j'ai parlé , le mesloit beaucoup , & en donnoit une à tirer au hazard , par le premier des spectateurs qui s'offroit pour cela , sans pourtant montrer le dessus des cartes ; c'est-à-dire le côté où elles sont figurées. Quand

on avoit tiré cette carte , il prioit qu'on la remarquât bien ; on la lui rendoit , & sans la voir , il la mettoit avec les autres , & les laissoit sur la table. Cela fait , il reprenoit le miroir , l'ouvroit , & l'on y voyoit représentée la carte qu'on avoit choisie. On dit que la première fois qu'il fit ce tour , une Dame du nombre de celles qui traitent de sortilège , tout ce qu'elles ne comprennent pas (& c'est par conséquent beaucoup de choses) en fut si effrayée , qu'il s'en fallut peu qu'elle ne tombât évanouie ; elle sortit sur le champ , quelques remontrances qu'on lui fit , pour la tirer de son erreur afin de la retenir : & jamais depuis elle ne voulut , ny parler à Gonin , ny s'entretenir dans la maison de son père , quoi qu'elle eût été jusqu'alors extrêmement de leurs amies. Il n'y avoit pourtant rien en tout cela , qui ne fût fort naturel. Quelques préparations avec quelques souplesses de mains avoient opéré ce prétendu prodige : & c'est à quoi il faut réduire presque tous ceux qui nous surprennent. On fait bien des merveilles de toutes les sortes , quand on a beaucoup d'adresse pour engeoler & pour agir : non seulement quand il s'agit de tours de gibeciere , mais encore d'autres tours sur des sujets bien plus importants. Que j'en rapporterois ici d'exemples , si je ne sçavois , qu'il ne faut pas toujours dire

ce qu'on voit & ce qu'on sçait ! nous en trouverons souvent de cette sorte en chemin dans l'histoire de mon heros. Je ne ferai point scrupule de les révéler , puisque je m'y suis engagé par mon dessein , & que je suis certain qu'il ne m'en sçaura pas mauvais gré : il est trop bien déguisé , pour pouvoir être reconnu. Revenons à nôtre petit prodige : car j'ai promis d'apprendre la maniere de l'exécuter , & par conséquent , d'en découvrir le mystere. Gonin avoit deux jeux de cartes , dont l'un étoit un jeu ordinaire : & l'autre n'étoit composé que d'une seule sorte de cartes , par exemple , si on veut de sept de trefle. D'abord il monroit le véritable jeu , & le donnoit à examiner , puis le prenoit & le mettoit dans sa gibeciere , de telle sorte pourtant qu'il paroissoit ne l'avoir pas mis : car il retiroit dans le moment , comme s'il se ravisoit , sa main de sa gibeciere avec un jeu , & le mettoit sur la table : mais ce n'étoit plus le même , c'étoit seulement celui des sept de trefle. Tout ceci se faisoit avec tant d'agilité & si vite qu'on ne doutoit pas que ce jeu qu'on voyoit sur la table , ne fût celui qu'on avoit exactement visité. On juge bien , que , quand ensuite il donnoit à choisir une carte , on ne pouvoit pas en prendre une autre , qu'un sept de trefle. Avant que de faire son tour ,

il avoit préparé deux miroirs plians fort semblables par l'exterieur, tant en grandeur qu'en figure, l'un avoit une veritable glace, & l'autre n'en avoit qu'une fausse, c'est-à-dire, un simple verre, derriere lequel étoit un morceau d'étoffe noire, ce qui le faisoit paroître un veritable miroit; & avant que de jouïr, il avoit mis un sept de trefle entre le verre & ce morceau d'étoffe noire. Et dans le jeu, il faisoit à l'égard de ces miroirs, pour mettre l'un en la place de l'autre, le même manège, que pour changer les jeux de cartes : mais avec cette précaution de plus, c'est de ne pas tenir long-tems en vûe celui où la carte étoit représentée, de peur qu'on ne reconnût qu'il étoit faux. Le principal dans ce métier, c'est d'escamoter subtilement.

On a prétendu encore (je ne l'assureray pourtant pas) que c'étoit lui qui avoit inventé un autre tour, qui auroit encore bien plus effrayé la Dame, dont j'ay parlé cy-devant, si elle l'avoit vû faire; car il sent beaucoup plus le sortilège, puisqu'il se fait par le secours de quelques paroles. Il n'y a toutefois pas plus de magie à l'un qu'à l'autre. Je l'ay donné autrefois à un fameux Mathématicien, & il l'a placé dans un de ses ouvrages. Cela ne doit pas, je croi, m'empêcher de le mettre encore ici; car peu songent à chercher dans les livres

de Mathematiques ces sortes de divertissemens. Il s'agit entre trois choses & trois personnes, de deviner ce que chaque personne aura caché de ces trois choses. Par exemple. On met sur une table une bague, un étuy & un éventail, & on dit à trois personnes de cacher chacune ce qu'elle voudra ; on met sur la même table vingt-quatre jettons. Avant que de commencer, le joueur a numeroté en lui-même chaque personne. Je suppose que les noms de ces trois personnes soient, Alexandre, Pompée, Ciceron. Il aura donné le nombre 1. à Alexandre, le nombre 2. à Pompée, & le nombre 3. à Ciceron. Il prend de ces vingt-quatre jettons qui sont sur la table, & en donne un à Alexandre, deux à Pompée, & trois à Ciceron ; de sorte qu'il n'en restera plus que dix-huit. Il a aussi appelé interieurement chaque chose qu'on doit cacher des noms des trois premieres voyelles ; sçavoir la bague sera A, l'étuy sera E, & l'éventail sera I. Ayant pris interieurement ces précautions, il se retirera, afin qu'il ne puisse rien voir de ce qu'on va faire ; puis il dira : „ que la personne qui a caché la bague prenne autant de jettons que je lui en ai donné, [ce qui se doit faire :] „ que celle qui a caché l'étuy prenne le double des jettons que je lui ai donnés : „ que celle qui a caché l'éventail prenne

quatre fois autant de jettons que je lui en ai donné. “ Cela fait, il en doit rester ou un, ou deux, ou trois, ou cinq, ou six, ou sept. Il revient ensuite vers la table, & examine combien il en reste en effet. Et pour deviner, il se sert de ces paroles : *Par fer. Cesar. Jadis. Devint. Si grand. Prince.* Il faut remarquer qu’il se sert de *par fer*, quand il ne reste qu’un jetton ; de *Cesar*, quand il en reste deux ; de *jadis*, quand il en reste trois ; de *devint*, quand il en reste cinq ; de *si grand*, quand il en reste six ; & de *Prince*, quand il en reste sept. Les voila disposez selon cette remarque, pour en faciliter l’usage.

Par fer. Cesar. Jadis. Devint.

1.	2.	3.	5.
<i>Si grand.</i>		<i>Prince.</i>	
6.	7.		

Il faut encore remarquer, que la premiere syllabe de chacun de ces mots signifie celui à qui l’on a donné le nombre 1. & la voyelle de cette syllabe, la chose cachée à qui l’on a donné le nom de cette voyelle ; la seconde syllabe signifie la seconde personne, & la voyelle de cette seconde syllabe signifie la chose cachée qui porte le nom de cette voyelle ; par conséquent on connoît par qui deux choses ont été ca-

chées ; la troisième est ensuite facile à deviner , & ainsi du reste. Voici un exemple de cette operation , pour la rendre plus intelligible. Je suppose que le joueur n'ait trouvé de reste que trois jettons. Pour deviner il prendra le mot *jadis* , & connoîtra qu'Alexandre a caché la bague , & cela parce qu'Alexandre a le nombre 1. & que la lettre A se trouve dans cette première syllabe , qui est le nom qu'on a donné à la bague ; il connoîtra ensuite que Pompée a caché l'éventail , parce que Pompée a le nombre 2. & que la lettre I se trouve dans cette seconde syllabe , laquelle lettre I est le nom qu'on a donné à l'éventail. Il conclura de là que c'est Cicéron qui a caché l'étuy qui reste. Voilà en quoi consiste tout le stratagème : je ne sçai si je l'ai expliqué aussi-bien que je le comprendrai , quoi qu'il en soit , je n'ai pas pû mieux faire.

Si en effet Gonin , qui étant dans sa première jeunesse , a inventé ce tour de passe-passe , on doit juger qu'il étoit très-capable d'en inventer bien d'autres. Après ce que tout ce qu'on lira de lui dans le cours de cet Ouvrage , ne doit pas assurément lui faire perdre.

Il y a plusieurs petites histoires sur ce compte , où l'on rapporte les tromperies qu'il faisoit à ses petits camarades , p

les attraper. Ils le craignoient tous , & cependant ils le recherchoient toujours , & ne pouvoient le quitter. Il avoit pris une si grande autorité sur eux , par une je ne sçai quelle maniere imperieuse , soutenue par l'adresse de son esprit , qu'il leur faisoit faire tout ce qu'il vouloit ; & par la même adresse il les attiroit & les engageoit si agréablement , qu'ils se faisoient un plaisir de leur joug. Entre plusieurs tours qu'il leur joua , en voici un qui merite d'être raconté.

Un jour qu'il étoit avec eux ; c'est-à-dire , avec quatre jeunes enfans comme lui , chez le pere d'un d'eux pour y passer l'après-dînée à se divertir ensemble , on leur donna à chacun une orange , & chacun la serra dans sa poche. Gonin se mit dans l'esprit d'avoir par surprise toutes ces oranges pour lui seul. Ce n'étoit pas tant la gourmandise qui lui mettoit ce dessein dans la tête , que le plaisir d'user de quelque supercherie. S'il leur avoit marqué qu'il les souhaitoit , on prétend qu'ils les lui auroient accordées , tant ils avoient de disposition à ne lui rien refuser. Mais il étoit d'un caractère à faire plus de cas de ce qu'il gaignoit par adresse , que ce qu'on lui donnoit de bon cœur. Il y a un jeu qu'on appelle , le jeu de l'Abbé : les règles de ce jeu sont celles-ci. Un de la compagnie.

prend le nom d'abbé : & étant choisi d'un commun consentement pour ce personnage , tous les autres sont obligez sous de certaines peines , de faire généralement tout ce qu'il fait. Il proposa de se divertir à ce jeu : tous y consentirent d'autant plus volontiers , que rarement les enfans refusent-ils un jeu , tel qu'il soit : & que c'étoit assez pour lui de marquer souhaiter d'eux une chose , pour être assuré de l'obtenir. On n'hésita pas à le choisir pour abbé , aussi s'y attendoit-il parfaitement. Il commença par faire plusieurs choses indifferentes , & qui ne tendoient qu'à de très-innocens plaisirs , comme de remuer le bras d'une certaine maniere , de chanter , danser , faire des mines , & tous l'imiterent avec une très-exacte précision. Les voyant en si beau train , & si fidelles à le copier , il tira son orange de sa poche , & l'alla porter sur une table dans une antichambre qui étoit entre la salle où ils jouoient & l'escalier , & revint s'asseoir sur une chaise. Ils allerent aussi tous porter leurs oranges sur cette table , & vinrent s'asseoir comme lui. Il resta quelque-tems dans cette situation , & tous aussi demurerent assis. Il se leva , alla se mettre à genoux , & fit plusieurs prieres , c'est à dire , celles qu'il étoit certain qu'ils sçavoient aussi-bien que lui. Ce qui dura assez long-tems , & cela

pour lui donner le loisir d'exécuter ce qu'il avoit entrepris , quand pour suivre les loix du jeu , ils se mettroient pareillement à prier. Il se leva , & alla dans l'antichambre. Ils se mirent aussi à prier , & pendant qu'ils faisoient bonnement oraison , il prit toutes les oranges , & se retira chez lui. Leurs prières faites , ils allerent aussi dans l'antichambre , afin de ne manquer en rien aux loix du jeu. Mais quand ils ne trouverent ni leur abbé , ni leurs oranges , ils furent fort embarrassés ; non pas qu'ils crussent être trompez , mais c'est qu'ils ne sçavoient où le prendre , & qu'ils se croyoient pourtant obligés de faire ce qu'il faisoit alors. Ces pauvres enfans le chercherent par tout dans cette maison. Enfin un des plus avisez , qui soupçonnoit le tour qu'on leur avoit joué , dit qu'il falloit l'aller chercher chez son pere , & qu'assurément on l'y trouveroit. Lui de son côté ne doutant point qu'ils ne lui rendissent cette visite , les attendoit en mangeant les oranges , & en méditant une défaire si adroite & si hardie , que bien loin de passer dans leur esprit pour être de mauvaise foy , il leur persuada qu'ils étoient eux-mêmes coupables , & qu'ils meritoient d'être mis à l'amende. En effet , aussi-tôt qu'ils furent en-
grez , il leur fit dire de rester là , sans parler jusqu'à ce qu'il eût expédié la dernière

orange ; puis il mit la tête à la fenêtre , & après y avoir resté quelque tems , il se tourna de leur côté , & leur dit : „ Ah ! ah „ mes petits Messieurs , voilà donc comment vous faites vôtre devoir ! à la vérité vous êtes venus icy comme moi , mais mangez-vous , comme moi , chacun cinq oranges ? à l'amende , à l'amende. Ces enfans se regardoient les uns les autres dans un étonnement étrange. Ils étoient comme stupefiez , & ne sçavoient que dire. Enfin ils ne douterent point qu'ils n'eussent tort. Lui cependant , par un excès de bonté , leur dit : allez , parce que vous êtes mes camarades , je vous le pardonne , condition pourtant que vous me pardonneriez aussi , s'il arrive que je manque à mon devoir la première fois que nous jouïrions

Quel progrès Gonin ne devoit-il pas faire dans l'art des bons tours , puisqu'étant si jeune , il en sçavoit jouïr un comme celui-ci ! Il y en a bien d'autres que je passe sous silence , de peur que quelques Lecteurs ne s'accommodent point de voir si longtemps des espiègeries d'enfans sur la scène. Voilà bien des bagatelles , diront peut-être quelques-uns. Oserois-je leur remontrer qu'il ne faut gueres attendre autre chose d'un enfant ? Oserois-je leur dire encore qu'il arrive rarement que l'on trouve dans les enfans ce que je viens de dire de Gonin

tant par rapport à ce qu'il a fait, qu'à ce qui lui est arrivé dans les premières années de sa vie : Oserois-je enfin ajoûter, que presque toujours ce que nous voyons de plus grand dans la conduite des hommes, a commencé par de petites choses ? Si nous pouvions pénétrer dans la source de la plupart des plus considérables événemens, que nous serions étonnez en faisant comparaison de ce qu'ils sont dans leur cours avec ce qu'ils étoient dans leur origine ! Il est bon souvent pour l'honneur de ce qui nous surprend, de ce qui attire notre admiration, de ne pas trop faire de ces sortes de comparaisons. . . Mais je me jette insensiblement dans la morale, & ce n'est pas de cela dont il s'agit à présent : les moralitez m'écarteroient trop de mon sujet ; l'histoire de Gonin m'en fournira assez par elle-même, & ainsi je juge à propos de revenir à lui, & de le considérer par de nouveaux endroits.



CHAPITRE II.

Les progrès que fit Maître Gonin dans l'art d'écrire , étant encore fort jeune. Quelques-unes des preuves qu'il donna de ces progrès. Il se venge avec beaucoup de malignité de la fille de son Maître à écrire , qui lui avoit causé quelque chagrin. Ce que produisit cette vengeance.

IL ne faut pas croire que Gonin ne s'occupât d'autre étude , que de faire des tours aux uns & aux autres , ainsi qu'on vient d'en voir un échantillon. Il est vrai , qu'il y avoit une inclination naturelle : mais il ne laissoit pas pour cela de s'appliquer à des choses plus sérieuses & plus importantes pour la suite de sa vie. Ses parens n'épargnerent rien pour le faire instruire de tout ce qu'on apprend d'ordinaire aux enfans , tant pour contribuer à leur établissement , que pour les rendre utiles & supportables dans la société civile. Il écrivoit parfaitement bien , il excelloit même en toutes sortes d'écritures. Dans les commencemens , son Maître eut bien de la peine à obtenir de lui , qu'il apprît la lettre ronde : & comme il connoissoit son humeur , il disoit quelquefois par plai-

lanterie, qu'il n'aimoit pas la lettre ronde, parce qu'il n'aimeroit pas à agir rondement. Il s'y perfectionna pourtant dans la suite. Quelques-uns disent, que c'étoit ce bon mot de son Maître, qui l'y avoit engagé.

Étant à l'Ecole, pour s'instruire dans cet art, il se mit à contrefaire toutes les écritures de ses camarades. On prétend que ce ne fut pas avec dessein de faire usage de cette habileté. C'est, dit-on, que d'abord quelques paresseux d'entre ses compagnons l'y excitèrent, en lui promettant quelque récompense, selon leur pouvoir, s'il vouloit bien faire pour eux leurs exemples. C'est ainsi, comme on sçait, qu'on appelle les ouvrages de ceux qui apprennent à écrire. Soit que le hazard ou l'intention ait produit cette habileté, il ne s'est peut-être pas trouvé d'homme qui en ait eu autant que lui. Son Maître en fut surpris & même fâché, prévoyant que les conséquences en pouvoient être dangereuses pour son disciple. En effet, quand on sçait écrire comme un autre, & que l'on a à espérer quelque avantage considérable, si l'on écrit pour lui, la tentation peut devenir si forte, qu'il faut avoir bien de la probité de reste, pour n'y pas succomber.

Il songea à se former une signature, presque aussi-tôt qu'il commença à former

des lettres. Chose fort extraordinaire , qui donna matière à bien des raisonnemens sur l'avenir , c'est qu'il s'étudia en même tems à imiter de son mieux les signatures des autres , & il y réussit admirablement. Par tout où il trouvoit des contrats vieux & nouveaux , des billets , des promesses , des lettres de change , des lettres missives , enfin quelque expédition , quelque écriture que ce fût ou il y eût une signature , il ne la laissoit point sortir de ses mains qu'il n'en eût fait une copie. Et sur ce qu'on lui remontroit , que cet exercice ne pouvoit apporter aucune utilité qui ne fût dangereuse , il répondoit qu'il n'avoit aucun dessein de faire usage de sa science en cet égard ; mais qu'il prétendoit par là prendre des précautions , afin que sa manière de signer ne ressemblât à aucune autre ; car , ajoûtoit-il , ne sachant point comment les autres signent , je pourrois par hazard signer comme eux. Voilà ce qui s'appelle prendre ses mesures de bien loin , pour ne pas s'exposer aux tromperies des hommes. Une défiance si prématurée ne donne-t'elle pas lieu de soupçonner que comme on songe un peu trop tôt à trop creux en fait de finesses , on pourroit peut-être devenir trop fin ? Un soupçon en cet égard jeté sur Gonin , étoit assurément bien fondé : en voici la preuve.

Son Maître d'écriture avoit une Fille , jeune , jolie , & en âge de produire une passion ; mais aussi sage , qu'un pere raisonnable le pouvoit souhaiter. Il y avoit entr'elle & Gonin une de ces je ne sçai qu'elles antipathies qu'on ne définit ordinairement qu'en disant qu'on ne les peut exprimer. Il y avoit presque toujours quelque querelle entr'eux ; ils ne se pouvoient souffrir l'un l'autre. La Demoiselle faisoit au Jeune homme autant de chagrins qu'il s'en presentoit d'occasions ; & celui-ci fort mal endurant (car il n'étoit pas encore en âge d'avoir des ménagemens pour le beau Sexe , & de lui faire des sacrifices , sans sçavoir pourquoi) celui-ci , dis-je , fort mal endurant , ne laissoit passer aussi aucunes des occasions qui lui fournissoient quelques moyens de la mortifier. Il arriva au milieu de cette mesintelligence , que le Maître n'étant point dans son Ecole , Gonin y détourna tous les écoliers de faire leur devoir , les amusant par mille tours de sonplessé ; & je ne sçai combien de sortes d'espiegleries , dont il les divertissoit. Son ennemie en fut quelque tems témoin , & marquoit même s'en divertir autant que les autres ; & cela malicieusement , afin que sa presence le mettant en train , il mît toute cette Jeunesse en désordre , & qu'il se rendît ainsi parfaitement

digne de la mercuriale qu'elle lui preroit. Son pere étant arrivé, elle le va trouver sur le champ, & prenant toutes mines qu'elle jugea les plus persuasives pour l'engager dans un ressentiment, l'instruisit de tout le dérangement que Nin avoit causé dans l'école. Cet hon qui étoit naturellement fort colere, y fut tout furieux; prélude par un fouet qu'il lui applique à force de bras, comme il le faisoit à tous les autres de lui en faire autant & les menace de les chasser, s'ils ne venoient pas lui obéir. Mais comme ils le craignoient tous, parce qu'il leur faisoit, son humeur nièvre, plus de plaisir que mal, ils restèrent chacun en sa place, & ne dirent un seul mot, témoignant par cette situation, qu'ils n'étoient point disposés à accorder ce qu'on leur demandoit.

Maître devient encore plus furieux à vuë de cette désobéissance; mais il n'y eut que ceux qui se trouverent auprès de lui qui s'en ressentirent. Après leur avoir donné ce qu'on appelle en termes d'Ecolier quelques bonnes taloches, il se retira, reprit ses esprits, & insensiblement sa tranquillité. On dit d'ordinaire, & l'on a raison, qu'il ne faut point exposer son pouvoir, c'est-à-dire, commander, quand y a grande apparence qu'on ne sera point obéi. Notre Maître Écrivain venoit

tomber dans cette imprudence , & le reconnut aussi-tôt qu'il fut devenu plus tranquille. Il se trouva entre deux extrémités tout-à-fait désagréables , ou de voir son autorité méprisée , ou de chasser de son Ecole tous ses Ecoliers , puisqu'il leur avoit assuré , qu'il les chasseroit , s'ils ne lui obéissent pas : il ne trouvoit pas son compte à prendre ce dernier parti : car il auroit perdu en un seul jour une grande partie du revenu qui le faisoit subsister avec sa famille. Environ 80 écoliers , qui lui donnoient deux écus par mois , faisoient un objet de somme assez considérable , pour que la perte lui en dût être sensible. Il se réduisit donc à changer le commandement qu'il leur avoit fait de souffleter Gonin , en quelques petites mortifications qui leur fussent personnelles , afin du moins de ne pas perdre tout-à-fait son autorité.

Cependant Gonin pénétré de chagrin pour tout ce qui venoit d'arriver , & aussi sensible au commandement qu'on avoit fait à ses compagnons , qu'au soufflet qu'il avoit reçu , songea à la vengeance , non pas contre son Maître , car il reconnoissoit de bonne foi qu'il lui avoit rendu justice , mais contre sa fille qu'il soupçonna être la source de sa disgrâce : il prit si bien ses mesures , qu'il apprit avec certitude , que c'étoit elle qui avoit animé son pere contre

lui : il la haïssoit trop pour lui pardonner cette trahison : il résolut donc de lui jouer un tour de son métier ; & voici comment il s'y prit.

Avant pourtant que d'en écrire l'histoire , il est bon que je donne un nom à cette fille , & un à son pere , afin d'en mieux faciliter l'intelligence , & de n'être pas obligé de répéter toujours les noms généraux de pere & de fille , qui ce me semble , ne fixent pas assez l'imagination sur les personnes qu'ils désignent , parce qu'ils peuvent s'appliquer à plusieurs autres. J'appellerai donc Graphir ce Maître d'écriture , & je donnerai celui de Marianne à sa fille. Entre tous les écoliers de Graphir , il y en avoit un que j'appellerai Dinal , fils d'un riche Financier que je nommerai Capion.

C'est sur Dinal qu'il établit le fondement de la supercherie qu'il résolut de faire à Marianne. Il trouva moyen d'avoir de son écriture , & s'exerça de telle sorte à l'imiter , qu'elle-même s'y seroit trompée. Il se mit donc dans l'esprit de prouver , qu'il y avoit un commerce d'amour entr'elle & Dinal. Il n'y avoit point d'autre fondement pour persuader , que ce commerce régnoit entr'eux , que parce que l'une étoit une jeune fille , & l'autre un jeune homme : car ils ne s'étoient peut-être pas

parlé quatre fois ; encore s'ils s'étoient parlé , ce n'avoit été qu'en passant , & en présence des autres. On peut assurer qu'ils n'avoient jamais pensé à se faire l'amour , du moins il n'y en avoit pas eu jusqu'alors la moindre apparence. Gonin ne laissa pas d'entreprendre de le prouver. Il sembloit , que quoi qu'il fût fort jeune , & par conséquent sans expérience , il ne laissoit pas de sçavoir , que rien n'est si facile , que d'insinuer des soupçons sur cette matière , particulièrement , quand on sçait conduire aussi-bien qu'il fit les manieres de les établir , ainsi qu'on va le voir. Il écrivit une lettre anonyme à Capion , pere de Dinal , & dans cette lettre il en mit une autre , qu'il prétendoit faire croire avoir été écrite à Dinal par Marianne.

LETTRE DE GONIN A CAPION.

Vos interêts , MONSIEUR , me sont trop chers , pour ne pas vous donner avis de ce qui se passe entre Monsieur votre Fils & la Fille du Maître chez qui il va pour apprendre à écrire. Voicy une lettre qui vous en instruira mieux que tout ce que je pourrois vous en dire. Je ne vous mande pas comment elle m'est tombée entre les mains , parce qu'autre que je me cache , pour des raisons

qui m'y engagent, c'est qu'il seroit inutile vous l'apprendre. Il vous doit suffire de voir en effet elle est de cette Demoiselle; c'est à vous en rendre certain. Quant à moy, vous en assure, sans prétendre pourtant vous vous en teniez à cette assurance, puisque je ne me donne point à connoître. Reste, je n'ay point d'autre intérêt que le vtre, en vous donnant cet avis: car je suis persuadé, qu'un Pere comme vous, a qui reste un seul Fils, a des vûes plus élevées que les siennes, ainsi que vous le connoîtrez par la lettre que vous trouverez dans celle cy. Je suis, &c.

Il est étonnant qu'un enfant de douze ans imagine une intrigue de la sorte, & s'exprime avec tant de jugement & d'adresse pour la conduire. Il faut assurément que la malice donne de l'esprit. En voici encore une espèce de preuve: c'est la lettre prétendue de Marianne à Dinal? qui avoit construite,

LETTRE PRETENDUE DE MARIANNE A DINAL.

Si vous m'aimez autant que vous le dites, vous prendriez plus de mesures que vous faites, pour me voir souvent. Hier vous aviez une occasion si favorable, qu'il y avoit

beaucoup moins de sujet de craindre d'être surpris, que toutes les autres fois que nous nous sommes vus : vous savez qu'il n'y a personne qui songe à soupçonner notre commerce ; que n'êtes-vous donc plus alerte, pour profiter de cette heureuse léthargie, où tout le monde est à notre égard ? Demain je ne manquerai pas de mettre où vous savez le signal d'avis, dont nous sommes convenus, aussi-tôt qu'il me paraîtra que vous pourrez venir par l'escalier de la cuisine, sans rien risquer. Faites-y bien attention, je vous prie, afin qu'il n'y ait point de votre faute, si vous tardez à venir pour vous justifier. Et pour me donner de nouvelles assurances de votre amour. Sur tout, défiez-vous de Gomin, car il a du moins autant de pénétration que de malice.

On avouera que voilà deux lettres des plus artificieusement construites, pour accabler d'opprobres une innocente. Il falloit encore un artifice pour les faire tenir à Capion, de telle sorte qu'on ne pût deviner de qui elles venoient. Le jeune Gomin trouva bien-tôt cet artifice, sa tête ne lui en laissoit pas manquer. On va convenir, sans doute, que les plus vieux imposteurs, n'ont peut-être jamais été plus loin que lui pour pousser une trahison. Ce qu'il fit paroîtra si rude, que je doute qu'on croye ce que je vais en dire. Un

bon-Religieux, à qui il paroïssoit confier de bonne foy le soin de sa conscience, lui servit, mais fort innocemment, ainsi qu'on le va voir, dans l'exécution de ce noir projet.

Il l'alla voir avec un air contrit & repentant, & lui dit, que s'étant trouvé il y avoit quelques jours, dans le cabinet de Capion, il lui avoit volé un billet de six cens livres, payable au porteur; qu'il étoit depuis ce tems là si fort tourmenté par l'énormité de cette action, qu'il n'avoit pas eu un moment de repos; & qu'enfin il venoit se jeter à ses pieds, & implorer son secours, pour faire incessamment la restitution de ce billet, mais pourtant de telle sorte que sa réputation ne fût point en danger d'en souffrir. Il lui montra en même-tems un paquet cacheté; c'étoit celui où étoient ces cruelles lettres, avec l'adresse à Capion, & lui dit, que ce paquet contenoit le billet, dont il s'agissoit; avec quelques avis. „ Pour me ménager, mon „ Révérend Pere, ajouta-t'il, & pour ne „ me mettre point en danger d'être la victime de quelque mauvaise affaire, par „ aucun soupçon, faites en sorte que quelqu'un mette dans la boîte de la poste à „ quelques lieues d'icy ce paquet; vous „ avez assez d'habitudes & de connoissances, soit par vous, soit par vos amis,

pour me procurer cette précaution. J'espère que la charité & mon sincère repentir vous engageront à m'accorder cette grâce.

Qui est-ce qui n'auroit pas donné dans un tel piège ? Aussi le bon homme y donna-t'il dans toute l'étendue que le fourbe pouvoit souhaiter. Il pleura même de tendresse & de compassion , voyant , ainsi qu'il lui paroissoit un jeune homme se repentant de sa faute. Et se persuadant que c'étoit par la force de ses avis & de ses instructions qu'il revenoit à son devoir , il le releva , l'embrassa , & lui promit de prendre si secrètement & si exactement soin de son affaire , que le paquet seroit rendu à Capion , sans qu'il pût soupçonner en aucune manière celui qui lui avoit fait le vol. En effet , quelques jours après , Capion le reçut par la poste. Ce Financier qui d'un très-bas étage , s'étoit élevé si haut , qu'il s'étoit , pour ainsi dire , perdu de vûë , fut pénétré d'indignation contre son fils , quand il apprit par ses lettres son prétendu attachement. Les richesses immenses qu'il avoit acquises , lui faisoient regarder la famille d'un Maître d'Ecriture , comme un objet , qui bien loin d'avoir droit de faire comparaison avec la sienne , n'en méritoit que du mépris. Enfin il y trouvoit si peu de proportion , qu'il douta si vérita-

blement son fils étoit capable de former un projet d'alliance si indigne de son sang, car il faisoit bien moins d'attention sur le sang que lui-même avoit apporté en naissant, que sur celui qui couloit dans ses veines au milieu de ses grandes terres, de ses meubles somptueux, & de ses Palais magnifiques. On auroit dit qu'il s'imaginait que ce sang étoit devenu précieux à mesure que ses trésors s'étoient augmentez. Ayant donc des raisons, selon lui, si plausibles pour suspendre la crédulité sur ce qu'il venoit d'apprendre, il résolut de s'en éclaircir, avant que de faire aucune sortie éclatante contre son fils & son Maître d'écriture. Pour cela il jugea à propos d'avoir de l'écriture de Marianne, afin que la confrontant avec celle de la lettre qu'on lui avoit envoyée, il vît si en effet celle-cy étoit de la même main. Après avoir beaucoup rêvé pour trouver moyen d'en obtenir, sans qu'on se défiât de son dessein, il se ressouvint qu'un de ses Commis avoit un fils qui alloit apprendre à écrire chez Graphir. Il envoya querir aussi-tôt ce Commis, & lui témoigna ce qu'il souhaitoit; il lui demanda sur tout de lui bien garder le secret, & d'engager son fils à observer la même discrétion. On ne doute point qu'un Commis, à qui son maître demande un service de confiance, ne se fasse un plaisir

très-sensible & un honneur fort chatoil-
leux de le contenter : ce Commis exécuta
l'ordre de Capion si promptement , que
deux jours après il lui apporta ce qu'il lui
avoit demandé. Le Financier se retira dans
son cabinet , confronta les deux écritures ,
& les trouva si semblables , qu'il fut en-
tièrement persuadé que c'étoit une même
main qui les avoit formées. Sur le champ
il mande Graphir. Celui-ci vient , Capion
ferme la porte du cabinet où ils étoient ,
afin que personne ne fût témoin de l'entro-
tien qu'il alloit avoir , lui présente le pa-
pier que le Commis lui avoit apporté , &
lui demande s'il connoît cette écriture.
Oùi , Monsieur , je la connois , répondit
Graphir , & cela n'est pas étonnant , puis-
qu'elle est de ma fille. Hé bien , dit Ca-
pion , en lui présentant ensuite la lettre ,
voici un autre papier qui sera peut-être
plus étonnant pour vous : voyez & lisez.
Le pauvre Graphir après avoir vû & lû ,
fut véritablement étonné. La honte cou-
vrit son visage de rougeur , & immédiate-
ment après la colère produisit le même ef-
fet. Il ne sçavoit que dire ; il relût la lettre ,
il examina l'écriture , & plus il relisoit &
examinait , plus il avoit de confusion. En-
fin il dit au Financier : « Monsieur , se-
lon le rapport de mes yeux , je trouve que
ma fille est dans le désordre ; mais quand »

„ je fais réflexion sur l'éducation que sa
„ mere & moy avons eu soin de lui procu-
„ rer , & sur les preuves qu'elle m'a tou-
„ jours données de la sagesse de sa condui-
„ te , je me sens beaucoup porté à dèmen-
„ tir ce que mes yeux me disent. J'avoüe
„ qu'il me paroît que c'est elle qui a écrit
„ cette lettre : mais je ne puis pas m'empê-
„ cher de me défier de ce qui me paroît.
Capion prenant un ton goguenard , lui ré-
pondit : „ Monsieur Graphir , Monsieur
„ Graphir , quand vous ne voulez pas croi-
„ re ce que vous voyez à present, c'est sans
„ doute que vous avez toujours tenu vôtre
„ fille dans vôtre poche ; & quand même
„ cela seroit , je ne vous conseillerois pas
„ de tant compter sur cette admirable &
„ sage conduite ; rien ne s'échape si aisé-
„ ment qu'une fille , une anguille ne glisse
„ pas mieux. Graphir qui vouloit ménager cet homme , parce qu'il s'y agissoit de son interest par rapport à sa profession , souffrit patiemment cette raillerie. Il dit seulement qu'il alloit s'éclaircir sur cette affaire , & qu'il lui en rendroit compte. Il partit pour retourner chez lui. En chemin il creusa par ses réflexions , autant qu'il pût , dans l'esprit & dans l'humeur de sa fille , dans ce qu'il lui entendoit dire , & dans ce qu'il lui voyoit faire tous les jours , dans les occasions qu'elle pouvoit

avoir de voir dehors ou chez lui quelque personne qui pût lui être suspecte ; & il ne trouvoit rien dans tout cela qui répondît à ce que disoit cette malheureuse lettre. Il rappela toutefois dans son esprit la poche dont Capion lui avoit parlé. Il se dit à lui-même , qu'il est vrai qu'une fille a bien des ressources pour venir à bout de ce qu'elle entreprend , quelques difficultez qu'elle y trouve , & quelque exactitude qu'on apporte à la garder. Toutes les histoires qu'il sçait des peres & des meres trompez à cet égard , lui reviennent dans l'esprit : enfin il arrive chez lui en faisant ces raisonnemens , appelle sa fille , & lui raconte tout ce qui venoit de se passer. A peine eut-elle entendu le recit du dérèglement dont on l'accusoit , que la douleur lui serrant le cœur , & lui liant la langue , elle demeura sans mouvement & sans parole ; puis tomba évanouïe. Elle resta si long-tems dans cet état , que cet affligé pere commença à desesperer de sa vie. On la fit enfin revenir de son évanouissement à force de secours. Elle ramassa tout ce qui lui restoit de force & de raison , pour dire seulement ces paroles : “ Mon cher Pere , montrez-moi , je vous prie , cette lettre qui me fait si criminelle , & qui me rend si indigne de vous. ”

Graphir convaincu entierement de son

innocence, & dont les entrailles avoient été extrêmement émûes par l'évanouissement de cette sage fille, lui répondit :
„ Vivez en repos, ma chere fille, rien ne
„ fera jamais assez fort pour m'attacher
„ de l'esprit l'estime que j'ai toujours eüe
„ pour vous, ni du cœur la tendresse que
„ vous meritez. Elle fit plusieurs instances
pour voir cette lettre : mais son pere lui
dit qu'il ne l'avoit point, qu'elle étoit restée
entre les mains de Capion, & qu'il n'avoit
pas songé à la lui demander. „ Ne
„ vous inquietez point, ajouta-t'il, je ne
„ croi rien de ce qu'elle contient : quelque
„ fourbe en veut à votre vertu ; cette tra-
„ hison est trop cruelle pour que le Ciel ne
„ permette pas que nous en découvriions
„ l'auteur.

Pendant que cette scene se passoit chez Graphir, on en jouïoit une autre, mais qui n'étoit pas si triste, chez Capion. Aussitôt que le pere de Marianne fut sorti, il fit appeler Dinal son fils, & lui montra ces deux lettres qui venoient de causer tant de troubles. Celui-ci, au lieu de prendre sur se qu'on lui montrait un ton aussi consterné que celui de l'affligée Marianne, n'en fit que rire, protestant fort sérieusement,
„ qu'à peine connoissoit il cette fille. Je
„ croy, dit-il, l'avoir vüe deux ou trois
„ fois par hazard ; mais bien loin de sentir

quelque chose pour elle , à peine pour-
rois-je dire si elle est belle ou laide. “ Le
pere traitant de pure défaite ces discours ,
& commençant d’enfiler une carriere de
sévéres remontrances ; Dinal lui ferma la
bouche par ces paroles : “ Mon pere , je
vous proteste , soy d’homme d’honneur ,
que tout ce que dit cette lettre est faux ;
& si vous continuez à insister là-dessus ,
vous me donnerez lieu de croire que c’est
un artifice dont vous vous servez , afin
que je songe à le faire devenir vrai. Je ne
vous dirai point si cette Lettre est verita-
blement de l’écriture de la fille de Gra-
phir ; car je ne sçai point du tout com-
ment elle écrit. “

Pendant ce dialogue , Graphir poussé
par les instances pressantes de sa fille , aus-
quelles il n’avoit pû résister , arriva pour
demander la Lettre. Dinal le voyant en-
trer , alla se jeter à son col , en l’appelant
son beau-pere. Celui-ci qui n’avoit rien
moins qu’envie de rire , & qui s’attendoit
à toute autre reception qu’à celle qu’on lui
faisoit , fut si surpris de cette carresse , qu’il
ne sçavoit qu’en penser. Mais sur l’explication
que Capion lui en donna , il jugea
bien que ce n’étoit qu’une plaisanterie que
l’embrassade de Dinal : il rentra dans le
sérieux , leur apprit l’affliction de sa fille ,
& l’empressement qu’elle avoit pour voir

cette lettre. Le Financier qui étoit encore bien éloigné de compter si fort sur la négative de son fils, qu'il ne doutât point de sa sincérité, protesta qu'il ne confieroit cette lettre à personne : mais il ajouta que si Marianne vouloit absolument la voir ; elle n'avoit qu'à venir chez lui, & qu'il la lui montreroit volontiers. Graphir en parla à sa fille ; & elle le pria de ne point exiger d'elle une visite où, quoi qu'innocente, elle ne laisseroit pas d'avoir de la confusion, puisqu'il l'assuroit que cette lettre paroïssoit avoir été véritablement écrite de sa main. Il y eut pendant quelques jours plusieurs allées & venues au sujet du desir qu'elle avoit de voir cette lettre ; & pendant ce tems, on en découvrit enfin l'auteur. Voici comment se fit cette découverte.

Le paquet qui contenoit la lettre en question, & que Gonin avoit confié au bon Religieux, qu'on sçavoit être son Directeur, passa par les mains de trois autres Religieux, pour arriver jusqu'au lieu de la Poste, d'où il fut envoyé à Capion. Le dernier qui l'envoya dans la boîte, avoit alors chez lui un ami qui lui étoit venu rendre visite ; cet ami, qui connoissoit particulièrement le Financier, se trouva dans la chambre de ce Religieux le même jour que la lettre fut envoyée, & la vit sur sa
table

table avant qu'on la portât à la poste : il n'y fit pas alors grande attention ; mais quelques jours après étant chez Capion , il s'en ressouvint , lui en parla , en lui demandant quelle relation il y avoit entr'eux. Capion le fit expliquer de telle sorte , qu'il fut convaincu que le paquet venoit de ce Religieux , & enfin il suivit par ses informations de l'un à l'autre si exactement cette affaire , qu'il apprit que la source de cet envoi étoit le Religieux qui passoit pour avoir soin de la conscience de Gonin , sans pourtant se persuader qu'il scût véritablement ce qu'il y avoit dans ce paquet.

Capion & Graphir l'allèrent trouver , & lui dirent tout ce qu'ils avoient appris , sans cependant témoigner qu'ils soupçonnassent notre jeune Fourbe d'avoir machiné cette intrigue ; parce qu'ils s'attendoient bien que la crainte de donner atteinte au secret dont il étoit chargé , l'empêcheroit de l'avouer. Capion lui dit seulement qu'il venoit pour le remercier d'un petit paquet qu'il avoit reçu par son moïen , & lui cita les noms de ceux qui lui avoient prêté pour cela leur secours. Ce Religieux qui ne pouvoit pas le nier , à cause de toutes les circonstances qu'on lui rapportoit , qui reconnut ce paquet entre les mains de notre Financier , & qui croyoit qu'il contenoit une restitution , ainsi qu'on lui avoit

fait entendre, avoua sans scrupule, " qu'il
 „ venoit de lui. Mais il ajouta : N'exigez
 „ point de moi que je vous fasse connoître
 „ celui qui me l'a remis, car je ne le puis
 „ en conscience. Non, mon Pere, je ne
 „ l'exige point de vous, répondit Capion,
 „ car je sçai que vous ne le pouvez pas.
 „ Mais est-ce ce paquet-ci que je tiens en-
 „ tre mes mains, & sçavez-vous ce qu'il
 „ contient ? Le Pere lui dit, qu'il recon-
 „ noissoit que c'étoit là ce paquet, & qu'il
 „ devoit y avoir un Billet de six cens livres,
 „ payable au Porteur, dont on lui faisoit
 „ restitution. „ Lisez ces deux lettres, re-
 „ pliqua Capion, c'est ce qu'il contenoit.
 „ Le Pere les lut, non sans trouble, non sans
 „ étonnement, non sans douleur d'avoir
 „ contribué à conduire un si horrible strata-
 „ gème : il connoissoit assez Capion & Gra-
 „ phir, pour être persuadé qu'ils ne lui im-
 „ posoient point. Ah ! Messieurs, s'écria-
 „ r'il, quel fourbe ! A qui se fierait-on, puis-
 „ qu'un enfant est capable ? Il s'arrêta
 „ là tout court ; car il s'aperçût qu'il enfi-
 „ loit des exclamations qui auroient fait con-
 „ noître l'auteur de cette trahison : mais Ca-
 „ pion & Graphir n'avoient pas besoin d'un
 „ plus grand éclaircissement, parce qu'ils ne
 „ doutèrent pas que ce ne fût là un Tour de
 „ Gonin.

Ayant quitté ce Religieux, ils s'entre-

tinrent ensemble sur cette maligne intrigue, convinrent, sans hésiter, de l'innocence de leurs enfans, & se séparèrent bons amis. Dinal continua d'aller chez Graphir, & Marianne reprit sa tranquillité.

Mais Gonin n'étoit pas si tranquille. Comme il avoit été fort allerte, pour s'instruire de tout ce qui se passoit sur cette affaire, il en apprit le raccommodement, le soupçon qu'on jettoit sur lui, les preuves qu'on en avoit, & prit le parti de ne plus retourner au Religieux, ni chez Graphir; aussi n'avoit-il plus besoin de celui-ci: car il s'étoit perfectionné dans l'écriture; ni besoin de celui-là, car il ne s'en servoit que pour la forme. Ce fut particulièrement après ce cruel tour joué à Marianne, que l'on commença de l'appeller Maître Gonin. Dans la suite, il se rendit bien plus digne de ce nom, puisqu'il n'y eut jamais homme aussi maître & aussi habile que lui en ruses, en artifices & en souplesses. Avant que d'entrer dans le détail de ses habiletés, je juge à propos d'apprendre au Lecteur ce qui se passa entre Dinal & Marianne, depuis que Gonin avoit voulu faire croire, qu'ils étoient en commerce d'amour. J'en abrègerai l'histoire, afin de ne pas perdre trop long-tems de vûe mon Héros.

Dinal continua, ainsi que j'ai dit, d'al-

ler chez Graphir afin d'achever de se perfectionner dans l'art d'écrire. La première fois qu'il vit Marianne, après cette rentrée, il fit beaucoup plus d'attention sur elle qu'il n'en avoit fait jusqu'alors. Marianne de son côté, sentit que la rougeur lui monroit au visage, & se trouva embarrassée. La seconde fois Dinal lui parla gracieusement; Marianne lui répondit avec civilité. La troisième fois Dinal lui témoigna combien il avoit de chagrin d'avoir servi d'instrument à Gonia pour lui faire de la peine. Marianne l'en remercia, & se sentant disposée à verser des larmes par ce ressouvenir, elle le quitta fort tristement. Dinal en fut attendri; c'est pourquoy la quatrième fois il lui marqua si vivement combien il étoit sensible à la douleur qu'il lui avoit causée, qu'elle en fut attendrie aussi, & trouva même quelque plaisir de voir qu'il prenoit tant de part à ce qui la regardoit. La sixième fois, cette affaire fut encore le sujet de leur conversation, & ils y trouvoient tant de goût, qu'il sembloit qu'ils avoient de la joye de tout ce qui étoit arrivé. La septième fois, ils parlerent moins que les autres, parce qu'ils pensoient beaucoup plus, & que ce qu'ils pensoient ne leur étoit pas pour lors aisé à dire. La huitième fois, ils n'en dirent gueres plus qu'à la septième: mais les yeux se

parlerent à merveille , & suppléerent si bien au silence , que les deux Parties n'avoient point du tout besoin d'interprète pour s'entendre. La neuvième fois , Dinal soupira souvent , & Marianne ne fit pas semblant de s'en appercevoir. La dixième fois , Dinal ne disoit presque mot , mais ses regards demandoient extrêmement permission de parler : car il avoit bien des choses à dire ; & Marianne auroit bien voulu qu'il eût parlé , sans en demander permission. L'onzième fois Dinal la voyant inquiète , il lui témoigna qu'il craignoit fort que sa présence ne l'ennuyât & ne lui fût importune. Marianne répondit , qu'il ne l'ennuyoit point ; mais qu'elle appréhendoit qu'on ne remarquât , qu'ils se voyoient souvent , & qu'on n'en fit des raisonnemens qui lui fussent aussi défavantageux que la Lettre de Gonin. Car il faut remarquer , que ces entrevûes ne se firent pas loin à loin. Chaque jour avoit la sienne , parce que chacun y contribuoit de sa part & de son mieux , pour en faire maître l'occasion. Dinal apprenant de la bouche même de Marianne , qu'il ne l'ennuyoit pas , conçût de favorables esperances , & prit enfin résolution de s'expliquer , c'est-à-dire , de parler amour ; car il l'aimoit passionnément , & commençoit à ne pouvoir plus vivre sans elle. Et elle n'avoit point de

plaisir plus sensible , que quand elle étoit avec lui. Je ne veux point continuer de suivre pas-à-pas l'histoire de cet attachement. Tout le monde sçait , ou par sa propre expérience , ou pour l'avoir remarqué dans les autres , comme se conduisent d'ordinaire les manèges de l'amour. Pour abréger , je dis donc , qu'ils s'aimèrent l'un l'autre réciproquement , toujours en vûë du mariage ; qu'ils prirent de si sûres mesures , pour se voir secrètement pendant quelques mois , que personne ne s'en apperçût , & qu'enfin , après bien des difficultés , principalement de la part de Capion , qui s'opposèrent à leur passion , quand elle fut connue & déclarée , ils se marièrent ensemble du consentement de leurs peres , & vécurent dans une si douce & si étroite union , que tout le monde convenoit qu'ils sembloient avoir été faits l'un pour l'autre. Concluons de cette petite Histoire , qu'à force de dire à un homme & à une femme , qu'ils s'aiment , on leur donne avis , qu'ils peuvent s'aimer , & que rien n'est si naturel que d'être tenté de suivre cet avis , & de succomber à cette tentation.

CHAPITRE III.

Maître Gonin après s'être rendu habile dans les Langues Grecque & Latine, dans l'Eloquence & la Poësie, s'applique pendant quelque tems à l'étude de la Théologie. Ses vûes & ses intentions dans cette étude. Histoire à ce sujet.

DAns le tems que Maître Gonin s'occupoit de l'écriture pendant quelques heures de chaque jour, ainsi que je l'ai fait voir, il s'appliquoit avec une assiduité surprenante, à l'étude des Langues Grecque & Latine, de l'Eloquence & de la Poësie. La supériorité de son génie, jointe avec la constance de son travail, le firent réussir parfaitement dans toutes ces sortes d'études. Je m'arrêterai peu sur ce sujet, afin de venir incessamment à des choses plus importantes, & qui, sans doute, paroîtront bien plus intéressantes dans son Histoire. Je dirai donc en général, qu'il parloit également bien Latin & Grec; qu'il n'ignoroit de rien de ce qui est nécessaire pour former un grand Orateur, & un agréable Poëte; & que, quand les occasions s'en presentoient, & qu'il en vouloit prendre la peine, il mettoit en pratique

avec succès , & la Poësie & l'Eloquence. Outre l'Eloquence acquise , il en avoit une naturelle , qui lui étoit plus que suffisante dans les conversations familières , & dans le commerce de la vie civile ; personne ne faisoit mieux valoir que lui une proposition , quand ses intérêts l'engageoient à la soutenir , personne aussi ne détruisoit mieux celles qui lui étoient contraires , ou qu'il trouvoit insoutenables. Le geste , le ton de voix , le front , les yeux , tout cela s'accordoit si fidèlement avec son discours qu'il étoit difficile de se persuader , qu'il ne dît pas vrai , ou du moins qu'il pensât le contraire de ce qu'il disoit. Quant à la Poësie , il ne s'y exerçoit d'ordinaire , que par des ouvrages satiriques. S'il avoit dessein de tromper quelqu'un , il commençoit par composer une Satire contre lui , puis la faisoit courir dans le monde ; & cela , afin que donnant par avance une mauvaise idée de cette personne , elle fût moins écoutée du Public , lors qu'elle se plaindroit de la tromperie qui lui auroit été faite. On a sçu qu'il avoit écrit contre des gens qui l'avoient comblé de bienfaits , sans autre raison , que parce que ne voulant point paroître leur être redevable , il tâchoit d'insinuer , qu'ils étoient indignes de sa reconnoissance. On a dit aussi , qu'aucune bonne réputation , quelque bien

établie qu'elle fût , n'étoit point exempte de sa censure , quand il s'imaginait qu'elle pouvoit diminuer la sienne , ou que les intérêts , tels qu'ils fussent , en pourroient souffrir. Souhaittoit-il une place , une charge , un emploi ? aussitôt des satires cruelles sortoient de sa plume contre ses concurrens. Quelqu'un avoit-il disputé contre lui , même sur des choses indifférentes ? une Epigramme paroissoit le lendemain , pour donner quelque ridicule à celui qui n'avoit pas montré assez de complaisance pour son opinion. Une femme l'avoit-elle traité avec mépris ? il n'y a beau sexe qui tienne , ses vers injurieux contre elle , étoient les interprètes de sa vengeance. Un homme sage lui avoit-il fait une juste remontrance avec prudence & avec douceur ? une Satire suivoit presque immédiatement contre les faux dévots , entre lesquels il ne manquoit pas de lui donner place. Toutefois pour mieux cacher son jeu , plus il maltraitoit quelqu'un par ses poésies , plus il leur faisoit de caresses. Mais avançons chemin , & parlons de ce que j'ai promis pour ce Chapitre , c'est-à-dire , du progrès qu'il fit dans l'étude de la Théologie.

Selon l'idée que j'ai donnée de Maître Gonin , il paroîtra peut-être que la Théologie lui devoit être inutile. Ceux pourtant

qui connoissent bien le monde , ne seront , je croi , pas étonnez d'apprendre , qu'il s'étoit appliqué à cette science. La Théologie , comme on sçait , est une science qui donne la connoissance de Dieu & des choses divines. C'est elle qui instruit de la vérité de la Religion , qui fait connoître les Loix qu'elle a établies , & qui apprend les moyens de faire ce qu'elle commande , d'éviter ce qu'elle défend. Gonin vit bien , qu'il étoit de conséquence pour lui dans le métier qu'il alloit faire , d'avoir toutes ces connoissances , d'en raisonner avec méthode , d'en discourir avec érudition. Ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui trompent d'autant plus facilement les autres , qu'ils ont plus d'habileté pour parler scavamment de la Religion , pour prêcher éloquemment la piété , pour soutenir & inspirer avec zèle la sainteté de la plus pure morale ? Gonin sçavoit trop bien le mérite de toutes ces apparences religieuses pour négliger de les acquérir. Ce fut donc dans cet esprit , qu'il se fit Théologien , non pas pourtant avec cette étendue vaste & onéreuse qu'on exige de ceux qui veulent prendre le titre honorable de Docteurs ; mais il apprit à parler si bien des choses saintes , qu'il parut être saint lui-même , quand il auroit lieu de craindre qu'on crût de lui le contraire.

On divise d'ordinaire la science Théologique en six parties ; sçavoir , la Théologie naturelle , qui donne la connoissance de Dieu par ses effets & par les seules lumières de la nature. La Théologie surnaturelle , qui s'apprend par la révélation. La Théologie positive , qui consiste dans la connoissance de l'Ecriture Sainte , & l'explication suivant les sentimens des Pères & des Conciles , sans employer le secours des argumens de la Logique. La Théologie morale , qui instruit des Loix divines , afin de régler les mœurs. La Théologie scholastique , qui tire par le raisonnement plusieurs connoissances des choses divines , fondées sur les principes de la Foi. La Théologie mystique , qui est une connoissance infuse de Dieu & des choses divines , qui émeut l'ame d'une manière douce , dévot & affective , & l'unit à Dieu intimement , éclairant son esprit , & échauffant sa volonté d'une manière affective & extraordinaire. Ou celle qui enseigne une dévotion sublime , épurée & parfaite ; qui s'élève à l'amour de Dieu pur , désintéressé & dégagé de tout propre intérêt.

Gonin sçavoit assez de toutes ces sortes de Théologie , pour en discourir sçavamment , pour parler en homme de bien , & pour paroître dévot selon qu'il le jugeoit à propos.

Qu'il disoit de belles choses , quand il parloit selon la Théologie naturelle ! c'est à-dire , par exemple , de ce sentiment naturel que nous avons de l'existence d'un Dieu , de toutes ces créatures , de tous ces êtres sensibles qui nous conduisent insensiblement comme par degrez , à la connoissance d'une Divinité. Il sembloit , à l'entendre , qu'il ne regardoit tout ce bas monde , & qu'il n'en vouloit user , que pour s'élever à cette connoissance : mais , si l'on avoit pénétré dans son intérieur , on auroit raisonné bien autrement ; on auroit dit , qu'il sembloit ne vouloir élever les autres au dessus du monde , pour les porter à Dieu , qu'afin de restet lui seul dans ce monde , & y jouir plus à son aise de tout ce qu'il contient. Pourquoi ne pas penser cela d'un homme , qui pendant qu'il prêchoit le mépris & le détachement des créatures , ne travailloit pourtant sérieusement que pour elles ; je veux dire , pour acquérir des richesses , s'élever dans les Charges , goûter toutes sortes de plaisirs , ainsi qu'on le verra dans la suite , par le détail de ses faits & dits ; Par la connoissance des créatures , on s'éleve à la connoissance de Dieu , selon la Théologie naturelle , ainsi que je viens de le dire. Voici de quelle manière il faisoit l'usage de cette Théologie. Il s'appliquoit extrême-

ment à bien connoître ces créatures ; parce qu'il les aimoit beaucoup ; qu'il prenoit plaisir à les contempler , & que leur possession lui étoit chère : c'est pourquoi il ne demandoit qu'à rester avec elles , sans souhaiter monter plus haut , il lui suffisoit de porter les autres à monter au dessus d'elles ; il y trouvoit mieux son compte , que s'ils étoient restez avec lui. Le jugement que je porte de Goin paroîtra bien étrange à quelques-uns , parce qu'ils le trouveront outré. Pour leur ôter cette idée , je les prie de faire cette réflexion avec moi. Je m'imagine , par exemple , un Prêcheur qui s'échauffe , qui se tourmente , qui emploie toute la force de l'éloquence dont il est capable , pour nous prouver qu'il ne faut point aimer l'argent , qu'il ne faut point le rechercher avec ardeur , qu'il ne faut point le posséder avec attachement , qu'il ne faut point avoir de chagrin si on le perd , qu'il faut même s'en défaire en faveur de ceux qui en ont besoin ; enfin , qu'il faut le craindre , comme un objet des plus dangereux , parce qu'il peut servir d'instrument à bien des crimes. Tout cela est beau , tout cela est vrai , tout cela merite de n'être point oublié. Jusques-là le Prédicateur a raison ; on ne peut trop le louer , on ne peut trop lui donner d'applaudissemens , on ne peut trop lui marquer de reconnois-

sance pour de si salutaires instructions , pour de si judicieux avis. Mais si ce même homme qui vient de nous donner ces avis & ces instructions , ne nous les a donnez que pour gagner de cet argent qu'il nous a montré si digne de nôtre mépris & de nôtre haine ; si c'est pour parvenir à des postes qui lui en fourniront abondamment ; s'il en amasse sol sur sol , sans pouvoir s'en rassasier s'il brigue avec toutes sortes d'intrigues les places où l'on en gagne le plus , portera-t'on un jugement étranger & outré , que de dire : „ Cet homme assurément nous veut attraper ; il ne tâche de nous inspirer du mépris pour l'argent , qu'afin que sa part en soit plus grosse ; qu'afin que trouvant peu de concurrens , il en puisse plus facilement acquérir ? “ A la verité , l'on aura tort si on l'accuse d'avoir avancé des propositions fausses ; mais on n'aura pas tort si on lui attribue ces indignes intentions.

Passons à la Théologie surnaturelle de Gonin. Il s'agit dans cette Théologie de croire des veritez , parce qu'elles sont divinement révélées. Il s'instruit de tout ce qu'il en faut sçavoir sur ces veritez , bien moins pour se confirmer dans les sentimens de confiance qu'elles exigent , que pour montrer qu'il ne les ignoroit point. Il étoit comme bien d'autres ; c'est-à-dire , qu'il témoignoit croire quand il étoit dan-

gereux pour lui de marquer ne croire pas , & qu'il ne croyoit qu'autant qu'il ne lui étoit point à charge de croire. On peut dire qu'il n'avoit qu'une foy de commande, ou qu'une foy qui ne l'incommodoit point. Il ne laissoit pas aussi , comme bien d'autres , de faire paroître , selon les occasions , autant de vivacité & de fermeté dans sa créance , que s'il avoit été prest de la soutenir aux dépens de sa vie. Qu'il brilloit admisablement auprès de ces dévots ou trez , de ces contemplatifs à révélations : Il s'en faisoit , pour ainsi dire , un commerce entre lui & eux ; mais lui d'ordinaire en emportoit tout le profit. S'il pouvoit une fois se rendre maître de la confiance d'une femme qui fût dans ce goût , presque toutes les pensées qu'elle avoit étoient , selon lui , des révélations , parce que , selon lui aussi , il avoit eu des révélations qui l'en assuroient. Avoit-il affaire à certains esprits qui sont passionnez pour le merveilleux , qui n'estiment rien plus que ce qui sent le prodige ; qu'il leur en donnoit bien à garder : il leur assuroit que c'étoient des révélations , que les choses les plus extravagantes qui leur étoient fournies par la bizarrerie de leur imagination. Il y avoit tels gens à qui il faisoit beaucoup plus valoir ces sortes de révélations , que celles que la Religion nous présente , que la ve-

rité soutient , que les événemens confirment , parce qu'il connoissoit assez de ces gens-là pour n'ignorer pas , que se flâtant d'avoir des révélations particulières , ils avoient droit de se regarder comme des âmes privilégiées , que le Ciel distinguoit de toutes les autres qui ne jouissent pas de ces avantages. Rien ne chatouille plus agréablement ces sortes de Dévots , que de telles distinctions. Que les Gonins alors font bien leur compte ! car ils leur jouent de bons tours de leur façon.

Gonin apprit aussi de la Théologie positive. Il sçavoit assez bien l'Ecriture Sainte, & n'ignoroit pas l'explication des endroits qui sont les plus difficiles. Il avoit fait un recueil alphabetique d'autres endroits qui avoient rapport aux vices qu'on doit fuir , & aux vertus qu'on doit pratiquer. Ce recueil étoit d'un grand usage pour lui , quand il prévoyoit quelque occasion de se faire valoir. Si , par exemple , il devoit avoir quelque affaire de conscience avec une femme mondaine , il apprenoit par cœur les passages qui pouvoient l'aider à lui donner de bons avis , & il les citoit si à propos , qu'elle croyoit son cœur aussi pénétré de ces veritez , que sa mémoire en étoit remplie. Quelle idée n'avoit-elle pas alors de sa science & de sa vertu ? quelle entrée ne se procuroit-il pas par cette ad-

dresse pour pénétrer non seulement dans ce qui avoit relation aux intérêts du salut de cette femme , mais encore dans ce qui regardoit ses affaires temporelles & domestiques ! Il y a un petit livre qui justifie parfaitement bien de certaines contradictions apparentes de l'Ecriture. On ne peut croire quelle favorable réputation il s'étoit fait par le secours de ce petit ouvrage , qu'il possédoit , à ce qu'on a dit , du moins aussi bien que celui qui l'avoit composé. Il usa un jour de tant d'adresse dans une compagnie de Docteurs à fourure , & d'autres Sçavans , qu'il trouva moyen d'étaler toute sa science sur ces prétendues contradictions : on l'y regarda comme un prodige , comme le plus habile homme qu'il y eût dans la plus profonde connoissance des Livres Saints ; & cependant , au lieu de profondeur , il n'avoit , pour ainsi dire , qu'une superficie de science , mais bien ménagée : tant il est vrai qu'avec un manège bien conduit , il est facile d'imposer & de se faire un grand nom. Ce sont là en general des Tours que je rapporte de Maître Gonin. En attendant le détail d'une infinité de particuliers , dont le recit sera d'autant plus amusant , qu'il s'y agira de choses extraordinaires.

La Théologie morale fut encore un objet fort intéressant pour Gonin ; aussi s'en

fit-il une étude importante. Il faut avouer que les cas de conscience qu'on lui proposoit de décider, n'étoient pas en de trop bonnes mains. Tous les Casuistes, tant relâchez que severes, lui étoient connus. Il se servoit des Casuistes severes; ou pour se faire estimer des scrupuleux, & se les attacher, s'il s'attendoit qu'ayant un long commerce avec eux, il en pourroit tirer quelque utilité; ou pour rebuter par une Morale extrêmement rigide ceux qui aimoient le relâchement, & qui lui auroient apporté beaucoup plus d'importunité, que de profit; ou quand au milieu de la guerre que se font entre deux considerables partis, il voyoit que celui de la morale severe triomphoit de l'autre, & avoit le dessus, ou lorsque ne doutant point qu'on le soupçonneroit d'être trop relâché dans ses mœurs, il avoit à craindre que montrant du relâchement dans ses décisions, on n'en vint à conclure que ce soupçon étoit bien fondé. Qu'on ne se récrie pas tant contre cette conduite, comme si elle n'avoit point d'exemple; rien n'est si commun, que de s'accommoder, sur quelque matiere que ce soit, au tems, aux lieux, aux personnes; cet entregent régné par tout, & passe même pour prudence. J'avoüe qu'on est extrêmement blâmable, de faire ainsi dépendre le vrai de ces sortes d'accommode-

niens. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit très-véritable, qu'on l'attache à cette dépendance. Oserois-je le dire ? c'est que le Pyrrhonisme règne trop, pour que la vérité ait ses coudées franches. Dans le doute où il s'agit de sçavoir s'il est permis de faire ou de ne pas faire une chose qui plaît, il est si naturel de prendre le parti qui convient le mieux à ce qu'on désire, que le moindre petit raisonnement qui se trouve lui être favorable, acquiert beaucoup de force par le secours que lui prête le penchant qu'on a à le suivre. C'est ce qui donne tant de vogue aux Casuistes relâchez. Maître Gonin ne manquoit pas de pratique à cet égard. C'étoit un véritable homme à expédiens ; une source inépuisable de facilité ; un Sçavant des plus habiles à concilier l'inclination avec le devoir ; & un des plus prompts à trouver dans les livres des autorités pour tranquilliser les Consciences, en les élargissant. Il agissoit pourtant en cela avec beaucoup de circonspection, c'est-à-dire, s'appliquant à bien connoître les sujets qui s'adressoient à lui, pour recevoir des préferatifs contre les remords, afin qu'en faisant plaisir aux autres, il ne se causât pas du mal à lui-même. Voilà quelle étoit sa Théologie morale. Disons un mot de sa Théologie scholastique.

Bien des gens se sont plaints que cette Théologie obscurcit plus les veritez qu'on prétend y enseigner, qu'elle ne les éclaircit ; qu'on y a introduit une infinité de questions frivoles & inutiles qui ne servent qu'à embarrasser ; qu'à force de distinctions, ces sortes de questions se sont multipliées de telle sorte, qu'on y perd de vûe ce qui doit être le principal objet de nos recherches, que l'on s'y échauffe pour des formalitez toutes pures ; qu'on s'y forme des phantômes, exprès pour avoir des matieres de disputes ; que les termes barbares qu'elle-employe sont indignes de la sublimité & de la gravité des sujets qu'on paroît y vouloir traiter ; & qu'enfin elle exige que l'esprit soit plus pointilleux, verilleux & subtil, que judicieux, net & solide. L'étude d'une science de cette sorte convenoit parfaitement au caractère d'esprit de Maître Gonin. Un homme de son humeur, c'est-à-dire, un homme comme lui, qui aimoit à biaiser, à se conduire par des souterrains, à cacher ses allûres, pour jouer des tours de souplesse, pour imposer, pour tromper, pour séduire, ne devoit pas, ce me semble, mépriser une science où l'on excelle dans l'art d'embarrasser, quand on la possède avec toute l'étendue de ses distinctions, de ses obscuritez & de ses labyrinthes. Voyez les joueurs de gobelets,

Les faiseurs de tours de passe-passe , faites attention sur les artifices dont ils se servent pour faire paroître ce qui n'est pas ; ils éblouissent par leurs gestes & par leurs mouvemens ; ils étourdissent par la profusion de leurs paroles ; ils donnent des distractions continuelles , pour détourner l'attention des spectateurs , afin de les mener plus sûrement , & sans qu'ils s'en apperçoivent , à la tromperie qu'ils préparent pour leurs yeux. Voila ce qu'il falloit pour Maître Gonin ; voila en quoi la scholastique pouvoit lui être utile ; & voila principalement pourquoi il s'en étoit fait une étude. Quant à la subtilité d'esprit qui lui étoit nécessaire pour réussir , ce qu'on a vu jusqu'à présent doit suffire pour prouver que ce n'étoit pas ce qui lui manquait.

On va bien être surpris , quand je dirai qu'il voulut sçavoir aussi de la Théologie mystique , de cette Théologie qui dégage l'ame de tout propre intérêt , qui lui inspire une dévotion sublime , & qui l'élève au dessus des choses créées , pour l'unir intimement aux choses divines ; car , dirait-on , selon le portrait qu'on vient de donner de Maître Gonin , il n'étoit rien moins que détaché de ses propres intérêts , puisqu'il sembloit ne tendre qu'à y satisfaire. Mais ne sçait-on pas qu'il y a bien de la différence entre sçavoir en quoi consistent les

vertus les plus excellentes , & entre les pratiquer ? C'est beaucoup pour une infinité de gens , que de sçavoir bien discourir de la perfection ; ou plutôt cela leur suffit ; ils n'en demandent pas davantage , parce que souvent ils n'y trouvent pas moins leur compte , que s'ils étoient eux-mêmes parfaits. On prévient autant avec les apparences , qu'avec la réalité ; & il s'en faut bien qu'il en coûte autant pour se couvrir de celles-là , que pour avoir véritablement celle-cy. Quelle impression n'étoit pas capable de faire sur les esprits un homme adroit comme Maître Gonin , quand il parloit d'amour pur , de dévotion sublime & épurée , de parfait détachement de soi-même , d'élévations , de contemplations , d'affections & d'unions divines ! Avec un langage qui exprime un tel desintéressement , que l'on accommode bien ses propres intérêts , pour peu qu'on en ait intention ! On enchante les gens , & l'on en obtient tout ce qu'on veut. Par des discours si élevez , on leur fait , pour ainsi dire , perdre terre , la tête leur tourne , & on les mene ainsi aisément au but que l'on s'est proposé. Voilà ce que j'avois à dire en general des études Théologiques de Maître Gonin , & voici une histoire qui y a rapport.

Fort près de la maison de Maître Gonin logeoit une Dame de condition , veuve ,

sans enfans , fort vieille , fort riche , & dévot de bonne foi , & même de trop bonne foi. Je nommerai cette Dame Theonime. Elle faisoit assez bonne figure ; car son état le demandoit , & ses biens le lui permettoient : Elle avoit équipage & toute sa suite , c'est-à-dire , laquais , femmes de chambre , & quelques autres domestiques , selon que ses besoins & ses affaires l'exigeoient. Elle paroissoit toutefois tres-peu dans le monde , mais souvent dans les Eglises , où elle étoit fort exacte à s'acquiter des obligations de sa Religion. Les pauvres se ressentoient beaucoup de l'abondance des biens où elle étoit ; elle alloit d'ordinaire deux fois la semaine dans les hôpitaux , dans les prisons & autres lieux où elle sçavoit qu'elle trouveroit occasion d'exercer sa charité. Elle faisoit & recevoit peu de visites ; tout au plus elle étoit en commerce à cet égard avec quelques Dames pieuses comme elle , & quelques Religieux & Ecclesiastiques qui la pouvoient édifier. Tres-peu de ses parens entroient dans ce commerce ; aussi n'en avoit-elle pas beaucoup. Quand ils venoient chez elle , ils avoient lieu d'être contents , s'ils ne demandoient que d'être traités avec l'honnêteté & la civilité qu'on observe envers ceux que l'on considère véritablement. Mais elle n'en vouloit pas

trop de fréquentation. Enfin elle évitoit autant qu'il dépendoit d'elle , tout ce qui la pouvoit détourner de la vie régulière qu'elle s'étoit proposée pour le reste de ses jours.

Maître Gonin , qui étoit l'homme du monde le plus vigilant & le plus attentif sur ce qui pouvoit lui convenir & accommoder ses affaires , & qui pour cela chafsoit sans cesse de l'œil & de l'oreille , afin de faire quelque découverte qui lui fût favorable , scût bien-tôt qu'il avoit une telle voisine. La bonne trouvaille pour lui ! Que l'eau lui en vint à la bouche ! Qu'il médita de projets ! Qu'il roula de desseins ! Qu'il imagina d'artifices pour la faire devenir sa dupe ! Une femme dévote de bonne foi , & même de trop bonne foi , qui est en même tems fort vieille , fort riche , qui n'a point d'enfans , & qui n'a avec le peu de parens qui lui restent , que des commerces de civilité , quel objet pouvoit être plus amorçant pour un homme comme Gonin , qui faisoit , autant qu'il pouvoit , son profit de tout ? Il résolut donc de faire connoissance avec Theonime. Il prit pour cela ses mesures de bien loin. Il tâcha d'apprendre à qui elle confioit la conduite de sa conscience , & apprit que c'étoit un Ecclesiastique qui s'étoit fait une réputation fameuse dans l'art de diriger ; & dont la
rigi-

rigidité avoit particulièrement formé & établi cette réputation. Il étoit véritablement homme de bien, d'excellentes mœurs, d'un grand désintéressement, & d'une droiture impliable, quelques violences ou quelques artifices qu'on employât pour lui faire changer de sentiment, quand il le croyoit fondé sur la vérité & la justice. Ni flâteries, ni caresses, ni menaces ne le pouvoient ni séduire ni ébranler à cet égard. Quoique l'idée que j'en donne ne lui soit que glorieuse, je déguiserai pourtant son nom sous celui de Themistor, parce que je me suis imposé la loi de ne faire connoître personne. Gonin, ainsi qu'on le voit, se proposoit d'avoir affaire avec deux personnes dont les caractères étoient bien différens du sien. Il falloit pourtant, pour arriver à ses fins, qu'il se conformât à leur esprit; qu'il parût être à peu près, ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, véritablement dévot, désintéressé, charitable, droit & détaché du monde; c'est ce qu'il entreprit, & il en vint parfaitement à bout. La première démarche qu'il se persuada devoir faire, ce fut de gagner Themistor, en se mettant si bien dans son esprit, qu'il lui fit croire tout ce qu'il voudroit. La manière dont il s'y prit va assurément paroître également étrange & détestable. Il commença par fréquenter souvent l'Eglise où ce saint

Homme remplissoit les devoirs de son ministère, prenant si bien les mesures, qu'il s'en fit remarquer par d'excellens endroits, sçavoir par l'aumône qu'il donnoit à tous les pauvres qui la lui demandoient ; par une modestie & une attention angelique qu'il observoit en priant, restant quelquefois deux heures entieres dans cette situation. Ce manège hypocrite dura deux mois, pendant lesquels Themistor étoit charmé de voir un homme si charitable, si assidu au Service divin, & priant Dieu de si bon cœur. Il souhaittoit même pour sa propre édification faire connoissance avec lui ; Maître Gonin le souhaitoit encore plus à son égard ; car toutes ses démarches ne tendoient qu'à cela. Voici comment il en fit naître l'occasion. Un jour qu'il prioit à son ordinaire, & qu'il remarqua que Themistor le consideroit avec beaucoup d'attention, il tomba en foiblesse, & ensuite dans un évanouissement de commande, de sorte qu'il parut avoir perdu connoissance & être en danger de sa vie. Themistor touché de compassion de voir un homme réduit dans cet état par le zèle & l'assiduité de sa dévotion, accourut à lui, le fit emporter dans sa chambre, & là il lui donna tous les secours que la charité put imaginer, pour le faire revenir à lui-même, mais il en eut bien besoin.

Maître Gonin ne revint que quand il crut qu'il étoit temps ; il vouloit auparavant entendre quels sentimens le bon homme avoit de lui , & comment il les exprimeroit. S'étant donc satisfait là-dessus , & en étant content , il reprit ses esprits , mais si foiblement , qu'il les reperdit quelque-temps après. Nouvel empressement , nouveaux secours de la part de Themistor ; les larmes lui en venoient aux yeux ; tant il étoit sensible à la triste situation de ce saint mourant. Notre fourbe se remet pour la seconde fois de cette situation ; il ouvre des yeux languissans , regarde de tous côtez avec étonnement le lieu où il étoit , les personnes qui l'entouroient , & comme s'il se fût imaginé avoir été transporté dans un autre monde , il demande où il est. Le saint homme l'excite à reprendre courage , l'assure qu'il se trouve au milieu de ses meilleurs amis , le prie de ne s'inquieter de rien , mais plutôt , de reprendre ses forces , pour continuer de servir Dieu. Maître Gonin veut se mettre à genoux pour lui demander pardon de l'importunité qu'il lui a apportée , pour le remercier de ses peines & de ses soins , & pour le supplier de lui accorder ses prières auprès du Seigneur. Au milieu de toutes ces grimaces , Themistor le relève & l'embrasse tendrement. Il se fait entre eux un combat de complimens de zèle ;

de chasteté, de reconnoissance, qui donna tant d'agitation à Maître Gonin, qu'il tomba encore en foiblesse, non pas pourtant assez grande pour lui ôter la connoissance & la raison. Cette troisième foiblesse lui donna occasion de prier Themistor de le confesser, parce qu'il se sentoît, disoit-il, en danger de mourir. Themistor y consent, & voila enfin Gonin parvenu au but de ses premières intrigues. Il ne faut pas douter qu'il ne fît une déclaration fort artificieuse de ses fautes, & une confiance fort étudiée de ses inclinations & de ses penchans; qu'il ne donnât une idée de lui-même tout-à-fait proportionnée à ses vûes; qu'en se disant pécheur, autant que cette confession ne lui pouvoit pas nuire, il ne se montrât fort éclairé & fort habile, car ses desseins exigeoient particulièrement qu'il ne parût pas pécher par ignorance. On ne sçait point de quoi il s'accusa, mais on doit conclure de ce qui arriva dans la suite, qu'il ne dit rien qui pût empêcher de lui confier sans réserve, tout ce qu'on avoit de plus secret. Après qu'il se fut acquis de cet exercice de Religion, il se trouva beaucoup mieux: le bon Themistor qui rapportoit toujours ses jugemens à de favorables interprétations, pour peu que quelque circonstance lui en donnât occasion, ne manqua pas d'attribuer ce mieux à ce que son

nouveau Pénitent venoit de faire : il en fut si charmé , qu'il ne pouvoit l'abandonner. Que les véritables gens de bien sont faciles à devenir dupes !

Maître Gonin , charmé de son côté d'avoir si heureusement réussi , ne put si bien cacher sa gayeté , qu'elle ne s'échapât : la précaution suivit de près , pour éloigner l'interprétation qu'on en pouvoit donner , & pour s'en faire un mérite auprès de Themistor : “ Ah ! quelle joye pour moy , s'écria-t'il , de vous avoir ouvert mon cœur “ de m'être déchargé de mes fautes & de “ mes foiblesses dans votre sein ! permettez-moi , Monsieur , ajouta-t'il , “ de me “ donner souvent cette consolation. Jamais je ne me suis trouvé si tranquille. “ Sans doute le Ciel m'a mis aux portes de “ la mort , afin de me procurer ce bonheur. “ Il alloit enfiler une grande suite d'exclamations obligantes pour le bon homme , si celui-ci confus de ce qu'il venoit d'entendre , & craignant que son humilité n'en fût endommagée , ne l'avoit arrêté dans cette course de flâteries. Après une conversation assez longue , & où chacun brilla beaucoup en expressions de piété , Maître Gonin se retira chez luy.

Il retourna ensuite à son ordinaire dans la même Eglise , se montrer à Themistor , avec cet extérieur mortifié & dévor , qui

lui avoit si bien réussi. Il affecta toutefois de se placer dans quelque coin fort écarté, comme s'il n'avoit pas voulu qu'il le vît, avec pourtant de nouvelles adresses, selon l'occurrence, pour être remarqué quand il entroit ou qu'il sortoit. Il eut ensuite plusieurs conférences avec son Directeur, où il montra également du sçavoir & de la Religion. Themistor le regardoit avec autant d'admiration, qu'il en étoit édifié. L'autre le poussa jusqu'à un tel point, que quand il lui venoit quelque cas de conscience, dont la décision étoit difficile, il consultoit Maître Gonin, & suivoit le plus souvent son avis : de sorte qu'il dirigeoit presque son Directeur. Il se forma entre eux une si grande union, qu'ils se voyoient presque tous les jours, & mangeoient même quelquefois ensemble. Quand Themistor alloit voir Maître Gonin, il trouvoit toujours sur sa table, l'Ecriture Sainte, quelques traits de la composition des Peres de l'Eglise, & des Livres de la plus sublime spiritualité, avec d'autres petits ouvrages de sa façon sur des sujets de Théologie, écrits avec beaucoup d'érudition, de piété & d'éloquence. Themistor parloit par tout de son illustre Pénitent : (c'est ainsi qu'il l'appelloit) il en entretint souvent Theonime, & lui en prôna tant le mérite, qu'il lui inspira une forte envie de le connoître.

Elle baptema son illustre Dénicour; & ce fut alors que celui-ci joua encore des mieux son personnage. Il rejetta d'abord cette proposition avec de certains mouvemens qui ressembloient parfaitement à ceux de la colere. « Monsieur, lui dit-il, je ne cherche point du tout à faire de nouvelles connoissances, à moins que ce ne soit avec des gens faits comme vous : encore faudroit-il pour cela, que je vous eusse perdu, ou que vous m'eussiez abandonné : ce que je regarderois comme un des plus grands malheurs qui pourroient m'arriver. A quoi serviroit à cette Dame de me connoître ? De quel usage me seroit sa connoissance ? Seroit-ce pour m'édifier ? Vous me suffisez pour cela. Seroit-ce pour l'édifier ? A Dieu ne plaise que je m'en flâne ; mais quand même je pourrois me le promettre, ne devez-vous pas lui suffire ? Peut-elle faire mieux que de se contenter de vous, de suivre vos conseils, de se conformer à vos intentions ? En un mot, permettez-moi de vous supplier très-humblement de ne me faire jamais aucun^e instance là-dessus. Mes devoirs, vos conversations, mes livres, voilà tout le commerce que je veux avoir. Tout autre me feroit à charge, parce qu'il pourroit m'occuper d'affaires qui ne me conviennent point, ou

„ me distraire de celles qui me sont les plus
„ essentielles , puisque ma perfection en
„ dépend.

Voilà ce qui s'appelle parler en habile hypocrite ! Comment les Themistors n'y seroient-ils pas pris ? Aussi le nôtre donna-t'il entierement dans ce beau discours , & luy en scût interieurement bon gré : je dis interieurement : car il parut fâché , & l'étoit en effet , de ce qu'il ne pouvoit pas donner cette satisfaction à sa dévote. Le pauvre homme étoit bien éloigné de soupçonner rien de ce qui se passoit dans l'esprit de ce séducteur. Cela est si vrai , qu'il auroit regardé comme des imples & des libertins ceux qui auroient voulu l'engager à tenir sa conduite pour suspecte. Il rendit un fidelle compte à Theonime de ce qu'il avoit exigé de Genin , du refus qu'il lui avoit fait , & des raisons qu'il lui avoit données de ce refus. Ce refus augmenta de beaucoup l'idée avantageuse qu'elle s'étoit formée de cet homme. Elle l'admira , elle le crût un prodige de vertu. Si le prodigieux , tel qu'il soit , est toujours une chose fort amorceante pour attirer la curiosité d'une femme , comment une femme extrêmement dévote , pourroit-elle n'avoir pas un desir ardent de connoître un homme prodigieusement dévot ? Il n'est pas possible d'imaginer un commerce qui pût être

plus de son goût. Theonime en fut une preuve, malgré l'assurance que son Directeur lui donna, qu'il ne pourroit obtenir de Maître Gonin la visite qu'elle souhaitoit ; elle persista à le prier d'en réitérer ses sollicitations. Il ne fut pas au pouvoir du bon Themistor de s'en défendre ; c'est pourquoi il le lui promit. Cependant, comme elle avoit appris, que cet homme qu'elle souhaitoit tant de connoître, alloit tous les jours dans l'Eglise dont j'ai parlé, elle s'y rendit plusieurs fois, & le vit dans ces attitudes, si capables d'imposer à ces âmes, qui souhaitant de trouver la vertu par tout, sont toujours dans la disposition d'en prendre toutes les apparences pour autant de réalitez. Il la vit aussi, & fut fort attentif à ne démentir en rien le rapport qu'il sçavoit qu'on lui avoit fait de sa piété. On auroit dit à la voir appliquée à le regarder, qu'il étoit la figure du Saint du jour, pour qui l'on faisoit la fête, tant elle paroissoit pénétrée de respect & de vénération pour lui. Ce spectacle la rendit encore plus ardente à presser Themistor de le lui amener. Il fit pour cela plusieurs démarches auprès de Gonin, qui furent toutes à fait inutiles. Plus on le prioit, plus il faisoit le rencheri ; & par une continuation de précautions qu'il étoit fort exact à prendre, les raisons qu'il apportoit de

ses refus ; engageoient à le rechercher davantage. Enfin après avoir mis en usage toutes les memories que l'on peut employer pour se faire extrêmement souhaiter , & voyant qu'il y avoit à risquer d'être abandonné , s'il pouvoit le delay plus loin , il se rendit , mettant sa complaisance sur le compte de Themistor , à qui , disoit-il , il ne lui étoit pas possible de résister plus long-tems. Il lui promit donc d'aller trouver la Dame , à condition cependant , que ce seroit ce saint Ecclesiastique qui l'introduiroit chez elle , & qu'elle n'exigeroit pas de lui plusieurs autres visites. Themistor ne se sentit pas de joye , d'apprendre qu'on lui accordoit une chose qui lui avoit paru si difficile d'obtenir , & qu'il avoit demandée si long-tems , sans pouvoir se promettre de réussir. Il alla sur le champ annoncer cette agréable & précieuse nouvelle à sa Pénitente. Je n'expliquerai point l'extez de joye dont elle fut transportée : outre que cela me meneroit trop loin , s'est que je me persuade qu'on le concevra assez , si l'on prend la peine de mesurer cette joye sur l'ardent desir qu'elle avoit pour ce qui la causoit. On prit donc un jour pour l'entrevûe.

Avant que d'apprendre comment elle s'exécuta , je me trouve engagé à faire cette réflexion. Il arrivera peut-être que l'on

se moquera de moi , de ce que j'ai rapporté tant de circonstances , & qu'on me reprochera , que de la manière que j'ai fait le détail de ce qui a précédé cette entrevue , il semble qu'il s'agisse de deux Puissances Souveraines qui vont s'aboucher pour une décision importante qui regarde les intérêts les plus essentiels de leurs Etats. Les ridiculitez ont leur importance , aussi-bien que les choses les plus judicieuses & les plus raisonnables. On en conviendra , si l'on fait attention sur l'utilité qu'on en peut tirer en les considérant dans un certain point de vue , où la défiance doit avoir bonne part. Il est toujours de l'intérêt des honnêtes gens de bien connoître les fourberies des hypocrites. Ceux-cy ne seroient pas tant de malice , si l'on ne se fioit pas sur ce qui paroît de bien en eux. Toute leur attention , c'est de se bien cacher , que toute la nôtre soit de les bien découvrir. Je reviens à l'entrevue.

Thomaston vint prendre Maître Gonin , parce que c'étoit son chemin de passer par chez lui , pour aller chez Theonina. Notre habile Intriguant , pour jouir son personnage jusqu'au bout , fit encore d'abord quelques difficultez ; mais le bon Ecclesiastique les leva aisément ; en lui représentant la parole qu'il lui avoit donnée de voir-
lois bien faire cette visite , & que le jour en

avoit été pris de son consentement. Ils partirent donc. A peine étoient-ils à cent pas de la maison de Maître Gonin, qu'il arriva un contre-tems, qui fut tel, que Themistor désespéra d'exécuter cette partie : cependant elle réussit ; car ce contre-tems étoit un tour que Gonin avoit imaginé, afin d'intriguer son compagnon, & de donner plus de relief à la complaisance qu'il avoit pour lui. Voici quel étoit le sujet de ce contre-tems : le valet de Maître Gonin accourut après lui, & l'ayant atteint, lui dit que Messieurs N. & N. (il les nomma) venoient d'arriver, qu'ils lui apportotent ce qu'il sçavoit, qu'ils le prioient instamment de venir pour terminer cette affaire, parce qu'ils alloient le lendemain à la campagne, où ils resteroient un mois ou deux. Gonin songea creux quelque tems, puis répondit ainsi à ce valet : „ Dites à ces Messieurs que je ne „ puis absolument les aller trouver, par- „ ce que j'ai promis mon après-dînée à „ Monsieur : (il montra Themistor) ain- „ si, qu'ils aillent à leur campagne, s'ils „ ne peuvent pas s'en dispenser, j'atten- „ drai tranquillement leur retour. Le va- let obéit, & nos deux amis continuèrent leur chemin. Themistor donna de nou- veaux témoignages de sa reconnoissance à Gonin, pour ce qui venoit de se passer ; ils

se complimenterent réciproquement là-dessus ; & cependant ils arrivèrent à la porte de Theonime.

On leur ouvrit avant qu'ils heurtassent, ce qui marquoit qu'on étoit au guet, pour les voir venir, & qu'ainsi ils étoient fort attendus. On ne les annonça point ; Theonime parut aussi-tôt qu'ils furent entrez, & les reçut avec toute la civilité & toutes les mines qu'une dévote observe d'ordinaire en présence d'un homme qu'elle croit du moins aussi dévot qu'elle. Elle étoit d'une propreté charmante ; à la vérité, la magnificence ne régnoit pas sur elle ; mais une simplicité des mieux arrangée valoit assurément bien de la magnificence. Un pli ne passoit pas l'autre : quiconque n'auroit pas connu sa piété & la régularité de sa conduite, auroit eu de la peine à ne pas croire qu'elle cherchoit trop à plaire, voyant la blancheur & la finesse de son linge, la convenance exacte de sa coëffure au contour de son visage, & de certains accompagnemens, qui, quoiqu'ils n'eussent rien de coquet, étoient, de la manière qu'ils étoient placez, un je ne sçai quel agrément, parce qu'ils ornoient celle qui les portoit, du moins autant que les parures les plus brillantes donnent de graces à d'autres.

La conversation roula d'abord sur des



louanges, qu'on se renvoyoit l'un à l'autre, comme on fait des balles dans un jeu de paulme. Il faut pourtant dire qu'il y avoit bien de la difference entre deux de ces joueurs & le troisième, Themistor & Theonime loüoient de bonne foi selon l'inclination de leur cœur & les lumieres de leur esprit; comme ils croyoient que ce qu'ils loüoient étoit véritablement loüable, & qu'ils étoient portez d'affection à lui rendre cette justice, on peut dire qu'ils s'enorgoient sans déguisement; mais il n'en étoit pas de même de Maître Gonin. Il ne loüoit que pour louer. On peut assurer, qu'il ne loüoit que pour rire: aussi rioit-il bien en lui-même de tout ce qui se passoit devant lui.

Après les momeries du cérémonial, & quelques discours sur des choses indifferentes, auxquelles chacun ne prenoit de part, qu'autant qu'elles servoient à remplir le vuide de la conversation, & à empêcher qu'on ne tombât dans un triste & ennuyeux silence, on se jeta insensiblement sur quelques matieres assez interessantes, pour animer & ne point laisser languir. Le monde fut le sujet qui demeura le plus long-tems sur le tapis: il y parut par l'adresse de Gonin, qui l'introduisit sans qu'on s'en aperçût: aparemment il le fit exprès, parce qu'il s'y étoit bien préparé. Quoi qu'il en soit, il

parla de tres-bon sens là-dessus , & dit de si excellentes choses , que je les rapporterois fort volontiers icy , si je ne craignois de m'étendre trop sur cette histoire , qui n'est que comme une épisode de celle de Gonin , le principal objet de cet Ouvrage. Je me contenterai d'en citer le morceau qu'on vailire : il est si singulier , qu'on le recevra peut-être avec plaisir. Il s'agissoit particulièrement de certains dévots , de certaines dévotes , de certaines personnes âgées qui disent continuellement qu'elles n'aiment point le monde , & qui font sans cesse la guerre aux jeunes qui y sont attachez , qui s'y répandent , qui y veulent goûter de tout ce qu'il leur presente de joyes & de plaisirs. Les premiers , disoit Gonin , assurent " qu'ils n'aiment point du tout le monde ; " & cela , parce qu'ils méprisent la magni- " ficeuce des habits , parce qu'ils ne vont " jamais aux spectacles , parce qu'ils évi- " tent les promenades publiques , parce que " les nombreuses assemblées leur sont in- " supportables , parce qu'ils ont de l'a- " version pour les grands repas. Il est vrai " que tout cela est beaucoup du monde ; " c'est là ce qui s'appelle le brillant , le " bruyant , le fracas , le tumulte , le char- " me , l'enchantement du monde. Je veux " bien convenir , qu'il est vrai aussi qu'ils " haïssent tout cela. Mais je ne convien- " s

„drai pas si volontiers, qu'il soit vrai
„qu'ils n'aiment point du tout le monde.
„J'ose dire qu'ils l'aiment par d'autres
„endroits, par des endroits plus tenaces,
„plus solides, plus durables; ou plutôt,
„qu'ils aiment, pour ainsi dire, le fonds
„du monde. Ils aiment, par exemple,
„passionnément la vie; tout ce qui leur
„represente la moindre idée de la mort les
„inquiète, les trouble, les effraye; ils
„sont continuellement occupez de soins
„pour entretenir celle-là, & par conse-
„quent pour éviter celle-cy: ils en per-
„dent même le repos. N'est-ce pas là ai-
„mer véritablement le monde? Ils aiment
„avec un attachement invincible les ri-
„chesses: toujours occupez d'intrigues
„pour acquérir celles qu'ils n'ont pas, de
„vigilance inquiète pour conserver celles
„qu'ils possèdent, ils tombent dans une
„espece de desespoir, s'ils viennent à en
„perdre quelque partie: ils se tourmen-
„tent même pour des pertes qui n'arrive-
„ront peut-être jamais, tant ils craignent
„de manquer des biens qui sont les conti-
„nuels objets de leurs desirs. N'est ce pas
„là aimer véritablement le monde? Ils ai-
„ment si sensiblement la prospérité, que
„le plus petit accident les jette dans une
„affliction accablante: l'imagination mê-
„me qui leur represente quelque adversité

où ils pourroient tomber, les alarme; “
la perte de quelques-unes de leurs com- “
moditez, comme d'être obligez de lo- “
ger plus étroitement, d'être privez d'un “
équipage, de ne pouvoir se dispenser de “
se retrancher quelque domestique, de n'a- “
voir plus le moyen de se vêtir comme on “
avoit de coûtume, de n'être plus en état “
de faire une certaine figure qu'on appelle “
honorable : tout cela, dis-je, les jette “
dans la desolation, les pénètre de cha- “
grin, les plonge dans l'amertume. N'est- “
ce pas là aimer veritablement le monde ? “
Oùï, c'est l'aimer veritablement. Je ne “
sçai si je ne pourrois point avoir raison “
d'affurer que c'est l'aimer plus dangeren- “
sement que ceux qui aiment les grands “
repas, les nombreuses assemblées, les “
promenades publiques, les spectacles, “
les habits magnifiques ; parce que ceux-ci “
peuvent plus facilement revenir, & re- “
viennent en effet souvent de ces sortes de “
passions : mais ceux-là, au lieu de reve- “
nir des leurs, ils augmentent leurs atta- “
chemens à mesure que leur âge s'avance, “
& ne les quittent point, que quand la “
vie les abandonne. Ils comptent ces at- “
tachemens pour rien. Que dis-je, ils les “
croient sages, prudens & raisonnables, “
& se sçavent bon gré de les garder cons- “
amment, &c.

Thémistocle qui se trouvoit en parelle représentation dans le portrait que Gonin venoit de faire de ceux qui s'imaginent n'aimer point le monde, quoiqu'ils soient passionnez pour ce qu'il a de plus solide, si tant est qu'il ait quelque solidité; Thémistocle, dis-je, fut d'abord surprise, & ensuite troublée de ce discours. Elle fit plusieurs questions à son nouveau venu, pour s'éclaircir sur cette matiere; auxquelles il répondit si habilement, qu'il ne resta aucune difficulté à lever. Cette femme tenoit de bonne foy à la vraie perfection. Elle ne pouvoit souffrir qu'on la trompât là-dessus, & elle étoit bien éloignée de se faire à cet égard aucune illusion, & de se tromper elle-même: n'est pourquoi elle prit un goût pour Gonin qu'elle ne quitta qu'avec la vie. Ce fut ce qu'il venoit de dire qui commença de lui donner ce goût; qu'il fortifia extrêmement dans la suite, par son savoir-faire. Le pauvre Thémistocle commença de perdre dans cette entrevûe beaucoup de son crédit, & enfin perit à petit il le perdit entierement. Il ne faut pas croire qu'il fut sensible à cette perte; car il n'étoit point du tout du caractère de ces Directeurs qui cherchent avec empressement des pratiques, qui sont jaloux de celles qu'ils possèdent, & qui ne pardonnent jamais à ceux qui les leur enlèvent.

Comme il cherchoit uniquement , sans aucun retour sur lui-même , à rendre parfaits ceux qu'il dirigeoit , il ne s'affligeoit point d'être abandonné ; ayant un esprit assez bon pour se persuader que c'étoit qu'ils avoient trouvé mieux. Il aimoit passionnément Maître Gonin , il ne doutoit pas qu'il ne fût homme de probité , il le regardoit comme un des hommes le plus capable pour instruire , pour conduire , pour édifier ; on juge bien qu'avec ces sentimens & son caractère d'esprit , il ne trouva point du tout mauvais qu'il prît soin en sa place de la conscience de sa pénitente. Il continua pourtant encore pendant quelques mois de la voir , mais beaucoup plus loin à loin qu'il ne faisoit autrefois. Et enfin il ne la vit plus , & ne s'informa pas même de ce qui se passoit. Il sembloit qu'il ne l'avoit jamais connue. Nous ne parlerons donc plus de lui , puisqu'il ne nous fournira plus rien à dire , qui le regarde. J'ajouterai seulement , que dans la suite , si on lui faisoit quelques rapports qui n'étoient point favorables à Gonin , il ne vouloit pas les écouter , soit qu'il se défiât de la sincérité de ceux qui les lui faisoient ; soit qu'il ne voulût pas les approfondir , de peur de s'embarrasser l'esprit par des scrupules , parce que c'étoit lui qui avoit donné occasion à la connoissance que son pré-

tendu amy avoit faite avec Theonime. En fin il s'envelopoit dans sa bonne foy , & se tenoit tranquille ; priant seulement le Ciel de changer l'esprit de Gonin , s'il l'avoit aussi dangereux , qu'on vouloit quelquefois le lui faire croire , & d'éclairer celui de Theonime , pour connoître le danger s'il y en avoit en effet , à se laisser gouverner par cet homme. Voilà , ce me semble , tout ce qu'il pouvoit faire ; & je crois qu'on ne devoit pas lui en demander davantage. Venons à présent au commerce de notre fourbe avec cette femme pieuse.

Voilà donc Maître Gonin , seul possesseur de l'esprit de Theonime. Ah ! dans quelles mains se trouve cette bonne femme ! On le va voir. En un mois , il prit un empire si despotique sur elle , qu'il dispoſoit absolument de toutes ses volontez. Elle n'écrivoit , elle ne disoit , elle ne pensoit , pour ainsi dire , presque rien , que de son consentement. Il régloit son manger , son boire , son habillement , sa coëffure , son emmeublement ; les heures de son lever & de son coucher , les visites qu'elle pouvoit faire , celles qu'elle pouvoit recevoir , ce qu'elle achetoit , ce qu'elle vendoit , ses remèdes , quelquefois ses besoins naturels ; il étoit ses domestiques quand il vouloit , elle n'en prenoit point d'autres que ceux qu'il lui donnoit. Il connoissoit toutes ses

affaires ; les revenus ; les dettes , les facultez ; enfin il étoit plus maître qu'elle de tous les biens qu'elle possédoit. Elle le craignoit , elle l'aimoit , elle le respectoit. Tout cela faisoit un mélange de sentimens qu'on auroit eu bien de la peine à exprimer par un seul nom. Elle fit tous ses efforts pour l'engager à demeurer chez elle ; mais il prévoyoit trop bien les conséquences d'une telle démarche pour la lui accorder. Je dois lui rendre une justice ; c'est d'avouer qu'il lui donnoit toujours de tres-judicieux conseils pour sa perfection , & c'est ce qui l'avoit entierement gagnée. Comme elle avoit souvent parlé de lui à ses amies , & qu'elle leur avoit vanté son habileté à décider sur les cas de conscience , & son attention à prendre toujours le plus raisonnable parti , & à n'être severe ou relâché qu'avec raison , & pour l'édification de ceux qui le consultoient , elles la prièrent de leur donner accès auprès de lui , afin de profiter de ses instructions (car d'ordinaire les femmes courent volontiers les Directeurs qu'on leur prône) mais elles ne le pûrent obtenir : il en donna cette raison à Theonime. “ Vous sçavez , lui dit-il , ou si vous ne le sçavez pas je vous l'apprends , que je ne prétends point du tout faire la profession de Directeur ni de Casuite. “ *J'en fais , à la vérité , les fonctions au-*

„ près de vous ; mais n'oubliez - vous ,
„ s'il vous plaît , que ce n'est qu'après les
„ longues , les pressantes & les constantes
„ instances que vous m'en avez fait faire
„ par Themistor , qu'il ne m'a pas été pos-
„ sible de refuser , après les obligations que
„ je lui ai . Je borne à vous tout l'exercice
„ que j'en veuille faire ; & je me trouve si
„ bien de votre docilité , que je ne m'en
„ repens pas . Et parce que je me persuade ,
„ que je n'en trouverois jamais une pareil-
„ le , comme j'ay commencé par vous ,
„ vous me permettrez , s'il vous plaît ,
„ que ce soit par vous que je finisse , &
„ que je ne pousse pas la qualité de Direc-
„ teur plus loin . Si pourtant vous souhai-
„ tez que je rende en cela quelque service
„ à vos amies ; pour vous faire plaisir , je
„ consens de les écouter & de leur répon-
„ dre par votre bouche ; & ainsi elles n'au-
„ ront qu'à vous confier ce qu'elles deman-
„ dent de moi , & vous leur rapporterez
„ ce que je jugerai à propos de leur dire .
Une telle proposition ne déplût pas à
Theonime . En effet , en l'exécutant , elle
devenoit en quelque façon : Casuiste ; car
elle répéteroit ce qu'on lui auroit appris ,
ainsi que la plupart de nos Casuistes répé-
tent ce qu'ils apprennent dans les Livres .
Elle en parla à ses amies ; il y en eut quel-
ques-unes qui y consentirent ; d'autres ne

furent pas de ce goût ; au contraire , elles trouverent un tel commerce si extraordinaire & si bizarre , qu'elles traitèrent franchement de ridicule l'offre qu'on leur faisoit.

La bonne Theonime vieillissoit cependant beaucoup , commençoit à se sentir accablée d'infirmité , & à devenir fort foible. Maître Gonin s'en appercevoit ; c'est pourquoi il songea à prendre les mesures de loin , pour faire un bon coup qui accommodât parfaitement ses affaires. Il en avoit déjà obtenu des gratifications considérables ; rien ne lui manquoit de ce qu'il pouvoit souhaiter de commodité. Quand je parle de souhaiter , il ne faut pas croire pour cela , qu'il importunât par ses demandes. Bien loin d'être demandeur , non seulement il ne paroissoit pas desirer , mais il ne montrait même que du chagrin lorsqu'elle lui envoyoit quelque présent ; & il faisoit toutes les grimaces dont on se sert , pour marquer qu'on se fait violence quand on reçoit , quoi qu'on voulût déjà tenir. Il n'étoit pas assurément nécessaire qu'il témoignât ses besoins , qu'il exprimât ses desirs ; elle le prévenoit là-dessus avec une attention admirable. Il sembloit qu'elle sçavoit mieux ce qui lui manquoit , que lui-même. Tout cela étoit bon ; mais tout cela ne suffisoit pas pour satisfaire à son

projet. Il avoit eu bien d'autres vûes , quand il s'étoit réduit à faire connoissance avec elle. On les va bien-tôt apprendre. Il faut auparavant sçavoir qu'elle lui fit dans la suite une confidence importante. Elle lui apprit qu'une de ses intimes amies lui avoit remis en mourant un dépôt considerable entre les mains , en faveur d'un sien fils qui étoit le seul enfant qui lui restoit , & qui servoit à l'armée chez les ennemis : mais à condition que ce dépôt ne lui seroit rendu , que quand il auroit quitte ce parti , pour se faire dans sa patrie un établissement raisonnable. Que si dans un certain tems il ne s'étoit pas rendu à la raison là-dessus , le dépôt seroit remis à quelques-uns de ses heritiers qu'elle désigna. Theonime après avoir fait cette confidence à Gonin , lui ajouta , quelle avoit un grand scrupule à l'occasion de ce dépôt : „ C'est , lui dit-elle , qu'il m'est arrivé deux ou trois fois , que ces heritiers , qui soupçonnent le fait , m'ont demandé s'il étoit bien vrai , que leur parente ne m'eût rien remis ; ce qui m'a fort embarrassée , en ce que j'ai mieux aimé nier que d'avouer. C'est par conséquent un mensonge en chose considerable , qui me pèse extrêmement sur la conscience. Je vous demande donc , avis sur la maniere avec laquelle je dois me conduire dans la suite , pour ne pas mentir ,

mentir , si l'on me fait une pareille ques-
tion , & pour ne point aussi risquer le dé-
pôt. „ Maître Gonin se donna bien de gar-
de alors de conseiller la direction d'inten-
tion , la reticence , l'équivoque & autres
subterfuges , où la conscience se croit
bonnement en sûreté. Il lui dit , que le
plus sûr expédient qu'il lui pouvoit don-
ner , c'étoit de tâcher de ne point voir les
gens qui pourroient exiger d'elle cette ré-
vélation , & que si elle ne pouvant absolu-
ment les éviter , ils l'interrogeoient là-des-
sus , elle devoit avouer , plutôt que de
mentir. Elle lui fit plusieurs remontran-
ces sur l'obligation où l'on étoit d'être fi-
delle aux intentions de ceux qui confioient
des dépôts. Il écouta ces remontrances ,
& témoignant une espèce d'embarras ,
pour trouver moyen d'accommoder cette
fidélité avec la vérité qui ne devoit être
jamais blessée ; & après avoir pensé creux
pendant quelque tems , il lui répondit de
cette manière : “ Voyez s'il y a quel-
qu'un à qui vous puissiez vous confier de
telle sorte , que vous n'en ayez rien à
craindre ; si cela est , mettez-lui entre les
mains ce dépôt , avec toutes les précau-
tions nécessaires pour le retirer , quand
vous croirez qu'il sera tems d'en dispo-
ser. Alors , s'il arrive qu'on vous de-
mande si vous l'avez , vous direz que ”

„ non , & assurément vous ne mentirez
„ pas. Ainsi vous tiendrez fidèlement pa-
„ role à votre amie , & vous ne ferez point
„ tort à vous-même. Theonime goûta fort
ce conseil ; & quant à ce qu'il lui falloit
trouver quelque personne dont la fidélité
fût telle , qu'elle n'eût aucun lieu d'en dou-
ter , elle ne se trouva pas obligée de l'aller
chercher bien loin , puisqu'elle étoit en sa
présence , je veux dire , notre Maître four-
be. Elle lui marqua qu'elle n'avoit per-
sonne en qui elle se confiât avec plus d'as-
surance qu'à lui , & qu'ainsi elle le prioit
de se charger de ce dépôt , qui étoit pour
elle un fardeau si pesant , qu'il ne lui seroit
pas possible d'avoir la conscience en repos ,
tant qu'elle le porteroit. Je laisse à penser
s'il ne se servit pas de toutes les mines &
de toutes les expressions qu'il trouva ne-
cessaires pour la faire changer d'avis , &
l'engager à jeter les yeux sur d'autres pour
une telle confiance. Il lui parla même de
Themistor , l'assurant qu'elle ne pouvoit
pas mieux choisir , & lui faisant pour cela
un détail de son mérite , dont il n'étoit pas
permis de douter. „ Je ne vois plus The-
„ mistor , lui répondit-elle , & je vous
„ vois tous les jours ; c'est vous qui l'êtes
„ le dépositaire de tout ce que j'ai de plus
„ secret & de plus important. Me con-
„ viendrait-il après cela , de remettre ce

dépôt en d'autres mains qu'entre les vôtres ? Vous-même , quelle idée auriez-vous de moy , si je donnois dans ce travers ? N'auriez-vous pas sujet de m'accuser de défiance à votre égard ? Gonin écouta ces raisons & eut la bonté de s'y rendre. Voila où il l'attendoit ; & où il eut l'adresse de la faire venir. Sur ce qu'elle vouloit dans ce même moment exécuter ce qu'elle avoit résolu , il luy dit , que rien ne pressoit , parce qu'elle devoit aller passer quelques jours à la campagne , & que là elle ne seroit exposée à aucune de ces questions qu'elle craignoit tant. Elle entra dans cette remontrance , qui lui parut fort raisonnable , mais qui fut en même-temps pour elle une preuve , que ce Directeur n'avoit point d'empressement pour se charger de ce qui ne lui appartenoit pas.

Elle partit ; & dix ou douze jours après elle revint , & donna avis à Gonin de son arrivée , aussi-tôt qu'elle fut de retour. Il l'alla trouver , & ne sortit point de chez elle , sans emporter avec lui le dépôt : car après tout ce qui avoit été dit , il ne pouvoit apporter aucune raison valable , pour s'en défendre. Il voulut lui donner par écrit quelques assurances de ce qu'il alloit lui garder ; mais elle les rejetta , lui disant que comme on ne lui en avoit point demandé , elle ne lui en demanderoit point non

plus : „ Il me suffira luy ajouta-t'elle , de
„ vous apprendre les intentions de mon
„ amie , afin que si je venois à mourir
„ avant qu'il fût tems de les executer ,
„ vous les executiez vous-même. C'est ce
qu'elle fit , & il emporta le dépôt , fort ré-
solu de prendre si bien ses mesures , qu'il
en feroit son profit.

Autre artifice qu'il imagina , pour s'at-
tirer de nouveaux témoignages de la con-
fiance que Theonime avoit en luy , & ren-
dre ainsi son commerce de direction plus
lucratif. On étoit alors dans un tems , où
l'on parloit beaucoup de maisons qui
avoient été volées ; ce qui lui donna oc-
casion d'inventer plusieurs histoires , qu'il
recita de tems en tems à sa Dévote , de
vieux garçons & de vieilles filles à qui cet
accident étoit arrivé. (Il se donnoit bien
de garde de parler de Veuves , de peur
qu'elle ne soupçonnât son dessein.) Tout
cela se disoit comme en passant , & par oc-
casion. Ensuite il parla du peu de fidélité
qui se trouve parmi la plupart des domesti-
ques ; des dangereuses tentations qui leur
viennent , quand ils savent qu'il y a dans
une maison beaucoup d'argent , & d'autres
effets précieux qu'on peut aisément enle-
ver. Il répéta si souvent ces discours , &
en moralisant , il en tira tant de consé-
quences effrayantes , pour montrer la dé-

fiance dans laquelle on devoit toujours être lors qu'on passoit pour riche , que la bonne femme prit sur l'heure son parti , pour éviter ces prétendus dangers. Elle lui parla de son inquietude , & luy avoua qu'elle avoit chez elle une somme assez considerable d'argent comptant , avec plusieurs pierreries , dont elle n'avoit jamais voulu se défaire ; qu'entre ses domestiques , il y en avoit deux , dont la physionomie ne lui étoit jamais revenue ; mais qu'elle se feroit un scrupule de les renvoyer ; parce qu'outre qu'elle ne trouvoit pas que cette raison fût valable pour les chasser , c'est qu'il y avoit long-tems qu'ils la servoient , & que le changement luy en feroit peut-être prendre de pires. Maître Gonin entra dans ces raisons favorables pour ces deux domestiques , & en même-tems il lui conseilla , mais tres foiblement , de se tranquilliser. Il s'attendoit bien qu'elle ne suivroit point ce conseil ; car il lui avoit causé un trouble & une inquietude qu'il n'étoit pas facile de détruire. Ils raisonnèrent long-tems là-dessus ; & le résultat de tout ce qui se passa dans cette conversation , fut que l'argent & les pierreries de Theonime iroient chez Gonin faire compagnie au dépôt. Ce qui fut executé.

Comme c'est à cet événement que se termine le principal de cette histoire du

commerce de Theonime avec Maître Gonin, & que c'étoit à cela que celui-ci tenoit particulièrement, il me suffira de dire, pour achever cette histoire, que peu de tems après Theonime fut surprise d'une apoplexie qui lui ôta d'abord toute connoissance, & la vie trois jours après. Le dépôt, l'argent & les pierreries restèrent à Gonin; il garda le tout sans aucun scrupule, & s'en servit comme d'un bien justement acquis. Voilà un des plus considérables fruits qu'il tira de ses études Théologiques. J'ai ici une occasion favorable pour bien moraliser, pour raisonner sur la défiance que l'on doit avoir des Directeurs & des Casuites, tels que Maître Gonin, & sur les circonspections qu'on doit apporter, quand il s'agit de confier un dépôt; mais comme il n'est que trop vrai que les moralitez endorment, ainsi qu'on l'a dit autrefois, parce qu'elles font languir une histoire, & bailler ceux qui la lisent, quand elles sont trop étendues & trop fréquentes; je vais passer à d'autres circonstances de celle de Gonin, & parler de ses autres études, sur lesquelles je ne puis me dispenser de m'étendre, puisqu'elles sont, pour ainsi dire, tout le fondement de ce qu'il dit, de ce qu'il écrivit, de ce qu'il fit dans la suite. J'ose promettre que l'on y trouvera des incidens & autres choses amusantes qui pourront plaire.

CHAPITRE LV.

Maître Gonin étudie la Philosophie, En quoi il faisoit consister sa Logique & sa Métaphysique. Son plan de conduite pour gagner les esprits.

Selon l'usage ordinaire, Maître Gonin devoit s'appliquer à l'étude de la Philosophie, avant que de venir à celle de la science Théologique. Il ne suivit pourtant pas cet ordre; apparemment il s'imagina que l'étude de celle-cy étoit pour lui la plus pressée, parce qu'elle lui procureroit plus promptement que l'autre, les avantages qu'il recherchoit. S'il agit par ce motif, il ne se trompa pas : la fortune qu'il fit avec Theonime, en est une preuve. Avec un air de dévotion, avec un langage de spiritualité, avec un sçavoir faire bien ménagé, pour conduire les consciences, l'on avance beaucoup mieux les affaires, que si l'on y employoit les cinq voix de Porphyre, les catégories ou prédicemens d'Aristote : quoiqu'il en soit des motifs de Gonin sur ce renversement d'ordre d'études, il ne laissa pas de réussir également bien dans la Théologie & dans la Philosophie ; du moins aussi bien qu'il le jugea à propos

pour ses intérêts. Le Chapitre précédent a instruit du progrès qu'il fit dans celle-là ; ce Chapitre-cy va apprendre comment il profita dans l'autre.

Maître Gonin se mit principalement dans l'esprit de paroître Philosophe, plutôt que de l'être en effet ; c'est-à-dire , de sçavoir de quoi il s'agit dans la Philosophie, ce qu'on y traite , & être autant qu'il pourroit , au fait des définitions qu'on y donne , & à dire vray , cela suffit ordinairement , pour se faire de la réputation , non seulement dans cette science , mais encore dans toutes les autres. On réussit presque toujours beaucoup mieux pour son honneur , quand on sçait faire un agréable détail des superficies d'une science , que si l'on n'en parloit qu'à dessein de faire connoître ce qu'elle a de plus profond. Avec la première manière , l'on amuse ceux qui écoutent , sans les fatiguer ; & c'est particulièrement ce qu'ils demandent. C'est dans cet esprit que Gonin apprit la Philosophie. Il s'appliqua à s'instruire en gros des opinions des Pythagoriciens , des Epicuriens , Stoïciens , Platoniciens , Cyniques , Peripateticiens , Academiciens , Pyrrhoniens , Cartesiens & Gassendistes. Il apprit l'histoire des Fondateurs de ces différentes Sectes , ce qu'ils ont imaginé de plus extravagant & de plus bizarre (ce qui lui donnoit

un vaste champ) ce qu'ils ont fait de plus singulier & de plus surprenant, leurs aventures, leurs bons mots, leurs sentences, leurs mœurs. Tout cela fournit beaucoup de quoi babiller, & tout cela est ce qu'on aime le mieux, ce qui plaît le plus & ce qui donne un nom. On dira que tout cela est bon pour les gens superficiels, pour les gens qui n'approfondissent point, pour les gens qui n'aiment que l'écorce, sans se soucier du solide. Cela peut-être, & je conviens même que cela arrive fort souvent. Mais il faut que l'on convienne aussi, qu'il y a dans le monde beaucoup plus de ces gens-là, que de ces approfondisseurs qui ne cherchent que la solidité; & que de plus, souvent ceux-cy sont entraînez par les autres, & se conforment à leur esprit. Gonin sçavoit fort bien cette différence. Il n'ignoroit point du tout, qu'en fait de Philosophie, aussi-bien que de toute autre chose, le plus sûr party qu'on peut prendre, c'est celui qui est le plus universellement reçu; c'est pourquoi il ne se fit Philosophe qu'autant qu'il lui étoit nécessaire pour babiller en Philosophe, & ne demeurer point court, quand il se trouveroit quelque occasion, où l'on traiteroit de Philosophie; bien résolu pourtant de parler peu, mais si adroitement qu'on se persuaderoit qu'il en sçauoit beaucoup plus

qu'il n'en voudroit dire. C'est là en vérité que tout le monde n'a pas ; on veut presque toujours montrer qu'on a beaucoup plus d'habileté, qu'on n'en a véritablement ; & le fruit de cette vanité, c'est qu'on paroît être encore plus ignorant qu'on ne l'est en effet.

On divise ordinairement toute la Philosophie en ces quatre parties, sçavoir la Logique, la Métaphysique, la Morale & la Physique. Considérons Maître Gonin comme Philosophe, dans ces quatre vûes. Commençons par la Logique.

On définit ainsi la Logique. C'est une science qui enseigne à perfectionner le raisonnement, qui donne des règles certaines, pour définir, diviser & argumenter. Maître Gonin pouvoit parfaitement suppléer par son esprit & par son jugement aux règles que donne cette science pour raisonner. Cela n'est pas étonnant, puisque nous voyons une infinité de gens qui, quoiqu'ils n'aient jamais été dans les écoles, pour y devenir Logiciens, & qu'ils ne sçachent pas même s'il y a une Logique au monde, ne laissent pas de raisonner fort juste sur leurs affaires & sur celles des autres, & ainsi d'être capables des plus considérables emplois & du plus élevé ministère. Combien en voyons-nous tous les jours de cette sorte dans les plus hautes pla-

ces , qui y sont montez & qui s'y maintiennent par leur mérite ? Gonin apprit pourtant la Logique de l'Ecole : & il en prit , sur tout , les instructions qu'elle donne pour apprendre à chicaner , à disputer , à défendre tout-à-tout des opinions opposées , à donner plus de mots que de raisons , à produire & à pousser de ces arguments que l'on appelle cornus , parce qu'ils ne servent à ceux qui se chamaillent , qu'à se choquer , à se heurter , enfin à être du nombre de ces Sophistes , habiles à faire valoir de mauvaises raisons. Rien n'étoit plus convenable pour un homme comme lui , qui se proposoit de jouer tant de tours de souplesses , de tromper , de séduire , de cacher ses sentimens , de les déguiser , d'aller toujours à son but par des chemins détournés , pour y arriver plus sûrement. On dit pour l'honneur de la Logique , qu'elle est le *Criterium* ou la balance du vrai & du faux. L'intérêt de Gonin étoit son *Criterium* & sa balance. C'est au poids de son intérêt qu'il pesoit la vérité & le mensonge. La vérité étoit comptée pour rien , si elle ne l'accommodoit pas , le mensonge pour beaucoup , s'il y trouvoit son compte ; il employoit cependant son art de raisonner à faire passer cette vérité pour un mensonge , ce mensonge pour une vérité.

Les Participations consistent dans deux

Logique cinq Universaux ; le genre , l'espèce , la différence , le propre & l'accident. Gonin en constitua aussi cinq dans la sienne , qui rouloient tous sur son intérêt. La richesse en général étoit pour lui le genre ; les espèces de ce genre étoient l'or , l'argent , les terres , les maisons , les rentes , les revenus , les pierreries. Il visoit à tout cela. La différence consistoit dans la variété des moyens qu'il étudioit pour pouvoir acquérir de tous ces biens , à quelque prix que ce fût. A voir comment il regardoit les biens qui appartenoient aux autres , & le peu de scrupule qu'il se faisoit de se les approprier , on auroit dit qu'ils étoient ses propres , & que lui seul avoit droit sur leur possession ; & ainsi ces biens n'étoient , selon lui , à leur égard , que comme des accidens , dont ils devoient se passer en la faveur , & dont il lui étoit permis de les dépouïller.

Je m'attends bien , qu'on va dire , que voila une Logique d'une fabrique nouvelle , qui n'a point eu d'autre existence que dans mon imagination. On verra dans la suite de cette histoire , qu'elle est si bien fondée sur la conduite de notre Chevalier d'industrie , que je ne croy pas qu'on la puisse juger indigne de lui. On trouveroit donc bien plus encore à redire , si je mon-
trois que c'étoit par rapport à son même

intérêt propre , qu'il admettoit les dix Catégories , je veux dire , la substance , la quantité , la qualité , la relation , le lieu , le tems , la situation , l'avoir ou façon , l'action , la passion. Rien ne me seroit pourtant plus facile , & l'on se trouveroit forcé de convenir que j'aurois été fondé en bonnes raisons pour donner un tel commentaire. Mais comme tous ces termes sont d'un goût fort sec , & qu'ils sentent trop l'Ecole , je ne passerai pas plus outre. Je crains même de m'être trop étendu là-dessus. On aime mieux des faits , que des explications , des interprétations , des moralitez , des commentaires. Je l'avoue , un fait seroit nécessaire à présent ; je n'en trouve pourtant point dans mes memoires qui ait raport à la Logique ; & je ne suis point d'humeur à en inventer ; c'est pourquoi il faudra qu'on s'en passe icy : il en viendra assez d'autres , pour consoler de cette disette. Venons à la Métaphysique.

On considère dans la Métaphysique les esprits , les substances incorporelles. Cette étude est fort abstraite ; il ne s'y agit point de corps , de matiere , de sensations. Aussi demande-t'elle plus d'application que toutes les autres. Gonin en a prit , non pas autant que Descartes, Malebranche & Locke en ont enseigné , mais ce qui lui suffisoit pour en discourir passablement. Ces sortes

de sujets traitez métaphysiquement, tombent si rarement dans les conversations ordinaires, qu'on ne risque que très-peu, si l'on n'en sait pas beaucoup; j'entends de ce qu'on explique dans les écoles, ou de ce qu'on apprend dans les livres. Car il y a une autre sorte d'étude d'esprits, dont il se fit une véritable affaire. Il est toujours de la prudence de bien connoître le caractère d'esprit de ceux avec qui l'on est en commerce; & l'on peut dire que cette connoissance est des plus importantes, pour être supportable aux autres dans la société civile, & pour qu'on les puisse soi-même supporter. C'est en cela que consiste principalement la métaphysique de Gonin, si l'on la peut appeler ainsi; & assurément si elle n'est pas moins utile que l'autre, elle n'est aussi par moins difficile; car que de sortes d'esprits il y a dans le monde, & que d'inégalitez il se trouve dans chacun de ces esprits! Un homme qui entreprend de faire cette étude à fond, doit donc tendre à connoître le caractère de tous les esprits qu'il rencontre en son chemin; sans cela, il ne pourra obtenir ce qu'il en peut espérer; il ne pourra se garantir de ce qu'il en peut craindre. Ce qui fait le comble de la difficulté, c'est que quoi qu'on connoisse, par exemple, qu'un homme a un esprit facile, on ne peut pas se vanter absolument de pou-

voir agir sûrement à son égard ; & cela , parce qu'on le peut trouver au moment qu'on traite avec lui dans une certaine circonstance de situation , qui le rend tout-à-fait différent de lui-même , c'est-à-dire , difficile , revêche , contrariant. Tout cela demande non seulement une étude qui ait fait acquérir la connoissance de la conduite qu'on doit observer quand on sera en commerce avec tous les esprits , tels qu'ils soient ; mais encore une application continuelle à pénétrer leur situation , dans le tems qu'on est en effet dans ce commerce ; car sans cette précaution on leur est à charge , on les rebute , on leur devient odieux , on n'en obtient rien , on a sujet de les craindre. Maître Gonin qui étoit fort convaincu de la nécessité de se ménager , & qui dans les projets qu'il faisoit d'intrigues , d'artifices & de souplesses pour le cours de sa vie , prévoyoit qu'il auroit fort besoin de s'instruire parfaitement là-dessus , travailla très-sérieusement à se faire un plan le plus exact & le plus étendu dont il fût capable , afin de s'en servir dans les occasions où il trouveroit qu'il lui seroit utile. Ce plan m'est tombé entre les mains ; je m'imaginerois faire un larcin au public , si je ne lui en donnois pas la connoissance. Après qu'on en aura fait la lecture , on avouera , sans doute , que cet homme avoit

une prévoyance aussi étendue, que ses vûes étoient longues.

Plan de Maître Gonin pour gagner les esprits.

J'airai à vivre dans le monde avec bien des sortes d'esprits. Ce n'est pas assez de vivre avec eux, je veux tâcher d'en faire mon profit; & pour cela je dois ne rien négliger pour me conformer si bien à leurs caractères, qu'ils soient contents de moi; sans cette précaution, je ne serai pas content d'eux; & ainsi nous vivrons mal ensemble; & adieu mes prétentions. Je vais donc les examiner les uns après les autres, autant que mon imagination m'en présentera, & considérer avec attention ce qui conviendra le mieux pour les gagner.

Bon esprit. Il juge équitablement; il ne se laisse point prévenir; il ne prend point le faux pour le vrai. Son discernement est juste. Il ne décide point par passion. Il faut que je prenne bien des mesures pour ne me point laisser pénétrer par un tel esprit, pour ne point allarmer sa justice. Je ne trouverois pas mon compte à lui montrer de bonnes apparences, s'il connoissoit qu'elles couvrirent un mauvais fond. Je me donnerai donc bien de garde de vouloir lui imposer. Si j'étois mauvais, j'aimerois beaucoup mieux lui paroître tel, que d'en-

treprendre de le tromper. En lui déguisant mes défauts, il ne se fieroit jamais à moi, pour peu qu'il vint à les connoître. En les lui avouant, il me feroit des réprimandes, je les écouterois sans chagrin, je lui témoignerois m'y rendre; & alors ma condition en deviendroit meilleure.

Esprit malin. On est fort embarrassé pour s'accorder avec lui. Vouloir paroître avoir autant de malignité qu'il en a, n'est pas toujours une démarche qui lui convienne, à moins que ce ne soit pour lui servir en second; tant que durera le secours, il sera à son tour de quelque utilité; mais le secours donné, comme on ne lui sera plus bon à rien, on aura autant sujet de le craindre, que ceux contre qui on l'a secouru. Paroître bon, ne lui conviendra pas plus. Est-ce que l'antipathie peut produire une convenance? Comment donc s'y prendre pour en venir à bout? N'y réussiroit-on pas, si on lui faisoit croire que l'on est encore plus malin que lui? On pourroit, ce me semble, par cette contrebatterie, le forcer à craindre. C'est toujours quelque chose, que de le pousser jusques-là; car cette crainte le détourneroit peut-être d'entreprendre de faire du mal, puisqu'il auroit lieu d'être persuadé qu'il n'y pourroit pas facilement réussir. Les mauvais sont bien plus entreprenans contre les bons, que contre ceux

qui ne leur cèdent point en malignité. Contre ceux-là leur malice va de plein pied ; car elle ne trouve pas de la résistance. Contre ceux-ci elle échotte souvent ; & c'est un hazard qu'on n'aime point à courir. Un esprit méchant est d'ordinaire lâche ; ses succès viennent bien moins de sa force, que de la foiblesse de ceux qu'il attaque.

Grand esprit. Il y en a tels de cette sorte, que l'on dupe en leur proposant de grands desseins, en leur inspirant de vastes projets. On les engage par ces endroits flâteurs, on les met en train de fournir aux dépenses nécessaires pour les faire réussir. Si le succès ne répond pas, ils n'oseroient s'en plaindre, parce que leur honneur en souffrirait ; & cependant avec un peu d'adresse, le conseiller aura profité en chemin faisant d'une partie de ces dépenses. On leurre d'autant plus facilement un homme qui se flâte d'avoir un grand esprit, que la bonne estime qu'il a de lui-même ne lui permet pas de croire qu'il y ait aucun obstacle qu'il ne puisse vaincre, aucune difficulté qui lui soit insurmontable. Une petite finesse bien conduite, mène quelquefois les grands esprits si loin, qu'ils seroient étonnez du chemin qu'elle leur a fait faire, si leur vanité ne leur fermoit pas si fortement les yeux, qu'il ne leur est pas possible de reconnoître les pièges qu'on leur a tendus.

Il y a souvent plus de prise sur eux, que sur des esprits médiocres.

Petit esprit. Il demande, aussi-bien que le grand, des ménagemens pour le dompter. Sa sphere étant de petite étendue, il n'est pas par conséquent si aisé d'y entrer qu'on le pourroit croire. Il faut pour cela se proportionner à sa portée. Si vous vous étendez trop, il vous perd de vûe : comme il ne fait aucune attention sur vous, vous ne produisez aucun effet sur lui. A petit mercier, petit pannier, dit-on. A petit esprit, petits raisonnemens, petites réflexions, vûes fort bornées : voila ce qu'il lui faut, pour qu'il vous comprenne, pour que vous en soyez écouté, pour qu'il vous aperçoive. Ramassez-vous sur lui de telle sorte, que votre étendue ne surpasse pas la sienne ; autrement il tombera dans la défiance, parce qu'il soupçonnera que vous voulez l'envelopper. Plus vous paroîtrez lui ressembler, moins il se mettra en garde contre vous ; au contraire il se flâtera que c'est vous qui devez vous tenir sur le qui vive en sa presence.

Espit fort. Il ne veut croire que ce qu'il voit : quand on le veut tromper, il n'y a donc qu'à cacher les pièges qu'on lui tend, il ne se doutera point qu'on les lui tende ; car il ne les verra pas. Il affecte de paroître intrépide ; il n'y a donc qu'à lui applaudir

sur sa fermeté , & pendant qu'on l'affoiblit par la flâterie , pousser le souterrain. Tout occupé de la confiance qu'il a en sa force , il sera facilement vaincu par la finesse. Se mettant toujours au dessus du vulgaire , il prétend ne point penser , ne point opiner comme lui. Il n'y a donc qu'à lui persuader qu'on pense & qu'on opine vulgairement : par cette persuasion on lui inspirera beaucoup plus de pirié , qu'on ne lui donnera de crainte : il ne haïra pas même d'avoir commerce avec une personne de cette sorte , à cause du plaisir qu'il goûtera à primer sur elle , par la superiorité de ses idées , & par la force de ses sentimens. Pour venir à bout des gens , il faut , dit-on , les prendre par leur foible : pour mener celui-cy ou l'on veut , il faut le prendre par son fort.

Esprit profond. Il ne s'en tient pas à la superficie , quand il veut connoître. Il n'est point content qu'il ne pénètre aussi loin qu'il peut aller. Il parcourt toutes les dimensions d'un sujet , avant que d'en rien affirmer ou nier. Tout est , pour ainsi dire , abîme pour lui , tant il s'enfonce dans tout ce qui se presente pour objet de ses considerations , de ses réflexions & de ses raisonnemens. Ce n'est pas assurément entreprendre un petit ouvrage , que de prétendre de se cacher aux yeux d'un tel aprofondisseur. Je suis d'avis , quand je rencontrerai en

mon chemin des esprits profonds , & qu'il sera de mon interest d'entretenir commerce avec eux , de leur fournir en moi matiere d'approfondissement , de telle sorte pourtant que par le choix que j'en ferai , il ne me soit pas de grande importance qu'ils aillent la pénétrant jusqu'au bout. Pendant qu'ils s'occuperont à cet exercice , je pourrai prendre des chemins détournés , pour arriver à un autre but qui me sera de plus grande consequence , sans qu'ils s'en apperçoivent , sans qu'ils songent même à le soupçonner. Quand ces esprits profonds s'occupent d'un sujet , ils y sont d'ordinaire si absorbez , que se livrant en proie à tous les projets qu'on forme contr'eux , on ne manque pas de les surprendre au milieu de leurs profondes considerations. On peut encore regarder un esprit profond dans un autre sens ; c'est-à-dire , par sa capacité à concevoir de grandes choses , sans que pour cela il en soit rempli , il en soit embarrassé , comme s'il pouvoit contenir en soi beaucoup plus que les autres esprits. Le considerant dans ce point de vûë , si j'avois intention de lui plaire , par un retour d'utilité vers moi , je me ferois si petit en sa presence , que me jugeant indigne d'une forte attention de sa part , il me regarderoit seulement comme un objet d'amusement qui s'offriroit à lui , pour le délasser.

de les constantes applications. On avance souvent les propres affaires auprès de ces vastes génies , beaucoup plus en les défennuyant , qu'en leur fournissant matiere de contention. Ils ne sont pas quelquefois fâchez qu'on les fasse en quelque maniere sortir d'eux-mêmes , par quelques distractions qui les remuent , qui les réveillent , & qui les égayent. Comme ils sont alors de bonne humeur , on les manie mieux , & on les tourne comme on veut.

Esprit solide. Il est sûr , ferme , invariable , il ne fait cas que du vrai. On peut compter sur lui. C'est un grand avantage quand on s'est rendu maître d'un tel esprit , & que celui qui possède cet esprit , a du crédit , de l'autorité , de la richesse , & qu'ainsi il peut faire beaucoup de bien. J'ai eu quelque tems commerce avec un esprit de ce caractère ; je ne m'en suis ni bien ni mal trouvé. Il m'est revenu , qu'il ne faisoit pas grand cas de moi , parce qu'alors je paroissais aimer beaucoup la Poësie , & que je me mettois de faire des Vers. Apparemment c'est qu'il ne trouvoit pas assez de solidité dans la versification , pour estimer ceux qui s'y adonnoient. Ces esprits solides sont souvent fort difficiles à contenter , on ne fait point son compte avec eux , en ne leur montrant que des choses frivoles ; ils ne manquent pas de conclure

que ceux-là sont frivoles eux-mêmes, qui les leur présentent ; & dès-là ceux-ci n'en doivent attendre que du mépris.

Esprit double. Quant à ceux qui ont cet esprit : c'est-à-dire, qui soufflent le froid & le chaud, qui disent d'une façon & qui pensent d'une autre, on vit bien avec eux, pourvu qu'on paroisse les croire en tout. On leur rend double pour double : on leur persuade qu'on les croit : avec cette momerie on se gâre de leurs pièges, & on les dispose à donner dans ceux qu'on leur tend. Je suppose en ceci, qu'on prenne bien soin de les connoître tels qu'ils sont : car à leur égard, & à l'égard de tous les autres, c'est par où il faut toujours commencer.

Esprit fin. Fin contre fin n'est pas bon à faire doublûte, dit un Proverbe : c'est-à-dire, que deux personnes qui sont également habiles, ont de la peine à se tromper l'une l'autre. Pour que l'une ait le dessus, je lui conseillerois de ne se picquer point du tout de passer pour fine, mais plutôt de donner lieu de soupçonner, qu'elle est tout le contraire. En suivant cet avis, elle verra venir son homme de loin, parce qu'il ne fera pas fort exact à se cacher ; & en même-temps qu'elle sera prête à parer ses coups, elle pourra lui en porter d'autres, d'autant plus facilement, que celui-ci sera bien éloigné de s'y attendre. Il faut que cet avis

soit reconnu pour être bien sûr : car on le voit souvent mis en pratique : aussi seroit-on toujours la dupe de ces esprits fins , délicieux , subtils , si on ne le suivoit pas.

Bel esprit. On plaira à un homme qui se picque de bel esprit , & qui l'est véritablement , si on le laisse parler à son appetit , à son souhait , à sa suffisance : si on lui donne des occasions de discourir , de raisonner , de raconter , de répandre ce qu'il sçait d'enjoué , de brillant , d'amusant , de curieux : si on loue ce qu'il dit , & si l'on applaudit à sa maniere de le dire , aux tours agréables qu'il donne à ses narrations , à ses recits , (car je suppose tout cela dans un bel esprit) enfin , si l'on paroît être aussi content de lui , qu'il a en effet envie de contenter. Il n'en doit pas coûter beaucoup pour avoir cette complaisance ; car un véritable bel esprit la mérite. Ceux qui s'y connoissent , qui sentent ce qu'il vaut , qui sont capables de goûter avec plaisir ce qui est véritablement digne de plaire , ne manquent pas de lui rendre cette justice. Il faut être , ou rustique ou sauvage , ou bourru ou misantrope , ou d'un goût bizarre , ou insensible aux plaisirs des honnêtes gens , pour en agir d'une autre maniere.

Esprit brillant. A force de s'accoutumer à se laisser éblouir par l'oripeau , on se pourra

pourra plaire avec un esprit brillant. Comme il faut toujours tâcher de s'accommoder, autant qu'on peut, de tout le monde, quoi qu'il n'y ait point de solidité dans ces sortes d'esprits, il ne faut pas négliger de se faire de leurs amis; quand ce ne seroit qu'à cause qu'imposant à bien d'autres par leur éclat, si nous ne les ménagions pas, ces autres entrants dans leurs intérêts, les vengeroient peut-être à nos dépens. Il y a bien d'autres choses frivoles qui ne laissent pas de nous occuper, quoiqu'elles ne valent pas mieux.

Espirit de bagatelle. Des riens l'occupent autant que les choses les plus considérables & les plus importantes. Il n'est pas difficile, cela étant, de l'amuser, de l'attirer, de le gagner: car on trouve tant qu'on veut des bagatelles, pour lui en fournir; le monde en est plein. Le commerce est bon avec les gens de cet esprit. Pour peu de chose qu'on met dans ce commerce, on trafique avantageusement avec eux. Je l'ai expérimenté. Je m'en suis si bien trouvé, que je serois d'humeur à les préférer toujours aux plus grands & aux plus solides esprits, si je n'avois pas quelquefois de très-fortes raisons qui m'arrachent cette préférence.

Espirit broüillon. J'en remarque de deux sortes. La première c'est de ces esprits qui

sont fort dérangez dans tout ce qu'ils font ; qui ne connoissent l'ordre que par oïï dire. Etant jeune j'ai fait pendant quelque-tems chambrée avec un écolier dont la société m'étoit fort incommode par cet endroit. Nous ne faisons presque autre chose dans notre petit ménage, lui que de déranger, & moi que d'arranger. A la vérité, la compagnie d'un tel esprit est fort embarrassante : mais aussi fait-on bien son compte avec lui, pour peu qu'on veuille profiter de son dérangement, & qu'il y ait en effet de quoi produire quelques avantages : car il ne serre rien, il publie tout, il ne peut rien cacher ; on n'a pas sujet de craindre qu'il suive exactement les mesures qu'il aura prises, si elles demandent un tems qui soit un peu long. Il y a une autre sorte d'esprits brouillons, très dangereux pour les autres. Ce sont ceux qui étans remuans à l'excès, ne rendent qu'à mettre la confusion, le désordre, la dissension, la discorde, le trouble par tout où ils se trouvent. Je fuirai toujours, autant qu'il dépendra de moi, les esprits de ce caractère ; car souvent, après s'être beaucoup fait craindre, haïr, détester, ils tombent dans des disgrâces éclatantes, où il arrive rarement que leurs amis ne soient enveloppez. Si cependant je ne pouvois me dispenser d'avoir quelques liaisons avec eux ; il comme

J'entrerois, à la faveur de cette liaison, dans la connoissance de leurs desseins, & des artifices, dont ils entreprendroient de se servir, pour troubler, y auroit-il de l'injustice, si je les revelois à ceux qui y seroient les plus interessez ? Je voudrois pour cela sçavoir s'il y a de la raison à trahir un seul homme, pour empêcher que plusieurs autres soient trahis, quand la justice est pour ceux-ci en même tems qu'elle est contre celui-là.

Esprit de travers. Il raisonne d'ordinaire faux. Il donne à ce qu'il conçoit une tournure toute autre que celle qu'il devrait avoir. Il est bizarre, sans justesse ; on diroit, qu'il pense toujours de biais. S'il estime ce qui le merite ; c'est, pour ainsi dire, par hazard que cela arrive. Quand on se propose d'obtenir de lui des faveurs, des grâces, des bienfaits, il faut compter de le suivre aussi de biais : car en vain feroit-on des démarches qui mèneraient toujours au but que l'on a en vûe ; ses écarts ne le permettent pas. Avec ceux qui vont de travers, il faut aller de travers ; autrement on perd leur piste, & l'on ne les retrouve pas comme l'on voudroit.

Esprit bourru. Vouloir s'accommoder avec un esprit fantasque, bizarre, capricieux, que personne ne peut gouverner, mais qui se veut conduire lui-même par des

maximes extravagantes ; quelle entreprise ! On peut réussir pourtant ; & même à la faveur de son humeur fantasque : car poussé par cette même humeur , il lui peut prendre un dessein de faire du bien à tel qui le mérite le moins. Les gens à caprices , sont fort sujets à faire des démarches auxquelles on ne s'attend point , tant elles sont hors des règles qu'on observe ordinairement. A force de se présenter , on peut trouver des momens favorables , pour profiter de ces démarches. On dit en Proverbe ; quand on donne à choisir de plusieurs choses différentes , qu'il y a de quoi contenter les fantasques. Qu'on prenne donc ses mesures sur ce Proverbe , pour réussir auprès des esprits bourrus.

Esprit de contradiction. Oûi , quand on dit non ; non quand on dit oûi ; voila sa devise ; voila ce qui constitue particulièrement son caractère. Apportez tant que vous voudrez de raisons à un esprit de contradiction , pour le faire changer de sentiment ; il ne les écoute pas ; il est si occupé , si pénétré des siennes , qu'il n'en démord point. Il se tient toujours en garde contre la vérité , de peur que s'il venoit à la connoître , il ne se trouvât obligé de s'y rendre & de la suivre aux dépens de son opinion. Il s'ensuit de tout cela , qu'il faut toujours lui témoigner le contraire de ce

que l'on souhaite, si l'on veut être assuré de l'obtenir. C'est hazarder, il est vrai; mais je ne vois rien de mieux, rien de plus convenable.

Esprit mélancholique. Un mélancholique ne se déride presque jamais le front; il ne pense presque toujours que des choses funestes. On dit qu'il mange son cœur, tant le chagrin le dévore. Il a cependant de certaines sensibilitéz comme les autres; & c'est par là particulièrement qu'on le peut prendre. Il y a cet avantage avec lui, que, quand on l'a pris, il n'échappe pas aisément; parce que n'étant point dissipé, il n'est pas tenté d'aller ailleurs.

Esprit gay. Il aime la joye, il a de la joye, il donne de la joye. Il donne par conséquent autant de prises sur lui, qu'il y a de choses qui peuvent le réjouir. Que l'on mérite auprès de lui, si on le tire d'un objet, d'une occasion, d'un lieu, d'une affaire qui lui auroit causé de la tristesse? Il paye volontiers un service qui lui est rendu si à propos.

Esprit inégal. Etudiez-le continuellement; & quand vous aurez trouvé un moment, auquel il aura des sentimens favorables pour vous, saisissez-vous en, pour le faire venir où vous visez; car dans le moment suivant, il ne sera plus le même. S'il ne vous est pas favorable, ne quittez

pas prise pour cela : ne desesperez point ; son inégalité est un garent de votre espérance. Quand on a affaire avec un esprit inégal , il faut s'imaginer que l'on a affaire avec plusieurs esprits differens , tant il y en a de sortes , dont il fait le personnage. Voyez donc bien le personnage qui vous conviendra le mieux , & pendant qu'il le represente , tirez-en ce que vous desirez.

Esprit distrait. Lui parle-t'on ? Il n'écoute pas la moitié de ce qu'on lui dit. Est-il mêlé dans une conversation ? Il ne la suit point ; ses pensées l'emportent ailleurs. On diroit qu'un homme qui a cet esprit , n'en porte jamais avec lui que la moitié. S'il arrive enfin qu'il l'ait tout entier , des inutilitez , des bagatelles le mettent en mouvement , le partagent , & en emportent la meilleure partie : & ainsi on l'empêche aisément d'être attentif à ce qu'on craint qu'il écoute , de suivre une affaire dont on appréhende le succès. La dissipation , dont il est extrêmement susceptible , est une grande ressource pour le détourner , & ensuite le ranger au point qu'on veut.

Esprit vain. Qui est glorieux , superbe , qui est entêté de son mérite ; tout plein de l'idée de ses prétendues belles qualités ; qui méprise tous les autres , parce qu'il n'estime que lui-même ; qui ne se tient obli-

gé à personne ; parce qu'il présume qu'on lui doit tout. Avec cet esprit il faut toujours être sur le ton loüangeur , sur les expressions flatteuses , sur les situations respectueuses , sur les démonstrations soumises ; avec cet extérieur étudié , on l'attire ; on se fait écouter , on le charme , on l'enchanter , & enfin on le saurait lui-même de telle sorte , qu'il ne refuse rien de ce qui dépend de lui ; parce qu'on lui donne ce qu'il souhaite le plus. C'est un pot à deux anses , qu'on porte où l'on veut ; quand on le tient par les oreilles. C'est un tonneau ; dont on est assuré de tirer ce qu'on lui demande , pourvu qu'on lui donne du vent. C'est comme une femme qui ne peut faire de résistance , quand on sçait bien la cajoler.

Esprit railleur. Tourner en ridicules ceux qui l'approchent ; se moquer d'eux , rire à leurs dépens ; voilà sa profession. Entendre ses railleries , sans en montrer du ressentiment ; faire semblant d'en rire , voilà quelle doit être la profession de ceux à qui il en veut pour se divertir , & qui lui en veulent pour en tirer quelque profit. Voyez la conduite des Parasites ; ils poussent leur complaisance bien au delà envers les grands , dont la table les fait vivre , & s'en trouvent bien. A la vérité un honnête homme peut difficilement se réduire à faire

un si odieux personnage, sans une très sensible mortification ; mais enfin ç'en est une bien plus sensible, que de se voir dans la nécessité de mourir de faim. J'ai été autrefois souvent en butte aux brocards d'un railleur ; j'avois des raisons pour ne pas les repousser avec toute la vivacité dont je me trouvois fort capable. Je le laissois dire sans réplique, & lui les continuoît sans relâche : car le caractère de la plupart des railleurs, c'est de s'attacher sur tout à ceux qui semblent les craindre, ne leur répondent rien. Enfin ces raisons de ménagement pour lui ne subsistant plus, je me donnai l'effort, je sortis de ma léthargie, je le pouffai si loin, que perdant terre, il crut ne devoir point prendre d'autre parti ; que de me demander quartier ; c'est ce qu'il fit, mais secrètement, pour s'épargner de la confusion ; & je le lui accordai. Il falloit voir comment il me ménageoit à son tour, & les services qu'il me rendit pour m'engager à lui tenir constamment la parole que je lui avois donnée de ne le railler jamais, qu'il ne m'y eût excité en me raillant le premier. Nous fûmes réciproquement très contents l'un de l'autre, avec cette différence pourtant, qu'il me fit beaucoup de bien sans retour.

Esprit familier. Je n'entends pas par esprit familier, un de ces esprits qu'on ap-

pelle folets, de ces lemures, de ces farfadets, de ces démons ou lutins, dont les bonnes femmes & les enfans sont extrêmement effrayez; parce que, si l'on veut les en croire, ils leur apparoissent en les inquiétant par mille espiègleries, comme de faire des tintamares épouvantables, de remuer les meubles de leur place, renverser la vaisselle, ouvrir des rideaux, tirer des couvertures, & faire d'autres singeries, où l'imagination a la meilleure part. Ce n'est pas de ces esprits, dis-je, que je veux parler ici; c'est de ces gens familiers, qui ne veulent se contraindre pour personne, qui se donnent toute liberté; qui, sans se mettre en peine des règles de la politesse & du cérémonial, traitent sans façon avec tout le monde; entrent chez les gens tels qu'ils soient & en sortent, comme s'ils entroient dans leur propre maison, ou comme s'ils en sortoient; tutoient indifféremment tout le monde; comme si tous ceux qu'ils rencontrent, à qui ils parlent, avec qui ils ont commerce, étoient, ou leurs domestiques, ou leurs égaux. A ces esprits il faut rendre la pareille, traiter sans façon, sans cérémonie, sans circonspection avec eux. Une familiarité réciproque produit une espèce d'union qui peut avoir ses utilitez, si l'on a assez d'adresse pour la mettre à profit. On en prend occasion de

demander plus hardiment ; on leur expose avec plus de liberté les besoins qu'on a de leurs secours. N'est-il pas juste de faire payer un peu cher à cet esprit familier , le droit qu'il s'attribue de se dispenser de la considération & des égards que la politesse exige que l'on ait pour les honnêtes gens ? Il ne veut se gêner avec personne ; pour-quoi se gêneroit-on avec lui ? Pourquoi n'oseroit-on lui dire ; „ Puisque tu es riche , & que tu peux me soulager , vois mon état , je te l'expose familièrement , „ soulage moi donc. Il n'y a que les hon-
teux qui perdent ; & n'est assurément avec les gens familiers , qu'il faut être le moins honteux.

Esprits animaux. On va s'imaginer , que jô vais parler médecine : car on entend d'ordinaire par esprits animaux , certains petits corps très-subtils , très-mobiles , très-remuans , contenus dans le cerveau & dans les nerfs , qui ont été séparés des parties grossières du sang , qui sont autour du sens & du sentiment animal. Ce n'est point assurément de ces sortes d'esprits , que je prétends parler , ici ; mais de certains esprits , de certaines gens , qui tiennent si fort de la bête , qu'à les considérer dans un certain point de vue , ce n'est point du tout leur faire injustice , que de les appeler esprits animaux. J'entends donc ces esprits

grossiers, fots, stupides, lourdaux, bouchez, steriles, animaux à figure humaine, qui ne raisonnent presque point; qui ne peuvent rien comprendre ni retenir; qui semblent agir bien moins par raison, que par instinct; c'est-à-dire, par cette disposition naturelle donnée aux bêtes, pour se conduire & rechercher ce qui leur est propre, & qui supplée chez elle au défaut du raisonnement. Quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des héritiers. Ce proverbe veut nous faire entendre qu'il y a un nombre prodigieux d'esprits animaux; aussi voit-on bien des bêtises. Ce seroit un détail fort réjouissant, que celui qui rapporteroit toutes les espèces de ces esprits qu'on remarque dans le monde, & qui s'étendrait même jusqu'à représenter tous les individus de ces espèces; mais il ne s'agit pas de cela icy: mon dessein exige seulement, que je m'instruise moi-même de la conduite que je dois observer à leur égard; pour qu'ils ne me soient pas inutiles. Comme il y en a beaucoup, il est donc de mon intérêt, que je ne néglige pas de me donner cette instruction. Voici ce que j'en pense. Avec des gens qui ne raisonnent presque point, ne seroit-il pas à propos de raisonner beaucoup? Car par ce moyen on peut les étonner, les étourdir, & ainsi les posséder, sans qu'ils s'en aperçoivent, jusqu'au

but où l'on souhaite qu'ils arrivent. Avec des gens fots , grossiers , stupides , lourdaux , ne conviendrait-il pas , pour les attirer par l'attrait de la sympathie , de paroître quelquefois lourdaux , stupide , grossier , sot ? Car la ressemblance engage , au lieu de rebuter. Avec des gens qui n'agissent presque que par instinct , ne suffiroit-il pas , pour s'en rendre le maître , de flâter leurs sens ; car c'est par là que les bêtes se gagnent ; ou de punir leurs sens , car c'est par là aussi qu'on réduit les bêtes à la raison ;

Voilà ce qui m'est venu du plan que Maître Gonin s'étoit fait pour gagner les esprits , avec qui il seroit obligé d'être en commerce , soit par des bien-séances dont ils ne pourroient se dispenser , soit par rapport à ses intérêts ; indépendamment de ces bien-séances , ou de quelque autre sujet qu'il pouvoit avoir. Quoiqu'il y ait quelques endroits où il semble s'attendre que cet ouvrage tomberoit peut-être en d'autres mains , on voit pourtant bien qu'il ne l'a-voit fait véritablement que pour lui ; il y parle trop sans façon , pourqu'on se persuade le contraire.

Je ne sçai s'il croyoit alors , à la faveur de sa Métaphysique , autant l'existence des esprits , qu'il avoit d'ardeur de les séduire , pour en faire son profit. A dire vrai , une

partie de l'histoire de sa vie me donne beaucoup lieu d'en douter. Je n'oserois pourtant pas assurer rien là-dessus ; car en fait de Religion, il ne faut pas toujours s'aller imaginer qu'on ne croit pas les veritez qu'elle enseigne, parce qu'on n'obéit point aux loix qu'elle a établies. Le cœur & l'esprit semblent avoir leurs droits à part ; c'est pourquoi ils ne s'accordent pas toujours. Dans les choses humaines & temporelles ne voyons-nous pas souvent que, quoi qu'on reconnoisse qu'il soit tres-raisonnable de faire une chose, cependant par fragilité, par passion, on ne laisse pas de faire le contraire. Mais je m'apperçois que je me jette insensiblement dans un raisonnement qui me meneroit trop loin ; j'espère que le Lecteur me le pardonnera, puisque je ne passerai pas plus outre, & qu'en la place je vais lui donner une histoire qui le réjouira davantage. Elle aura rapport au sujet dont il s'agit, puisqu'elle rapportera un événement auquel les esprits ont donné occasion.

Maître Gonin ne croyoit point du tout ce qu'on dit de ces esprits qu'on appelle esprits follets ou revenans ; & ce n'est pas assurément pour cela que sa Religion devoit être suspecte. Étant jeune écolier, il avoit fait souvent lui-même l'esprit ou le revenant, pour intimider ses camarades ;

& s'en divertir ; & ainsi il ſçavoit par ſa propre expérience qu'on en peut faire beaucoup accroire ſur ce ſujet , particulièrement aux enfans , aux femmes , & autres gens fort aifez à devenir dupes. Entre plusieurs tours qu'il joua à cet égard à différentes perſonnes , j'en ai choiſi deux que je juge à propos de rapporter avant que d'en venir à l'hiſtoire que je viens de promettre ; on les trouvera dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Maître Gonin voyant qu'une ſervante de chez ſon pere craignoit extrêmement les eſprits , & qu'elle ſ'imaginoit en être continuellement aſſiégée , en prit occaſion pour jouer un tres mauvais tour.

IL y avoit chez le pere de Maître Gonin une ſervante , appelée Simonne , & un valet , nommé Bertrand. Simonne étoit une groſſe païſanne , fort réſolue , qui n'entendoit pas raillerie , quand on la perſécutoit ſur un certain chapitre , & qui étoit plus diſpoſée à donner un coup de poing , qu'à faire une careſſe ; Bertrand l'avoit ſouvent éprouvé. Ce Bertrand étoit un grand bandin , qui quoiqu'il n'eût rien de gracieux dans ſa perſonne , étoit capot

dant assez tôt pour s'imaginer être beau garçon, & pour s'en faire accroire sur le pied de joly homme. Il avoit pourtant daigné prendre la peine d'en conter à Simonne; mais il avoit eu bien à décompter avec elle: car elle ne le pouvoit souffrir; on n'en a point scû la raison, du moins elle n'est pas venue à ma connoissance. Quoi que Simonne fût fort résolue, elle avoit cependant la foiblesse de la plupart de celles de son sexe; c'est qu'elle craignoit extrêmement les esprits. On ne lui avoit fait aucune histoire d'apparitions, qu'elle ne crût tres-fermement; & on lui en avoit fait beaucoup: car plus on est disposé à croire ces sortes de contes, plus on en entend reciter. Bertrand ne paroïssoit pas si crédule à cet égard, & tranchoit même de l'esprit fort, quand on lui parloit de revenans: peut-être étoit-ce pour avoir plus de sujet de faire la guerre à Simonne sur sa crédulité. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette fille étoit là-dessus d'une timidité sans pareille. A peine pouvoit-elle rester seule dans une chambre en plein jour; sa tête se remplissoit de mille imaginations qui lui représentoient des phantômes, ou qui donnoient des interprétations effrayantes au moindre bruit qu'elle entendoit, quand elle ne scavoit pas d'où il pouvoit venir. La nuit étoit encore bien

plus effroyable pour elle : c'est l'ordinaire ; car elle contribuë par les ténèbres à donner des idées affreuses : on y rappelle alors les figures des démons , qu'on peint toujours fort noires ; & les morts , dont on ne fait gueres les funeraillles , que le noir ne les accompagne. Enfin la pauvre Simonne étoit continuellement livrée en proie à l'horreur de toutes ces visions. Gonin & Bertrand s'en divertissoient fort souvent. C'étoit elle qui étoit chargée du soin de la cave ; c'est pourquoi il n'y avoit qu'elle qui y allât tirer du vin ; & c'étoit là une des plus fâcheuses commissions qu'elle pût avoir. Aller seule dans un lieu souterrain , où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une misérable chandelle qu'on y porte : quelle entreprise pour Simonne ! c'est pourtant ce qu'elle étoit obligée de faire fort souvent. Car qui mener avec elle ? le Maître de la maison ? l'usage ne le permet pas. Gonin ? il avoit l'air trop éveillé. Bertrand ? il étoit trop entreprenant & trop haï. Quelque voisine ? de Bon-homme ne l'auroit pas voulu , de peur qu'elle ne se fût fait payer de ses peines aux dépens de son vin. Simonne ne pût donc se dispenser de cette fatigante corvée. Maître Gonin prit résolution de se servir de cette cave & des peurs de Simonne pour se divertir , & pour joindre un de ces

touts qui étoient si convenables à son humeur. Voici donc ce qu'il fit. Comme il connoissoit que le valet étoit fort mécontent de la servante, il le prit un jour en particulier, & lui dit : „ Mon ami Bertrand, il y a long-tems que je m'appercçois que Simonne a beaucoup de mépris pour toi ; qu'elle te traite comme un faquin, quoi qu'assurément tu ne mérites pas d'être traité de la sorte, & qu'elle te fait toutes les piéces qu'elle peut, où pour te rendre ridicule, où pour te mettre mal dans l'esprit de mon pere. Cela me déplaît fort. Tu es un bon garçon, & j'en ai toujours reconnu pour tel : il est constant que cette Païsanne devoit avoir plus de considération pour toi. Bertrand ouvroit de grands yeux, & paroïssoit charmé de voir que son jeune maître prenoit avec tant de bonté ses intérêts : il ne répondit pourtant à toutes ces obligantes expressions que par un, Monsieur je vous fais bien obligé : aussi n'étoit-il pas capable d'en dire beaucoup plus. Gonin le voyant dans une si bonne disposition, ajouta : „ Il faut absolument que tu te venges pour une bonne fois de cette salope ; car si tu ne lui fais pas quelque tour, dont elle se puisse toujours ressouvenir, comme elle continuera de te prendre pour une bête, elle fera tant, qu'enfin

„ tu succomberas. Voici donc ce que je te
„ conseille de faire. Monsieur, dit Ber-
„ trand, en l'interrompant, pourvu qu'il
„ n'y ait point de danger pour moy, j'en-
„ treprendrai tout ce que vous voudrez ;
„ car vous sçavez bien qu'il ne faut pas
„ s'arracher le nez, pour faire dépit à son
„ visage. Oüi, je sçai cela, repliqua Go-
„ nin ; c'est pourquoi je t'assure que si tu
„ suis l'avis que je vais te donner, il ne
„ t'en coûtera pas le moindre membre de
„ ton corps, pas même un de tes cheveux,
„ ni un des poils de ta barbe ; je t'aime
„ trop pour te vouloir causer aucune per-
„ te, quelque petite qu'elle soit. Écoute-
„ moi donc. Tu sçais que Simonne craint
„ beaucoup les esprits, qu'elle se persuade
„ presque toujours que quelque revenant
„ est en embuscade pour la surprendre.
„ Oüi, je le sçai, dit Bertrand ; & elle
„ me fait grande pitié avec ses imagina-
„ tions. Il faut avoir l'esprit bien foible ;
„ pour se mettre de telles fantaisies dans
„ la tête. J'ai toujours remarqué, dit Go-
„ nin, que tu as l'esprit aussi fort qu'il
„ doit être pour ne point donner dans ces
„ foiblesses ; & je t'en estime davantage.
„ Mais revenons à ce dont il est question.
„ Il faut que je t'habille en esprit : quand
„ je t'aurai habillé comme je jugerai à
„ propos que tu devras être (car je sçai

↓

146

parfaitement comment les esprits sont faits } tu descendras secrètement dans la cave, & là tu te blottiras dans le fond, derrière un tonneau, de sorte qu'on ne te voye point du tout : & quand Simonne y sera arrivée pour tirer du vin, tu te leveras tout d'un coup, tu te hauseras, tu te baisseras, tu courras après elle, & alors tu verras beau jeu. Compte qu'après ce stratagème, dans la suite tu n'auras qu'à la menacer des esprits, pour la réduire à la raison. », Bertrand trouva cet expédient assez de son goût : cependant il lui vint dans l'esprit une petite difficulté qui l'embarrassoit ; c'est qu'il craignoit qu'en contrefaisant l'esprit, tous les esprits véritables le trouvant mauvais, ils ne vinssent à se jeter sur lui, pour le punir de la hardiesse qu'il auroit eue de faire leur personnage, & de se mêler d'un métier qui ne lui convenoit pas. Gonin l'assura qu'ils admireroient plutôt son entreprise, qu'ils ne la condamneroient ; que ceux qui sont mal-faisans seroient ravis de voir qu'il auroit fait leurs fonctions ; parce que pourvu qu'on fasse du mal, ils ne s'embarrassent pas d'où il vienne ; & que ceux qui sont bons sont bien aises qu'on excite à les craindre ; parce qu'en les craignant, on les respecte, & l'on garde des mesures raisonnables avec eux. Ce raison-

hortation pour l'encourager à ramasser toute son adresse & toute sa valeur, afin d'effrayer Simonne de son mieux, & sur tout de ne se point faire connoître, quelque chose qui arrivât. Bertrand promet, & Gonin se retira chez lui, après avoir fermé la porte de la cave.

Sur le soir Simonne vint trouver Gonin, pour lui demander la clef de la cave, parce que le tems commençoit de s'approcher, auquel elle devoit aller tirer du vin pour le souper. Elle étoit attendue, mais non pas pour la faire donner dans le piège qu'on sembloit lui avoir dressé; car Gonin avoit un autre dessein dans la tête, & bien différent de celui auquel le Lecteur s'attend. On va le voir. Quand cette fille fut entrée dans sa chambre, il en ferma la porte, & lui dit, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Simonne voyant la porte fermée, & entendant parler d'affaire importante, la défiance la prend, elle s'alarme & va chercher la porte pour s'enfuir, en montrant un certain visage noir & renfrogné, qui ne promettoit rien de bon pour celui qui venoit de la jeter dans cet embarras. Gonin craignant extrêmement que son entreprise ne vint à échouer, sera dans un grand sérieux, & prenant un ton haut & ferme, lui parla avec autorité de cette ma-

nière... Mon amie, à qui penfes-tu avoir
affaire ? pour qui me prens-tu ? reste ici ,
& écoute moi. Il s'agit de tes intérêts
dans l'avis que j'ai à te donner , & non
des miens. Tu en conviendras aussi-tôt
que tu l'auras appris. Si tu sors après
ce que je te dis , sans vouloir m'entendre
davantage , tu ne coucheras pas aujour-
d'hui ici ; j'en sçaurai bien trouver le
moyen. Après avoir parlé de la sorte , il
va à la porte , l'ouvre , & lui ajoûta :
Pour te marquer que je ne prétends point
te tenir de force , sors , si tu veux , tu en
as la liberté ; voilà la porte toute ouverte.
La pauvre Simonne demeura comme stu-
péfiée , & ne sçavoit que dire ; elle ne ré-
pondit que par des larmes , & resta quel-
que tems en la même place , sans parler ,
sans avancer , ni reculer. Gonin alla s'as-
seoir auprès d'une table qui étoit dans le
fond de la chambre , & resta aussi quelque
tems dans cette situation , sans dire un seul
mot. Enfin après cette scène muette , il
lui dit : „ Veux-tu m'écouter ? veux-tu
sortir ? „ Point de réponse. Il va reformer
la porte , & s'étant remis sur la même
chaise qu'il venoit de quitter ; „ Appro-
che-toi , Simonne , lui dit-il , si tu veux
m'écouter. Elle s'approcha fort timide &
fort honteuse ; & il se mit à lui parler ainsi.
Tu es une fort bonne fille , que j'ai tou-

„ jours trouvée fort sage , fort soigneuse ,
 „ & fort fidelle à son devoir ; je t'aime
 „ beaucoup à cause de cela ; c'est pour-
 „ quoi je te vais avertir d'une pièce qu'on
 „ te veut jouër : & c'est pour cela que j'ai
 „ fermé cette porte , afin que je te par-
 „ le , sans que personne puisse m'entendre.
 A ce mot de pièce qu'elle ne comprenoit
 pas bien selon la valeur du terme , elle fit
 des questions qui démontrèrent entièrement
 le sérieux de Gonin. Il en fit des éclats de
 rire , si excessifs , qu'elle en fut fort mor-
 tifiée ; elle se *démortifia* pourtant , quand
 il lui eût donné l'explication de ce qu'il
 vouloit dire.

Il lui apprit donc , que Bertrand s'étoit
 déguisé en esprit avec un drap blanc qui
 le couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds :
 que quand elle seroit arrivée dans la cave
 où il l'attendoit , il sortiroit pour lui fai-
 re peur , de derrière un tonneau , où il se
 tenoit caché : qu'il se leveroit , qu'il se
 baisseroit , qu'il courroit après elle , enfin
 qu'il mettroit en usage toutes les postures
 & toutes les attitudes qu'il croyoit les plus
 propres pour l'effrayer. (A la vérité , il
 ne se servit peut-être pas du mot d'attitu-
 des , de peur que cette bonne fille ne le
 comprenant pas , elle n'y soupçonnât en-
 core quelque mystère ; & qu'ainsi elle ne
 redeynt rétive sur ce qu'il exigeoit d'elle.

Ce

Ce mot s'est trouvé au bout de ma plume, le voila placé. Je l'effacerois, si je croyois qu'il dût donner occasion de douter de la verité de cette histoire : mais je me persuade qu'il ne lui fera ni bien ni mal. Il suffit que j'avertisse de bonne foi qu'il n'est pas dans mes Memoires. (" Est-il, possible, Monsieur, répondit Simonne : Cela est " si possible, répartit Gonin, qu'aussi-tôt " que tu seras entrée dans la cave, il t'ap- " paroîtra ainsi que je viens de te le dire. " Oh, Monsieur, avec vôtre permission, " repliqua-t'elle, il ne m'aparoîtra point, " car je n'irai pas. „ Il y eut ensuite une grande altercation là-dessus, entr'eux deux : & il y fut dit souvent, je n'irai point, tu iras. Après que nôtre jeune fourbe se fut bien divertie de cette dispute : pour la finir, il lui apprit de quelle maniere Bertrand étoit enveloppé, comment ses bras étoient si bien liez, qu'il lui étoit impossible de s'en servir. Enfin, il lui protesta, qu'il n'avoit en tout que les jambes de libres, pour s'enfuir en cas de besoin. Simonne crut ce qu'on lui disoit, & promit d'aller hardiment dans la cave, & de s'y bien mocquer de Bertrand, en lui marquant qu'elle le reconnoissoit, & le raillant de telle sorte, que rien n'y manqueroit. " Eh! que tu n'y es pas, Simonne, reprit Gonin, il faut faire tout le contraire de ce "

„ que tu viens de dire. Le railler seule-
„ ment seroit une vengeance trop douce
„ pour lui : il se mocqueroit lui-même de
toi dans la suite , de ce que tu te serois
contentée de le railler , l'ayant si beau
pour le punir d'une bien autre manière ,
& pour lui apprendre qu'il ne fait pas bon
de vouloir te jolier de pareils tours. Si-
monne trouva que son Maître avoit rai-
son , & goûta si bien la remontrance qu'il
lui faisoit , qu'elle le pria de lui dire com-
ment elle devoit s'y prendre , pour appren-
dre en effet à vivre à Bertrand , & à n'oser
plus l'agacer de la sorte. Voilà ce que tu
as à faire , dit Gonin. Muni-toi première-
ment de ce bâton (il lui en donna un court
assez fort) tu le cacheras sous ton tablier ;
quand tu seras arrivée dans la cave , &
que le drôle se lovera pour t'effrayer , fais
comme si tu croyois que ce fût un esprit ,
parois tremblante de peur , & aussi-tôt
qu'il s'approchera , tire ton bâton , donne-
lui en de bons coups à tours de bras , &
quelque chose qu'il te dise pour t'assurer
qu'il est Bertrand , assure-lui que tu n'en
crois rien , & frappe toujours. Sur tout
ne manque pas de résolution ; tu vois que
de la manière qu'il est empaqueté , il ne
te peut faire aucun mal ; toute sa ressource
sera de s'enfuir , s'il te voit disposée à con-
tinuer de le bâtonner , sans pitié.

Dis-moi, te sens-tu assez de courage pour cette expédition ? compte qu'elle te fera beaucoup d'honneur si tu t'en acquittes bien, & que notre homme tremblera dans la suite devant toi, autant de fois qu'il se ressouviendra de la force de ton bras, & qu'il deviendra à ton égard aussi doux qu'un mouton.

Simonne se trouva si encouragée par ce discours, qu'elle eût voulu être déjà en faction. Elle prit de bon cœur le bâton, remercia Gonin, & sortit bien résoluë, non seulement d'exécuter à la lettre tout ce qu'on lui avoit conseillé, mais encore d'y ajouter, autant qu'elle le jugeroit nécessaire pour bien prouver à Bertrand qu'elle étoit une terrible joyeuse quand elle s'y mettoit. Gonin lui recommanda bien, en la quittant de ne jamais dire à personne ce qui venoit de se passer, afin que tout le monde croyant que sa vengeance n'étoit venue que de son adresse & de son courage, on en eût plus d'estime pour elle. Il faut avouer que voila un tour très-digne de Maître Gonin. Aussi s'applaudissoit-il beaucoup de l'avoir imaginé ; il en attendoit l'exécution avec la plus grande impatience du monde ; & Simonne de son côté, eût voulu être déjà à même. Enfin l'heure tant souhaitée de part & d'autre arriva. Elle partit pour aller à la

cave. En chemin sa chandelle s'éteignit. Ce petit accident lui sembla être d'un mauvais présage, elle en eut quelque inquiétude. Gonin, qui étoit aux environs de la cave, s'en apperçût; il la remit dans son assurance, en lui représentant, qu'elle n'en devoit point tirer d'autre conséquence, sinon, que c'étoit sa faute, parce qu'étant tout occupée de son dessein, elle n'avoit pas pris assez de précaution pour garantir sa lumière du vent qui souffloit alors assez fort, & qu'elle devoit se ressouvenir que la même chose lui étoit arrivée d'autres fois, sans qu'elle en eût tiré aucun mauvais pronostic. Elle rentra en raison là-dessus, & alla rallumer sa chandelle, puis vint pour entrer dans la cave. Quoiqu'elle eut pris une forte résolution de bien remplir le rôle qu'elle alloit jouer, on m'assure dans mes mémoires, qu'en ouvrant la porte de la cave elle eut quelque souteur; & que même ses mains étoient si tremblantes, qu'à peine pouvoit-elle tenir sa chandelle. Cela peut fort bien être, & je doute même qu'il fût possible que cela fût autrement; car s'il est vrai, ainsi qu'on nous l'a dit, qu'elle craignoit extrêmement les esprits, qu'elle avoit jour & nuit l'imagination remplie d'une infinité d'idées qui lui représentoient des revenans, des phantômes & des spectres,

comment auroit-elle pû être alors plus assurée , puisqu'elle s'attendoit de voir du moins l'apparence & la figure d'un esprit , ainsi que Gonin l'en avoit averté ? Peut-être quand elle se vit , comme on dit , au fait & au prendre , lui vint-il quelque doute sur l'histoire que nôtre fourbe venoit de lui faire. Quoiqu'il en soit , sa conduite fut telle qu'elle la lui avoit promise.

Elle descendit , & quand elle eut fait quelque pas vers les tonneaux , Bertrand ne manqua pas de se montrer. Simonne l'ayant vû , fit un cri ; mais en criant elle prit une précaution qui étoit fort à propos , c'est qu'elle posa son chandelier avec la chandelle sur le bord d'un tonneau du côté de la muraille , & par conséquent éloignée du chemin , prévoyant bien que dans le chamaillis qui s'alloit faire , on auroit pû éteindre la chandelle , & qu'ainsi elle n'auroit pas pû joüer aussi-bien qu'elle l'avoit projeté. Cependant Bertrand s'avance vers elle , en se haussant & se baissant ; & elle , sans se hausser ni se baisser , s'avance aussi vers lui , en disant : ah ! il faut que je tuë une fois en ma vie un de ces esprits qui me donnent tant d'inquietudes ; peut-être les autres n'oseroient-ils après cela se froter à moi. En même tems elle lui porte un effroyable coup de bâton sur les épaules. Bertrand fait le

moulinet , & recule. Elle le rencogne dans un coin , & travaille sur lui de son mieux avec le bâton. „ Hé maudite Simonne , „ s'écrie-t'il , veux-tu m'affommer ? Vraiment c'est bien mon dessein , répond-elle , en le frappant toujours sur les épaules , sur les bras , sur les reins & sur les fesses (car elle avoit la charité d'épargner la tête.) Laisse-moi aller , et si-t'il-encore ; ne vois-tu pas , que je ne fais point un esprit ? Pour réponse elle lui donne un grand soufflet ; & le drape n'empêche point du tout que la joue n'en ressentit toute la force. Elle recommence à faire usage du bâton , & lui en donne des bourades depuis le col jusqu'aux jambes , par tout où elle pouvoit attraper : car il étoit dans une agitation étrange. Quand il avoit reçu un coup d'un côté , il se tournoit d'un autre , comme si ces virevoltes lui avoient été d'un grand secours pour éviter les persécutions de la terrible Simonne. Et cependant elles ne servoient qu'à donner moyen à cette barreuse de ne laisser aucune partie de son corps , qui n'eût été frappée. „ Ma chère Simonne , „ s'écria-t'il dans l'assurance de son cœur , „ je t'affure que je ne suis point un esprit , „ je suis Bertrand. A d'autres , à d'autres , „ s'écria-t'elle à son tour , vraiment tu m'en veux bien donner à garder , mau-

vais esprit que tu es ; voilà un beau com-
te que tu me fais là ! Bertrand a bien
d'autres affaires que de venir ici pour
me faire peur : il est peut-être à présent
au cabaret où il s'enivre. De plus , com-
ment seroit-il entré dans cette cave ,
puisque j'en ai la clef ? Il n'y a qu'un
esprit qui ait pu venir ; car on dit que
les esprits peuvent passer par le trou de
la serrure. En lui chantant ces désagréa-
bles paroles , elle battoit toujours la
mesure sur lui. Tu ne me laisseras pas ,
crioit-il encore ; la partien'est point éga-
le , ne le vois-tu pas bien ? Pour répon-
se il avoit des *ce n'est point ma faute* accom-
pagné de coups de bâton. Enfin voyant
qu'il n'y avoit point d'espérance d'obte-
nir d'elle aucune remission , se sentant tout
moulu de coups , & ne doutant point qu'elle
ne l'eût résolu de l'assommer , il cria de toutes
ses forces : *misericorde , misericorde ,*
à moi , à moi , on me tue , on m'égorge ,
on m'assassine ; & en criant de la sorte ,
il fait un effort pour se sauver , passe avec
violence entr'elle & les tonneaux ; Simon-
ne devenue furieuse , le poursuit , mais
comme il étoit encore plus pressé qu'elle ,
& plus ingambe , il s'échappe , & remonte
assurément beaucoup plus vite qu'il n'étoit
descendu ; & sans regarder derrière lui ,
pour voir ce que deviendroit son ennemi.

Mais pendant qu'il se sauvait, que l'état de la pauvre Simonne étoit alors différent de celui dont elle lui avoit quelque momens auparavant fait si bien sentir la vivacité & la vigueur ! Qu'il y a de traverses dans la vie ! que les prospérités sont fragiles ! qu'il faut peu compter sur les succès, quoiqu'on les tienne comme assurés, & qu'il semble que rien ne les puisse détruire ! Qui n'auroit dit que Simonne seroit sortie triomphante de cette cave ? Qui ne se seroit attendu dans la lecture du récit que je viens de faire qu'elle ne se sentiroit pas de joie après une victoire si pleine & si bien conditionnée ? Hélas ! la pauvre malheureuse ! elle ne sent ni joie ni tristesse ; car elle est par terre sans aucun sentiment, évanouie ; si elle reste dans cet état seulement pendant une heure, on ne comptera plus sur sa vie.

Gonin, qui, comme j'ai déjà dit, rôdait autour des acteurs de cette scène, pour voir à quoi se termineroit sa belle entreprise, après avoir vu Bertrand courant de toute sa force du côté du premier escalier qui se trouva en son chemin, se glissa vers la cave, & y descendit, dans le dessein de se réjouir avec elle de la disgrâce de ce valet ; (car il avoit tout entendu) mais quelle fut sa surprise & son inquiétude, quand il la vit par terre sans mou-

vement , & ne montrant sur son visage que la figure de la mort ? Il alla promptement prendre du vin , lui en mit dans la bouche & sur les yeux , lui en jeta au visage , & à force d'agitations la fit revenir à elle. Il revint aussi à lui ; je veux dire qu'il se trouva un peu délivré de l'embaras & de l'inquietude que lui avoit causé l'état de morte ou du moins de mourante , où elle lui avoit d'abord paruë. Il la releva ; & quand elle voulut marcher , elle fit un cri effroyable , parce qu'elle se sentit arrêtée par sa robe ; & c'étoit pour cela aussi qu'elle étoit tombée dans un évanouissement : car dans le tems qu'elle poursuivait Bertrand , sa robe s'étoit accrochée au bout d'un cercle de tonneau ; & nonobstant la fermeté & le courage , dont elle avoit donné de si sensibles preuves au pauvre valet , elle alla s'imaginer que c'étoit un esprit qui l'arrêtoit : la frayeur la saisit si fort dans ce moment , qu'elle demeura sans force & presque sans vie , ainsi que je viens de la représenter. Gonin la tira entièrement de cette illusion , en lui montrant de quelle manière cette malheureuse robe étoit attachée au cercle. Elle reprit tout-à-fait ses esprits , alla tirer du vin , sortit de la cave , se retira dans sa cuisine , & Gonin d'un autre côté.

Voyons ce que devint Bertrand. La

bruit qu'il avoit fait dans la cave en oriant , pour intimider Simonne & l'empêcher de continuer l'exercice furieux de ses bras contre lui , s'étoit fait entendre jusques dans la chambre où étoit le pere de Maître Gonnin ; c'est pourquoi il en sortit , pour savoir d'où pouvoient venir ces cris ; & malheureusement pour lui , il se trouva sur l'escalier au tems que ce valet y montoit avec précipitation pour chercher quelque asile contre les pourfuites de sa cruelle ennemie. Ce bon homme , qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver devant lui un tel spectre , en fut si effrayé , qu'il tomba à la renverse & s'évanouit à son tour. Nouvel embarras pour son fils ; il s'en tira pourtant assez heureusement : car après avoir fait revenir le Bon homme à lui : il reconnoît qu'il n'avoit eu que de la peur , sans aucune blessure ni autre accident qui tirât à conséquence. Son pere est bien ensuite assuré , qu'il avoit vu sur l'escalier un phantôme : le fils , qui avoit la langue du monde la mieux pendue , quand il s'agissoit de soutenir quelque chose qui lui tenoit au cœur , lui prouva , sans qu'il pût repliquer un mot , qu'il n'avoit rien vu que par imagination. Il fonda particulièrement ses preuves sur ce que celui-ci lui dit que cette apparition s'étoit présentée à ses yeux , immédiatement après avoir

été éveillé par des cris qu'il avoit entendus étant assoupi dans un fauteuil. Ce Bon homme & Simonne étant tranquillisés, Gonin alla chercher Bertrand ; il le trouva dans sa chambre, fort embarrassé pour se défaire de son funeste déguisement : il le déshabilla bien plus facilement qu'il ne l'avoit habillé, le consola de son mieux, l'assura qu'il n'avoit aucunement contribué à cette grêle de coups de bâton qu'il affuroit lui avoir été donnez : & lui conseilla de ne jamais avouer que ce fût lui qui les eût reçûs : tant afin de n'avoir rien à démêler là-dessus avec son pere, à cause de l'accident qui lui étoit arrivé, que pour faire dépit à Simonne. Il y consentit, parce qu'il ne voyoit pas qu'il pût faire mieux ; & il prit assez sur lui, malgré son accablement & les douleurs qu'il sentoit, pour aller servir à table, aussi tranquillement que s'il avoit passé toute l'après-dînée à dormir. Simonne en fut même étonnée, & ne sçavoit qu'en croire. Quand elle passoit auprès de lui elle lui sourioit, & lui la gratifioit, comme s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Gonin étoit ravi de voir qu'ils faisoient si bien leurs personnages, & s'en divertissoit de tout son cœur. Il fut cependant fort attentif à leur représenter en particulier à l'un & à l'autre la nécessité où ils étoient de ne

rien dire , à cause de ce qui étoit arrivé à son pere. Il lui furent fort fidelles là-dessus ; aussi voyoient-ils bien qu'il y alloit de leurs interêts de se taire : car le Bon homme n'auroit pas manqué d'en matquer son ressentiment & à son fils & à ses deux domestiques. On scût pourtant , je ne scài comment , quelques mois après cette histoire , avec toutes les circonstances que j'ai rapportées. Mais comme le pere avoit en quelque maniere oublié son évanouissement , bien loin de s'en fâcher , il s'en divertit beaucoup , & se faisoit un plaisir de la raconter aux autres. Bertrand même , qui étoit entierement guéri de ses contusions , prit le parti d'en rire aussi , parce qu'il avoit assez d'esprit pour concevoir que s'il s'en fâchoit , on se moqueroit doublement de lui. Venons à l'histoire d'un autre tour de revenant que Maître Gonin joua par lui-même.



CHAPITRE VI.

Maître Gonin se fait ami de deux Apothicaires ; puis après avoir trop maltraité leur profession , il se broûille avec eux. Parties enflées d'Apothicaires. Demi-lavement donné par vengeance : grand trouble élevé dans la Pharmacie à ce sujet : plaisanteries occasionnées par ce trouble. Source découverte , dont les eaux étoient salutaires. Adresse pour faire valoir cette source. Maître Gonin volé les fruits d'un jardin qui appartenoit aux deux Apothicaires , & les effraye par une apparition qu'il imagine.

L'Histoire , dont il s'agit dans ce Chapitre , sera peut-être plus intéressante pour de certains Lecteurs difficiles à contenter , que celle du Chapitre précédent. Comme celle qu'on vient de lire ne roule principalement que sur un valet & une servante , ces sortes d'acteurs paroîtront sans doute , trop bas pour eux. “ Nous avons bien affaire , diront-ils , qu'on nous vienne apprendre avec un grand détail , lardé même de réflexions , que Simonne la servante du pere de Maître Gonin , craignoit beaucoup les esprits , que Bertrand lui voulut faire peur , & qu'il en “

„devint la dupe. Voila une chose bien
„rare, qu'une païssanne qui craint les ef-
„perts 1 tous les villages en sont pleins :
„aussi-bien que de Bertrands qui leur font
„des piéces, par rapport à ces sortes d'i-
„maginations. Mais je prie ces Lecteurs
délicats à ouïssance, qui veulent toujours
du grand & du noble, de faire réflexion,
que j'écris l'histoire d'un homme qui n'é-
toit point élevé dans la grandeur, qui al-
loit terre-à-terre, selon que les occasions
le demandoient. Mais quoi ! pour se con-
tenter, ils n'ont qu'à mettre par imagina-
tion une Princesse en la place de Simonne,
& lui faire faire autre chose que d'aller
tirer du vin dans une cave ; ils n'ont qu'à
mettre en la place de Bertrand, un Che-
valier d'importance, mais mal-voulu de
la Princesse. Il n'y a rien de si aisé, que
de se donner cette satisfaction : si j'avois
été d'humeur à trahir la vérité de mon
histoire, je la leur aurois donnée moi-même.
Pour les consoler, je les avertis,
qu'ils trouveront dans la suite des Acteurs
plus relevez, qui jouïront dans les scenes
que je leur prépare. Quant à celle que je
vais donner, ceux qui en sont les sujets,
ne sont pas, à la vérité, des plus brillans ;
mais aussi sont-ils d'une condition plus
élevée, que celles de Bertrand & de Si-
monne ; puisque ce sont deux honnêtes

freres Apothicaires , fort riches & des plus célèbres dans leur ptoession. Je nommerai l'aîné Goubiche , & le cadet Clunier. Leur boutique étoit celle de toute la ville , qui passoit pour être la mieux fournie de tous les ingrédiens que la Pharmacie inventez ; elle faisoit une partie de la maison où demouroit Maître Gonin ; & ainsi on ne pouvoit pas être plus voisins qu'ils l'étoient les uns des autres ; ce voisinage avoit produit une grande fréquentation entr'eux ; ils étoient presque toujours ensemble. Quel que Gonin fût alors fort jeune en comparaison de ces deux Apothicaires ; il ne laissoit pas de raisonner beaucoup sur leur métier ; & même souvent d'une maniere fort desobligeante ; car il prenoit plaisir , pour peu que l'occasion se présentât , de tourner en ridicule leur profession , & quelquefois de la traiter de dangereuse & de pernicieuse pour le public.

On rapporte entr'autres disputes là-dessus , qu'à l'occasion d'un quiproquo qui venoit d'être fait par un autre Apothicaire , & qui avoit causé une grande rumeur dans la ville , Gonin en fit des plaisanteries si outrageantes contre toute la Pharmacie en présence de Goubiche & de Clunier , que ceux-ci furent sur le point de le chasser de leur boutique ; car

à parler franchement, il avoit trop outré l'invective, s'il leur avoit tenu le discours qui est tombé entre mes mains ; en voici un très-petit extrait ; le Lecteur jugera par cet échantillon, de tout ce discours ; j'en ai retranché tout le fiel & toute l'aigreur qui attaquoient personnellement ces deux freres.

„ Quelles gens sont-ce que les Apothicaires, leur dit-il dans la chaleur de la dispute, quelles gens sont-ce, pour s'en faire tant acroire ? Ce sont les cuisiniers des Medecins, mais qui gâtent souvent les mets qu'ils préparent, par les mauvaises drogues dont ils les assaisonnent ; d'ordinaire ou leur ignorance, ou leur inattention, ou leur paresse, ou leur gueuserie les empêche de faire mieux. Leurs boutiques sont remplies de boîtes & de pots enjolivez de figures : on y voit des écriteaux qui promettent des remedes admirables pour guerir de toutes sortes de maux ; fouillez-y, vous y trouverez des especes de poisons, qui ne sont propres qu'à détruire la santé, quand on en jouit, ou à empêcher qu'elle ne revienne, quand elle est perdue. J'appelle poisons, les drogues qui y sont contenues, parce qu'elles sont souvent des medicamens fuy-mêlez, où le bon & le mauvais se trouvent presque également.

par la corruption & par la pourriture
qu'on se contente de déguiser, sans s'em-
barrasser des mauvais effets qu'ils peuvent
produire. Il n'arrive que trop souvent
qu'on vend dans ces boutiques une chose
pour une autre : de là les malades meu-
rent ou empirent, sans qu'on soupçonne
le moins du monde les drogues qu'on leur
a fait prendre. Ces frippiers de Pharma-
cie achètent au meilleur marché qu'ils
peuvent indifferemment bon & mau-
vais ; car ils se font un honneur, de re-
nir leurs boutiques bien remplies, afin
qu'on puisse dire qu'il n'y a point de nen-
ny chez eux ; & qu'ils ne donnent point
sujet de les appeller Apothicaires sans
succe. S'ils sont assez de bonne foi, pour
ne vouloir pas tromper ; ils peuvent être
assez ignorans pour être trompez sans
qu'ils s'en apperçoivent, par les Mar-
chands auxquels ils s'adressent ; & tout
cela tombe sur les pauvres malades ; les
Apothicaires font les fautes, & les ma-
lades les boivent. Quelle momerie, que
de prétendre, comme ils font, qu'à cau-
se qu'ils auront formé une composition
de plusieurs choses, dont ils veulent que
les proprietez soient différentes, elle
nous guerira de toutes sortes de maux ;
comme si à cause que l'Apothicaire l'or-
donne, elles étoient obligées chacune de

„ conserver toute leur force , quoi qu'elles
„ soient associées avec d'autres qui leur
„ sont contraires : comme si allans vers les
„ endroits du corps , qui selon l'Apothi-
„ caire , leur conviennent le mieux , il ne
„ leur étoit pas possible de se fourvoyer en
„ chemin : comme si celle , par exemple ,
„ dont la bile est le département où elle
„ doit se ranger & agir , n'osoit se rendre
„ ailleurs , de peur de se faire de fâcheuses
„ affaires avec ses compagnes. Les Apo-
„ thicaires veulent absolument du mélan-
„ ge : ils ne sont point pour les médica-
„ mens simples : car trop simples seroient
„ leurs gains ; ils ne sont point pour ceux
„ qui se trouvent dans leur pays : car étant
„ trop communs & trop connus , leurs
„ profits seroient trop minces. En vain
„ leur représenteroit-on , que ceux du pays
„ seroient plus frais , plus nouveaux &
„ plus sûrs ; plus sûrs , dis-je , parce qu'on
„ les cueilleroit plus à propos ; parce qu'on
„ les falsifieroit & qu'on les contreferoit
„ plus difficilement ; parce qu'ils ne se-
„ roient pas sujets à être mouillez , gâtez ,
„ pourris , comme ceux qui viennent de
„ loin : en vain , dis-je , feroit-on ces re-
„ presentations aux Apothicaires ; ils sont
„ en possession de se servir des drogues
„ étrangères , les Médecins les y soutien-
„ nent , la prévention des malades leur est

favorable; c'est pourquoi on voudra tous-
jours en cela, comme en plusieurs autres
choses, de ce qui vient de fort loin, de
ce qui est fort rare, de ce qu'on a de la
peine à trouver, de ce qu'on achète bien
cher. A la vérité la santé ne s'en trouvera
pas mieux, mais qu'importe à l'imagina-
tion sera contente, & les Apothicaires
s'en trouveront bien.

Voilà un fort léger extrait du discours
que Gonin fit aux deux Apothicaires; on
y voit assez qu'il ne les ménageoit point.
Depuis ce jour-là il ne les vit que fort rare-
ment; & la division devint telle dans la
suite, qu'ils ne se virent plus du tout: ils
ne se faisoient pas même réciproquement,
tant ils étoient broüillez ensemble.

Avant que de venir au récit du tour que
Maître Gonin joua à Goubiche & à Clu-
nier, je vais donner à connoître plus par-
ticulièrement ces deux dignes freres Apo-
thicaires. L'un & l'autre étoient vieux
garçons, qui ne fréquentoient personne;
car excepté notre Maître Gonin, ils n'a-
voient eu habitude avec qui que ce fût; on
les appeloit dans leur quartier les deux mi-
santropes; d'autres leur donnoient le nom
de sauvages. On ne laissoit pas de les esti-
mer; car ils passaient pour être de fort
honnêtes gens. On ne les entendoit jamais
discourir d'aucune affaire publique: on

étoit fort mal venu auprès d'eux , si l'on s'entretenoit en leur présence mal-à-propos des absens. Ils ne donnoient jamais à manger à personne , & n'alloient jamais manger dehors , à moins que ce ne fût à leurs dépens , c'est-à-dire , dans les Hôtelleries , quand ils étoient obligez d'aller à la campagne. Ils ne se mêloient de rien du tout , que de leur métier. Ils parloient peu , & écoutoient volontiers , quand il ne s'agissoit que de choses indifferentes. Ils faisoient beaucoup de charitez , mais le plus secrettement qu'il leur étoit possible ; c'étoit les desobliger & leur être à charge , que de se répandre alors en profusion de remerciemens ; c'est pourquoi souvent , pour éviter ces fortes d'importunitéz , ils faisoient leurs aumônes par le ministère de tierces personnes , dont la probité leur étoit si connue , qu'ils n'avoient aucun lieu d'en douter. On assure qu'ils s'aimoient réciproquement d'une tendresse qui ne s'est peut-être jamais trouvée entre deux freres ; & on ajoute qu'ils traitoient leurs domestiques , c'est-à-dire , trois garçons de boutique & deux servantes , avec plus de douceur & de bonté , que le meilleur père ne traiteroit ses enfans. Ils étoient aussi attentifs à se cacher dans l'acquit des devoirs de leur Religion , que dans l'exercice de leur charité : pour les trouver à

l'Eglise, il falloit y aller de grand matin, & les y chercher dans quelques coins fort retirez, car c'est là qu'ils se plaçoient ordinairement. Enfin on peut dire qu'à leur métier près, ces deux hommes vivoient en veritables solitaires. Voila à peu près quel étoit le caractère de leur esprit & de leur humeur.

Quant à leur fortune, ils passaient pour être tres-riches, & l'étoient en effet : leur réputation d'habileté dans la Pharmacie, & de probité dans l'usage qu'ils en faisoient, y avoit beaucoup contribué. On a souvent dit, & l'on dit tous les jours en parlant des parties que l'on trouve trop enflées, que ce sont des parties d'Apothi-caires, dont il faut retrancher la moitié. Celles de Goubiche & de Clunier n'étoient point de ce nombre ; car ils s'étoient mis sur le pied de ne permettre point qu'on diminuât un seul denier sur celles qu'ils present-oient ; & tous ceux qui avoient affaire avec eux à cet égard y étoient si accou-tu-mez, qu'ils ne lisoient que l'arrêté qui étoit au bas, & payoient sans aucune diffi-culté ni résistance la somme qu'il conte-noit. On fait là-dessus un conte ; je vais le donner tel que l'on m'en a appris, sans me rendre garant de la vérité du fait. On dit qu'un homme de considération, que j'apel-lerai Demorgant, à qui ils avoient fourni

plusieurs remèdes , se mit dans l'esprit de retrancher, selon l'usage ordinaire , la moitié de la somme à laquelle montoient les parties qu'ils lui avoient envoyées. Ils allerent eux-mêmes lui représenter , que ne suivant point la coutume des autres Apothicaires , ils mettoient toujours au juste ce qu'il falloit , & qu'il n'y avoit jamais un sol à rabattre. Ils eurent beau dire , il n'en voulut point démordre ; & sur toutes les représentations qu'ils lui faisoient , il ne leur donnoit point d'autre réponse que ces mots : *Autant en emporte le vent*. Enfin ils furent obligez d'en passer par là : mais ils en conserverent fidèlement le souvenir , & sur tout de ces mots si souvent répétez , *autant en emporte le vent* ; afin que quand l'occasion s'en présenteroit , ils pussent lui apprendre qu'il ne falloit pas se jouer de la sorte avec eux. Quelque tems après il eut besoin de leur ministère , c'est-à-dire , de quelques remèdes qu'on appelle vulgairement lavemens ou clisteres. Il en prit un certain nombre , selon qu'il jugea qu'ils lui étoient nécessaires. L'aîné alla ensuite lui porter ses parties. D'abord le convalescent , avant que de les lire , se plaignit qu'ils lui avoient fait d'étranges révolutions dans le corps , & qu'il sembloit que les tempêtes & les orages en sortoient. *Tant mieux*, répondit Goubiche, pourvu

qué vous les ayez rendus : ouïi , répondit “
l'autre ; mais de sorte qu'en les rendant , “
les quatre vents les accompagnoient , en “
soufflant de toutes leurs forces. Tant “
mieux , répondit encore Goubiche ; c'est “
signe qu'il n'en est rien resté. “ Demor-
gant qui ne comprenoit point les raisons
de ces tant mieux , lût ces parties ; & après
les avoir lûes , il s'écria avec un transport
qui marquoit la satisfaction où il étoit de
lui-même : “ Ai-je eu tort , Monsieur “
Goubiche , de vous retrancher la moi- “
tié de la taxe de vos parties précédentes , “
puisque vous mettez dans celles-ci les re- “
medes selon le prix auquel je les ai rédui- “
tes par le retranchement dont vous fai- “
niez tant de plaintes ; lisez plutôt les unes “
& les autres (il les lui presenta dans le
moment) & Goubiche lui repartit avec
un sang froid , capable d'impatienter la
patience même : “ Vous m'avez retran- “
ché la moitié du prix auquel j'avois taxé “
les remedes de mes précédentes parties ; “
j'ai jugé là-dessus que vous ne payeriez “
ces dernières aussi qu'à moitié , c'est “
pourquoi je ne vous ai envoyé que des “
demi-clisteres ; le vent qui les précédoit “
a suppléé à l'autre moitié ; car j'ai crû “
que c'étoit votre intention ; en ce qu'a- “
lors , quelques représentations qu'on “
vous fit , vous ne répondîtes autre cho- “

- „ se , sinon , qu'autant en emportoit le
„ vent : aussi a-t'on eu soin de vous don-
„ ner du vent , sans en exiger un seul sol.

Demorgant ne sçachant lequel il devoit faire , ou de rire , ou de se fâcher de cette réponse , fut quelque tems sans parler ; & enfin il dit : “ Mais , Monsieur „ Goubiche , ne vous en déplaîse , vous „ me faisiez courir risque de crever avec „ vos demi-lavemens. Point du tout , re- „ prit l'Apothicaire , j'avois si bien pris „ mes précautions , que le vent qu'on vous „ insinuoit devoit retourner sur les pas „ & emporter avec lui tout ce qu'il trou- „ veroit de mauvais en son chemin ; car „ comme vous avez fort bien dit : autant „ en emporte le vent ; & vous m'avez „ avoué vous-même que vous produisiez „ une espèce d'orage en rendant ce que „ vous aviez reçu.

Après ce dialogue , Demorgant prit le parti de la plaisanterie ; & en frappant sur l'épaule à Goubiche : “ Je veux continuer „ d'être de vos amis ; je ne ferai plus de „ retranchement dans vos parties , bien „ entendu que vous n'en ferez point non „ plus dans vos remedes. Cette scene finit par des protestations de respect , d'assiduité & de services d'une part ; & par des carresses & des témoignages d'affection d'une autre. Demorgant se donna ensuite bien de

de garde de faire la moindre soustraction des prix que nos deux freres avoient mis à leurs remedes ; & eux continuerent de le servir fidèlement , & d'aller leur train à l'égard de tout le monde dans l'usage qu'ils avoient de ne rien rabattre de leurs demandes pour ce qu'ils avoient fourni.

On ajoute à ce conte , que quand on eut sçu dans la ville ce qui s'étoit passé entre Demorgant & les deux Apothicaires : il s'éleva une rumeur des plus bizarres ; tant il est vrai que des bagatelles sont capables de causer de grandes extravagances , pour peu que les esprits en soient susceptibles , & que l'interêt coure quelque danger de souffrir de l'alteration & du dommage. Voici le sujet de cette rumeur.

Sur ce que quelques gens répandirent par tout où ils se trouvoient que des demi-remedes suffiroient pour produire les effets qu'on en attend , quand ils sont entiers , ainsi que Demorgant en avoit fait l'expérience , tous les Apothicaires du país craignant que ces raisonnemens tiraissent à conséquence contr'eux en diminuant leurs profits , & que dans la suite on ne mît le vent à bien des usages , où ils ne trouveroient pas leur compte , ils s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'il étoit à propos qu'ils fissent dans une telle conjoncture. Il fut d'abord décidé , qu'on citeroit Goubiche

& Clunier , pour paroître devant eux , & leur rendre un fidelle compte du fait. Ceux-ci comparurent le lendemain : (car leurs confreres se rassemblerent ce jour-là) & après avoir raconté sans aucun déguisement comment la chose s'étoit passée , on leur fit une mercuriale , à laquelle assurément il ne manquoit rien : elle fut des plus vives & des plus aigres. Elle consistoit principalement dans de tres-sévères réprimandes sur la prétendue mauvaise foi qui paroissoit dans leur conduite , en ce que , sans en avertir , ils n'avoient donné que la moitié de ce qu'on leur demandoit , & sur le danger auquel il avoient exposé leur malade , en lui remplissant les entrailles de vent. Ils se justifient de leur mieux , mais on ne laissa pas de leur ordonner de se donner de garde de récidiver dans un tel cas , sous peine de voir biffer leurs noms du tableau : d'être ensuite exterminés de leur corps , & de ne plus exercer la Pharmacie. Ils promirent tout ce qu'on voulut ; mais ils se divertirent bien en leur cœur , & de l'assemblée , & de la mercuriale , & de la défense. On voulut encore les obliger à faire des patries enflées , selon un usage si constamment établi parmi leurs confreres : là-dessus , ils firent une si judicieuse remontrance , qu'on n'osa insister davantage pour les y engager : & on convint enfin , que

chacun auroit une liberté entière à cet égard.

Ce manège fut sçu de tout le monde, & servit de matière de conversations dans toutes les compagnies : on n'y parloit presque d'autre chose. Les rieurs de profession en firent des plaisanteries outrées : il y en eut qui envoyèrent des soufflets à des Apothicaires dont ils étoient mécontents, en leur mandant, qu'avec ces instrumens ils rempliroient leurs boutiques de la marchandise dont le débit leur étoit si profitable : d'autres les turlupinoient, en les appelant Apothicaires devant-derrière, ou en disant qu'ils étoient devenus des gens de grande considération, ayant sujet de se vanter, puisqu'ils faisoient trafic de vent ; ou quand il faisoit un trop grand vent, qu'il falloit leur faire fermer leurs boutiques, parce que c'étoit de là qu'il venoit ; ou qu'on ne devoit pas avoir affaire à eux, si l'on craignoit les vents coulis ; ou qu'ils étoient tous autant de cameleons, parce qu'ils ne vivoient que de vent. Quand ils arrivoient quelque part, il y avoit de ces mauvais plaisans qui ne manquoient pas de leur dire : ah ! vous voilà ! quel bon vent vous amène. On disoit encore, qu'ils ne couroient point risque de devenir poussifs, parce qu'ils avoient du vent de reste, & que les giroïettes alloient devenir inutiles,

parce que, pour sçavoir d'où viendrait le vent, il suffiroit d'examiner d'où viendrait un Apothicaire.

Ce furent ces malheureuses assemblées qui donnerent lieu à tous ces méchans quolibets, & à une attention fort exacte que l'on fit pendant long-tems sur la conduite des Apothicaires : car ils ne donnoient point de remedes, que le malade, ou quelqu'un de ceux qui entroient dans ses intérêts, ne considérât avec application si le vent n'y entroit point pour sa part. Ces bonnes gens ne se seroient point attirés tous ces brocards, s'ils n'avoient pas relevé par des discussions trop sérieuses, une plaisanterie, qui sans doute, seroit tombée d'elle-même, parce qu'on l'auroit prise pour telle qu'elle étoit : car les gens raisonnables étoient convaincus que le procédé des deux freres Goubiche & Clunier envers Demorgant, venoit plutôt d'une envie qu'ils avoient de se divertir de l'injustice qu'il leur faisoit, en les croyant capables de surfaire leur marchandise, que d'un dessein de tromperie, qu'ils voulsent continuer. Avec le tems on reprit la confiance qu'on avoit aux Apothicaires, & on ne les soupçonna plus du tout de mêler du vent dans leurs remedes.

Revenons à nos deux freres, pour ensuite remettre Maître Gonin sur la scène,

Entre plusieurs moyens qui leur avoient servi pour acquérir de grandes richesses, j'en rapporterai seulement un qui mérite quelque considération. Ils découvrirent, je ne sçai par quel hazard, une source, éloignée de plusieurs lieues de Damoram, ville où ils demeuroient aussi-bien que Gonin. Quand je dis, qu'ils découvrirent cette source, j'entends, non seulement, qu'ils la trouverent, mais encore, qu'après avoir éprouvé ses eaux, dont ils soupçonnoient quelques propriétés fort utiles; ils connurent en effet, qu'elles étoient propres pour guérir de plusieurs sortes de maux. C'est pourquoi ils se mirent dans l'esprit de les prôner & de les faire valoir. Il faut leur rendre justice en avoiant qu'ils regardoient en cela du moins autant l'utilité publique que la leur propre; & ainsi mal à propos, à mon sentiment, condamneroit-on les ingénieux artifices dont ils se servirent pour étendre la réputation de cette fontaine.

Ils achetèrent & la source & le terroir où elle étoit située, sans pourtant marquer qu'ils en vouloient particulièrement à la source. C'est une petite adresse, qui est, ce me semble, permise dans le commerce, si l'on en juge par l'usage de la plûpart des bons connoisseurs, qui ne se font aucun scrupule de tirer avantage de leurs décou-

vertes. Je ne ferai point de dissertation ici, pour examiner si cela est permis ou non ; je laisse cette question à décider aux Casuistes, & je m'en rapporterai volontiers là-dessus à ces auteurs qu'on veut qui soient graves, pour que leurs décisions soient reçues, sans que je veuille en appeler de leur jugement. Enfin, quoi qu'il en soit, il me paroît par mes memoires, que Goubiche & Clunier agirent de bonne foi ; & que s'ils firent une faute, la malignité poussée principalement par l'interêt, n'y avoit aucune part. L'idée que j'ai donnée d'eux, après qu'on me l'a donnée à moi-même, m'engage à n'avoir qu'une opinion favorable de leurs intentions.

Quand ils se virent maîtres de cette fontaine, ils recommencerent à faire des essais sur eux-mêmes des propriétés de les eaux, mais avec la prudence & les ménagemens requis dans telles épreuves : ils avoient toute la sagesse nécessaire pour cela, & en même tems tout le zèle qu'on pouvoit exiger qu'ils eussent afin d'être utiles aux autres. Se tenant assurés des propriétés de ces eaux, ils en firent des essais sur quelques personnes du pais, & le succès en fut aussi heureux qu'ils le pouvoient souhaiter. On fut bien-tôt instruit de ce succès dans tous les environs. Cela n'est pas surprenant ; car quand même il n'auroit pas été

aussi constant qu'il l'étoit en effet, ceux de cette contrée n'auroient pas manqué de ne rien négliger pour le faire bien valoir : il y alloit trop de leur intérêt pour tomber dans cette négligence. Quand il s'agit de ces sortes de découvertes, un moindre bruit, un petit soupçon, une épreuve équivoque, sont plus qu'il n'en faut pour leur donner cours ; de tout tems on en trouve des exemples. Si je voulois aller fouiller dans l'antiquité, j'y découvrerois, par exemple, plusieurs de ces oracles fameux, qui ne devoient cette prodigieuse étendue de réputation qu'à les rendre importans par toute la terre, qu'aux profits que les peuples du pays où ils résidoient tiroient du grand concours de ceux qui les venoient consulter. Un des plus beaux & des plus aimables esprits de nos jours nous l'a parfaitement démontré, & même trop au goût de certaines gens, qui, par un excès de charité pour leur prochain, aiment mieux avoir recours à des causes surnaturelles ou diaboliques, que de le soupçonner de fourberies & d'intrigues trompeuses, telles qu'elles soient.

La réputation de la fontaine de nos deux Apothicaires fit beaucoup de chemin en peu de tems. Comme ils agissoient toujours par le principe de l'utilité publique, ils ne se firent point de scrupule de mettre

en usage les presens & les gratifications, pour gagner les suffrages des Médecins : & ils en vinrent si bien à bout, que cette fontaine devint la première ressource de presque toutes les maladies & de toutes les infirmités. A voir l'affluence de ceux qui s'y rendoient, & la quantité de bouteilles qu'on en tiroit tous les jours pour les envoyer en différens païs, on craignoit qu'elle ne fût enfin épuisée. Il y venoit des Religieux & des Religieuses des Villes les plus éloignées, en si grand nombre, que des gens s'imaginoient qu'il n'étoit pas possible qu'il en fût resté pour garder leurs Convens. Des curieux, c'est-à-dire, de ces songe-creux qui cherchent à pénétrer & à deviner plus que l'on ne voudroit, remarquerent que plus les Religieux & Religieuses, des femmes & filles du monde venoient de loin, plus ces eaux leur étoient salutaires : qu'il y en avoit beaucoup qui n'aimoient point qu'on précipitât leur guérison, afin d'être obligés de revenir l'année suivante, tant la faveur de ces eaux étoit agréable & délicate. On ne doit pas douter que les explications que ces approfondisseurs donnoient au goût que ces infirmes prenoient à cette fontaine, ne fussent malignes ; j'en trouve quelques-unes dans mes Mémoires ; mais je les laisse là, parce qu'elles me semblent trop malicieu-

ses. J'ai trop de tours malins de Maître Gonin à raconter, sans m'aller étendre sur d'autres qui ne sont point de son histoire. De plus, je n'apprendrois, je croi, rien de nouveau là-dessus à mes Lecteurs : sans doute, il y en a peu, ou plutôt, il n'y en a point, qui ne sçachent que souvent les eaux qu'on va prendre fort loin, soulagent beaucoup d'incommoditez qui ne sont point du tout du ressort de la médecine. La liberté est un remede à bien des maux. Ne faut-il pas avoir pitié de ceux qui sont tourmentez d'infirmitez telles qu'elles soient ? pourquoi aller malignement éplucher leurs intentions ? est-ce là nôtre affaire ? C'est aux Supérieurs, Supérieures, peres, meres, maris à prendre ce soin, sans pourtant que la malignité s'en mêle ; ce qui n'arrive gueres ; quand ceux qui ne sont point dans l'obligation de se charger de ce soin, ont cependant de l'empressement à s'en saisir... Mais je perds de vûe mes deux Apothicaires, à force de m'amaïser auprès de leur fontaine ; je retourne donc à eux, pour ajoûter seulement à cet égard, que pendant plusieurs années elle eut une vogue complete ; & cette vogue commença enfin de cesser, quand une autre fontaine commença de paroître. Ils en eurent quelque chagrin, mais il s'en consolerent insensiblement, par la possession où ils

étoient des biens considérables qu'elle leur avoit procurez.

Une inquietude me prend ; & elle m'embarasse d'autant plus , que je la crois bien fondée ; c'est que je crains fort qu'on ne m'accuse de m'être arrêté trop long-tems à discourir de ces deux Apothicaires. Mais pourtant il me semble , que ce que j'en rapporte n'est pas tout-à-fait ennuyeux ; si je l'osois , je me flâterois même du contraire. A la vérité , ceux qui n'aiment que le merveilleux & l'impossible , n'ont pas trouvé , ni ne trouveront dans tout le cours de mon histoire , rien qui soit dans cet étrange goût. Je n'y ferai point paroître des Palais enchantez , des trésors inépuisables , des hommes transportez dans un moment d'une extrémité du monde à l'autre , des génies qui ébloïssent par toutes sortes de surprenans prestiges , des Fées qui disposent avec un pouvoir despotique de tous les élémens , pour faire du bien ou du mal , selon qu'il leur plaît ; mais en échange , on n'y trouvera rien qui soit impossible , rien qui soit contre la vrai-semblance , rien qui soit à charge à la crédulité. Quoi ! est-ce qu'il faut absolument , pour faire des narrations qui plaisent , ne donner que du faux , & que ce faux vienne de la Perse , de l'Arabie , enfin des extrémités de la terre ? Si cela est absolument nécessaire , j'avoue

qu'on ne lira rien ici qui ressemble à des imaginations tirées de si loin : On sera véritablement en pays de connoissance en bien des manieres , ainsi que l'on en conviendra après la lecture de cet ouvrage. C'est ce qui me fait espérer que les gens raisonnables , c'est-à-dire , ceux qui aiment beaucoup mieux apprendre ce qui s'est fait , ou qui se peut faire , que ce qui étant au dessus de la possibilité , n'a jamais été , & ne pourra jamais être , ne rejetteront point cette histoire. J'ose encore ajouter , qu'une infinité de faits qu'elle comprend , pourront être de quelque utilité , si on les regarde comme des avis pour se précautionner contre les souplesses des fourbes & des imposteurs.

Reprenons à présent Maître Gonin. Il faut se souvenir qu'il s'agit de raconter dans ce chapitre un tour qu'il joia à Goubiche & à Clunier , par rapport à l'apparition des esprits qui reviennent de l'autre monde exprès afin de tourmenter ceux qui demeurent dans celui-ci. Voici quel fut ce tour.

Entre plusieurs acquisitions que Goubiche & Clunier avoient faites , il y avoit un jardin à un petit quart de lieu de la Ville ; où ils alloient de tems en tems s'amuser , selon que leurs occupations le permettoient. La propriété y régnoit de tous côs

rez. Ils y cultivoient plusieurs plantes rares, & aussi beaucoup de celles qui pouvoient leur être utiles dans leur profession; il y avoit encore une abondance raisonnable de légumes & de fruits. C'étoit eux qui en étoient principalement les jardiniers. Car, excepté certains ouvrages au dessus de leurs forces, & dont, par conséquent, ils ne pouvoient s'acquiter, ils ne cherchoient personne pour faire les autres; & cela, bien moins par ménage, que par récréation, puisque l'on assure, qu'ils faisoient présent à leurs amis & aux pauvres de tout ce qu'ils en retiroient & qu'ils ne pouvoient consommer. Ce jardin étoit entouré, selon l'usage du pays d'une haye fort épaisse, au lieu de muraille.

Dans le tems que Gonin étoit broüillé avec eux, il s'avisa, étant poussé par un malin desir de leur causer du chagrin, plutôt que par le profit qui lui en reviendrait, d'y aller voler de leurs fruits. Aussi-tôt que le dessein en fut pris, il se mit en état de l'exécuter. Pour cela il fit entrer dans son projet un jeune homme de ses amis, qui étoit à peu près aussi malin que lui. Le soir du même jour, auquel ils avoient pris cette résolution, ils prirent autant de fruits qu'ils pûrent, & les emporterent. Les deux freres ne s'apperçurent point du tout de ce premier larcin, parce que com-

me il y avoit beaucoup de fruits , le dommage n'étoit pas assez considerable , pour qu'ils s'en pûssent alors appercevoir. Mais nos deux voleurs y retournerent si souvent , qu'enfin nos deux Apothicaires connurent à n'en point douter , qu'ils avoient été volez. Ils attendirent pourtant encore un jour ou deux , pour être entierement assurés du fait par de certaines marques qui le leur indiquassent ; & pendant un jour ou deux nos aigrefins les confirmerent dans leur opinion. L'embarras fut de sçavoir qui leur jouïoit ce mauvais tour. Il ne leur vint point du tout dans l'esprit de soupçonner Gonin : car comme ils ne songeoient plus à lui , ils étoient persuadés qu'il ne pensoit plus aussi à eux. Ils pouvoient le croire capable de se rire d'eux & de leur profession , ainsi qu'il en avoit donné ci-devant des preuves ; mais non pas de venir voler leurs fruits. Enfin ne pouvant se résoudre à souffrir qu'on dépouillât entierement leurs arbres , ils consulterent ensemble pour trouver moyen de se garantir de ce dommage.

Après avoir raisonné là-dessus de leur mieux , il fut décidé qu'ils passeroient la nuit dans le jardin , sans que personne en fût averti , & qu'ils seroient armés de telle sorte , que ceux qui y viendroient malgré eux , s'en ressentissent fort long-tems,

Il faisoit alors un peu clair de lune pendant les nuits ; & ainsi ils s'attendoient bien du moins d'appercevoir de loin ce qu'ils vouloient découvrir. De plus , ils avoient remarqué que dans un coin du jardin il y avoit une partie de haye qui paroïssoit avoir été forcée , ce qui leur fit juger que les pilleurs de fruits avoient passé par là ; & ainsi cette connoissance leur fournissoit encore un moyen de réussir dans leur entreprise. En troisième lieu , il y avoit dans le fond du jardin , à peu près vis-à-vis cet endroit de haye qui avoit été forcé , un cabinet , d'où l'on pouvoit voir tout ce jardin ; & ainsi c'étoit un lieu favorable pour épier , & pour porter les coups qu'ils préparoient. Or voici en quoi consistoit tout le stratagème.

Ils convinrent de prendre chacun un fusil , chargé de petit plomb qu'on appelle cendrée (car ils ne vouloient point du tout mort d'homme) de se tenir tous deux dans ce cabinet , avec le fusil sur le bras & prest à tirer ; d'attendre là celui ou ceux qui en vouloient à leurs arbres , & de les saler de force qu'il n'y manqueroit rien , aussi-tôt qu'ils paroïtroient. Leur dessein , comme on voit , fut assez bien concerté ; mais malheureusement pour eux le secret , qui est l'ame des grandes affaires , ne fut pas si bien gardé , qu'il ne vint à la connois-

sance de Maître Gonin. Comme il étoit toujours au guet pour s'instruire de leurs mouvemens, afin de prendre les mesures, il apprit le piège qu'ils tendoient & toutes les circonstances. Quoi que le danger fût évident, il n'en fit que rire, & se disposa avec son compagnon à se transporter dans le jardin cette même nuit qui paroissoit leur devoir être si fatale. Mais bien résolu de dresser batterie contre batterie, non pas fusils contre fusils, ce n'étoit pas là son humeur, car le carnage n'étoit point de son goût; il aimoit beaucoup mieux employer la ruse & l'artifice, que la force & la violence; & c'est en quoi il réussit admirablement bien dans cette occasion.

Je me persuade, & je croi que je ne me trompe pas, du moins si j'en dois juger par moi-même, après que j'eus fait pour la première fois la lecture de ce que je viens d'écrire; je me persuade, dis-je, que le Lecteur est dans l'impatience de sçavoir quels étoient enfin cet artifice, cette ruse, cette batterie. Je vais l'apprendre, après que j'aurai rapporté deux contre-tems qui furent tels, que peu s'en fallut que les projets des deux partis ne devinssent inutiles, parce qu'on fut sur le point de ne les pouvoir mettre en execution. D'un côté, un des frères fut appelé pour passer cette nuit auprès d'un malade, qu'il leur étoit de

grande consequence de ménager. D'un autre côté, l'associé de Gonin dans l'intrigue, qui apparemment craignoit plus les fusils des Apothicaires, que leurs seringues, lui envoya dire l'après-dînée, qu'il ne pourroit se trouver au rendez-vous, parce que son pere devoit aller souper en ville, l'emmener avec lui, & qu'il n'avoit pû se dispenser d'avoir pour lui cette complaisance. Voila deux fâcheuses traverses, en ce que Clunier, qui étoit celui qui devoit rester, ne pouvoit se résoudre à passer seul une nuit entiere sous les armes, dans un cabinet de jardin, & pour une expédition à laquelle il étoit si peu accoutumé, qu'on assure qu'auparavant il ne lui étoit jamais arrivé, non plus qu'à son frere, de faire usage d'une arme à feu. Gonin ne pouvoit aussi conduire seul son intrigue : on en sçaura la raison, quand on aura appris en quoi elle consistoit. Ils eurent cependant satisfaction selon leurs souhaits ; car les difficultez furent levées. Goubiche fut contremandé, parce qu'il prit envie au malade de vâquer à de certaines affaires, auxquelles la presence d'un Apothicaire ne convenoit point. Et quant au compagnon de Gonin (auquel il est necessaire que je donne un nom pour la suite, c'est celui de Bibion) il n'allâ pas souper en ville ; car la partie fut rompue. Il est vrai que son

pete y devoit aller , ainsi qu'il l'avoit mandé à Gonin ; mais il n'y devoit mener son fils , que parce que celui-ci l'en avoit extrêmement prié : c'est de là qu'on avoit raison de juger que cette intrigue nocturne lui faisoit peur. Comme Gonin alla le soir chez lui , il y trouva le pere , & apprit cette circonstance en même tems que le changement du souper ; c'est pourquoi Bibion ne pût se deffendre de tenir la parole qu'il avoit donnée. Cette nuit si attendue de part & d'autre étant arrivée , Goubiche & Clunier ne manquerent pas de se trouver dans le cabinet du jardin , armez chacun d'un fusil , & dans la plus belle disposition du monde de s'en servir avec honneur. Pendant qu'ils s'affermis- sent l'un l'autre dans leur brave resolu- tion , & qu'ils s'encouragent à manier leurs fusils avec autant de hardiesse que leurs seringues , quoi que les dangers soient bien differens ; laissons-les là , pour aller trouver nos deux autres champions , & voir ce qu'ils vont faire , afin d'entrer impunément dans ce jardin , malgré la résistance affreuse qu'on leur prépare.

Au lieu de fusils , d'épées & d'autres armes , tant offensives que deffensives , ils ne firent provision que d'un drap blanc & d'un bâton de leur hauteur. Je m'imagine qu'on va croire à la vûe de cet attirail ,

qu'ils vont du moins assommer les deux Apothicaires à coups de bâton, puis les ensevelir dans ce drap, & les enterrer dans leur jardin. Non, ce n'est point là ce qu'ils ont envie de faire; leur intention est fort éloignée d'une telle cruauté. J'ai promis une histoire d'esprit: elle en va fournir une: & voici comment. Etant arrivés vers le jardin, auprès de l'endroit de la haye, par où ils avoient accoutumé de passer, ils s'arrêtèrent pour travailler à une espèce de métamorphose qui fera le dénouement de cette Tragi-comédie. Gonnin prend le drap, le met sur lui, de telle sorte qu'il le couvrait depuis la tête jusqu'aux pieds, & même pendoit au delà d'environ la longueur d'une auline autour de lui: ce qui faisoit une figure des plus ressemblantes à celles dont on se sert pour représenter les revenans. Il prend ensuite le bâton des deux mains, le tient droit sous le drap & sans l'élever, afin que d'abord il ne parût pas plus haut que l'ordinaire des autres hommes. Voilà de quoi pour commencer de faire une belle peur. Le reste va bien effrayer autrement; car Bibion n'étoit pas là pour rien: il avoit aussi sa fonction, & elle n'étoit pas moins importante que celle de son camarade, quoi qu'il ne se fût point déguisé. Dans un moment on va en être convaincu.

Gonin & lui s'avancent vers la haye, se font passage par leur chemin ordinaire. Goubiche & Clunier entendent remuer de ce côté-là ; les voila alertes ; ils se mettent sur leur porte, fort attentifs à bien considérer ce qu'il y avoit à entendre ou à voir. Nos deux voleurs de fruits entrez, restent quelque tems sans remuer de la place ; & nos deux Apothicaires ouvrent de grands yeux, & à la faveur d'un médiocre clair de Lune ils apperçoivent de loin je ne sçai quoi de blanc. Profond silence de part & d'autre. Enfin Bibion rompit ce profond silence ; & prononça ces paroles, d'une voix tendre & dolente : *où vas-tu, pauvre ame ?* Gonin répond par celles-ci ; *droit à la loge* (c'est le nom qu'ils donnoient au cabinet où les deux freres s'étoient retirez ; & en effet ceux-ci l'appelloient souvent de la sorte, Gonin le sçavoit, & ne l'avoit pas oublié). Ce que dirent nos deux revenans fut parfaitement entendu des deux Apothicaires. Un certain fremissement commence de saisir ceux-ci ; ils s'en delivrent pourtant, & ramassent toutes leurs forces pour tenir ferme, & pour s'éclaircir de la verité de ce qu'ils soupçonnoient ; mais ils se donnerent bien de garde d'agir en étourdis : c'est pourquoi, pour ne se point exposer, ils prirent soin de ne point sortir de leur place ;

tenant , en gens sages , pour maxime , qu'il ne falloit point aller à un ennemi sans l'avoir bien reconnu. Cependant Gonin fait deux pas du côté de la loge , & se rend un peu plus grand qu'il n'étoit , en haussant un peu le bâton qu'il tenoit caché sous le drap dont il étoit couvert ; & son compagnon lui dit encore : *où vas-tu , pauvre ame ?* la même réponse que la première fois suit cette question , c'est-à-dire , *droit à la loge*. Les Espions du cabinet s'effrayent tout de bon ; & pour leur laisser le tems de donner à leur frayeur toute l'étendue qu'on souhaitoit qu'ils eussent , Gonin & Bibion restent encore immobiles & sans rien dire dans la même place où ils étoient arrivez. Ils font ensuite derechef quelques pas vers nos guerriers , avec la même demande & la même réponse : *où vas-tu , pauvre ame ? droit à la loge* ; pendant lesquelles Gonin se fait encore plus grand par le secours du même bâton. Les deux Apothicaires ne doutant point alors que ce ne fussent deux esprits qui leur en vouloient , reculent en dedans du cabinet , sans pourtant les perdre de vûe ; & les deux prétendus esprits s'en approchent , avec le même dialogue ; & de sorte que Gonin parut d'une hauteur monstrueuse , parce qu'il éleva son bâton aussi haut qu'il pouvoit aller. Alors Goubiche & Clunier furent si rem-

plis de terreur ; que les armes leur tombèrent des mains. Malheureusement les deux fusils en tombant par terre tirèrent chacun leur coup ; je dis malheureusement , non pas que quelqu'un en fût blessé ; car les coups ne portèrent que dans les murailles du cabinet : mais c'est que le bruit qu'ils firent en tombant & en tirant jeta une telle terreur dans l'esprit de ces deux frères , qu'ils étoient comme hors d'eux , ne sachant plus ce qu'ils faisoient , tant à cause de ce bruit subit qui les avoit surpris , que pour la crainte d'être eux-mêmes blessés. Et comme ils virent que les esprits venoient toujours à eux (à la vérité fort lentement) se persuadant qu'ils ne faisoient ce voyage qu'à mauvais dessein contre leurs personnes (car d'ordinaire on ne fait point d'interprétations favorables des apparitions des revenans) ils jugèrent que le parti qui leur convenoit le mieux , c'étoit de ne les pas attendre. Pendant ce raisonnement , nos gens gagnoient toujours le terrain ; de sorte que les deux frères tout-à-fait allarmés , ne pouvant plus tenir ferme , leur quitterent la place , & prirent la fuite de toutes leurs forces. Quoi qu'ils fussent hors de ce jardin , ils ne s'imaginoient pas être en sûreté , car ils croyoient les avoir encore à leurs trousses. Leurs oreilles leurs cornoient conti-

enuellement ces paroles effrayantes : *où vas-tu , pauvre ame ? droit à la loye*. Ils arrivèrent dans leur maison , si tremblans & si essouffez , que tout ce qu'ils pûrent faire étant entrez , ce fut de se jeter dessus les premiers sieges qu'ils trouverent , tant ils étoient saisis d'effroi & fatiguez de leur course. Leurs domestiques , qui étoient accourus ne sçavoient que penser , voyant leurs maîtres dans un si pitoyable état ; ils n'osoient les regarder , tant ils étoient eux-mêmes effrayez de leur vûë égarée. Goubiche les voyant dans cet embarras & dans cette inquietude , après s'être remis un peu de ses frayeurs , leur fit une fausse histoire , afin de leur cacher la cause de son émotion & de celle de son frere ; car il ne jugea pas à propos de leur en découvrir la véritable , parce qu'il s'attendoit qu'elle feroit bientôt sçûë par toute la ville , si elle venoit à leur connoissance ; & qu'ainsi lui & son frere ne manqueroient point de donner au public une Comédie qui leur donneroit à eux-mêmes un grand ridicule ; car en fait d'esprits , souvent quand on en rapporte quelque histoire , dont on a été le sujet , on est quelquefois mocqué autant de ceux qui croient tout ce qu'on en dit , que de ceux qui n'en croient rien. Il leur fit donc accroire qu'ils avoient été poursuivis par des voleurs , & que s'ils n'avoient pris la

fuite, ils n'auroient pas manqué d'être volez & dépouillez, & qu'on leur auroit peut-être ôté la vie. Les domestiques crurent de bonne foi ce qu'on leur disoit ; ils loüèrent le Ciel de ce que leurs deux bons Maîtres étoient échapez de ce danger, & leur donnerent tout le secours que la nécessité présente exigeoit de leur zèle. Les deux freres se coucherent ensuite ; & sans doute ils passerent fort mal la nuit ; on en peut porter ce jugement, puisqu'il n'y a pas d'apparence que leur esprit fût tranquille après ce qui venoit d'arriver.

Nous avons laissé Gonin & Bibion seuls maîtres du jardin, qui assurément étoient dans une situation bien différente de celle des deux Apothicaires. Ils se divertirent de tout leur cœur de cette scène : après avoir ri de la frayeur qu'ils venoient de donner, ils allerent aux arbres, les dépouillerent de leurs fruits, en mirent dans le drap autant qu'ils pouvoient en emporter, & se retirèrent avec leur charge, également contents d'avoir chassé leurs Espions, & de la capture qu'ils avoient faite.

Le lendemain Goubiche alla au jardin, pour voir si les esprits n'y auroient point laissé quelques vestiges de leur visite. Quels furent son étonnement, & sa mortification, quand il trouva ses arbres sans fruits ! Après avoir soupiré & fait des exclama-

tions que sa surprise & son affliction lui inspiroient , il en sortit tout consterné pour aller annoncer cette nouvelle à son frere ; & ces bonnes gens , après plusieurs réflexions qu'ils firent sur ce desastre , s'allerent imaginer que c'étoit l'ame d'un ouvrier qui étoit mort , il y avoit quelques jours , après avoir travaillé dans leur jardin. Cette imagination fut fort favorable pour sa veuve ; car le même jour ils lui allerent porter quelque argent pour la secourir dans sa pauvreté , & continuerent de lui faire cette charité le reste de ses jours. Ils augmentoient leurs aumônes vers le tems de la récolte des fruits , afin que la pauvre ame de son mari , touchée des bontez qu'ils avoient pour sa femme , eût aussi la bonté d'épargner leurs fruits , & de leur en laisser une paisible & entiere jouissance. Quand elle fut morte , ils déliberèrent entr'eux pour voir ce qu'ils avoient à faire. D'abord , comme ils craignoient encore extrêmement pour leurs fruits , & que l'idée des esprits qu'ils prétendoient leur être apparus n'étoit point sortie de leur imagination , ils étoient d'avis de continuer la même liberalité envers la personne qu'ils trouveroient être la plus proche héritiere de l'ouvrier dont le ressouvenir leur tenoit tant au cœur. Quoique cette conduite leur semblât fort raisonnable pour se mettre en

sûreté ,

sûreté, ils résolurent pourtant de ne se pas presser de l'observer ; mais avant que d'en venir là , d'attendre quelques jours , afin d'éprouver si l'aparition reviendrait après la mort de la veuve. Ils attendirent en effet , & elle ne revint point du tout ; elle n'avoit garde de revenir ; car Gonin & Bibion n'étoient point d'humeur à recommencer ce stratagème ; c'est pourquoi les deux freres ne pouffoient pas plus loin leurs amônes à cet égard ; ils cultivèrent leur jardin , en retirèrent à l'ordinaire tous les fruits , sans que personne songeât à les leur enlever ; oublièrent de leur mieux ce qui s'étoit passé , & demeurèrent en repos. Laissons-les là , puisqu'ils sont tranquilles , ne les allons point troubler pour les remettre sur la scène ; je n'en ai plus rien à dire , aussi en ai-je beaucoup parlé. Je croi que si j'avois encore dans mes Memoires quelque chose à en rapporter , je le passerois sous silence , tant que je crains de m'être trop étendu sur ce sujet.

Les deux dernieres histoires ont fait voir comment nôtre Gonin s'étoit divertie des autres par des apparitions supposées d'esprits ; celle qui va suivre , & que j'ai promise dès le quatrième Chapitre ; le fera voir lui-même persécuté à son tour par d'autres apparitions qui le jetterent dans une telle consternation , que malgré la

gloire qu'il se faisoit de passer pour esprit fort sur cette matière , il devint cependant presque tout-à-fait crédule à cet égard. Quoique le sujet paroisse être semblable aux précédens , en ce qu'il s'y agit encore de farfadets , de follets , de revenans &c autres visions ; les scènes en sont très-différentes ; une différence considérable se trouvera même dans les opinions de Maître Gonin , ainsi qu'on le connoîtra , quand on sera arrivé à la fin de cette histoire qui fait le principal sujet du Chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

Exactitude de l'Auteur. Maître Gonin parle trop librement contre de certaines opinions vulgaires. Quels étoient ses domestiques. Embarras d'un dévot & d'une dévote qui prennent dessein de se marier ensemble. Gonin donne un grand repas à ses plus intimes amis. Un spectre lui apparaît. Ses domestiques en prennent occasion, pour lui faire des remontrances sur son incrédulité à cet égard. Autre espèce de prodige qui l'étonne. Précautions ridicules que prennent ceux qui craignent les apparitions. Autres persécutions qui tourmentent Maître Gonin : il prend enfin son parti.

IL est bon que j'avertisse le lecteur que les deux dernières histoires & celle qu'on va lire, sont placées à propos de la métaphysique de Maître Gonin. On va dire, sans doute, que s'il a fait encore plusieurs autres études, & qu'elles fournissent une aussi grande étendue d'histoires que celle que je rapporte en le considérant comme métaphysicien, je resterai long-tems avec lui dans les écoles. Je réponds que comme il s'est appliqué à presque toutes sortes de sciences, d'arts & de

professions , & que je me suis proposé de donner un détail entier de tout ce qu'il a dit , écrit & fait par rapport à tous ces differens exercices , autant que j'en aurai eu de connoissance , je serai fort exact à décrire fidèlement tout ce que j'en aurai appris. Puisque je me déclare son historien , & que j'ai promis d'en faire les fonctions , je me persuade qu'on me sçauroit mauvais gré , si sans aucune raison , je me dispensois des loix que je suis obligé de suivre en même tems que je prends cette qualité. Et ainsi ni le trop grand nombre , ni la qualité des choses que j'ai à écrire , n'arrêteront point ma plume ; je dirai generalement (autant que l'édification que je dois au public me le permettra) tout ce que je sçai de bon & de mauvais , sans aucun ménagement pour mon Heros. Ni la flâterie , ni la crainte , ni l'interêt tel qu'il soit , ne m'engageront point ni à dire plus , ni à dire moins que j'en sçai. Il est rare , à la verité , de trouver un historien de ce caractère. Tant pis pour nous , puisqu'on nous fait tant perdre de tems en ne nous occupant que de choses fausses qu'on nous donne pour véritables. Tant mieux pour moi , puisque je me serai distingué de tant d'autres en m'acquittant plus fidèlement qu'eux de mon devoir. J'avoüe de bonne foi , qu'il

me sera d'autant plus facile d'y satisfaire, que je ne serai point du tout contraint & gêné comme eux par les respects humains ; car je n'ai ni ressentiment à craindre de mon Heros, non plus que de sa famille, ni à en espérer des récompenses ; & je me trouve si affermi dans cette indifférence, que je ne doute point qu'on ne prenne mon Maître Gonin pour un homme qui n'aura existé que dans mon imagination, tant sa vie paroîtra extraordinaire. Quel bonheur sera-ce pour moi, si l'on se tient ferme dans cette opinion ! je le souhaite de tout mon cœur, afin que l'on ne me chicane sur rien. De mon côté, je sçai parfaitement ce qui en est, & cela me suffit. Qu'on se persuade donc, si l'on veut, que ce n'est qu'un Roman ; je ne travaillerai point à prouver le contraire, j'aime mieux employer mon tems à continuer de suivre mon Maître Gonin ; ce que j'écrirai de lui réjouira assurément plus que ne feroient mes réponses aux critiques.

Maître Gonin avec toute sa Métaphysique, n'avoit pas assurément alors l'idée que cette science demande que l'on ait des esprits. Il en disoit plus qu'il n'en croyoit. Il avoit étudié seulement, pour apprendre à en bien discourir. Si on le prend pour un original à cet égard, on peut assurer, qu'il ne manque pas de copies. Je ne

dirai point les raisons qui m'engagent à porter ce jugement de lui ; parce que je ne pourrois les rapporter sans me répandre en des descriptions , où l'on se persuaderoit voir des portraits , dont on pourroit me sçavoir très-mauvais gré. Sans me jeter donc sur ce qu'il pensoit des esprits en général , je vais parler seulement de son sentiment sur certains esprits particuliers , j'entends sur ceux que les simples croyent venir icy de l'autre monde pour donner des inquiétudes , & pour faire des tours de Pages , de Clercs & d'Exoliers , pour causer du mal , pour apporter du trouble , pour mettre le defordre par tout où ils se trouvent , comme s'ils n'avoient point d'autre occupation , comme s'ils en avoient reçu des missions expresses dont il ne leur fût pas possible de se dispenser. Il est certain , qu'il n'ajoutoit aucune foy aux contes qu'il entendoit faire de ces extravagances ; il les attribuoit tout à l'adrelle & à la fourberie de ceux qui se font un métier de se divertir ou de profiter de la crédulité des bonnes gens. Quoiqu'il fût fort attentif à bien prendre les mesures dans toutes ses démarches , afin de ne point s'attirer de mauvaises affaires , il manqua pourtant beaucoup de prudence dans deux ou trois occasions , où se laissant empor-

sujets, il s'enonça avec de certains termes qui rendirent à ceux qui l'écoutoient sa religion suspecte. Il y a tels gens, à qui dire, qu'on doute que telle ame soit revenue de l'autre monde, c'est comme si on les assuroit qu'on ne croit point qu'il y ait véritablement des ames. Il reconnut bien dans la suite les fautes qu'il avoit faites en ne ménageant pas assez la simplicité de ceux qui étoient si disposés à tirer de semblables conséquences : c'est pourquoi il parla avec plus de modération quand il se trouva dans la nécessité d'en discourir; tout au plus il disoit qu'il avoit de la peine à croire ces contes; mais il ajoutoit toujours sagement qu'il ne les croyoit pas impossibles : de cette manière il engageoit à n'avoir pas tout-à-fait une mauvaise idée de lui; & on n'en croyoit pas pour cela davantage. Ceci est fort croyable, puisqu'il arrive fort souvent que l'on tient des discours bien dissens à ceux à qui l'on se flâte de pouvoir parler à cœur ouvert, sans appréhender des conséquences fâcheuses pour sa réputation; & c'est aussi ce que faisoit Maître Gamin. Qu'il se soulageoit avec plaisir, quand il se trouvoit en la compagnie de certains amis à qui il pouvoit s'ouvrir en toute liberté, parce qu'ils pensoient comme lui; qu'il se soulageoit, dis-je, avec liberté de ces

te contrainte onereuse qui le forçoit à paroître, selon lui, soit avec les sorts. C'est particulièrement dans les entretiens qu'il avoit chez lui avec des gens de sa sorte qu'il faisoit beau l'entendre raisonner sur les revenans & sur les apparitions. On m'a remis plusieurs morceaux de ces entretiens, mais je me donnerai bien de garde de les rapporter ici, ils ne sont pas assez édifiants pour cela : il est vrai que je viens de promettre que je ne passerois rien sous silence de ce que je sçauois de bon & de mauvais de lui : il est vrai aussi que j'ai ajouté que ce seroit à condition que l'édification que je dois au public n'en souffrirait point. J'aime beaucoup mieux venir à mon histoire ; on y trouvera bien moins à redire ; puisqu'on y apprendra par son exemple qu'il est plus aisé qu'on ne pense d'ordinaire, de faire venir ces prétendus esprits forts au point de crédulité auquel on se propose de les conduire. On en va voir de très-fortes preuves dans sa personne, & même elles seront poussées bien au delà de ce qu'on en attend ; tant il est vrai qu'il n'y a force qui tienne pour soutenir certains événemens avec courage quand on n'y est pas préparé. Le pauvre Gonin va, pour ainsi dire, être terrassé ; il ne sçaura plus où pouvoir donner de la tête, il se rendra

presque aussi volontiers & avec autant de timidité , que ces gens foibles dont il a fait si souvent des plaisanteries. Il faut pourtant que je fasse auparavant connoître quelle étoit sa situation dans le tems qu'il fut l'objet des persécutions que je vais raconter. La suite montrera qu'il étoit nécessaire que je donnasse cette connoissance.

Maître Gonin vivoit alors fort à son aise , sans pourtant faire grand bruit , ni sans donner dans cet attirail de dépense qui fait qu'on est extrêmement regardé & qui attire sur celui qui montre de la magnificence , autant d'envieux qu'il a de spectateurs. Le dépôt & les autres profits qu'il avoit tirez de la bonne Theonime l'avoient mis en état de tenir un ménage , & de s'y donner toutes les commoditez qu'il pouvoit souhaiter , tant pour sa table & son logement , que pour ses meubles , ses habits & les autres accommodemens qui peuvent faire les plus grands agrémens d'une vie douce , molle & tranquille. Son domestique n'étoit composé que de deux personnes , sçavoir une servante & un valet. (Appellons la servante Suzanne & le valet Mouchin.) Les gens intrigans comme lui ont sujet de ne se point trop embarrasser de valets ; car ceux-ci sont trop appliqués à ouvrir les

pour sûr ce qu'on veut absolument cacher. Si l'on pouvoit s'en passer tout-à-fait on seroit encore plus en sûreté ; mais dans la nécessité , on agit fort prudemment d'en prendre le moins qu'on peut. On n'a pas tant de peine à se garder de quatre yeux que de huit ou dix.

Suzanne étoit comme une espèce de Gouvernante fort entendue en tout ce qu'elle faisoit. Il en étoit si content , qu'il lui confioit toute la conduite de son ménage ; le gros ouvrage ne la regardoit point , quelques journalières venoient le faire par l'ordre de son Maître ; car il la choyoit de son mieux , craignant extrêmement de la perdre , tant il étoit satisfait de ses services. Elle de son côté , étoit tout-à-fait contente. Aussi en avoit-elle sujet , puisqu'elle pouvoit se flâter d'être en quelque façon la Maîtresse. Elle n'auroit pas assurément voulu changer sa condition contre une qui auroit été plus brillante. Les domestiques se trouvent d'ordinaire si bien d'un ménage de garçon , qu'ils le préféreroient à tout autre. Les femmes craignent bien plus les femmes que les hommes , & s'accoutument bien mieux de ceux-ci , parce qu'elles sont bien plus facilement ce qu'elles veulent. Suzanne étoit dans ce cas. On prétend que , quoi qu'elle fût déjà âgée , il lui étoit resté de certains agré-

niens qui prouvoient que dans sa jeunesse elle avoit pû faire des conquêtes au dessus de sa condition ; mais cela ne fait rien à mon histoire , & n'y a pas le moindre rapport. Gonin lui avoit proposé quelquefois de prendre sous elle une autre servante , afin qu'elle se fatiguât moins à le servir , elle l'avoit toujours refusé ; enfin étant devenue incommode pendant quelque tems , elle ne pût pas se dispenser d'accepter la proposition : mais elle ne consentit de continuer de s'aider d'une autre , qu'autant qu'elle ne pût pas absolument s'en passer : elle resta ensuite seule , ainsi qu'elle le souhaitoit ; telle qu'elle avoit eue pour seconder sa regita d'autant plus volontiers , qu'elle assuroit que la bonne Suzanne étoit plus difficile à servir , que ne l'auroit été une véritable maîtresse. Venons au principal caractère de cette Gouvernante , qui fait le plus à mon sujet , & qui est le plus important pour l'histoire que je prépare. Elle avoit de la pitié dans toute l'étendue dont elle étoit capable , & par conséquent beaucoup ; car elle craignoit Dieu , & étoit naturellement de bonnes mœurs. Elle étoit fort assidue à l'Eglise : elle pouvoit si loin cette assidue , qu'il arrivoit souvent qu'elle ne remplissoit ses devoirs domestiques qu'à moitié , afin de donner plus de tems à ceux de la Religion , au-

quels elle s'imaginoit être plus obligée. Gonin s'étoit souvent ressenti de cet excès de zèle, par quelques besoins pressans qu'il avoit de son ministère pendant qu'elle étoit allée vâquer à ses longues dévotions. Cependant il la laissoit aller son train, parce qu'il sçavoit qu'elle agissoit de bonne foi, & qu'il se persuadoit que ces sentimens de piété qu'il remarquoit en elle étoient les plus propres pour la rendre constante dans la fidélité qu'elle lui devoit. Il ne se trompoit pas; car elle étoit dévote sans hypocrisie, & il avoit raison de juger favorablement d'elle en bien des choses; puisque les personnes sur lesquelles on a le plus de sujet de compter pour l'essentiel, ce sont celles qui ont véritablement de la religion; c'est pourquoi il lui passoit, sans la châgriner, ce qu'elle avoit d'outré en cela. De plus, le changement de domestiques n'étoit point du tout de son goût, de crainte que son humeur trop intrigante ne fût enfin divulguée, à force d'en avoir eu chez lui de différens témoins; car quelque adresse que nous ayons pour déguiser nos défauts, il ne nous est pas possible d'empêcher que ceux qui nous servent ne les pénérent; ils sont trop souvent en nôtre présence, & en même tems trop curieux de s'instruire de nos affaires les plus secrètes, pour qu'ils ne les échappent à leurs yeux & à leur intelli-

ligence. De tout cela il s'ensuit que Suzanne étoit sage, pieuse, entendue pour ce qui regardoit son état, & également utile & nécessaire à Maître Gonin.

Mouchin ressembloit extrêmement en caractère d'esprit & en humeur à Suzanne : il ne lui devoit rien en dévotion & en sçavoir faire pour ce qu'il devoit à son maître en qualité de serviteur ; & celui-ci étoit également content de l'une & de l'autre. Ces deux domestiques, à force de se ressembler, ne pûrent s'empêcher d'avoir entr'eux un attachement réciproque, qui devint d'autant plus ferme, que la sympathie l'avoit cimenté. Et insensiblement l'affection se mit si bien dans leur cœur, qu'elle devint une vraie tendresse ; de sorte que pour se rendre plus inséparables, ils résolurent de s'épouser. Quelques pures que fussent leurs intentions, puisqu'elles ne tendoient qu'à un légitime mariage, ils ne pûrent point se réduire à les déclarer. Presque tous les dévots sont fort embarrassés, quand après s'être laissez tomber dans de certaines foiblesses, il s'agit de les faire connoître à d'autres ; car de toutes les passions, l'amour est celle à laquelle ils font le plus sévèrement la guerre. Sans faire aucune distinction des différentes vûes qu'on peut avoir en s'y donnant, ils la croient presque toujours criminelle.

les autres passions ne les allarment pas tant, à beaucoup près. Un dévot aimer une femme ; une dévote aimer un homme , que cela leur paroît effroyable avant qu'ils en ayent fait l'expérience par eux-mêmes ! & c'est cette idée dont ils se font si long-tems remplis la tête , & entretenus avec complaisances pour cette opinion , pendant leur indifférence pour les gens d'un autre sexe : c'est cette idée , dis-je , qui les inquiète & qui les trouble , lorsqu'ils sont enfin réduits à leur tour aux faiblesses qu'ils ont tant condamnées. " Que dira-t-on , si , après avoir tant déclamé contre ces ridiculitez amoureuses , je vais moi-même avouer que j'y ai donné comme les autres ? Quelle opinion aura-t-on de moi ? on me montrera par tout au doigt. Voilà , s'éciera-t-on , cet homme qui n'osoit regarder une femme en face. Voilà cette femme qui faisoit de continuelles remontrances aux filles pour les dégoûter du mariage , comme si ç'avoit été un crime de s'y engager. Les voilà pourtant qui y prennent autant de goût que les autres. C'est ainsi que Suzanne & Mouéhin raisoimoient ensemble , quand ils s'entrenoient de leur union matrimoniale qu'ils projettoient de former incessamment. En vain pourtant faisoient-ils ces réflexions ; la passion qu'ils avoient l'un

pour l'autre n'en diminuoit en rien : au contraire, il sembloit que ces réflexions les y ragoûtent davantage, selon cette maxime si générale, qui dit : que plus les biens sont difficiles à acquérir, plus on en fait de cas.

L'embarras où ils étoient pour sçavoir dans quel esprit leur maître recevroit leur résolution quand il viendroità la sçavoir, étoit ce qui leur tenoit le plus au cœur. S'ils l'avoient bien connu, ils auroient de beaucoup diminué leur inquiétude là-dessus, ainsi qu'ils en eurent des preuves quand il en fut instruit dans la suite. Rien ne lui convenoit mieux. Il craignoit qu'ils ne fissent chacun quelque cotterie à part, & qu'ainsi ce qu'ils auroient pu découvrir en lui de mauvais ne sortît hors de la maison pour se répandre dans la Ville ; mais en les voyant unis par un tel lien, il n'avoit pas tant de sujet de se toutmenter par cette crainte. Enfin comme ils ne pénéteroient point dans son intérieur jusqu'à ce point ; ils jugerent à propos, pour une plus grande sûreté, de se marier sans l'en avertir, & de faire en sorte qu'il n'en sçût rien du tout, que lorsqu'ils seroient assurés que ce parti qu'ils auroient pris étant venu à sa connoissance, il n'en auroit pas moins de bonté pour eux. Ce dessein pris fut mis en exécution peu de jours après ;

& ils prirent de si justes mesures en tout bien & en tout honneur , qu'il n'y eut presque qu'eux qui scûrent leur secret. Deux dévots comme eux leur furent pour cela d'un tres-grand secours.

Les voila donc mariez ; & ainsi Maître Gonin , malgré son habileté , avoit chez lui le mari & la femme , croyant n'avoir qu'un garçon & une fille. Laissons-les jouir paisiblement des douceurs de leur nouvelle union. Nous les ferons revenir bientôt sur la scene ; car ils nous seront tout-à-fait nécessaires pour l'éclaircissement de bien des choses qu'on va apprendre. Gonin en étoit parfaitement bien servi ; ils étoient même beaucoup plus assidus , ils ne se voyoient pas la moitié de leur saoul ; ces pauvres gens étoient affamez de carresses ; c'est pourquoi ils ne sortoient de la maison , qu'autant que la nécessité de leurs devoirs les y engageoit.

Cependant nôtre Maître Gonin s'entretenoit souvent avec ces intimes amis dont j'ai déjà parlé , & à qui il exposoit à cœur ouvert ses opinions ; il feroit en discutant avec eux toutes les histoires qu'il avoit lûes , ou qu'on racontoit dans la Ville , d'apparitions d'ames revenues de l'autre monde , de spectres , de farfadets , d'esprits follets , de phantômes , & d'autres êtres dont on se fait un plaisir de croire

l'existence , parce qu'on n'en parle presque jamais sans rapporter quelques circonstances merveilleuses qui accompagnent toujours ce qu'ils font. Mouchin & Suzanne qui entendoient souvent ces discours de leur Maître , en étoient fort scandalisez. Ils ne doutoient pas qu'il ne se mêlât de plus d'un métier pour avancer sa fortune ; s'ils ne voyoient pas toutes ses démarches , ils les entrevoyoient beaucoup , & devinoient le reste ; tout cela cependant ne leur donnoit qu'une médiocre inquiétude , quoiqu'ils connussent bien qu'il y avoit quelque chose à y reprendre. Mais l'entendant parler si mal des apparitions , dont la créance passoit chez eux pour un article de foi , dont il n'étoit pas permis de douter : ils conclusoient de là qu'il n'avoit point du tout de Religion. Ce qui les inquiétoit d'autant plus , que l'aimant beaucoup , ils le regardoient comme un homme qui couroit après la perdition , s'il ne changeoit de sentiment à cet égard. Je croi , que s'ils l'avoient vu tomber dans les plus effroyables crimes , ils auroient plus espéré de son salut. Mais ne pas croire , qu'un revenant a traîné des chaînes pendant la nuit sur un escalier , qu'un loup garou a couru les rues la veille d'une grande fête , qu'une ame est venue exprès de l'autre monde , pour rir la cou-

verture de dessus un homme qui en étoit convert, afin d'obtenir de lui des prières ; ne pas croire, dis-je, ces merveilles, & autres choses de la même force, n'est-ce pas donner sujet de soupçonner avec raison, qu'on ne croit rien du tout ? Voilà dans quelle amertume de cœur vivoient Mouchin & Suzanne à la vûe de cette impie incrédulité de leur cher Maître. Ils auroient volontiers donné une partie de leur sang, pour obtenir du Ciel qu'il fût devenu plus raisonnable. Mais patience, il ne leur en coûtera pas tant, & il deviendra plus crédule.

Maître Gonin ne veut point croire tout ce qu'on dit des revenans & des esprits follets. Bientôt il va paroître, qu'ils ont conspiré pour l'engager à ne plus démontrer de qu'on leur attribue. Un jour il régala chez lui cinq ou six de ses amis. Le festin fut ample & fort délicat, on s'y divertit en toute liberté, les bons mots n'y furent pas épargnez, & la conversation devint des plus enjouées, quand on fut en pointe de vin. Les conviez se retirèrent assez tard, & aussi contents des manières gracieuses de leur hôte, que de la somptuosité & de la bonté de son régal. Gonin, pour en faire de son mieux les honneurs, y avoit si bien excité par son exemple, ses convives à boire, qu'il en avoit

pris un peu plus qu'il n'en pouvoit porter. Il n'étoit pourtant pas ce qu'on appelle ivre ; mais sa tête étoit seulement fort échauffée , sa langue étoit moins libre qu'elle n'avoit accoutumé de l'être , ses yeux jettoient plus de feu qu'à l'ordinaire , & il n'étoit pas trop sûrement appuyé sur ses jambes. Il connoissoit sa situation ; & ainsi l'on ne pouvoit pas dire que sa raison fût entièrement éclipfée. Sa compagnie l'ayant quitté , il se retira dans son appartement , où se sentant fort pressé du sommeil , il se jeta dans un fauteuil , parce qu'il ne pût pas prendre assez sur son impatience de dormir , pour se deshabiller & se mettre au lit. Ce fut pour le coup que sa raison souffrit éclipse ; car il s'endormit aussi-tôt très-profondement , & apparemment il seroit resté dans cette tranquillité jusqu'au matin , s'il n'avoit été éveillé subitement par une fenêtre qui s'ouvrit avec un grand bruit. Cette fenêtre donnoit sur une grande cour qui étoit de la dépendance de la maison , & qui séparoit son appartement d'un jardin qui étoit à l'autre extrémité. Il se leva fort effrayé ; car la première pensée qui lui vint dans l'esprit , c'est qu'il ne douta pas que quelques voleurs n'eussent entrepris de le venir surprendre ; [ce grand bruit paroissoit pourtant fort contraire à un tel dessein ;

mais dans les grandes frayeurs on ne raisonne pas toujours juste] dans cette agitation , il ne sçavoit quel parti prendre. En passant d'un côté de sa chambre à l'autre , pour aller prendre quelques armes , dont il pût se défendre en cas de besoin , il tourna la tête par hasard du côté de cette fenêtre ouverte. Mais que sa frayeur s'augmenta bien alors ! sans doute il auroit beaucoup mieux aimé avoir affaire à des voleurs , qu'à l'objet épouvantable qui lui frappa les yeux ; & sans doute aussi les plus hardis auroient été aussi embarrassés que lui. Il n'y a courage qui tienne , il est presque toujours démonté par les terribles spectacles qui se présentent , & auxquels on est bien éloigné de s'attendre. Cet objet qui épouvanta mon héros , étoit une tête de mort affreuse , non seulement par sa figure , mais encore par une espèce d'embrasement , qui sembloit en remplir tout l'intérieur , & qui se rendoit d'autant plus visible , que la nuit où ce prodige parut étoit une des plus obscures. Cette tête de mort voguoit dans l'air , de telle sorte pourtant , qu'elle se trouvoit presque toujours vis-à-vis cette fenêtre qui s'étoit ouverte d'elle-même. Notre esprit fort se trouva à la vûe de ce spectre , qu'il soupçonnoit être formé uniquement pour lui , dans un si grand embarras , qu'il ne sçavoit

que dire , ni que faire. Il se détermina enfin à fermer la fenêtre , afin de dérober du moins à la vûe un objet hideux. Il regarda pourtant après au travers des vitres de cette fenêtre , pour voir s'il étoit dissipé. Il le vit encore , & perdant patience , il ouvrit sa porte , & appela son valet & sa servante. Et sur ce qu'ils ne lui répondoient point , il monte à la chambre du valet , heurte de toutes ses forces à la porte : point de réponse , & autre embarras. Il enfonce cette porte , entre , & trouve Mouchin par terre , en chemise , évanoui , & aussi la fenêtre ouverte. Or cette fenêtre donnoit aussi du côté de l'apparition. Gonin ne douta point que cet évanouissement n'eût été produit par l'aspect de cette malheureuse tête de mort. A force d'eau-de vie & d'agitations , il le fit revenir , & apprit de lui , que la fenêtre s'étant ouverte avec grand bruit , sans sçavoir par qui , il s'étoit réveillé en sursaut , étoit accouru vers cette fenêtre , & qu'ayant vû cet effroyable phantôme , il ne sçavoit plus ce qu'il étoit devenu ; tant la peur l'avoit saisi. Ils appelerent Suzanne ; car dans les grandes frayeurs , on ne peut avoir une trop nombreuse compagnie. Suzanne ne répondit pas plus que Mouchin ; aussi n'étoit-elle pas dans un état qui lui permit de parler , car elle s'étoit aussi

évanouie à son tour, & pour le même sujet que les deux autres. Tous trois se retirèrent dans une autre chambre, afin de n'avoir plus présent ce qui leur avoit causé tant de terreur. Mauchin cependant alla de tems en tems pour voir si le spectre n'avoit point disparu. Après trois ou quatre voyages qu'il fit de ce côté, & où il le voyoit toujours, il vint enfin leur annoncer qu'il n'en étoit plus mention; & il assura qu'arrivant, ce phantôme avoit pris la forme d'un squelette, qui représentoit une figure humaine depuis la tête jusqu'aux pieds, qui après s'être entièrement enflammé, s'étoit tout d'un coup dissipé en une fumée, dont l'infection étoit insupportable. Ils allèrent tous trois dans cette cour, & y sentirent en effet une mauvaise odeur. Suzanne prit cette occasion pour moraliser, & remettre son Maître dans le droit chemin, en lui faisant des remontrances sur ce qu'il s'étoit moqué trop de fois de tout ce qu'il entendoit dire d'apparitions, & qu'il avoit traité de fables pour les idiots tout ce qu'on en rapportoit. « Pourquoi ne pas croire toutes ces choses, quand ce sont d'honnêtes gens qui les assurent? lui dit-elle. Mais, ma chère Suzanne, lui répondit-il, je ne prétends pas qu'on soit fripon, parce qu'on rapporte des fables. On peut en

raconter à de certaines gens parce qu'on
sait qu'il n'y a rien qu'ils aiment mieux
& qui leur plaise davantage, & pour
cela on ne doit point passer pour fripon.
On en peut raconter par raison ; comme
par exemple, pour intimider, pour dé-
tourner de quelques mauvaises voyes,
pour ranger à de certains devoirs, &
pour cela on ne doit point passer pour
fripon. On en peut raconter, parce qu'on
se sera trompé, soi-même, & pour cela
on ne doit point passer pour fripon. On
en peut raconter, parce, ... mais, Mon-
sieur, ajouta-t'elle, en l'interrompant,
pourquoi ne pas croire tout ce qu'on nous
dit là-dessus, puisque des Livres admi-
rables, qui sont remplis de piété, & qui
par conséquent ne voudroient pas men-
tir [elle les nomma, mais par confido-
ration pour les Auteurs de ces livres, je
ne les ferai point connoître ici.] qui rap-
portent des choses bien plus étranges,
que celles auxquelles vous ne voulez
point ajouter foi ? Ma pauvre enfant,
repliqua-t'il, tout homme est menteur ;
& ainsi je ne me trouve pas plus obligé
de croire les Auteurs de ces livres, que
plusieurs autres, qui sans vouloir écrire,
se contentent de parler. La plume & la
langue tombent à peu près dans les mê-
mes inconvéniens. Outre les raisons que je

„ j'ai commandé de te dire pour ma justification , il y en a une infinité d'autres
„ qui engagent à composer toutes ces histoires de visions ; & qui par conséquent
„ m'avertissent de ne pas croire légèrement
„ ces Historiens sur leur parole. Mais
„ franchement , ni le temps , ni le lieu ne
„ conviennent point pour traiter sérieusement cette matière. Retirons-nous chacun dans notre chambre , pour nous
„ aller coucher , & nous ferons mieux. J'oubliais de dire , que Mouchin tint aussi son coin dans cette conversation : je ne citerai point ses belles réflexions , parce
„ qu'elles étoient à peu près de la force de celles de Suzanne. Le valet & la servante se retirèrent , fort mortifiés de voir que leur Maître ne se convertissoit point sur un sujet qui leur tenoit tant au cœur : car l'occasion , ce leur sembloit , étoit une des plus favorables pour le faire changer. Suzanne paroissoit avoir fort envie de continuer la dispute , parce que , disoit-elle , il ne lui étoit pas possible de rester seule dans sa chambre , après l'épouvantable rêve de mort qu'elle avoit vû. Il fallut pourtant qu'elle obéît ; car Maître Gonin voulut absolument que chacun se retirât chez soi. La bonne Suzanne s'en alla sans répliquer : mais elle ne resta pas longtemps seule , ainsi qu'elle avoit marqué le
craindre,

craindre. Mouchin n'avoit garde de l'abandonner sans secours à une telle détresse, si tant est qu'elle y fût véritablement. Mais, me dira-t'on, y a t'il à en douter ? Je répons, que sçait-on ? Les dévots & les dévotes ont leurs manéges ; je ne les croi pas toujours criminels, tant s'en faut, puisqu'ils tirent presque toujours leurs sources de bonnes intentions. Mais quoi ! est-ce que je vais, comme tant d'autres Historiens, me jeter dans de vastes réflexions morales à propos d'un petit fait que j'aurai raconté ? A Dieu ne plaise que je donne dans un ridicule que je condamne si volontiers, quand je trouve dans mon chemin quelqu'un qui y est tombé. Pourtant j'aurois lieu ici de réfléchir beaucoup, sans craindre qu'on m'accusât avec raison de la même faute. Comment cela se pourroit-il faire ? Je ne juge pas à propos de m'expliquer là-dessus ; on apprendra dans la suite pourquoi, & j'espère, que l'on me tiendra compte de ma discrétion. En fait d'histoires & d'avantures, qu'on écrit ou qu'on debite de bouche, il est bon de laisser quelque chose à deviner à ceux qui lisent ou qui écoutent. S'ils devinent, c'est un sensible plaisir pour eux d'avoir pénétré sans secours, ce qu'on avoit à leur apprendre. S'ils ne devinent pas, le plaisir n'est que différé, la surprise en tiendra lieu.

Quittons tous ces raisonnemens pour aller trouver notre pauvre Gonin , qui étoit alors véritablement dans la détresse , dans l'embarras & dans l'inquietude. Il avoit à la vérité , montré par ses réponses aux remontrances de Suzanne , qu'il tenoit ferme contre les histoires d'apparitions. Quelque chose qu'il eût dit , il ne laissoit pas d'être fort intrigué sur le spectre qu'il avoit vu de ses propres yeux. Ce fut uniquement par prudence , qu'il parla ainsi qu'on vient d'apprendre à ses domestiques , pour leur assurer qu'il ne falloit pas être d'une légère crédulité sur cette matière. Il craignoit , que se persuadant que cette apparition étoit véritable , ils ne l'abandonnassent , de peur d'en être encore tourmentez. Il sçavoit trop bien que des maisons ont été souvent abandonnées à cause des prétendus revenans ; pour n'avoir pas cette crainte. Dans le fond il étoit parfaitement incertain sur ce qu'il en devoit croire ; il fit faire à son incrédulité tous les efforts possibles , afin de se flâter que tout cela ne s'étoit passé que dans son imagination : c'est la ressource ordinaire de ceux qui ne veulent pas ajouter foi même à ce qu'ils voyent. Cependant il lui fut impossible de s'en convaincre , quoiqu'il se retranchât dans la considération du festin qu'il avoit donné le

soir, après lequel il sçavoit bien qu'il s'étoit trouvé la tête fort échauffée par le vin qu'il avoit bû avec un peu trop d'excès. Quelle conséquence pouvoit-il tirer de là qui fût favorable à son incrédulité, puisque Mouchin & Suzanne avoient vu la même chose, quoique leur imagination ne fût pas aussi broüillée que la sienne? Mais aussi avouer que ce n'étoit pas une vision, mais une réalité, quelle honte pour lui qui avoit traité si souvent d'esprits foibles ceux qui avoient crû des choses à peu près semblables! Après avoir tourné & retourné en tous sens dans son esprit l'apparition de cette tête de mort, il voulut absolument se persuader qu'il y avoit, ou illusion d'imagination, ou artifice. Il ne trouvoit pourtant rien qui le prouvât, quelques réflexions qu'il fit, quelques contentions de recherches qu'il employât. Mais n'importe, il aima mieux s'en tenir à son ancienne opinion, que de la rétracter honteusement selon lui. Puisqu'il est un incrédule si obstiné, il lui faut donc d'autres apparitions, d'autres prodiges pour le rendre plus raisonnable. Hé bien, il n'en manquera pas, il lui en viendra tant, qu'à la fin il sera peut-être obligé de se rendre.

Il prit enfin le parti de se coucher, après avoir rêvé long-tems sur tout ce qui

venoit d'artiver. Avant que de se coucher il mit sous la cheminée la chandelle sans l'éteindre, afin, ou de se rassurer davantage, ou de se lever & s'occuper de quelque lecture, s'il ne pouvoit dormir. Sa prévoyance fut fort à propos, quant au doute où il étoit s'il pourroit jouir du sommeil, car étant au lit il fut agité de tant de pensées différentes, qu'il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. Dans le tems qu'il étoit le plus occupé de ses rêveries, la chandelle produisit autant de bruit qu'en auroit fait un petit feu d'artifice & s'éteignit. Sa force d'esprit l'abandonna alors entierement, il se crut perdu; il voulut crier pour appeller Mouchin, mais la peur lui avoit tellement glacé le sang, & lié la langue, que tout ce qu'il put faire ce fut de s'enfoncer dans son lit & de s'envelopper la tête aussi bien que tout le corps de sa couverture. Cela me fait avoir grande pitié d'un homme si incrédule: s'il croyoit que ce n'étoit rien qui fût esprit, revenant, & foler, ainsi qu'un esprit fort comme lui devoit pour son honneur le penser, pourquoi s'ensevelir ainsi? S'il étoit persuadé que c'étoit ou revenant, ou esprit follet, ou farfadet, ou quelque diablerie, quelle sûreté lui pouvoit donner cette couverture? C'est une question que je me ferois un grand plaisir

d'adresser à ceux qui prennent cette foible précaution ou d'autres semblables , quand ils sont tourmentez par de telles craintes. Sans doute ils auroient bien de la peine à y répondre ; ou s'ils y répondoient , on ne manqueroit pas de leur repliquer qu'ils auroient mieux fait de n'y point répondre du tout. Quoi qu'il en soit , on ne fit point cette question à Maître Gonin , & il étoit assurément bien éloigné de se la faire lui-même ; car toute son occupation fut d'abandonner son esprit à la frayeur & de laisser suer son corps tant qu'il voulut sous cette secourable couverture. Après environ une heure qu'il se tint dans cette situation sans oser se remuer , comme s'il avoit craint de faire connoître par quelque mouvement qu'il étoit là , ou comme si en demeurant immobile & presque sans respirer , les Lutins ou autres phantômes (que j'appellerois volontiers êtres , non pas de raison , mais de folie) se fussent contentez de l'avoir fait devenir une statuë , par la frayeur qu'ils lui avoient causée ; après , dis-je , avoir gardé assez long-tems une situation si gênante , appréhendant enfin d'étouffer , de se dissoudre & se réduire en eau , il mit un peu sa tête hors du lit , afin de prendre l'air , & sans ouvrir les yeux , car il cherchoit moins à voir qu'à respirer. Il les ouvrit pourtant ensuite ; il eut

même assez de hardiesse pour avancer la tête , & ne trouva que des ténèbres ; il tâcha de deviner ce que ce pouvoit être qui avoit fait ce bruit & éteint la chandelle , & ne devina rien. Quant au sommeil , il n'en fut point question pour cette nuit , il eut beau faire ses efforts pour ne penser à rien afin de se le procurer , il pensa toujours , & ne dormit point. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle impatience il attendit le jour. Ce jour tant désiré vint , & celui qui le desirois tant se leva. Que de soliloques il fit ! en voici quelques-uns. Il ne faut pas s'attendre d'y trouver une suite fort régulière ; car un homme qui parle seul ne fait pas tant de façons : “ Une tête de mort m'apparut hier
,, au soir. D'où peut-elle venir ? est-ce du
,, Ciel ? je ne croi pas qu'il y ait là de telles
,, figures , à moins qu'elles ne viennent
,, du pays de la Lune qu'on dit avoir des
,, habitans aussi-bien que nôtre monde ;
,, mais non , elle viendrait plutôt du Soleil ,
,, puisqu'elle étoit si flamboyante.
,, Pourquoi faire seroit-elle venue de là ?
,, Belle question que je me fais à moi-même !
,, que je mériterois d'être moqué ,
,, si on le sçavoit ! d'où vient-elle donc ?
,, a-t'elle été formée dans l'air ? c'est donc
,, un Sylphe , qui pour se bâtir un corps
,, humain , commençoit par la tête dans

le tems que ma fenêtre s'est ouverte. " C'est donc pour me rendre témoin de " cette belle production, qu'il a ouvert " cette fenêtre avec tant de bruit, afin de " m'éveiller ? Ces Sylphes sont donc bien " maigres, puisqu'ils ne sont que des sque- " lettes, si ce que Mouchin m'a rapporté " est vrai. Doubter de ce qu'il m'a dit ! le " puis-je raisonnablement, puisque j'ai " senti moi-même l'odeur que ce squelette " a laissée après son embrasement ? Quoi ! " deviens-je fol avec mes interprétations ? " Oûi, je le deviens, si je vais m'imagi- " ner qu'il y ait véritablement des Syl- " phes, des Gnomes, des Naiades & des " Salamandres. Ne ferois-je pas mieux, " si je croyois qu'il y a des folets, des far- "fadets, des revenans ? Il ne m'en coû- " teroit pas plus, & l'on m'en feroit " meilleur gré : car on est plus persuadé " de l'existence de ceux-ci, que de l'exis- " tence de ceux-là... Quoi qu'il en soit, " je ne croirai ni les uns ni les autres... que " croirai-je donc ? car enfin ma fenêtre " s'est ouverte, sans que je sçache qui m'a " rendu ce mauvais office. C'est un fait " constant. Il est encore constant, que j'ai " vû, que Mouchin a vû, que Suzanne a " vû une tête de mort qui se promenoit " en l'air, & qu'on a éteint ma chandel- " le, avec un je ne sçai quel manège qui "

„ m'a surpris & que je ne puis compren-
„ dre. Voila des faits , dont je ne puis
„ douter ; si j'en doute , je dois donc dou-
„ ter que je sois ici , que je raisonne , que
„ je parle , que je me promene. Me suis-
„ je trompé ? m'a-t'on trompé ? si je dé-
„ couvre que je me sois trompé , je ne me
„ fierai jamais à moi-même après cela. Si
„ l'on m'a trompé , après cela aussi , je ne
„ me fierai jamais à personne. Je me di-
„ vertis volontiers à faire des tours aux
„ autres ; se seroit-on aussi avisé de se di-
„ vertir à me jouer ?

Pendant qu'il étoit dans cette perplé-
xité , & qu'il s'abandonnoit à mille ré-
flexions & raisonnemens si bizarres , il
alloit & venoit dans sa chambre , tantôt
en long , tantôt en large , puis prenoit un
livre pour lire en attendant qu'il fût tems
d'appeller ses domestiques pour lui ren-
dre les services dont il avoit besoin avant
que de sortir. Le livre lui tomboit des
mains , tant il faisoit peu d'attention sur
ce qu'il lisoit : & de plus , le jour étoit si
peu avancé que la lecture pouvoit fatiguer
ses yeux ; soit par fatigue , soit par ennui ,
soit par inquiétude , il se leva & alla ou-
vrir sa fenêtre. A peine fut-elle ouverte
que trois oiseaux affreux se presenterent à
sa vûë : deux Chat-huants ou Hiboux &
un Corbeau : le bruit qu'ils avoient fait ,

par un certain fremissement de leurs aî-
les , pendant qu'il regardoit dehors ; l'a-
voit engagé à se retourner pour voir d'où
venoit ce bruit , de sorte qu'il avoit le dos
tourné du côté de la cour , & le visage
tourné du côté de la chambre où étoient
ces animaux. Il se tint quelque tems im-
mobile , en les regardant avec un effroi
qui ne cedit point du tout à ceux qu'il
avoit ressentis depuis le soir précédent.
Ces trois oiseaux le regardoient fixement ,
& se regardoient aussi les uns les autres ,
comme s'ils avoient été étonnez de se trou-
ver là ensemble. Pour le coup Maître Go-
nin n'étoit point blâmable de ne pouvoir
résister à la frayeur ; & je suis persuadé ,
qu'il y auroit peu de Mâtamorres & de
Fierabras qui n'y succombassent , s'ils se
trouvoient dans une pareille occasion.
Après ce qui s'étoit passé , mon Heros
devoit être encore bien plus transi de peur ;
se trouvant avec des animaux de si mau-
vais augure. Ne pouvoit-il pas craindre ,
outre le prognostic pour l'avenir , qu'ils
ne vinssent pour le présent se jeter sur lui ?
Apparemment ce fut cette crainte d'un
danger si prochain , qui lui fit prendre le
parti de se couler doucement , de peur de
les irriter , du côté de la porte , afin de se
sauver. Il ne fut pourtant pas obligé de
sortir pour cela ; car aussi-tôt qu'il eut

abandonné la fenêtre , ils s'envolèrent , en jettant , chacun en leur manière , des oris lugubres & affreux , & disparurent.

C'étoit là certes , une nouvelle & belle matière de réflexions pour notre pauvre persécuté. Afin de les faire ces réflexions plus tranquillement , il se mit en posture , pour s'asseoir sur une chaise qui se trouva par hazard derrière lui. La chaise se recule d'elle-même , comme si elle n'avoit pas voulu consentir qu'il prît cette commodité , & le malheureux , qui ne s'y attendoit pas , tombe par terre tout de son long , & voit sa chaise qui s'étoit retirée d'une grande vitesse du côté d'une armoire à quatre ou cinq pas de lui. Il resta quelques tems dans cette situation , ne sachant s'il devoit s'affliger ou rire. Son premier mouvement fut de rire , au souvenir du coup qu'il s'étoit donné au derrière en tombant , & de cette chaise qui s'étoit promenée dans la chambre , exprès pour lui jouer ce tour. „ Oh bien ; dit-il en lui-même , en voila assurément trop. Tout ceci est ou surnaturel , ou „ diablerie , ou artifice. Lequel des trois ? „ en vérité , je n'en sçai rien. Quoi qu'il „ en soit , je me suis donné un rude coup : „ bien me prend de n'être pas de verre , „ car je serois à present en morceaux. „ Cette maudite chaise m'a abandonné

bien malicieusement ! puis il regardoit “
cette chaise , & l'apostrohoit , en lui “
disant : te voila bien tranquille & bien “
à ton aise , impertinente que tu es ! tu “
m'as mis là , je suis las d'y rester , viens “
donc me querir ; c'est dommage que tu “
n'ayes point de bras , que tu ne sois point “
fauteuil , tu m'aiderois à me relever. “
Quand on tombe par terre , ce n'est pas “
toujours parce qu'on se trouve entre “
deux salles ; tu le sçais bien , je n'en “
voulois qu'à toi. Encore si tu étois une “
chaise percée , ce ne seroit pas ta faute , “
si je suis tombé , ce seroit la mienne ; “
parce que je serois passé au travers. “

C'est ainsi qu'il goguenardoit , mais
bien moins par gayeté que par mauvaise
humeur. Le cœur ne se ressentoit en rien
de toutes ces plaisanteries ; au contraire ,
il étoit pénétré de colere , de chagrin ,
de fureur , sans sçavoir contre quoi ni
contre qui. Il se leve , va à cette chaise ,
la visite , & trouve que c'est une vraie
chaise , faite comme quelques autres qui
étoient dans sa chambre. Aussi étoit-elle
véritablement telle qu'il la trouvoit : il
n'y avoit point d'illusion. Après l'avoir
bien examinée de tous côtez , il l'appuye
contre l'armoire , afin de ne plus courir
le même risque , & se met dessus pour
voir si elle aura assez de force ou d'adres-

se pour s'échapper encore ; il eut assez de courage pour faire cette épreuve. Elle resta stable , & ne songea point du tout à lui jouer aucun mauvais tour : à la voir si tranquille , on ne l'auroit jamais crüe capable de la supercherie qu'elle venoit de lui faire ; il l'ôte de l'endroit où il l'avoit placée , pour faire une seconde épreuve en la mettant au milieu de la chambre ; elle se laisse porter , & il en fait tout ce qu'il veut : il ne trouve en elle point d'autres mouvemens que ceux qu'il lui donne. Ses réflexions faites sur cette chaise , sans avoir pû découvrir rien de ce qu'il souhaitoit sçavoir , il passe à la considération du Chat-huant , du Hibou & du Corbeau. Il rappelle dans sa mémoire tout ce qu'il sçait de plus singulier de ces trois animaux ; par exemple ceci , qu'ils passent en général pour être de mauvais augure ; que le Corbeau se nourrit de charognes ; qu'il étoit d'un présage funeste chez certains peuples , quand il paroissoit à la droite & du côté de l'Orient ; que les petits Corbeaux étant abandonnez par leurs parens , les devorent , comme par vengeance , quand ils sont vieux ; que le Chat-huant voit clair dans les ténèbres , & qu'il a la même subtilité & la même adresse que les Chats pour prendre les souris ; que le Hibou est haï de tous les autres oiseaux ,

& qu'ils lui font une guerre continuelle ; qu'Agathocles fit voler quelques Hiboux , dont il avoit fait provision , afin d'encourager ses soldats contre les Carthaginois : que cet oiseau étoit de bon augure chez les Atheniens , & que c'étoit pour cela qu'ils l'avoient consacré à leur Déesse Minerve ; que selon d'autres , il est dédié à cette Déesse , pour marquer que les gens d'étude passent volontiers les nuits afin d'acquérir les sciences , ou parce que dans l'acquisition des sciences nous ne voyons qu'à travers des ténébres.

Cette érudition , ces interprétations , ces moralitez , tout cela lui vint dans l'esprit , & tout cela ne lui servit de rien , pour bien expliquer ce qu'il avoit tant d'envie de connoître : car il ne s'agissoit pas alors de sçavoir ce qui avoit été dit & écrit de ces animaux : mais de sçavoir d'où ils venoient , comment & pourquoi , ils s'étoient trouvez dans sa chambre. De s'aller tourmenter encore pour tâcher de faire cette découverte , pour deviner la raison de ces trois especes d'apparitions , c'est ce qu'il ne daigna pas entreprendre , parce qu'il jugea bien qu'il perdrait son repos , ainsi qu'il l'avoit fait en voulant pénétrer celle de la tête de mort. Il faut avouer la verité , puisqu'il l'avoüa lui-même dans la suite : c'est que ces trois

funestes oiseaux diminuerent son incrédulité de plus de la moitié. Il commença dès lors à entrer en composition sur les apparitions, jusques-là même, que si Suzanne & Mouchin étoient venus lui faire de nouvelles remontrances, il se seroit peut-être rendu tout-à-fait; il falloit, cela étant, que ses frayeurs fussent si violentes, qu'il n'étoit plus en état de faire un judicieux usage de sa raison. Je trouve dans mes memoires plusieurs autres circonstances de ce qu'il fit cette matinée à la suite de ces prétendus phantômes : je les tais, parce qu'elles sont si peu considérables, qu'elles ne serviroient qu'à ennuyer beaucoup, si j'en faisois le recit. Je passe donc par dessus, pour dire que quand le jour fut avancé il résolut d'écrire à un de ses plus intimes amis, esprit fort de profession comme lui, pour le prier de le venir voir, & cela dans le dessein de lui apprendre tout ce qui lui étoit arrivé depuis le soir précédent, qu'ils avoient soupe ensemble. Il écrit sa lettre, appelle Mouchin, & lui demande de la lumière : Mouchin en apporte, Gonin lui dit d'attendre que sa lettre soit cachetée, pour la porter à son adresse. Mouchin attend. Gonin prend dans une écritoire qui étoit sur sa table, un bâton de cire d'Espagne à moitié usé, & le presen-

te à la lumière. A peine sent-il le feu, qu'il s'enflamme comme une fusée, s'échappe de sa main, court dans la chambre, & va s'éteindre dans un coin sous un bureau. Mouchin tremble de frayeur, & Gonin, comme s'il étoit accoutumé aux prodiges de cette sorte, ne paroît point effrayé : il commande tranquillement à son valet d'aller chercher cette cire enchantée ; celui-ci le prie à genoux de ne la pas exposer à un tel danger : & comme si l'occasion eût été des plus favorables pour obtenir de son Maître qu'il se convertisse sur l'apparition des esprits, il commence d'entrer dans une enfilade de remontrances. Gonin l'interrompt, & lui ordonne derechef de lui aller chercher cette cire. Mouchin n'osant résister davantage, la va chercher, la trouve & l'apporte à son Maître, telle qu'elle étoit avant qu'il voulût s'en servir, avec seulement la diminution d'une petite partie. Le Maître & le valet furent assez long-tems à se regarder l'un l'autre, sans rien dire : celui-là enfin rompit le silence, & dit à l'autre, qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, qu'il avoit changé de dessein : c'est pourquoi il n'en voyeroit pas la lettre qu'il avoit écrite, puis la déchira. Mouchin se retira ensuite ; mais non pas sans faire à son tour beaucoup de réflexions. " Sans doute, disoit-

„ il en lui-même , mon Maître est dans
„ un bon train : ce morne silence qu'il
„ garde , marque , qu'il commence d'en-
„ trer en raison sur les représentations que
„ Suzanne & moi lui avons faites. Quel
„ bonheur pour lui , s'il se défaisoit de
„ cette malheureuse incrédulité ! Gonin
de son côté , ne disoit presque rien ; &
apparemment il ne changea de dessein pour
sa lettre , que parce qu'il craignit de s'at-
tirer un ridicule en apprenant à d'autres
les persécutions dont il étoit tourmenté.
Dix ou douze jours se passèrent , pendant
lesquels il fut assiégré de plusieurs autres ,
comme de voix , de bruits , de mouve-
mens de meubles , de rideaux tirez , &c.
Et pendant tout ce tems-là il souffroit tout
tranquillement , & n'en parloit à person-
ne. On ne sçavoit point du tout , ni ce
qu'il pensoit , ni quels étoient ses senti-
mens , ni quelle résolution il avoit prise.
On remarquoit seulement , qu'il songeoit
troux , & de cette remarque on ne pou-
voit tirer que des conséquences fort équi-
voques & fort incertaines. Mouchin &
Suzanne ne sçavoient plus qu'en penser.
Quelquefois ils en auguroient bien ; mais
d'autres fois ils n'auguroient rien du tout ;
parce que leur Maître étoit plus attentif
que jamais à prendre ses mesures , pour
ne se laisser point pénétrer. Affectez souvent

ils le croyoient dehors , quoiqu'il fût pourtant dans la maison. Enfin à force de lui voir mener une espece de vie solitaire , ils conclurent , qu'il déliberoit , sans doute , beaucoup pour prendre quelque parti important ; qu'ils ne manquoient pas d'interpréter selon leurs souhaits. Ils ne se trompoient pas : car en effet , son parti étoit pris , on le va bien-tôt faire voir : car le dénoüement de ses persécutions approche. Pendant qu'on tâchoit de le pénétrer , il s'étudioit de son côté à pénétrer aussi.

CHAPITRE VIII.

Maître Gonin après avoir été long-tems & en différentes & bizarres manieres persécuté par des spectres , des phantômes & des revenans , vient enfin aux prises avec eux , & les traite de telle sorte , qu'ils n'osent plus revenir pour le tourmenter.

MAÎTRE Gonin avoit été trop persécuté pour ne pas faire de sérieuses réflexions , afin de connoître d'où venoit cet acharnement contre lui : car d'aller se persuader que des diables ou des ames séparées du corps lui faisoient ces supercheres , ces niches , ces niévretez , ces tours

de passe-passe , c'est ce qu'il ne lui étoit pas possible de croire , attendu qu'il ne voyoit pas quel profit ces sortes d'esprits en pouvoient retirer , de qui ils avoient reçu leur ordre ou leur mission , & qui leur donnoit ce pouvoir. Plus il s'enfonçoit dans des considérations là-dessus , plus il étoit convaincu qu'il y avoit là des manéges & des artifices purement humains : c'est pourquoi il se mit dans l'esprit de commencer par soupçonner quelqu'un à quelque prix que ce fût ; car c'est le premier degré pour faire une découverte , que de soupçonner. Avec un soupçon on va bien loin , pour peu qu'il y ait en effet quelque chose à découvrir. Il examina ensuite avec une constante attention ceux à qui il avoit le plus ordinairement affaire ; il déguisa de son mieux ses examens ; il parut même craindre les esprits plus qu'il n'avoit accoutumé de le marquer ; il menoit une vie ne sçai quelle plus pieuse & plus régulière , afin que si les persécutions qu'on lui faisoit venoient de ceux sur lesquels il avoit jeté ses soupçons , ils les continuassent avec plus d'ardeur ; moins de ménagemens , dans l'esperance qu'ils l'attireroient enfin au point où ils avoient dessein de le faire venir. Il est constant pourtant qu'il n'avoit point de preuves assez fortes pour

pouvait assurer qu'il ne se trompoit pas dans ses conjectures ; mais il est aussi très-certain qu'il n'y avoit rien qui lui prouvât que c'étoit sans raison qu'il soupçonnoit. Sa constance à soupçonner , à examiner , à écouter , à épier , à étudier les mines , à cacher ses sentimens , à parler autrement qu'il ne pensoit , à s'exposer mal à propos à donner des occasions favorables aux esprits , aux revenans , aux folets , aux farfadets , aux lutins pour l'inquiéter , lui apprit enfin ce qu'il devoit croire , & à quoi il pouvoit s'en tenir , sans que la raison & la conscience lui en pussent faire aucun reproche.

Avant que de m'expliquer là-dessus , je vais raconter la dernière apparition , & qui arrêta toutes les autres qui auroient pu venir ; parce que les esprits , par qui il avoit été tourmenté jusqu'alors , n'avoient plus rien à exiger de lui , puisqu'il leur donne beaucoup plus qu'ils ne lui demandoient.

Comme la saison pendant laquelle tout ceci se passa , étoit celle où les nuits sont les plus supportables , quand les pluies & les orages ne les gâtent point , il avoit accoutumé de s'aller promener seul les soirs après souper dans son jardin , & là prenoit le frais & rêvoit à son aise. Ce jardin , ainsi que je l'ai dit ci-devant , étoit

séparé du corps du bâtiment par une assez grande cour. Un soir , entr'autres , il y alla à son ordinaire , non à dessein seulement de rêver & de prendre le frais , mais pour y faire encore bien autre chose : car alors il sçavoit tout ce qu'il avoit tant souhaité de sçavoir , & son parti aussi-bien que ses mesures étoient prises selon les connoissances qu'il avoit acquises. Étant entré dans le jardin , il y fit un tour en se promenant ; & étant arrivé à une petite porte qui donnoit dans une rue prochaine , il l'ouvrit & la laissa ouverte : puis continua de se promener. Il avoit une canne à la main qu'il laissa plantée au pied d'un arbre , comme s'il en avoit été embarrassé ; cependant il est à juger , par ce qui arriva dans la suite , qu'il fut très-attentif à remarquer l'endroit où il l'avoit plantée. Voilà un préambule qui paroîtra peut-être trop circonstancié. Non , il ne l'est point trop ; je ne rapporte rien d'inutile , quoique ce soit pourtant assez l'ordinaire de ceux qui racontent des histoires ou qui font des contes , de s'étendre en inutilitez , afin de tenir les Lecteurs ou les Auditeurs en suspens , de faire désirer avec plus d'empressement ce qu'on leur a fait espérer , & de lui donner un je ne sçai quel air plus important. Par cette réflexion je tombe pourtant moi-même

dans ce cas en parlant des autres qui se font un plaisir de ne le pas éviter ; car on attend apparemment beaucoup la suite & le principal de ma narration , pour voir à quoi aboutissent ces circonstances , dont je prétends que la connoissance est si nécessaire. M'y voici.

Après avoir ouvert cette porte & placé sa canne , il recommença sa promenade. Alors une apparition nouvelle & différente de toutes les autres qu'il avoit éprouvées , s'offrit à ses yeux , mais de loin. C'étoit une figure blanche de la hauteur & de la grosseur d'un homme , canonnée dans un coin de la cour du côté du corps de logis : elle fut quelque tems sans remuer. Il eut été heureux pour elle , si elle s'étoit toujours tenue dans cette situation : car peut-être ne seroit-on pas allé la chercher. Je ne l'assure pourtant point ; en ce que Gonin non seulement étoit en quelque manière apprivoisé avec les phanômes , mais c'est qu'étant fatigué de l'incertitude de ce qu'il en devoit croire , pour s'en délivrer , il avoit résolu de lutter avec tous les esprits & tous les revenans du monde , aussi-tôt qu'il y trouveroit prise. La figure blanche ne se contenta pas de la place qu'elle occupoit , elle ne convenoit pas à ses desseins : car pour y réussir il ne suffisoit pas qu'elle se mont-



trât de si loin , puisqu'elle pouvoit douter qu'elle fût apperçue ; en effet , pendant qu'elle resta dans cet endroit , il parut qu'elle n'avoit pas encore fait grande impression sur Gonin. Elle avança au milieu de la cour : Gonin qui la vit & qui ne pouvoit point faire semblant de ne la point voir , parce qu'il étoit sur la porte du jardin , & par conséquent assez proche d'elle , se retira en arriere dans le jardin. La figure en devient plus hardie & s'avance toujours , pourtant à pas lents , quoiqu'avec de grandes enjambées ; il sembloit qu'elle ne se remuoit qu'en cadence. Il y a en effet des revenans qui ne marchent que de la sorte ; on diroit qu'ils dansent une sarabande Espagnolle , tant ils ont de gravité & de mesures dans leurs démarches. Autant de pas que le phantôme fait en avant , autant Gonin en fait en arriere. Ils font tous deux de cette maniere un tour entier du jardin ; & dans ce tour Gonin en poussa , comme par hazard & en passant , la porte par où lui & l'esprit devoient entrer. L'un & l'autre avoient chacun leur but , & pour y parvenir , ils demandoient à s'approcher. Le phantôme vouloit sur tout donner de l'effroy , & celui à qui il en vouloit demandoit à faire quelque chose de plus que d'effrayer. Celui-ci n'ignoroit pas les mau-

vaïses intentions de l'autre, & l'autre ne
sçavoit rien du tout du dessein de celui-
ci ; il étoit même fort éloigné d'en avoir
le moindre soupçon. Ils s'approchent en-
fin justement vers l'arbre auprès duquel
la canne étoit plantée ; c'étoit aussi juste-
ment là où Gonin attendoit le spectre, en
voici la preuve. Il se met à genoux, com-
me si la frayeur l'avoit forcé à se mettre
dans cette posture suppliante : c'étoit pour-
tant tout le contraire, puisqu'il va inces-
samment forcer son persécuteur à le sup-
plier lui-même. Gonin va joïer un de ces
tours, lui qui est si habile dans ce métier,
& dont j'ai déjà raconté de bons traits :
certes, il ne démentira pas dans cette oc-
casion l'idée que j'ai donnée de lui. Mais
quels tours, que ceux qu'il destine pour
cette effroyable figure blanche ! Ce sont
des tours de bâton, de furieux coups de
canne qu'il applique par tout où il la peut
attrapper. Ces coups ne battoient pas
l'air, car ce n'étoit point du tout un es-
prit ; c'étoit le véritable corps d'un hom-
me, fort bien noué, fort bien condi-
tionné, & couvert d'un grand drap blanc,
qui ne le mettoit point assurément à l'a-
bri des terribles bâtonnades dont on le
chargeoit. Ce pauvre corps par un effort
de bravoure, de zèle, car il lui fut ren-
dre justice, en avouant qu'il agissoit avec

la meilleure intention du monde ; ce pauvre corps , dis-je , voulut regimber pour soutenir , comme on dit , la gageure , pour voir si en montrant du courage il ne pourroit point intimider son ennemi. Hélas ! quelle résistance pouvoit-il faire pour se défendre contre une grosse canne , plutôt capable de plier , & par conséquent bien ceingler , que de rompre , & qui étoit poussée par un bras vigoureux & vengeur , sinon de prêter ses épaules afin de ménager la tête ? Gonin pour s'assurer mieux de ce qu'il souhaitoit sçavoir il y avoit long-tems , c'est-à-dire pour connoître si en effet il y avoit un véritable corps sous ce grand voile blanc , appuyoit de son mieux sa canne à diverses reprises. Le phantôme voyant bien qu'il lui étoit impossible de spiritualiser ses os , & que si cela duroit encore quelque tems , il n'en remporteroit aucun qui ne fût brisé , jugea que le plus sûr étoit de faire retraite. La pensée lui vint pourtant de crier misericorde , de demander pardon ; & pour l'obtenir , de se faire connoître , esperant que par la confession de sa témérité il engageroit son frappeur à avoir pitié de lui. Après quelques réflexions des plus légères & des plus promptes , car il n'avoit pas le loisir de réfléchir long-tems , il décida en lui-même , que pour ses intérêts il

il étoit à propos qu'il ne fût point du tout connu , c'est pour cela qu'il prit la fuite de toutes les forces qui lui restoient. Malheureusement pour lui , la porte par laquelle il étoit entré se trouva fermée , ainsi que le Lecteur s'y attend , puisque je le lui ai fait remarquer tantôt : c'est une précaution que Maître Gonin avoit eu soin de prendre , prévoyant que sans doute elle auroit pu servir au spectre pour se retirer d'un côté qui ne convenoit point à un autre dessein qu'il avoit. L'affligé esprit , l'esprit battu , l'esprit bâtonné , l'esprit roüé de coups fut donc obligé de prendre parti ailleurs ; & pour cela il se sauva par la porte qui donnoit dans la rue , & qui étoit restée ouverte.

Le Lecteur ne se doute-t'il point quel étoit ce phantôme ? n'entrevoit-il point Mouchin dans tout ce que je viens de dire ? Oüi , c'étoit le bon Mouchin qui venoit de recevoir tant de coups de canne de la part de son Maître , dont il étoit tant aimé. On a vu que lui & Suzanne sa femme avoient beaucoup à cœur que leur Maître se convertît , c'est-à-dire , qu'il crût fermement ce qu'on disoit des apparitions , ils le comptoient dans un état de perdition , s'il persistoit dans cette erreur ; ils l'aimoient véritablement , & avoient un sincère attachement pour lui.

Avec ces sentimens pouvoient-ils négliger de le mettre dans le bon chemin autant qu'ils dépendroit d'eux ; ils auroient crû être eux-mêmes dans la mauvaise voye, s'ils étoient tombez dans cette négligence. Ce furent donc eux qui firent paroître la tête de mort, la chandelle artificielle, le Corbeau, le Hibou, le Chat-huant ; qui tirent la chaise quand Gopin voulut s'asseoir ; qui substituerent la cire d'Espagne en partie faîte, enfin qui le persécutèrent par plusieurs autres stratagèmes que j'ai passés sous silence ; la tête de mort étoit une espèce de petite citrouille, vidée de sa chair & de sa graine, avec des yeux, une bouche & un nez formez & ouverts dans son écorce, du papier huilé derrière, & une chandelle allumée dedans ; elle étoit suspendue par une corde qui alloit d'un mur à l'autre auxquels elle étoit attachée ; le reste du manège se comprend aisément. Quant au squelette, c'étoit une supposition de Mouchin. Pour l'odeur, lui-même l'avoit produite par une composition qu'il tenoit prête, & qu'il alluma lorsqu'il alla voir pour la dernière fois ce qu'étoit devenu ce phantôme. Les trois oiseaux furent passés à propos par une ouverture qu'il avoit faite au bas d'une porte bondantée, qui séparoit la chambre du son mari.

tre d'une autre qui servoit d'un espee de garde-meuble où l'on alloit peu, & dont il avoit la clef : cette ouverture étoit cachée de part & d'autre par une tapisserie. La chaise fut tirée par une corde doublée, qui se terminoit à cette même ouverture, & qu'on retiroit facilement par un bout quand on n'en avoit plus affaire. Les chandelles de feu d'artifice sont assez connues à present, & ainsi il n'est pas nécessaire de m'expliquer là-dessus ; il y en a qui prétendent que l'invention en vient de cette expérience que Mouchin en fit. La malheureuse cire d'Espagne qu'il mit aussi en usage, fut ce qui inspira à Gonin de furieux soupçons contre lui, & qui fut la source de toutes les découvertes qui furent faites par ce Maître persécuté ; car celui-ci connoissoit parfaitement cette sorte de cire, & il remarqua que ce bon valet l'avoit escamotée quand il l'alla chercher ; qu'il mit un autre morceau en la place, à la verité, fort ressemblant, & que ce fut ce morceau-ci qu'il lui apporta. Suzanne étoit de tous ses complots, & aidait à les executer selon ses talens. Je me persuade que le Lecteur admirera, comme moi, les mouvemens que ces bonnes gens se donnerent pendant tant de jours pour un si petit sujet, sans s'embarrasser du danger auquel ils s'exposoient.

de perdre leur fortune, & de devenir misérables peut-être le reste de leur vie. Il y auroit de belles moralitez à faire ici sur le zèle indiscret ; sur les travers qu'il donne , sur les indiscretions qu'il inspire , sur les extravagances où il précipite ; j'en laisse le soin à ceux qui ont intérêt de moraliser là-dessus , & je viens à Maître Gonin.

S'étant apperçû de ce qui s'étoit passé entre Mouchin & la cire d'Espagne , il devint le plus content du monde ; car il ne douta point qu'il n'eût enfin trouvé le Machiniste de ses apparitions. Il l'épia ensuite en tant de manieres , qu'il fut entièrement confirmé dans son opinion. Il apprit d'abord , par les discours que se tenoient Mouchin & Suzanne , qu'il y avoit une étroite union entr'eux & qu'ils étoient mariez ensemble ; il parvint à cette connoissance , allant la nuit pendant qu'ils le croyoient enseveli dans le sommeil , écouter à leur porte. Il entendit souvent , qu'ils parloient des tours qu'ils lui avoient joué. Bien loin d'en être fâché contr'eux , il les en estima & affectionna davantage ; & cela , parce que toutes les fois qu'ils parloient là-dessus , il apprenoit que le tout ne venoit que d'une véritable amitié & d'un sincere attachement qu'ils avoient pour lui : en se

qu'en toutes leurs conversations, ils déploreroient le malheureux état où ils prétendoient qu'il étoit, à cause qu'il ne vouloit point ajoûter foi à toutes les histoires des revenans, & s'animoient réciproquement à employer tous leurs efforts pour l'en tirer. Ce fut dans la dernière de ces conversations, dont il étoit auditeur bien caché, qu'il fut instruit de l'apparition méditée & concertée pour le jardin. Quelque bien persuadé qu'il fût de leur attachement, de leur amitié & de leur bonne intention pour lui, il ne laissa pas de prendre la résolution de leur faire sentir un peu fortement, combien il est dangereux de s'abandonner sans prudence à son excès de zèle; & ce fut cette résolution qui attira tant de coups de canne sur le dos de Mouchin. Je l'ai laissé partir, sans dire ce qu'il étoit devenu. Disons-le à présent.

Aussi-tôt qu'il fut sorti du jardin, ne sachant où aller avec cet équipage d'esprit, qui l'embarrassoit extrêmement; il songea à rentrer, aimant mieux, par désespoir se faire connoître, que de coucher dehors ainsi *affublé*; mais l'entrée lui fut interdite; car il trouva la petite porte du jardin fermée. Quel parti prendre? Pendant qu'il déliberoit sur ce qu'il avoit à faire dans une si triste conjoncture, il entendit que quelqu'un venoit de son

côté du bout de la rue , il s'enfuit sur le champ vers l'autre bout , & en chemin jette le drap proche une porte , afin de ne plus paroître dans un si effroyable déguisement ; il parcourt quelques autres rues , sans sçavoir où il alloit , tant il étoit troublé , & enfin étant revenu un peu à soi , il se détermine à se retirer chez un de ses amis , pour y passer le reste de la nuit. Il compose cependant une histoire de voleurs qui le poursuivoient , pour la lui raconter ; heurte ensuite à la porte de son ami : on lui ouvre , il raconte son histoire , demande une retraite pour jusqu'au matin ; on la lui accorde avec plaisir ; il se couche : laissons-le dormir , s'il peut ; & ne troublons point son repos , car il a fort besoin d'en prendre , & il ne me reste plus rien à dire de considérable sur son sujet. Voyons si sa femme est plus tranquille que lui.

Gonin étoit seul dans sa maison avec Suzanne : il étoit assuré que Mouchin n'y pouvoit entrer : il ne doutoit pas qu'elle n'attendît celui-ci avec grande impatience , pour sçavoir le succès de leur beau projet. Gonin vouloit qu'elle eût sa part de la disgrâce de son mari , puisqu'elle avoit contribué au dessein qui la lui avoit attirée. Pour se contenter là-dessus , voici comme il s'y prit. Il n'y eut à l'égard

de cette bonne femme aucun exercice de tours de bâton , mais le régal qu'on lui donna ne valoit gueres mieux. Pour modérer son zèle , notre Gonin s'arma d'une autre manière , où elle ne pouvoit courir risque d'avoir les os cassés. La punition qu'on lui préparé , n'est point du tout affolante ; tout au plus , elle l'éveillera un peu plus qu'elle ne l'auroit souhaité.

Maître Gonin voyant le phantôme paré , & étant fort content de la chasse vive qu'il lui avoit donnée , songea à aller rendre visite à sa chère épouse , non pas pour lui apprendre les maudits coups de bâton que Mouchin avoit reçûs , & lui en faire ensuite des complimens de condoléance , mais jouer avec elle un personnage bien différent. Il voulut paroître aussi esprit à son tour. Il prit un grand drap blanc qu'il avoit préparé pour ce stratagème ; il s'en couvrit depuis la tête jusqu'aux pieds , afin d'aller faire sa visite de cérémonie. Il étoit bien assuré que dans cet attirail , il ne feroit aucune frayeur à sa chère gouvernante ; parce qu'elle croiroit voir son mari qui l'avoit quittée & qu'elle s'attendoit de voir dans le même déguisement. Il ne se trompa point. Elle étoit au lit. Gonin monta l'escalier tout enveloppé de son drap , sa tête même couverte , de sorte qu'il ne voyoit se conduire

que par la jointure des deux côtes de ce drap, qu'il aggrandissoit ou diminueoit selon ses besoins. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la chambre de Suzanne, il se tint debout, & immobile, contrefaisant admirablement l'esprit; il se haussait & se baissait ainsi qu'il l'avoit appris autrefois à Bertrand. Il se donnoit bien de garde de parler, de peur de se faire connoître. Suzanne le voyant, & ne doutant point que ce ne fût Mouchin, se prit à rire comme une folle, tant elle trouvoit que son mari [selon son opinion] jouoit bien son personnage. Et ce qui la réjouissoit le plus, c'est qu'elle concluoit de toutes ces singeries, qu'il avoit parfaitement bien réussi, & qu'il étoit content du succès de son entreprise. Gonin cependant mettoit en usage toutes les postures qu'on prend, quand avec ce déguisement, on prétend donner de la frayeur. Et Suzanne de rire de plus belle. "Après avoir bien ri : eh, voilà assez, lui dit-elle, il ne s'agit plus icy de contrefaire l'esprit; dis-moy; mon cher amy, mon poulet, [car ces bonnes gens donnant aussi-bien que la plupart des nouveaux mariez dans les expressions badines de tendresse, se caressoient l'un l'autre de fort jolis noms : Tantôt Suzanne appeloit Mouchin son poulet, son mignon, son cœur, son tout-

tout ; & tantôt Mouchin appeloit Suzanne la poule , la poulette , la mignonne , la toute-belle , la toute-bonne.] “ dis-moy donc , mon cher ami , mon pou-
let , comment le tout s’est passé cette
soirée , & si nôtre Maître est enfin dis-
posé à se rendre à la raison ? , Gonin ne
répondit que par des sauts & des piroüet-
tes. Suzanne s’impatiantant : “ Es-tu fou ?
ajouta-t’elle , quitte-là ton drap , &
viens me raconter l’histoire de nôtre
stratagème ; & ensuite tu dormiras : cela
vaudra mieux , mon fils , car tu as be-
soin de repos. , Gonin là-dessus s’appro-
che du lit , mais sans avoir quitté son drap ;
Hé quoi ! dit-elle encore , n’es-tu pas las
de faire l’esprit ? quitte-donc ce drap ,
est-ce que tu veux te toucher avec ? les
deux qui sont à nôtre lit ne suffisent-ils
pas ? Gonin , toujours sans prononcer une
parole , au lieu d’ôter son drap , l’accom-
mode autour de lui de telle sorte qu’il ne
puisse se défaire dans l’exercice auquel il
va s’occuper , & qu’elle ne puisse le voir
au visage. Suzanne qui étoit certainement
bien éloignée de deviner son dessein , lui
dit quelques plaisanteries sur son obstina-
tion à ne vouloir point se *déphantomiser*.
Cette scène étoit des plus risibles , tant
par les choses plaisantes que disoit cette
femme , que par les postures bouffonnes.

que prenoit le prétendu mari. Mais elle fut fort courte, cette scène risible; & une autre fort triste d'une part lui succéda. Gonin étant près de Suzanne, tira subitement la couverture & le drap qui la couvroient, & les jettâ au pied du lit. Cela fit encore rire Suzanne. Gonin qui tenoit sous son drap une poignée de verges bien conditionnées, leva la chemise vers l'endroit que l'on a coutume de fouetter, & se mit à y travailler de toute sa force avec ses verges. La pudeur de Suzanne n'en souffrit pas beaucoup; car elle croyoit que c'étoit son mari. Quant à Gonin, il n'étoit point coupable d'autre malhonnêteté, que du mauvais traitement qu'il avoit dessein de lui faire; car il cherchoit seulement à frapper, & non à voir: aussi s'en acquitta-t-il de son mieux. « Hé », quoi, disoit cette pauvre malheureuse, « que prétends-tu donc faire de moi? as-tu résolu de m'écorcher? si tu n'as pas réussi, en suis-je la cause? » Gonin souffloit toujours, & ne disoit mot. Il seroit difficile d'exprimer la détresse, la fureur où étoit cette femme. Il ne voulut pourtant pas la pousser jusqu'à l'extrémité; & s'appervant qu'elle devenoit véritablement furieuse, il la quitta, s'enfuit, après avoir fermé la porte, & se retira dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il y fut ar-

rivé, il quitta son drap, se mit en robe de chambre & en bonnet de nuit, & l'alla trouver. En entrant dans la chambre de cette desolée : " Quel bruit est-ce donc que je viens d'entendre, lui dit-elle traî- " tre ; est-ce que l'on égorge icy quel- " qu'un ? Hé comme vous voila, ma che- " re Suzanne ! dans quel état je vous vois ! " que vous est-il donc arrivé ? „ Elle se donna bien de garde de lui apprendre le fait dans toutes les circonstances, c'est-à-dire, que Mouehin, déguisé en esprit, l'avoit cruellement fustigée. Pour lui donner le change, elle tourna la chose d'une autre manière. " Ah ! Monsieur, répondit-elle, vous ne voulez pas croire qu'il revient " des esprits ; mais hélas ! cela n'est que " trop vrai. Si vous aviez été en ma place " il y a un quart-d'heure, vous change- " riez bien de sentiment. Je suis toute " écorchée, Monsieur, je suis toute écor- " chée ; je vous ferois pitié, si vous voyiez " avec quelle barbarie un malin esprit qui " vient de sortir d'icy m'a accommodée. " Estes-vous blessée ? repliqua son Maître. " Enverrai-je querir le Chirurgien ? di- " tes. Non, Monsieur, reprit-elle : mes " playes sont douloureuses pour le pré- " sent ; mais j'espère qu'elles se guéri- " ront sans le secours du Chirurgien. Ah ! " Monsieur, encore une fois, croyez, je "

„vous en supplie , qu'il y a des esprits
„qui reviennent. Oûi , je le croi , dit
„Gonin ; mais je les accommode d'une
„terrible maniere , quand ils prennent la
„peine de me venir rendre visite pour me
„tourmenter ; & je ne crois pas qu'il en
„revienne jamais aucun pour me faire in-
„sulte , & pour me donner de la peur ;
„si vous les traitiez comme j'en viens de
„traiter un , comptez qu'ils vous laisse-
„roient en repos pour le reste de vos-jours.
Suzanne oublia le mal qu'elle sentoît ,
pour faire de sérieuses réflexions sur ce
que son Maître venoit de lui dire. Elle le
pria de lui conter l'histoire de cet esprit
dont il lui parloit. Comme il ne deman-
doit pas mieux , & que c'étoit là où il
vouloit la faire venir , il la lui conta dans
toutes les circonstances ; s'arrêta sur tout
à bien exprimer les coups de bâton qu'il
avoit donnez , & de quelle maniere le
phantôme avoit pris la fuite , l'assurant
qu'il n'étoit point dans la maison ; parce-
qu'il avoit pris de bonnes mesures pour
l'empêcher d'y rentrer après en être sorti
avec sa charge de coups. Ce fut pour elle
un étrange embarras que celui que lui cau-
sa le récit de cette histoire , elle ne sçavoit
qu'en penser. Comme elle trouva qu'elle
ne devoit pas croire que ce fût Mouchin
en corps & en ame qui l'eût soüettée d'u-

ne si farieuse maniere , puisqu'il étoit sorti , & qu'il n'avoit pû rentrer , elle se mit dans l'esprit qu'il étoit allé expirer dans la rue , après avoir été assommé par les coups de bâton qu'il avoit reçus. Elle poussa son extravagance jusqu'à s'imaginer que c'étoit son ame qui étoit venue la tourmenter , pour la punir d'avoir contribué par ses conseils & par ses secours à la funeste intrigue qui lui avoit coûté la vie. Elle & Gonin restèrent quelque temps sans rien dire ; parce que pendant qu'elle se plongeoit dans les réflexions que je viens de rapporter , lui de son côté faisoit semblant de rêver profondément sur ces aventures. Il avoit pourtant plus envie de rire , que de réfléchir sérieusement. Suzanne toute pénétrée des bontez d'un si charitable Maître , qui s'étoit levé avec tant de zèle pour la secourir , l'en remercia avec toutes les expressions de reconnoissance , dont elle étoit capable , & le pria instamment de ne point s'inquieter pour elle , mais d'aller reprendre le repos qu'elle lui faisoit perdre. Il lui demanda malicieusement plusieurs fois où l'esprit l'avoit blessé , & s'il ne pouvoit point lui-même y apporter quelque remède , puisqu'elle ne vouloit point absolument de Chirurgien : elle lui répondit toujours , qu'elle en seroit quitte pour les douleurs qu'on lui avoit

faites, & qu'il n'y avoit à cet égard aucunes dangereuses conséquences à craindre pour l'avenir. Il se donna par je ne sçai combien de sortes de questions la Comédie aux dépens de cette pauvre femme aussi long-tems qu'il pût ; & plus il s'obstinoit à la questionner , plus elle croyoit lui être obligée de la part qu'il paroïssoit prendre à ses peines. Après ce jeu , dont il étoit suffisamment content , il prit le parti de se retirer. " Ma chère Suzanne , lui dit-il , avant que de sortir , & pour l'intriguer encore davantage , je vais appeller Mouchin , afin que vous ne restiez point seule pendant le reste de cette nuit , & qu'il m'avertisse s'il vous arrivoit quelque accident. Elle qui se persuadoit que son Maître n'avoit aucun soupçon , que ce fût Mouchin qui eût fait l'esprit , & qui vouloit lui ôter toute occasion de le croire ; " Non Monsieur , répondit-elle , je ne veux personne , je me sens accablée d'envis de dormir , je ne pourrois prendre aucun repos , si j'avois quelqu'un dans ma chambre ; un bon sommeil me tirera d'affaire. Comme il commençoit à se laisser de cette scene , & qu'il sentoît aussi , qu'il avoit besoin de repos , il se rendit à cette représentation , & la laissa. Ayant l'esprit très-content , après deux si belles expé-

dirions contre deux personnes qui s'étoient à la vérité , trop jouées de lui , il se coucha aussi-tôt qu'il fut arrivé dans sa chambre , & dormit aussi tranquillement qu'il le pouvoit souhaiter. Mais la pauvre Suzanne qui souffroit du corps & de l'esprit , ne dormit point de même. Elle se leva aussi-tôt qu'elle crût que son Maître étoit endormi , & alla heurter à la porte de la chambre de Mouchin pour voir si en effet il n'étoit point dans la maison : & comme on ne lui répondoit point , elle s'en retourna chez elle , où étant arrivée , elle ouvrit sa fenêtre qui donnoit sur la rue , toussa à plusieurs reprises afin que si son cher époux rôdoit aux environs , il la pût entendre , & vint à elle pour savoir quelles mesures ils prendroient pour le faire rentrer. Elle eut beau tousser , Mouchin étoit trop loin pour l'entendre. Elle attendit le jour avec autant d'impatience , que Gonin l'attendit il y avoit quelques jours , quand la chandelle à feu d'artifice lui donna tant de peur , ainsi qu'on l'a vu ci-devant. Le jour venu , elle se remit à sa fenêtre , où elle resta près de deux heures , & enfin elle vit venir son mari qui lui parut extrêmement songe-creux : elle lui alla ouvrir la porte , ils monterent dans la chambre de Suzanne : y étant arrivés ils se regarderent quelque

tems tous deux sans rien dire. Suzanne qui ne sçavoit si elle devoit paroître fâchée ou bien aise , rompit pourtant le silence par ces mots : “ Hé ! d’où viens-tu ? Mouchin répondit par ceux-ci : ma femme , je te déclare que je ne ferai jamais l’esprit. Quelle fureur nous prend de vouloir absolument prouver à notre Maître qu’il y a des revenans ? qu’il le croye ou qu’il ne le croye pas , qu’est-ce que cela nous fait ? & quelle preuve en avons-nous nous-mêmes pour prétendre le persuader aux autres , puisque nous n’en avons jamais vû ? Suzanne , avant que d’entrer en matière là-dessus , le pria instamment de lui apprendre ce qu’il avoit fait depuis qu’il l’avoit quittée enveloppé de son drap , pour jouer le personnage de phantôme ; car elle vouloit voir pour sçavoir à quoi s’en tenir , si son Maître lui avoit dit vrai. Mouchin lui raconta tout ce qui s’étoit passé , & finit par l’assurer qu’il se ressentiroit peut-être toute sa vie des coups de bâton qu’on lui avoit donnez. Elle lui raconta ensuite comment elle avoit été fouettée par un esprit revêtu d’un drap comme lui , & qui lui ressembloit si fort , qu’elle l’avoit pris pour lui-même ; ce qui l’avoit autant outrée de douleur que les coups de verges qu’on lui avoit cruellement appliquez.

Après cela , diras-tu , ajouta-t'elle ,
qu'il ne revient point d'esprits , & que
je n'en ai , ni vu , ni senti ? si ce n'en
étoit pas un , c'étoit donc toi , choisis
ce que tu veux que je croye. ,, Tous leurs
raisonnemens aboutirent à ne point devi-
ner quel étoit cet esprit foüetteur , & à
conclure , que puisqu'ils avoient été si
maltraitez à l'occasion des Esprits , ils ne
devoient pas se mêler de leurs affaires ,
ni prendre si chaudement leurs interêts.
Peut-être , dit Mouchin , qu'à cause
que nous avons fait les faux esprits , les
véritables le trouvent mauvais. Quant
à moi , je te proteste , Suzanne , que ce
que je crois de plus certain , c'est que
j'ai reçu hier au soir une infinité de
coups de bâton , en contrefaisant l'es-
prit , & que je ne soutiendrai jamais
qu'il y ait des revenans , de peur qu'ils
ne reviennent encore nous tourmenter.
Qu'ils soufrient eux-mêmes ce qu'ils
veulent qu'on croye d'eux ; car pour
moi , je ne m'en mêle plus : & à ce que
je vois tu n'as pas plus de sujet que moi
de t'en mêler. ,, Gonin qui s'étoit tenu
au guet pour voir quand Mouchin arri-
veroit , prit si bien ses mesures qu'il en-
tendit toute cette conversation ; & com-
me il connut par leurs discours qu'ils ne
le soupçonnoient point pour avoir été le

soûetteur, il résolut de ne point faire connaître qu'il eût pris l'esprit; qu'il avoit bâtonné, pour Mouchin. En effet, il ne témoigna rien de ce qu'il connoissoit. Suzanne crût ce qu'elle voulut. Mais il ne fut plus parlé d'esprits, de revenans, de spectres, de phantômes, d'esprits folers, de farfadets, de lutins, d'apparitions. Je vais aussi cesser d'en parler.

CHAPITRE LX.

Maître Gonin prend la résolution de faire la profession de Devin. Il se donne pour associé, dans l'exécution de son dessein, deux autres fourbes, dont l'un est appelé Bibion, & l'autre Planospe. Celui-ci étant présenté à Gonin, pour être un des compagnons de son intrigue, lui fait un discours qui l'embarrasse. Bibion le tire de cet embarras: Ils se déguisent tous trois pour mieux réussir dans leur projet. Planospe prend pour son rôle le parti de vendre une drogue, qu'il assure avoir la propriété de rajeunir, & cela afin d'aider Gonin à deviner. Avanture de la drogue.

Avant que de quitter la Métaphysique de Maître Gonin, j'ai cherché dans les mémoires de sa vie, pour voir s'il n'y avoit point quelques autres

incidens , quelques autres faits que ceux que j'ai rapportez , qui eussent quelque relation à cette science. En voici qui assurément méritent encore d'y tenir quelque place , puisqu'il s'y agit de divination. Ammonius soutient chez Plutarque , que la puissance de deviner est une puissance naturelle de l'ame ; parce que , dit-il , puisque nôtre ame se souvient des choses qui ne sont plus , elle pourroit bien deviner les passées qu'elle n'a point vûes , & prévoir les futures. Je n'épouse point du tout l'opinion d'Ammonius ; car elle me paroît insoutenable. Je la rapporte seulement pour montrer qu'il n'est pas hors de propos , quand on parle de Métaphysique , particulièrement de celle de nôtre Maître Gonin , de parler aussi de divination. Je passe par dessus bien d'autres raisons que celle que je cite d'Ammonius , pour justifier cet à propos ; mais comme elles me meneroient trop loin , & qu'elles pourroient donner beaucoup plus d'ennuy , que de satisfaction aux Lecteurs , il conviendra bien mieux pour l'agrément de l'histoire d'un tel fourbe , de le représenter faisant la profession de Devin , que de dire avec une grande étendue , pourquoi je le présente ici , plutôt qu'ailleurs , faisant cette profession. Venons donc au fait,

Maître Gonin après avoir jouë aux Apothicaires le tour dont on a vû ci-devant le détail , & avant ceux que lui jouèrent ses domestiques , par les spectres qu'ils lui suscitèrent , pour l'intimider & le convaincre de la verité des apparitions , résolut de faire un voyage , mais de le faire de telle sorte , que bien loin de dépenser le sien , il y trouvât au contraire des avantages considerables par une récolte d'argent qui lui coûtât bien moins de peine que de plaisir à gagner. Enfin il se proposa de se divertir des autres , & de leur faire bien payer ses divertissemens. Je n'ai pas placé ce voyage selon l'ordre des tems ; parce que je n'ai point voulu interrompre le récit de différentes apparitions dont j'avois à parler , & que je ne traiterai plus de ces sujets dans la suite. Voici donc l'histoire de ce voyage , dont il prétendoit tirer tant d'utilitez.

Comme il n'ignoroit pas combien les hommes sont avides de sçavoir l'avenir , aussi-bien que de pénétrer le present le plus caché ; combien ils donnent facilement dans les superstitieuses pratiques ; combien leur crédulité est tenace à cet égard , quelques raisons qu'on leur apporte pour leur montrer la ridiculité & l'imposture de ces manéges , il prit le par-

ti de se donner la réputation d'un fameux Devin dans quelque païs où il ne fût pas connu. Il médita long-tems sur ce projet , avant que d'en venir à l'exécution : & après l'avoir considéré par toutes les différentes faces qu'il pouvoit avoir ; & après avoir bien examiné tous les moyens qui étoient les plus propres pour le faire réussir , -voici ceux qu'il prit comme les plus faciles & les plus sûrs.

Il se persuada (& avec raison) qu'il avoit absolument besoin d'un associé adroit , & qui fût d'un caractère aussi propre aux fourberies que le sien : il jeta pour cela ses vûes sur Bibion , celui dont il s'étoit servi pour tourmenter les Apothicaires , ainsi que l'on a vû ci-devant. Il lui en parla ; & celui-ci qui avoit pris beaucoup de goût au premier service qu'il lui avoit rendu , ne refusa point du tout d'être son compagnon de tromperies , d'intrigues & de stratagèmes. Ils firent ensuite à différentes reprises plusieurs réflexions sur ce dessein & sur les artifices qu'il leur convenoit le plus de mettre en usage , afin de le pousser à un succès digne de leur esprit & de leurs intentions. Après bien des réflexions , des discussions & des examens , ils convinrent qu'il leur falloit un troisiéme. Il s'agissoit de le trouver ; ce qui parut d'abord

n'être pas une petite affaire : car un projet tel que celui-ci , demandoit qu'on connût parfaitement celui à qui l'on en feroit confidence , & qu'on fût bien certain de sa discretion. Bibion connoissoit assez familièrement un vieux garçon fort intrigant , qui s'étoit mêlé de plusieurs affaires fort épineuses , dont il étoit venu à bout ; & qui cependant malgré les gros profits qu'il avoit tirez de ses tours de souplesse , étoit réduit à faire la profession de parasite , pour s'entretenir & pour vivre ; & cela , parce que ses dépenses en différens excès qu'il seroit inutile de rapporter ici , excédoient souvent ses recettes. Cet homme , que j'appellerai Planospe , parut donc à Bibion fort convenable & d'un grand secours pour leur entreprise. Sur le rapport qu'il fit à Gonin de son habileté , il fut décidé entr'eux qu'il falloit le gagner. Bibion se chargea de cette commission , & il ne douta point du succès ; En effet , il en vint d'autant plus facilement à bout , que Planospe avoit les plus belles dispositions du monde à prendre ce parti , pourvu qu'il y trouvât assez son compte pour se tirer de l'espèce de misère où ils s'étoient plongé par sa conduite. Il falloit voir la joye qu'il eut , quand on lui proposa de faire une liaison d'amitié & d'intrigues avec

Gonin. Il avoua sans façons qu'il le souhaitoit il y avoit long-tems , parce qu'il lui connoissoit tout l'esprit requis pour faire de ces bons coups où la probité n'est pas si nécessaire , qu'on ne puisse facilement s'en passer , & où même elle seroit beaucoup plus nuisible qu'avantageuse. Dans la première visite qu'il rendit à notre Heros sur le pied de camarade de fortune , & après y avoir été convié , il entra en conversation avec lui , & lui déclara familièrement l'idée qu'il avoit de lui , l'assurant en même tems qu'il ne s'étoit jamais ouvert qu'à lui-même sur cette idée ; & que bien loin d'avoir parlé de lui à qui que ce fût , d'une manière qui pût lui faire tort , il l'avoit au contraire exalté comme un véritable homme de bien par tout où il s'étoit trouvé en conversation sur son sujet. " Ne soyez point surpris , lui ajoûta-t'il , d'une conduite si obligeante à votre égard , quoi que mes sentimens intérieurs fussent bien différens de ceux que je produisois au dehors. J'ai toujours eu un ardent desir de faire connoissance & d'entrer en commerce avec vous ; & je ne sçai par quel présentiment je m'y suis toujours attendu. Ce sont ces raisons qui m'ont engagé à prendre si chaudement vos intérêts , étant dans l'esperance qu'ils de-

viendroient un jour les miens. Enfin
puisque ce que j'avois espéré, présenti
& désiré arrive aujourd'hui, comptez
que je serai encore plus ardent à vous
prôner; parce qu'il me sera encore bien
plus important de vous faire valoir,
& qu'en travaillant pour vous, je tra-
vaillerai pour moi. De plus, je vous
proteste que je vous conserverai une
fidélité inviolable, & que vous n'au-
rez jamais sujet de vous plaindre de ma
conduite envers vous; quand même
j'aurois des raisons invincibles de me
plaindre de la vôtre envers moi. Met-
tez-moi à l'épreuve, je vous le permets;
& j'y consens d'autant plus volontiers,
que je vous prouverai que vous n'avez
rien risqué en me donnant votre con-
fiance. Il me seroit difficile d'exprimer
combien Gonin fut d'abord surpris de
s'entendre faire un tel compliment; il ne
sçavoit s'il devoit s'avoüer pour tel que
cet homme marquoit le connoître, ou se
mettre en colère contre lui, & le chasser
de sa présence. Bibion qui étoit présent
à cet entretien (car c'étoit lui qui avoit
amené Planospe) & qui connut l'embar-
ras de Gonin, lui dit: "Fiez-vous à Mon-
sieur, il est autant honnête homme que
nous le pouvons souhaiter; il ramasse-
ra & assemblera en notre faveur toute
la

la bonne foi qu'il refusera à tous les autres ; les bons offices que nous exigeons de lui & que nous avons lieu d'en attendre , ne nous permettent pas de paraître dans des sentimens contraires aux siens. Comment oseroit-il se fier à nous , si nous lui semblions être plus scrupuleux que lui ? Nous tendons à une même fin , nous prétendons agir ensemble , nous devons donc montrer le même esprit. Nous allons nous jeter ensemble dans un commerce de tromperies ; nous allons ensemble tâcher de profiter de la facilité & de la crédulité de tous les dupes que nous rencontrerons en notre chemin ; il faut bien que nous marquions les uns aux autres que nous avons autant d'inclination & de disposition pour ce commerce , qu'il demande qu'on en ait afin de le soutenir. , Gonin revenu à lui-même , & concevant de quelle importance il lui étoit de ne point témoigner qu'il se défiât de son nouveau compagnon , l'embrassa avec toute la tendresse de la plus sincère , de la plus ferme & de la plus constante amitié. Les embrassemens , les protestations d'attachement & de fidélité furent réciproques entre ces trois hommes. Voilà un Triumvirat formé ; mais il n'aura pas assurément des suites aussi tragiques que celui qui est

si fameux dans l'histoire : nous y trouverons bien plus de sujets de rire , que de pleurer.

Dans cette première entrevûe ils ne manquèrent pas de tenir conseil pour savoir de quels moyens on se serviroit pour mettre à fin le sujet de leur union , je veux dire , la profession de Devin , qu'on alloit embrasser. Il fut d'abord décidé , qu'il n'y en auroit qu'un d'entr'eux qui se mêleroit de divination , & que les fonctions des deux autres ne consisteroient que dans des stratagêmes , dans des intrigues & dans des précautions pour faire réussir leur camarade. On choisit , sans délibérer , Gonin pour le Professeur de la divination. Aussi cela étoit-il juste , puisque ce projet venoit de lui. S'il avoit pu s'en acquitter lui seul avec succès , apparemment il n'y auroit pas appelé les autres ; afin de n'avoir personne avec qui il fût obligé d'en partager les profits. Quoi qu'il en soit , le voilà choisi pour le principal Acteur de cette Comédie : & comme dans les scènes qu'il alloit représenter , il étoit d'une grande conséquence pour lui de n'être point reconnu , il jugea qu'il étoit fort à propos de se déguiser de telle sorte qu'il parût n'être que lui-même à ceux de son pays qui pourroient se trouver dans les lieux où il fa-

soit un si étrange personnage.

Voici donc quel fut son déguisement. Il s'habilla en Espagnol, se mit un emplâtre sur un œil, avec dessein de faire entendre à ceux qui lui en demanderoient la raison, qu'il aimoit mieux qu'on vît un emplâtre, que le vuide qui représentoit la place où étoit autrefois un œil qu'il avoit perdu. Quant au langage, il sçavoit assez d'espagnol pour se débarrasser de ceux qui lui parleroient cette Langue; il insinua aussi aux curieux, qu'il avoit beaucoup fréquenté les François dans son pays, & assez long-tems demeuré en France, pour en entendre la Langue, & pour la sçavoir parler. Afin de n'être point obligé de parler beaucoup, parce qu'il sçavoit qu'il y a d'ordinaire du risque dans cette sorte d'excès, pour la réussite des grands desseins, il contraignit le bégue. Comme il n'étoit pas accoutumé à cette bizarre loquellé, il se trouvoit forcé de parler peu. Ce caractère silencieux passoit chez ceux qui y faisoient attention, pour un ménagement qu'il observoit, afin de ne leur pas donner à rire: car on rit volontiers des bégues quand on les entend parler: aussi font-ils presque toujours en garde contre ceux qui les écoutent pour voir si la moquerie ne paroît point sur leur visage.

afin d'en marquer du ressentiment. Autre précaution qu'il prit : mais précaution fort favorable pour un Devin. Il fit le sourd à outrance , puisque , quelque haut qu'on parlât , quelque grand bruit qu'on fit en sa présence , il semboit absolument n'en entendre rien. Ainsi , comme on ne se défioit point du tout qu'il entendît aucun des discours que l'on tenoit devant lui , il falloit voir comment il faisoit usage de ces discours qu'il entendoit parfaitement bien. Et parce qu'il étoit pourtant nécessaire qu'il entendît les questions qu'on lui faisoit , il portoit suspendu à son côté un cornez d'argent , dont il mettoit l'embouchûre dans une de ses oreilles , pendant que les curieux le questionnoient en parlant dans l'autre bout qui avoit à peu près la largeur de celui d'un cor de chasse.

Planospe imagina un rôle des plus extraordinaires , dont il voulut se faire Acteur : voici & son projet & son rôle. Après qu'ils eurent choisi pour le théâtre de leur Comedie , une Ville fort considerable que j'appellerai Varica ; il fut résolu qu'ils s'y trouveroient ensemble , mais qu'ils ne partiroient pour s'y rendre , que successivement les uns après les autres. Bibion devoit partir le premier , parce que le personnage qu'il devoit fai-

re l'exigeoit ainsi. On verra pourquoi. Planospe devoit le suivre, & ensuite Gonin. Voici donc quel fut le dessein de Planospe, & comment il s'y prit pour en venir à l'exécution. Il s'habilla en Prêtre Grec, & de telle sorte, que ce déguisement le rendoit méconnoissable; car il n'épargna rien pour l'outter, afin d'agir avec moins de risque & plus de sûreté. Quant au langage, il sçavoit assez de Grec pour se tirer d'embarras à cet égard, si quelque occasion l'engageoit à le parler. Il fit provision d'un nombre prodigieux de grains de sable, tous d'une forme un peu plate, & semblables les uns aux autres, autant qu'il en pût trouver. Il mit tous ces grains dans differens petits sacs, dont il fit un ballot, pour le faire transporter avec ses bardes dans le lieu de leur rendez-vous. Voila une provision qui paroitra bien étrange pour un aide à Devin. On dit par proverbe qu'un homme est dans le grain, quand il se trouve en possession d'un poste, où il peut faire fortune & gagner beaucoup; c'étoit là l'intention de Planospe dans la récolte qu'il venoit de faire de ce nombre prodigieux de grains de sable; il s'attendoit de s'en servir pour élever des poulets de grain, afin d'en faire son profit, c'est-à-dire, de duper bien des gens & d'en tirer son avan-

lage. Hommes, femmes, filles, veuves, vieux, jeunes, grands, petits, pauvres, riches, laids, beaux, voilà les gens à qui il destinoit les grains de sable, & ainsi on peut dire qu'il les destinoit à tout le monde, espérant (& il avoit raison d'espérer) que tous voudroient absolument avoir de ces grains, à cause de l'admirable propriété & de la précieuse vertu qu'il leur attribueroit. J'ose dire qu'il n'y a peut-être pas un des Lecteurs de cette histoire, qui n'eût souhaité en avoir, s'il s'étoit trouvé dans le lieu, où le fourbe avoit si bien pris ses mesures, pour faire valoir cette bizarre marchandise, ou une autre de prétendue pareille vertu, ainsi qu'on le verra. Il promettoit un avantage si considérable, & le faisoit acheter si peu, qu'il étoit difficile de se défendre de l'envie d'en profiter, ou du moins d'en hazarder le succès, si l'on n'y ajoutoit pas assez de foi.

Cet avantage consistoit à rejuvenir d'autant d'années que l'on porteroit de ces grains de sable sur soi; & ainsi, selon que Planepe se proposoit de l'assurer, si l'on en portoit un, l'on rejuveniroit d'une année; si l'on en portoit dix, vingt ou trente, l'on rejuveniroit de dix, vingt ou trente années. Qui est-ce qui pouvoit refuser de se fournir d'un si précieux tre-

for : est-ce qu'il le vouloit vendre trop cher : non assurément ; car il ne mettoit pour prix de chaque grain que celui d'environ quatre sols ; seulement il s'abandonnoit à la reconnaissance de ceux qui au bout de l'année, se trouvant contents, voudroient lui en faire quelque gratification, mais gratification qu'il n'exigeoit point du tout. Peut-on se rajeunir à meilleur marché ? Un vieillard de quatre vingt ans retrograder jusqu'à la vingtième année de sa jeunesse pour douze francs : quel avantage ! quel plaisir ! quel gain ! Y a-t-il aucun gueux, aucun misérable, qui pût résister à une telle tentation ; qui ne se dépouillât de son plus nécessaire pour acheter ce bonheur ? Au reste, l'on juge bien que ce n'étoit pas sur ce profit que Planospe prétendoit tirer de ces grains de sable, qu'il fendoit le principal avantage de son projet ; cela est si vrai, qu'il n'en exigeoit le petit argent, auquel il les taxoit, que par une espee de forme qu'il s'imaginoit ne pouvoit se dispenser d'observer dans cette espee de commerce. Et pour montrer qu'il n'avoit point du tout dessein de s'enrichir, il le mettoit à mesure qu'il le recevoit dans une tirelire qu'il vuidoit quand elle étoit pleine, en faveur de ceux qu'on lui marquoit être dans de pressans besoins. Cette conduite

avoit un air de désintéressement qui charmoit tout le monde , ainsi que nous le verrons dans la suite.

Enfin , dira-t-on , que prétendoit-il donc ? Voici sa prétention ; il vouloit se servir d'une si utile marchandise , d'une marchandise qui convenoit à tout le monde , pour se donner entrée par tout , pour connoître les gens , pénétrer dans leurs desseins , avoir quelque part dans leur confiance , & par tous ces moyens insinuans être d'un grand secours pour Gonin , quand il feroit profession de deviner : & c'est ce dont ils étoient convenus tous deux avec Bibion. Il n'est pas nécessaire que j'explique comment son commerce pouvoit le faire réussir assez heureusement pour parvenir à ces fins : car je ne doute pas qu'on ne conçoive parfaitement qu'on aime volontiers la société d'un homme qui promet de rajeunir avec tant de facilité ; & qu'on ne soit même à la faveur d'un si grand bien-fait , fort disposé à lui faire insensiblement des ouvertures de cœur. On verra dans la suite de cette histoire qu'on ne s'étoit point trompé en portant ce jugement , puisqu'on apprendra avec quel empressement on couroit ce fourbe pour gagner son amitié , quelle considération , quels égards on avoit pour lui.

Avant que Planospe partît pour Varica, Bibion devoit y aller prendre les devans, afin de l'annoncer, de donner une idée favorable de lui, de prôner sa merveilleuse marchandise, de le faire désirer, & de préparer ainsi les esprits à le bien recevoir. Quant à Bibion, il jugea à propos de se déguiser aussi : pour cela, il s'habilla en Abbé, & prit toutes les manières & tout l'extérieur d'un homme de bien, s'attendant qu'avec ces apparences il ne manqueroit pas d'imposer à ceux à qui il en voudroit faire accroire, & donneroît par conséquent plus de poids à tout ce qu'il diroit d'avantageux du commerçant de grains de sable.

Deux jours après qu'ils eurent pris toutes ces mesures, & arrangé ainsi qu'on vient de le voir, la conduite de leurs stratagèmes, Gonin proposa d'y faire un notable changement, regardant comme principal ce qui n'avoit été imaginé que comme accessoire. Il avoit passé ces deux jours à faire beaucoup de sérieuses réflexions sur l'invention de Planospe : à force de la creuser & de considérer les utilitez qu'elle pouvoit produire ; elle lui avoit paru si excellente, que son sentiment fut qu'ils seroient beaucoup mieux d'y rapporter & d'y borner toutes leurs intrigues, que de s'amuser à prendre le parti de deviner,

ainsi qu'il lui étoit venu d'abord dans l'esprit , & qu'il en avoit fait le terme de leur complot. Il étoit si infatué de cette invention de Planospe , qu'il se trouvoit entièrement disposé à abandonner le principal rôle de fourberie qu'on lui avoit accordé , (parce qu'on l'en croyoit plus capable , & que c'étoit lui qui l'avoit imaginé ,) pour celui du commerce de grains de sable , non seulement autant lucratif que l'art de divination tel qu'il fût , mais encore bien plus facile à jouer : deux grandes raisons qui le fortifièrent dans son sentiment , & qui en effet paroissent d'abord assez considérables , pour prouver qu'on le devoit suivre. Mon Heroe voulut donc en entretenir ses deux compagnons , avant que de passer outre dans l'exécution de tout ce qu'ils avoient déterminé. Mes memoires racontent fort au long les différens mouvemens qui se firent entre ces trois hommes au sujet de cet incident. Comme ce détail n'est pas fort important pour cet ouvrage , je le réduis à ceci.

Gonin manda un matin Planospe & Bibion , les priant de le venir voir , parce qu'il avoit quelque chose de conséquence à leur communiquer. Ils ne manquèrent pas de se trouver chez lui aussitôt qu'il marquoit le souhaité. Quand ils y furent

arrivez il leur tint un assez long discours qu'il adressa particulièrement à Planospe. Il sembloit qu'il s'agissoit des affaires les plus importantes de l'état, tant il fit de préambules avant que de venir au fait; j'admire la patience de celui qui a ramassé les memoires sur lesquels je travaille: car on y trouve tous ces préambules, qui de bonne foi paroissent indignes de l'esprit de Gonin; où s'ils sont de lui, il avoit quelques intentions secretes dont la connoissance n'est pas venue jusqu'à moi; ce que je soupçonne beaucoup. Pour ne pas trop allonger cette matiere, je tairai & mon soupçon & ce qui le fait naître, autant par amour pour la brièveté, que parce qu'il se peut faire que je me trompe dans mes conjectures. Quoi qu'il en soit, voici le précis & l'essentiel de ce discours.

Il m'est venu dans l'esprit, dit Gonin, après avoir bien réfléchi sur nos projets, particulièrement sur celui de Planospe, qui mérite véritablement que nous l'approuvions, & que nous ne négligions point d'employer tous nos soins, toute nôtre adresse pour en venir à l'exécution; il m'est venu, dis-je, dans l'esprit qu'il sera inutile que je me mêle de faire le devin, en ce que les grains de sable dont il fait provision, seront plus que suffisans pour nous pro-

„ curer une avantageuse récolte , si l'on
„ travaille sérieusement à les semer bien à
„ propos & les cultiver avec assiduité , mé-
„ nagement & circonspection ; à quoi ,
„ quant à moi , je contribuërai de mon
„ mieux , puisqu'il n'y va pas moins de
„ mes intérêts que des vôtres ; au lieu que
„ nous ne visons dans l'usage que nous
„ nous proposons d'en faire , qu'à contri-
„ buer à me procurer les moyens de réus-
„ sir dans les prétendues devinations dont
„ je me suis chargé , parce que vous l'avez
„ voulu ainsi. N'allez point vous imagi-
„ ner , je vous prie , que la paresse me fasse
„ changer de sentiment ; ce n'est point , je
„ vous assure , par la crainte d'avoir trop
„ d'ouvrage à mettre en exécution que je
„ vous fais cette remontrance : mais c'est
„ qu'il me paroît que nous faisons du prin-
„ cipal l'accessoire ; en ce qu'il y a bien
„ plus de sûreté & de solidité à bâtir sur
„ le sable dont il s'agit , que sur l'art de
„ deviner que j'entreprends d'exercer. Je
„ sçai bien qu'on dit que c'est travailler en-
„ vain de bâtir sur le sable ; mais les pro-
„ prietez amorçantes & engageantes que
„ nous attribuërons au nôtre pour en avoir
„ le debit , l'affermiront si bien & lui don-
„ neront tant de solidité , que nous ne ris-
„ querons rien en y fondant nos intérêts ;
„ cependant pour lui donner plus de poids ,

il faudra que nous lui donnions plus de “
prix que vous ne lui en attribuez ; car “
sans cela il deviendra si léger & si mépri- “
fable, qu'en vain voudrions-nous y éta- “
blir quelque utilité. Quatre sols un grain “
qui peut produire trois cens soixante & “
six jours de jeunesse ou de vieillesse moins “
vieille, n'est-ce pas abuser d'un tel tre- “
sor, ou plutôt donner sujet de croire “
qu'il n'aura point du tout l'efficacité “
qu'on en promet ? qui nous empêche de “
l'approprier du moins une pistole pour “
chaque grain ? ou je suis le plus trompé “
du monde, si nous ne vuidons tous nos “
sacs à ce prix. C'est pour ainsi dire, une “
espece de pierre Philosophale que nous “
avons entre les mains. Changer les grains “
de sable en pistoles ; quel profit ! Nous “
nous retirerons ensuite fort contents de “
cette métamorphose sans en attendre le “
succes ; & assurément nous ne nous re- “
tirerons pas les mains vuides, comme il “
pourroit arriver si nous ne prenions que “
quatre sols, & s'il arrivoit que les devi- “
nations n'eussent point de succes. A di- “
re vrai, nous ne devons pas si fort com- “
pter sur ce dernier expédient que nous “
n'ayions sujet de nous en édifier ; car il “
ne faut qu'un esprit fort, un de ces gens “
qui se font un mérite de décrier les cho- “
ses extraordinaires pour faire tomber le “

2, devin dans un ridicule , dont il ne pour-
2, roit point se relever. J'avoüe que le con-
2, traire peut arriver , parce que le nombre
2, des dapes peut excéder celui de ces habi-
2, les qui sont toujours sur leurs gardes ;
2, mais dans cette incertitude , je croi qu'il
2, y a plus de certitude à se fixer aux grains
2, de sable sous la condition que je viens de
2, proposer.

Il fit plusieurs autres raisonnemens pour appuyer son opinion ; & Planospe , qui ne vouloit pas changer la sienne , lui apporta plusieurs raisons pour combattre tout ce qu'il venoit de dire. La principale de ces raisons étoit celle-ci ; à sçavoir , qu'il se trouveroit si peu de gens qui voudroient donner une pistole pour un grain de sable , qu'à peine recueilleroient-ils de quoi les dédommager de l'achat des sacs ; & de ce qui leur coûteroit de voiture pour les faire transporter de Damoran à Varica : & cela , parce que très-peu seroient disposez à ajouter foi à ce qu'on diroit des propriétés de ces grains , quelques protestations & sermens qu'on en fit , en étant dégoûtez par la demande d'une si grosse somme pour si peu de chose ; mais que quand ils n'exigeroient pour le prix qu'une somme très-mo-dique , comme celle de quatre sols , il n'y auroit personne qui ne risquât volontiers cette bagatelle ; & qu'enfin lui Planospe

montrant un si généreux désintéressement, on ne jugeroit que très-favorablement de lui, on le reconnoîtroit pour un homme de bonne foi, & qu'ainsi il ne trouveroit aucune difficulté pour lier commerce avec tout le monde : & que par ce commerce, il pourroit faire réussir les devinations qu'ils projettoient de produire pendant un an, qui étoit l'espace de tems qu'il jugeoit à propos qu'ils destinassent à leurs manèges. On apprendra dans la suite de cette histoire que Planospe ne se trompoit pas dans son espérance : car il entra dans la confiance d'une infinité de gens ; de sorte qu'ils n'allèrent point au prétendu Devin sans communiquer à leur nouveau Marchand ce qu'ils souhairoient sçavoir ; & lui de son côté prenoit adroitement connoissance des circonstances les plus essentielles de leur situation & de leur état.

Gonin se rendit entièrement aux remontrances de Planospe, & ne demanda plus qu'on changeât rien au projet. Gonin resta donc Devin ; Biblon Abbé, & Planospe Prêtre Grec, faisant son commerce pour rajeunir. A la vérité ils consentirent de ne rien changer de leur dessein ; il s'y fit pourtant un changement considérable : mais ce fut le hazard qui le produisit, & ce changement intrigua extrêmement nos trois fourbes. Voici le fait. Quelques jours après la

Conférence que je viens de rapporter, Bibion partit dans son déguisement d'Abbé, & se rendit à Varica, après avoir reçu de Planospe les ordres & les instructions convenables au personnage qu'il alloit représenter. Ces ordres & ces instructions consistoient à l'avertir de prendre une Auberge où ils pussent demeurer ensemble dans une même chambre ; de l'annoncer avec tous les éloges nécessaires pour donner un heureux cours à ses grains de sable ; enfin d'insinuer une idée de lui qui le fit souhaiter avec ardeur. Bibion s'acquitta si bien de cette commission, qu'il seroit difficile d'exprimer avec combien d'importunité on lui demandoit des nouvelles du Prêtre Grec, & quelle impatience on marquoit de ce qu'il n'arrivoit pas assez tôt. Après avoir bien arrangé ses affaires, c'est-à-dire, gagné les esprits, ainsi que l'exigeoit son rôle, il en donna avis à Planospe ; & celui-ci se mit en état de partir. Il fit ses paquets, composés de ses hardes & de ses grains merveilleux, les mit au Messager à l'adresse de Bibion. Huit jours ensuite il alla prendre congé de Gonin, l'assura qu'il ne manqueroit pas de lui donner souvent de ses nouvelles, & de lui apprendre le tems auquel il seroit à propos qu'il se rendit à son tour dans le lieu de leur retraite, je veux dire dans la ville de Varica. Il vit aussi

quelques-uns de ses parens & de ses plus intimes amis , à qui il ne pouvoit raisonnablement se dispenser de donner avis de son voyage , mais avec cette réserve ; c'est qu'il ne leur aprit point le lieu où il alloit. Seulement il leur dit que son dessein étoit de parcourir quelques païs étrangers , afin de tenter fortune , & de voir s'il pouroit y être plus heureux que dans le sien ; leur promettant que s'il se voyoit dans une situation assez favorable pour l'attacher en quelqu'endroit , il se feroit un plaisir de le leur mander ; & afin qu'ils ne soupçonnassent point qu'il avoit dessein d'aller à Varica ; pour les dérouter , il se mit dans une autre voiture qui alloit d'un autre côté , & de là se rendit dans celui qui étoit le terme de son voyage. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé , il alla pour trouver Bibion dans l'Auberge qu'il avoit choisie. On lui aprit qu'il étoit parti il y avoit six jours , mais qu'on ne sçavoit pas où il étoit allé. Planospe demanda s'il n'avoit point laissé quelques paquets ou balots pour lui être rendus ; on lui répondit qu'il n'étoit resté aucune chose qui lui appartint ; qu'il étoit venu avec peu de hardes , & qu'il étoit sorti avec toutes les mêmes qu'il avoit apportées. On lui ajouta que trois ou quatre jours avant son départ il avoit paru fort embarrassé , mais qu'il ne s'étoit ouvert sur rien , & qu'ainsi

l'on ne pouvoit rien dire de son embarras. Planspe devint lui-même fort embarrassé, quand on lui eut appris l'embarras de Bibion : il se persuada qu'il étoit fourbe lui-même avant que d'avoir commencé à fourber les autres : que ce prétendu ami s'étoit emparé de ses hardes pour s'en servir, & de son sabbat pour en faire à son profit l'usage qui lui étoit destiné. Cependant le soir même du jour qu'il arriva, il reçut plusieurs visites de gens à lui inconnus, c'est-à-dire, de ces gens qui souhaltoient avec tant d'empressement l'arrivée du Prêtre Grec prôné par Bibion. Autre embarras pour lui, puisqu'il manquoit de ce qui lui attiroit ces gens : il se tira pourtant bien d'affaire à leur égard, en les payant d'honnêtetés réciproques, & en ne décidant rien sur ce qu'ils attendoient de son sçavoir faire. Il passa quelques jours, agité de différens mouvemens : tantôt il prenoit dessein d'écrire à Gonin, pour lui apprendre la supercherie qu'il croyoit que Bibion lui avoit faite : tantôt il vouloit partir, pour l'en instruire de bouche : quelquefois il étoit excité à aller chercher son prétendu voleur, en quelque lieu qu'il fût. Chose étonnante ! c'est que durant toutes ces délibérations, il ne lui vint point dans l'esprit de voir le Messager, qui devoit lui tenir compte de ses balots, pour sçavoir si en

effet ils avoient été rendus à leur adresse. Le hazard seul lui inspira le moyen de se donner cet éclaircissement. Dans une conversation qu'il eut un jour avec son hôte, & quelques gens qui logeoient dans la même Auberge, quelqu'un parla d'un vol qu'on avoit fait de tout ce qu'on transportoit par la voiture de ce Messager; il demanda quand ce vol avoit été fait; & comme il lui parut par la réponse donnée à sa question, que c'étoit dans le tems que son équipage devoit être en chemin, il partit sur le champ, pour savoir ce qui en étoit véritablement. Il apprit à n'en point douter, que tout ce qu'il croyoit lui avoir été enlevé par Bibien dans leurs chambres, avoit été volé par d'autres dans le grand chemin. Et parce qu'il ne douta point que ce vol n'eût produit l'embarras dans lequel on lui témoignoit avoir été son ami, & qu'il se persuada aussi, que sans doute il s'étoit transporté à Damouram, pour conférer avec Gonin & lui sur ce qu'ils avoient à faire dans un tel accident, il ne différa point d'écrire à l'un & à l'autre, pour leur demander ce qu'ils lui conseillassent de faire. Mais à peine sa lettre fut partie, que Bibien arrive, & lui confirme ce qu'il avoit appris de la perte de ses hardes. Après bien des lamentations & d'autres tristes expressions qu'on pousse d'ordinaire dans des oc-

casions semblables , ils résolurent de chercher d'autre marchandise pour suppléer à celle qu'ils avoient perduë. Un autre hazard leur fit trouver ce qu'ils cherchoient.

Se promenant une après-dînée dans la campagne , ils remarquerent un endroit dont la terre étoit fort rouge , & dont on tiroit dequoi embellir les parterres , ainsi que l'on en voit quelquefois qui ont cet ornement. Planospe fit convenir à Bibion , qu'ils devoient se servir de cette terre , au lieu des grains de sable , dont nous avons si souvent parlé ; & qu'afin de la déguiser , il suffiroit d'y mêler un peu de cendre. Il lui demanda s'il avoit dit , que son secret consistoit dans des grains de sable , & sur ce qu'il lui répondit que non : “ tant
,, mieux , répliqua Planospe : nous ne de-
,, vons donc point craindre ce change-
,, ment. De plus , avec cette terre & ces
,, cendres , je n'aurai point de mesures à
,, prendre , pour en faire usage. Ces mesu-
res , dont j'ai oublié de parler , consistoient
à publier que ces grains de sable étoient ex-
traordinaires : qu'ils avoient été ramassez
sous une certaine constellation , & apprê-
tez d'une certaine maniere , sans nommer
cette constellation , & sans apprendre quel-
les étoient ces manieres. On le juge , sans
doute , bien ainsi : puisque , s'il n'avoit
pris cette précaution , chacun en auroit

voulu faire l'expérience par soi-même, sans avoir recours à lui. Ils résolurent donc de commercer cette terre, après l'avoir mêlée avec de la cendre, afin de la rendre méconnoissable : & le même jour ils en emportèrent autant qu'ils pûrent, sans que personne s'aperçût qu'ils faisoient cette provision. Les jours suivans ils en amassèrent encore avec de la cendre, mais toujours secrètement : puis ils en mirent ainsi mêlée dans des petits sachets de papier, cachetez chacun avec une inscription dessus, qui marquoit pour combien d'années de rajeunissement ils pouvoient servir : par exemple, sur l'un, pour un an, sur l'autre, pour deux, & ainsi jusqu'à soixante ans ; toujours sur le pied de quatre sols pour chaque année, & enfin sous les mêmes conditions qu'ils s'étoient proposé d'observer dans la distribution des grains de sable. Ils manderent ensuite à Gonin ce changement : & il leur marqua par sa réponse qu'il l'approuvoit.

La marchandise de Planospe étant prête, il la mit en vente, avec un succès qui alloit au delà de celui qu'il avoit espéré, & même aussi heureux qu'il le pouvoit souhaiter ; puisque particulièrement dans les commencemens, à peine avoit-il le loisir de manger, tant il étoit accablé de gens qui demandoient à rajeunir. Que de femmes

qui l'obsédoient ! Que de vieillards qui lui faisoient la cour ! Que de filles de vingt-cinq ans qui le minaudoient ! Que de prudes qui alloient secrètement lui rendre visite , pour obtenir de cette merveilleuse drogue , & à qui il n'en auroit accordé , disoit-il , en particulier & en plaisantant à Bibion , qu'avec une espèce de scrupule , si elle avoit été aussi efficace qu'il le promettoit ; parce qu'elle auroit pu leur faire abandonner leur prudence pour prendre un parti contraire.

Je ne continuerais pas pour le présent le récit de ces intrigues , parce que des raisons d'impression m'engagent , à l'interrompre , & à le différer pour un autre temps : en attendant ce temps , je vais passer à d'autres matières ; bien résolu de remettre sur scène Planolpe & Bibion avec leur terre rouge , & Gonin avec ses divinations.

Fin du premier Livre.

Table des Chapitres du premier Livre:

CHAP. I. **N**aissance imprévue de Maître Gonin. Prodige qui accompagne cette naissance. Un Astrologue & d'autres gens tirent des prognostics de ce prodige, & de quelques autres circonstances qui furent remarquées. Réflexion sur ces prognostics. Comment on faisoit tairo le petit Gonin, quand il croisoit étant dans son berceau. son adresse pour les tours de main. Deux tours de souplesse qu'il inventa. Il trompe de jeunes enfans comme lui d'une manière fort plaisante. Page 1.

CHAP. II. Les progrès que fit Maître Gonin dans l'art d'écrire, étant encore fort jeune. Quelques-unes des preuves qu'il donna de ces progrès. Il se venge avec beaucoup de malignité de la fille de son Maître à écrire, qui lui avoit causé quelque chagrin. Ce que produisit cette vengeance. P. 30.

CHAP. III. Maître Gonin, après s'être rendu habile dans les Langues Grecque & Latine, dans l'Eloquence & dans la Poësie, s'applique pendant quelque tems à l'étude de la Théologie. Ses vûes & ses intentions dans cette étude. Histoire à ce sujet. P. 55.

CHAP. IV. Maître Gonin étudie la Philosophie. En quoi il faisoit consister sa Logique & sa Métaphysique. Son plan de conduite pour gagner les esprits. P. 103.

CHAP. V. Maître Gonin voyant qu'une servante de chez son pere craignoit extrêmement les Esprits, & qu'elle s'imaginait en être continuellement affligée, en prend occasion pour jouer un tres-mauvais tour. P. 124.

CHAP. VI. Maître Gonin se fait ami de deux apothicaires; puis, après avoir trop maltraité leur profession, il se broüille avec eux. Rarités enflées d'apothicaires. Demeurement donné par vengeance. Grand trouble élevé dans la Pharma-

T A B L E.

ois à ce sujet & les manieres occasionnées par ce trouble. Source découverte, dont les eaux étoient salutaires. Adresses pour faire valoir cette source. Maître Gonin vole les fruits d'un jardin qui appartenoit aux deux Apothicaires, & les effraye par une apparition qu'il imagine. P. 157.

CHAP VII. Exactitude de l'Auteur Maître Gonin parle trop librement contre de certaines opinions vulgaires. Quels étoient ses domestiques. Embarras d'un dévot & d'une dévote qui prennent dessein de se marier ensemble. Gonin donne un grand repas à ses plus intimes amis. Un spectre lui apparoît; ses domestiques en prennent occasion pour lui faire des remontrances sur son incrédulité à cet égard. Autre espèce de prodige qui l'étonne. Précautions ridicules que prennent ceux qui craignent les apparitions. Autres persécutions qui tourmentent Maître Gonin. Il prend enfin son parti. P. 195.

CHAP VIII. Maître Gonin, après avoir été long tems, & en plusieurs différentes & bizarres manieres persécuté par des Spectres, des Chantômes & des Revenans, vient enfin aux prises avec eux, & les traite de telle sorte, qu'ils n'osent plus revenir pour le tourmenter. P. 213.

CHAP. IX Maître Gonin prend la résolution de faire la profession de Devin. Il se donne pour associé dans l'exécution de son dessein deux autres fourbes, dont l'un est appelé Bibion, & l'autre Planosse. Celui-ci étant présenté à Gonin, pour être un des compagnons de son intrigue, lui fait un discours qui l'embarrasse. Bibion le tire de cet embarras. Ils se déguisent tous trois pour mieux réussir dans leur projet. Planosse prend pour son rôle le parti de vendre une drogue, qu'il assure avoir la propriété de rajeunir; & cela afin d'aider Gonin à deviner. Quantité de la drogue. P. 232.

Fin de la Table du premier Livre.

LES
TOURS
DE
MAÎTRE GONIN.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez LOUIS RENARD, Marchand
Libraire, derrière la Maison de Ville.

M. DCC. XIII.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1100 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

U.S. DEPT. OF AGRICULTURE



LES TOURS

D E

MAISTRE GONIN.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

La Philosophie morale de Maître Gonin. Il se sert d'un artifice, pour faire connoissance avec un Gentilhomme nommé Lucinor, chez qui un Abbé, qu'on appelloit Doriston, venoit souvent. Portrait de cet Abbé, Gonin prend dessein de le chasser de chez Lucinor. Un Ouvrage de Doriston, intitulé ; le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaisirs de la lecture, donne à Gonin une premiere occasion d'exécuter son dessein. Plusieurs traits curieux tirez de cet ouvrage.

LA Métaphysique de Maître Gonin nous a menez fort loin, par les histoires des esprits, des revenans, & des apparitions, qu'elle nous a fournies.

Tome II, A 6

Nous l'allons à présent considérer par rapport à sa Philosophie morale ; & il faut s'attendre qu'il nous fera faire encore bien du chemin dans cette carrière. Comme cette étude est d'une fort grande étendue, puisqu'elle comprend tout ce que nous devons faire de bien , & tout ce que nous devons éviter de mal, on doit conclure de-là , que la plus grande partie de la vie de mon Heros y doit entrer. Cela étant , il faut donc s'attendre , que je ne le représenterai pas comme un Ecolier qui passe un an ou deux sur des bancs , pour s'instruire des opinions des Philosophes sur la Morale , ainsi qu'il se pratique d'ordinaire ; mais que je le suivrai bien au-de-là , afin de découvrir sa vie morale, pour ainsi dire , & d'en rapporter les traits les plus considérables qui seront venus à ma connoissance , & particulièrement certains tours de souplesses , qui feront le mieux connoître la singularité de ses mœurs ; car ils sont principalement le but de cette histoire.

Avant que d'entrer dans ce détail , je vais donner une très-legere idée de la Philosophie morale , sans pourtant oublier de telle sorte Maître Gonin , qu'on le perde de vûe. Que l'on ne craigne donc pas , que je prétende faire ici un Traité scholastique. A Dieu ne plaise que je tombe dans une telle digression ; je crains trop d'ennuyer

le Lecteur , pour donner dans un tel écart ,
il attend autre chose de moi ; il est donc
de ma bonne foi de ne le point tromper
dans son attente , puisque je lui ai promis
de lui faire présent d'autres choses , que de
Traitez scholastiques. Ce que je vais dire
de la morale , ne sera en quelque maniere,
qu'en chemin faisant pour parler de Maî-
tre Gonin.

La Philosophie morale est celle qui
nous apprend à regler nos mœurs , nous
excitant à prendre le chemin de la vertu ,
& à nous éloigner de celui du vice. C'est
la doctrine des mœurs ; c'est l'art de bien
vivre ; c'est la science du bien & du mal.
Regler nos actions par la raison , voilà
le sujet de cette science ; la felicité en est la
fin. Pour regler ces actions , il faut que
le jugement agisse , & qu'il agisse avec li-
berté ; c'est pourquoi les petits enfans, les
fols, & ceux qui dorment, n'agissant point
raisonnablement, & leur entendement n'é-
tant pas libre , ils ne sont point respon-
sables , & n'ont point à rendre compte de
ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font. Voilà
des principes , dont Gonin étoit parfaite-
ment instruit , mais si bien instruit , qu'il
étoit capable d'en faire des commentaires
également étendus par les interprétations
les plus vastes & par l'érudition la plus
profonde. Il sçavoit si bien son Epictete ,

son Seneque, son Plutarque, & la plupart de ces Philosophes qui se sont rendus celebres par leurs moralitez, que, quand il vouloit, il étoit le plus beau discoureur du monde sur les devoirs des hommes, & sur les moyens de s'en acquiter. On a appelé les Stoïciens des fanfarons de morale; il falloit voir comme il étoit aussi fanfaron sur cette matiere, lors qu'il jugeoit, qu'il étoit necessaire pour ses interêts, qu'il outrât l'idée de la perfection. Il falloit voir aussi le goût qu'il donnoit pour la morale, commode, relâchée & indulgente, quand il ne doutoit point qu'il ne trouvât son compte en la débitant; & il s'acquitoit d'autant plus facilement du débit de celle-cy, qu'elle étoit la plus conforme à son humeur. Mais en casuiste bien entendu, il prenoit bien garde à qui il avoit affaire, afin de ne rien risquer: car quoi qu'il eût toujours bonne fourniture de raisons qui ne manquoient pas d'autoritez, pour appuyer le relâchement, il ne s'adressoit pourtant qu'aux esprits les mieux disposez à recevoir ces raisons. Et certes, il n'en manquoit pas. Est-ce qu'il ne s'en trouve pas dans le monde autant qu'on en veut? A propos de morale relâchée & sévère, on rapporte cette histoire de lui.

Un Gentilhomme appelé Lucinor, af-

tez bien accommodé des biens de la fortune, & qui étoit dans un âge avancé, avoit épousé une jeune femme, nommée Prianne, jolie, & dont il étoit très satisfait, tant par les agrémens de la personne, que par sa sagesse, son application à son ménage, sa douceur, & un sincère & fidèle attachement qu'elle avoit pour lui. Ils vivoient tous deux dans une union parfaite. Un Abbé, appelé Doriston, homme fort enjoué, d'une société commode, aisée & complaisante, parce que c'étoit son naturel d'être de la sorte, leur tenoit fort souvent compagnie; une ancienne amitié entre Lucinor & lui, les avoit liez ensemble: de sorte qu'il ne leur étoit pas possible de passer un jour sans se voir, qu'ils n'envoyassent demander réciproquement des nouvelles l'un de l'autre. Il n'y avoit assurément dans tout ce commerce entre Doriston & Prianne, qu'une amitié détachée entièrement de tout attachement condamnable. Elle aimoit Doriston, comme un ami de son mari, & comme un homme amusant & d'une agréable conversation. Elle étoit si peu mêlée dans le monde, que l'on pouvoit dire qu'elle n'y avoit point de plus grande connoissance, que celle de cet Abbé; & comme elle n'avoit jamais rien remarqué en lui, qui pût être suspect à sa vertu, elle ne se faisoit point de scrupule de lui marquer

quelque attachement ; Lucinor même lui auroit sû mauvais gré , si elle avoit agi d'une autre maniere. On rendoit justice à Doriston , ayant ces sentimens pour lui , & jugeant ainsi de ses intentions , puisqu'on ne pouvoit pas être plus exact qu'il l'étoit , à observer les loix de l'honnêteté , à ne se point déranger des devoirs extérieurs de son état , & à ne donner aucun exemple qui pût mal édifier. On n'avoit jamais entendu mal parler de sa conduite , & ainsi , il falloit qu'elle parût bien reguliere , pour n'être point attaquée par la médifance qui épargne si rarement ce qui lui donne le moins de prise. Il avoit véritablement de la vertu , mais ce n'étoit point de cette vertu sauvage , qui par ses sévérités mal entendues , & ses austerités affligeantes , excite plus à la regarder comme odieuse , qu'à l'aimer comme praticable. Sa sagesse étoit gaye , sans tomber dans ces excès de dissipation , qu'il est difficile d'interpréter favorablement. Enfin il étoit honnête homme , de bonne foi , homme pieux , homme réglé , sans être à charge & incommode , même à ceux qui ne l'étoient pas tant que lui. Il joignoit à sa probité beaucoup d'acquis dans les sciences ; une tres grande partie de son tems étoit employée à la lecture , ou à la composition de quelques ouvrages ; il en avoit

donné plusieurs au public sur grand nombre de differens sujets, qui avoient été fort bien reçûs ; il en fit entr'autres un , dont nous parlerons bien-tôt , qui donna occasion à bien du désordre. Cet homme ayant tant de merite & de si beaux talens, il n'étoit pas étonnant qu'il fût si bien reçu chez Lucinor & Prianne , deux personnes si sages, & dont la reputation étoit si bien établie , que souvent les maris proposoient l'une pour exemple à leurs femmes , & les femmes, l'autre pour exemple à leurs maris.

Gonin qui étoit voisin de Lucinor , & qui tâchoit , par honneur , de faire connoissance avec lui , parvint bien-tôt par son adresse , à ce qu'il souhaittoit. Il ne jugea pas à propos de mandier cette connoissance , mais de l'obtenir seulement comme par hazard. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il en voulût de loin à Prianne ; son cœur n'eût aucune part à son dessein ; je veux dire , pour m'expliquer mieux , que ce ne fût point par quelque un de ces mouvemens qui ressembloit fort à ceux de l'amour , qu'il chercha à se donner entrée dans cette maison. C'étoit seulement pour se procurer une espece de merite dans le monde , en frequentant familièrement deux personnes qui passaient pour en avoir tant ; selon cette pensée d'un Auteur , qui ne lui étoit pas inconnue , qu'on se parfume soit

même , à force de se trouver souvent parmi les parfums. Venons à la conduite qu'il observa , afin de faire cette connoissance. Voici comment il s'y prit.

Lucinor logeoit dans une assez grande maison , qui lui appartenoit , & où il y avoit beaucoup plus de logement qu'il ne lui en falloit ; de sorte qu'il en louoit une partie. Dans le temps que Gonin avoit son projet en tête , passant un jour devant cette maison , il remarqua , qu'il y avoit au dessus de la porte un écriteau , par lequel on avertissoit qu'un des Appartemens étoit à louer. Il trouva d'abord , que c'étoit une occasion favorable , pour lui donner une entrée dans ce logis. Après avoir rôlé dans sa tête differens expédiens pour cela , il s'en tint à celui-cy. Le lendemain à l'heure qu'il jugeoit bien , que le mari & la femme étoient dans leur logis , il y alla : Il se fit annoncer ; son nom & sa personne ne leur étoient pas inconnus , parce qu'étant voisin , ils sçavoient ce qu'il étoit , aussi bien que sa famille , & même ils avoient entendu assez bien parler de lui. Ainsi il fut parfaitement bien reçu , & on lui fit toutes les honnêteté , que les gens qui sçavent bien vivre , ont accoutumé de faire en pareille occasion. Après les complimens d'usage dans une premiere entrevue , & qui furent fort courts , parce que

c'étoit bien moins une visite de ceremonie , qu'une visite d'affaire , il leur dit qu'ayant connu par un écriteau qui étoit au dessus de la porte de leur Maison , qu'il y avoit un appartement à louer , il étoit venu pour le voir , parce qu'un de ses intimes amis , qui étoit à la Campagne , lui avoit écrit , pour le prier de lui en chercher un , que c'étoit un vieil garçon , fort retiré & fort homme de bien. Ils ne manquerent pas de lui répondre , que , quoiqu'ils fussent fort exacts à s'informer de la conduite des gens qui demandoient un logement dans leur maison , il suffisoit pour toutes informations , qu'une personne vint de sa part , & qu'ils étoient persuadés , qu'il n'avoit pour amis intimes que de très-honnêtes gens. Gonin repondit parfaitement honnêteté pour honnêteté. Quelques repliques de part & d'autre le suivirent dans cet ordre du ceremonial. Gonin étoit cependant fort attentif à y mêler quelques traits d'esprit , quelques brillans qui paroissoient couler de source & lui être fort naturels , ce qui commença de persuader que cet homme pouvoit être d'un agréable commerce. Enfin il n'oublia rien dans ce premier abord , de ce qu'il crût pouvoir faire souhaiter de le voir plus d'une fois. Après une petite conversation , on le mena voir l'Appartement , dont il s'agissoit. Il le trouva fort conve-

nable pour son prétendu intime ami , & même il commença de le congratuler sur le bonheur qu'il auroit de se trouver en occasion de faire société avec des personnes de leur considération. Après quelques autres discours de compliment , il dit , qu'il alloit écrire incessamment à son ami , & se retira. Huit jours après , il vint avec une lettre supposée , où on lui témoignoit beaucoup de reconnoissance pour les soins qu'il avoit pris , & où on lui mandoit , qu'il avoit oublié de marquer quel étoit le prix de cet appartement , en effet il n'en avoit point parlé dans sa Lettre , parce qu'il n'en avoit été fait aucune mention dans la première visite. Il l'apprit dans la seconde , & dans cette seconde il se montra si gracieux & si aimable par ses manieres , que Lucinor & Prianne en furent charmez : Il en sortit aussi fort content , & leur promit , qu'il alloit écrire , pour faire sçavoir à son ami ce qu'on exigeoit pour cet appartement. J'oubliois de dire que , la première réponse qu'on fit à la question sur le prix , fut d'assurer Gonin qu'il en étoit le maître ; cependant , à force d'instances , il fut instruit au vrai de ce qu'on prétendoit , deux jours ensuite , Lucinor lui alla rendre visite , pour le remercier de celles qu'il leur avoit faites : Gonin ne manqua pas d'en rendre une autre , & in-

Sensiblement la connoissance se fit , l'amitié se forma jusqu'à manger ensemble , indépendamment du loyer , car il n'en fût plus mention quinze jours après , & cela , parce que Gonin vint avec une autre lettre où son ami lui aprenoit , qu'il s'alloit marier dans le país d'où il lui écrivoit. Les circonstances y étoient si bien rangées , & avoient un air si naturel de vérité , qu'il ne vint point du tout dans l'esprit de Lucinor & de Prianne d'en douter le moins du monde.

Voilà donc Gonin devenu ami familier de ces deux bonnes gens. Il ne fût pas long-tems , sans faire aussi une espece d'amitié avec Doriston , puisque celui-cy venoit presque tous les jours chez nôtre Gentilhomme. Lui & cét Abbé étoient deux caracteres d'esprit , si differens , que peu de temps après s'être connus , ils ne se trouverent point du tout disposez à s'accommoder parfaitement ensemble. Gonin paroissoit à Doriston un homme trop étudié , un homme faux , un homme fort attentif à aller par des souterrains ; aux fins qu'il se proposoit ; & Gonin connoissoit fort bien que Doriston étoit un homme franc , sincere , pénétrant , & ennemi des gens doubles & déguisez. Ils vivoient cependant ensemble , sans donner lieu de soupçonner en eux une telle antipathie. Gonin particu-

liement, pour éloigner ce soupçon, accabloit l'autre de caresses, de civilitez & de complaisances. Ce commerce d'inclinations forcées dura si long-tems, que l'on ne douta point qu'elles ne fussent des plus constantes. Doriston croyoit, qu'il étoit des devoirs de l'honnêteté, de ne point produire au dehors les sentimens peu favorables qu'il avoit de Gonin ; mais Gonin agissoit de son côté, bien moins pour satisfaire à ses devoirs, que pour mieux cacher le dessein qu'il prenoit de le chasser de cette maison aussi tôt que quelque occasion s'en présenteroit, ou qu'il en pourroit faire naître par quelque intrigue de sa façon. En voici une qui se presenta : Elle paroîtra d'abord au Lecteur assurément fort éloignée du succès d'un tel projet : Mais notre fourbe sçaura bien la rapprocher, & en faire usage : On le verra dans la suite.

Un jour qu'ils étoient tous ensemble chez Lucinor, & qu'ils conféroient après un repas d'amis qu'il leur avoit donné (c'étoit un dîné) on parla des sciences, de livres, de lecture : Doriston leur dit, qu'il faisoit un ouvrage exprès pour exciter ceux qui aimoient les Livres, à faire usage de leurs lectures, & à en profiter. On loua ce dessein, & on lui fit des instances si pressantes, pour en voir l'exécution, qu'il consentit d'accorder ce qu'on souhaitoit.

Le lendemain fut pris pour cela. Ils se rassemblèrent, & il leur en lût une très-grande partie. Cet ouvrage étoit intitulé : *Le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaisirs de la lecture*. Voici en quoi consistoit sa construction. Il étoit composé d'un très-grand nombre d'articles : chaque article commençoit par un, ou plusieurs traits curieux, sçavants, ou solides, tirez des meilleurs Auteurs, anciens & modernes, qu'on appelloit *Lecture*, & ensuite suivoient des reflexions de l'Auteur sur ce qu'on venoit de lire, & ces réflexions s'appelloient *Pratique*. Il avoit dessein de pousser cet ouvrage successivement jusqu'à un nombre d'autant de parties, qu'il lui paroîtroit que le public le souhaiteroit. L'Épître dédicatoire, & la Préface même étoient dans ce goût. Je vais donner des échantillons de l'une & de l'autre, & ensuite j'en donnerai du corps de l'ouvrage, étant persuadé qu'on ne sera pas fâché de les trouver ici, & que l'on conviendra même peut-être, qu'il seroit à souhaiter que tout l'ouvrage devint public.

Dans l'Épître dédicatoire, qu'il supposoit être adressée à un riche ignorant.

L E C T U R E I^{re},

Le premier inventeur d'Épître dédicatoire fut un Mendiant,

P R A T I Q U E.

Comme vous êtes fort riche, & très-ménager, sans doute vous frémiriez d'horreur à la vûë d'une Epître dédicatoire qui vous seroit adressée, & qui commenceroit par la lecture que vous venez de faire, si vous ne m'aviez pas demandé l'ouvrage que je vous présente, & si vous ne me connoissiez pas par experience cet esprit de désintéressement, que selon vous, je pousse trop loin, & dont vous m'avez si souvent fait la guerre. Je me flatte donc, que je n'allarme point du tout ici vôtre économie. Cependant, afin qu'aucun soupçon ne puisse vous surprendre dans la suite, & vous rendre mes presens suspects de manducité, je vous prie instamment de vous bien mettre dans l'esprit, que je ne vous demande rien, que je n'attens rien de vôtre libéralité, & que je n'ay point d'autre vûë que de contenter vôtre curiosité, que de lire pour vous, je veux dire, vous apprendre comment je fais usage de mes lectures, & vous faire part des utilitez & des plaisirs que j'en reçois. Avouëz de bonne foy, que jusqu'à présent vous avez bien moins fait état de livres de Litterature, que de ceux de Barrême. Mais enfin, comme vous avez tiré de ceux-cy, à peu près, tout l'avantage que vous en souhai-

tiez , pour acquérir les moyens de vivre à votre aise , & d'en avoir même beaucoup de reste , vous voudriez , dites-vous , entrer un peu dans la connoissance des autres ; & parce que vous êtes d'humeur à ne vouloir point risquer de consommer votre tems dans des inutilitez , vous souhaitez que je vous fasse voir quel profit & quel plaisir on en peut tirer. C'est pour vous donner cette satisfaction, que j'entreprends de vous fournir régulièrement pour tous les jours , des lectures , accompagnées de pratiques des utilitez & des plaisirs qu'on y peut trouver ; & que je me suis procurez à moi-même à leur occasion. Que je me croirois bien récompensé , si j'apprenois , que vous preniez assez de goût à ces Pratiques , pour vouloir à mon exemple , en former aussi à votre tour ! Faites-en l'essai , je vous prie, peut-être réussirez-vous mieux que moi. Il y a assez long-tems que vous comptez , & que vous calculez. Une sixième partie de la journée suffiroit à present, pour l'attention que demande le détail de vos recettes & de vos dépenses. Donnez le reste à la pratique de vos devoirs essentiels, & à l'acquisition de ces connoissances qu'on puise dans les livres , pour éclairer l'esprit , régler le cœur , & même pour réjouir l'un & l'autre.

LECTURE I^{re}.

*Vel munus. donato mihi, vel reddito versus,
Quos hac donavi conditione tibi.*

P R A T I Q U E.

Je vous proteste pour une seconde fois que je ne vous demande rien, quoiqu'il paroisse par cette lecture, que l'usage m'autoriseroit, si j'exigeois, ou du moins si j'attendois de vous quelque récompense. Je dis, que l'usage m'autoriseroit ; parce qu'en effet, rien n'est si ordinaire aux Auteurs, que d'adresser leurs ouvrages à ceux qui peuvent les soulager dans leurs besoins. On dédie à un Evêque, à un Abbé riche en nominations, pour en obtenir un Benefice ; à un homme de Robe, pour gagner son suffrage dans une affaire qu'on s'attend d'avoir bien-tôt sur les bras ; à un Prince, pour en obtenir une pension, ou une place considérable, pour laquelle on se croit très-propre ; à un fameux Partisan, pour attraper quelque Commission ; à un Marchand pour prendre de loin des mesures, de telle sorte qu'on soit habillé, sans être obligé de chercher un argent que l'on sçait bien que l'on ne pourroit pas facilement trouver ; on affecte même de choisir pour le Mécenas de sa dédicace, quelque illustre, dont le credit soit d'une grande étendue.

dans l'esperance que le Libraire , avec qui l'on projette de commercer la copie , comptant sur le grand nombre de ceux qui dépendent de ce Mécenas, & par conséquent sur un prodigieux débit d'exemplaires , donnera volontiers un gros argent, pour ne la pas laisser aller à d'autres. Que d'exemples je pourrois rapporter ici de tous ces manéges ! mais il ne s'agit pas de cela. Il me suffit de vous protester pour la troisieme & dernière fois, que je ne vous demande rien. Je ne vous demande ni benefice , ni suffrage , ni commission , ni pension , ni place , ni habit , ni argent , & ainsi , bien loin de vous défier de mon ouvrage , comme d'une amorce , présentée par un artificieux importun , recevez-le comme un plaisir que je prétens vous faire , sans en exiger aucun retour de reconnoissance , & dont je serai plus que payé , par le plaisir que je me serai fait à moi même en le composant. Vous me surchargerez de grâces & de faveurs , si vous me marquez en être satisfait. Je me persuaderai alors vous être véritablement obligé. Vous voyez , cela étant , que , pour peu que vous croyiez redevable envers moi pour le travail que j'entreprends en vôtre faveur , rien ne vous sera plus facile que de vous acquitter , & de ne me devoir rien.

L E C T U R E I I I e.

Quand je vous donne ou vers ou prose,
 Grand Ministre , je le sçai bien ,
 Je ne vous donne pas grande chose ;
 Mais je ne vous demande rien.

(Le Chevalier d'ACCILLY.)

P R A T I Q U E.

Je vous ai dit , que je ne vous demande rien ; mais je ne vous dirai pas comme d'Accilly à son grand Ministre , que je ne vous donne pas grande chose. Je prétens au contraire vous faire un présent considérable. Quoi ! ne sera-ce pas vous donner grande chose , que de vous faire part, ainsi que j'en ai le dessein , de tant de belles & excellentes pensées tirées des ouvrages des plus celebres Philosophes , Orateurs , Historiens , Grammairiens & Poëtes de l'antiquité & de nôtre tems ? Ne seroit-ce pas faire injure , par exemple , à Platon , à Aristote , à Socrate , à Démocrite , à Epicure , à Lucrece , à Gassendi , à Descartes &c. que de les faire paroître , & de compter pour rien ce qu'ils disent ? Oserois-je traiter de bagatelles tant de traits puisés dans les œuvres de Demosthenes, d'Isocrate , de Cicéron , de Quintilien , de Longin , de Pline &c ? Qui voudroit me pardonner , si j'appellois inutile,

tez tout ce que je vous rapporterai d'Herodote , de Thucydide , de Xenophon , de Polybe , de Diodore , de Plutarque , de Saluste , Cesar , Tite-Live , Quinte-Curce , Tacite , Florus , Suetone ; Justin , &c. Vous conviendrez vous-même de l'estime qu'on doit encore faire de que ce vous lisez d'Homere , d'Euripide , de Sophocle , d'Aristophane , d'Anacreon , de Callimaque , Debion , Moschus , Theocrite , Virgile , Horace , Juvenal , Perse , Ovide , Plaute , Terence , Martial , Propertius , Catulle , Tibulle , Ausone , &c. Quel plaisir n'aurez-vous pas (car je m'attens que vous prendrez veritablement goût à ce que je vous prepare) quel plaisir , dis je , n'aurez vous pas à trouver tant de pensées , vives , fortes , solides , judicieuses , d'Epictete , de Marc-Antonin , de Senèque , de Boëce &c. Enfin vous aurez , ou je serois bien trompé , un plaisir très-sensible en lisant ce que nous donnent tous les jours tous nos illustres Auteurs vivans qui enrichissent la Republique des Lettres de plusieurs ouvrages , dont je vous presenterai grand nombre d'échantillons.

Quand même vous n'auriez que ce qui vous viendra de là part de ces grands Hommes , j'ose prétendre que vous ne pourrez jamais trop estimer mon present. Je ne parle point de ce qui viendra de moi ,

Je veux dire , des Pratiques qui suivront les Lectures ; car je ne suis pas d'humeur à en dire du mal , puisque je n'ai eu rien moins que l'intention de mal faire. Il ne me conviendrait pas aussi d'en dire du bien, j'aurois trop de reproches à soutenir, si ce n'est de vous , ce seroit assurément de ces esprits mal endurens , pointilleux & critiques de profession , qui s'accrochent à tout pour invectiver contre les Auteurs. Ils ne trouveront peut-être que trop de sujets sur lesquels ils pourront mordre , sans que je leur en donne encore matière , en montrant de l'estime pour ce que j'aurai produit. Le plus raisonnable parti que j'ai donc à prendre , c'est de m'abandonner à votre jugement , & au leur , me réservant pourtant le droit d'en appeler , si l'on me rend trop d'injustice. Je crois cependant , qu'il m'est permis de vous assurer, que j'ai fait de mon mieux ; car j'ai travaillé du moins autant pour moy que pour vous. Et je puis vous ajouter, que je me suis parfaitement bien trouvé de mon travail, tant par l'agrément de cette occupation , que par plusieurs avantages qui ne contribuent pas peu à néglier, à fortifier , à tranquiliser ceux qui , comme moi , se proposent une solide utilité dans leurs lectures.

LECTURE I. Vc.

Quelqu'un a dit à son Mécenas , qu'il

n'a pour motif de son Epître dédicatoire, que l'imitation des anciens, qui ne laissoient point sortir de leurs ports un vaisseau, qui n'eût sa sauve-garde. Et un autre a fait cette réflexion là-dessus. C'est que comme la sauve-garde ne garantit pas du naufrage, aussi le nom du Mécenas n'empêche pas le Livre de se briser contre l'écueil de l'envie, de la prévention, ou de la critique.

P R A T I Q U E.

Vous croyez bien que je ne fonde pas le succès du Livre que je vous dédie, sur des égards que le public aura pour vous, puisque je tais votre nom, & que je ferai en sorte qu'on ne sçache point du tout à qui je m'adresse. Je suis si persuadé qu'en cette matière le public ne se soucie pas assez des Patrons, pour estimer en leur considération aveuglément ce qui les loue, & ce qu'ils favorisent, que je n'affecterai point de vous faire connoître, quelque idée que je me forme de votre credit. Toutefois, à vous dire la vérité, je ne m'obstiner ois pas à taire votre nom, si j'avois lieu de m'attendre, qu'ainsi qu'il se pratique quelquefois, vous voulussiez bien pour étendre votre réputation, faire acheter à vos dépens & secrettement grand nombre d'exemplaires d'un ouvrage dont vous vous flat-

teriez d'être honoré, parce qu'il seroit mis, sous vôtre protection. Sur ce pied, je vous nommerai tant qu'il vous plaira. Le Libraire apparemment y consentira volontiers, puisqu'il y trouvera du gain, ce qui est la principale affaire. Quant à moi, je vous garderai fidèlement le secret sur cet obligeant artifice, dont vous vous ferez servi, pour lui faire du plaisir en vous en faisant à vous-même.

L E C T U R E Ve.

Un Auteur ayant dédié un Livre de la Justice à Alexandre le Grand, au plus fort de ses conquestes; cela est fort mal-à-propos, dit ce Prince, dans un tems où je prens le bien d'autrui.

P R A T I Q U E.

Alexandre recevoit apparemment le Livre qu'on lui dédioit, & où l'on traitoit d'une vertu qui apprend à rendre à chacun ce qui lui appartient, & à ne faire tort à personne, comme une remontrance adroite sur l'injustice qu'il exerçoit en s'emparant de tant de païs & de régions, sur lesquelles il n'avoit point d'autre droit, que celui qu'il prétendoit estre dû à son ambition; Il s'ensuit de là, que les loüanges outrées ne sont pas toujours aussi condamnables qu'on le pense; celui qui les donne, peut

les justifier par l'intention de faire rentrer la personne qu'il loue , dans son devoir ; en ventant le bien qu'elle ne fait pas , il peut l'exciter à le faire ; le Mécenas qui les reçoit , se voyant applaudi par une perfection qui lui manque , peut en rougir , & par conséquent , tâcher de se tirer de la honte qu'il se fait à lui-même : quant au public , rarement en devient-il la dupe ; & ainsi , ces circonstances supposées , & qui ne sont pas assurément impossibles , je ne vois point à qui les louanges puissent alors faire tort , & quel dommage elles puissent produire. N'est-il pas vrai , que , si je vous faisois ici l'éloge du détachement des richesses , & si je vous disois ensuite , pour vous louer , que vous les méprisez , que vous les regardez comme des biens dangereux ; que vous ne vous mettez point en peine d'en acquérir ; que la conservation de celles que vous possédez , vous est indifférente : que si elles vous étoient enlevées , vous n'en auriez pas le moindre chagrin : n'est-il pas vrai , dis-je , que vous seriez persuadé , que je ne le croirois pas , que le public ne le croiroit pas non plus , & que vous n'en croiriez rien vous-même ? Qui est-ce donc qui seroit trompé , il est vrai qu'on ne se rend pas toujours à soi-même cette justice , mais je soupçonne , que souvent on se la rend plus qu'on ne le fait paroître , & qu'ainsi

il y a des exceptions. Si l'on ne se rend pas, & si l'on n'en profite pas toujours, après se l'être renduë, c'est que, par un défaut general, quoi qu'on pense juste, on n'agit pas toujours aussi justement qu'on pense.

L E C T U R E V I e.

Il ne faut dédier ses Livres qu'à ses amis.

P R A T I Q U E.

Je me flatte de suivre ici l'avis qu'on vient de donner, puisque j'ai lieu de croire, que vous m'êtes un véritable ami, & que vous ne doutez pas que je ne vous le sois réciproquement. Le conseil de cette lecture est très-judicieux. N'est-il pas plus raisonnable d'offrir à ce qu'on aime, ce qu'on aime le plus de soi-même, je veux dire les productions de son esprit, que de les aller présenter à un homme, dont à peine est-on connu, qu'on n'approche qu'avec cérémonie, qu'on ne peut regarder que de bas en haut, & qui tout au plus reçoit le présent qu'on lui fait, comme un tribut, bien loin de le recevoir comme une faveur ? Quelles peines n'a-t-on pas quelquefois pour obtenir la permission de lui dédier un ouvrage ! quelles consultations ne sont pas nécessaires, pour ne
rien

rien dire qui puisse blesser la délicatesse du Mécenas ! quelles circonspections pour le lui présenter ! quelles attentions pour marquer beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a bien voulu le recevoir. ! je n'ai pas besoin de tout cela. Vous me connoissez , ou plutôt nous nous connoissons il y a long-tems. Les géhenues & les incommoditez du ceremonial ne sont point en usage entre nous. Nous nous regardons l'un & l'autre de plein pied. Vous n'exigez de moi point d'autre tribut , que celui que l'amitié demande , & que j'ai aussi droit d'exiger de vous. Pourquoi vous aurois-je demandé permission de vous dédier mes ouvrages ; Est-ce que tout ce que j'ai ne vous appartient pas ; je me persuade même que tout ce que vous avez , m'appartient ; & si je vous ai dit cy-devant tant de fois , que pour n'allarmer point vôtre économie , je ne vous demandois rien , c'étoit par une saillie de reflexion , qui avoit plus de rapport aux vûes intéressées de la plû part des faiseurs d'Epîtres dédicatoires , qu'à une crainte que j'eusse véritablement de vous donner occasion de défiance , & de me rendre suspect. Il n'est pas , je croi , nécessaire , que je me justifie là-dessus ; j'aurois bien plus besoin de justification pour la liberté avec laquelle j'ai parlé, si j'avois affaire à un autre qu'à vous.

Mais comme nous sommes dans l'habitude de nous dire franchement nos veritez l'un à l'autre , je n'ai pas jugé à propos d'aller pour cela aux consultations. Notre amitié est trop forte , pour estre sujette à ces délicatesses , qu'il faut traiter toujours avec de grands ménagemens ; aussi n'ai-je point gardé de circonspections , pour vous présenter mon Ouvrage, & ne vous ferai-je aucun remerciement , quand vous l'aurez reçu. S'il vous est aussi utile qu'à moi , vous prendrez , s'il vous plaît la peine de me remercier vous-même. *Dans la Preface.*

LECTURE VIIe.

Celui qui écrit, se donne bien des Juges,
Qui scribit, multos sumit iudices. [Saint
Jerôme.]

P R A T I Q U E.

A combien de sortes de Juges ne se livre-t'on pas , quand on se met par un Livre à la merci du public ! Il est hûreux pour l'avantage de la Republique des Lettres , de ce que l'on fait rarement cette reflexion : car si on la faisoit toujours , cette Republique qui d'ailleurs n'est pas des mieux entretenüe , parce qu'on ne lui donne presque que des viandes réchauffées , que de vieux mets déguisez en différentes saulees, tom-

seroit enfin dans l'inanition ; puisqu'on ne voudroit plus lui rien donner du tout. En effet , qui auroit la hardiesse de s'abandonner à la discretion de tant de Juges , ou sévères à l'excez , ou sujets à prévention , ou ignorans , ou mal intentionnez , envieux , mordans , opiniâtres ? On s'étonnera , sans doute , de ce qu'après avoir fait cette reflexion , j'ose cependant entreprendre de m'exposer à la sévérité excessive , à la prévention , à l'ignorance , à la malignité , à l'envie , à l'opiniâtreté de ces Juges. On ne manquera pas de soupçonner , qu'il faut , ou que j'aye assez de présomption pour me flatter , que mon Ouvrage sera excellent , & generalement bien reçu , ou que je m'attende , que par consideration pour moy , on me ménagera plus que tous les autres. Je proteste , que je me rends tout-à fait justice , & qu'ainsi je suis très-éloigné d'avoir l'une & l'autre opinion. Voici ce qui m'excite à me livrer au public. J'ai une si forte intention de lui être utile , & de lui faire plaisir , que pour la satisfaire autant qu'il dépend de moy , j'aime mieux hazarder ma réputation , que de ne rien faire du tout. Je prie le Lecteur de me rendre aussi justice , & pour cela de remarquer une preuve de défiance où je suis de moi-même ; c'est qu'afin de me soutenir , je m'appuye

d'abord sur les plus grands hommes que nous ayons ; je veux parler des leçons qui précèdent mes pratiques. J'ajoute , que malgré la plus sévère critique , on sera obligé de convenir , qu'à peu près , le tiers de ces ouvrages doit passer pour excellent. Je ne négligerai rien , pour que le reste soit du moins supportable. Si l'on veut absolument être mécontent , je me consolerais par les fruits que j'ai tirez de mon travail avant que d'en faire part aux autres.

L E C T U R E V I I I e.

Dans un siècle aussi éclairé, & aussi critique que le nôtre, on s'humilie dès qu'on se déclare Auteur.

P R A T I Q U E ,

Je viens de dire , que l'on a à craindre les Juges excessivement sévères , ignorans , envieux , mordans , mal intentionnez , opiniâtres ; mais il y en a d'autres , qui sont également rigides & respectables , & devant qui on doit apprehender aussi de paroître ; ce sont les véritables sçavans , ces sçavans qui joignant à des connoissances fort profondes & fort étendues , la solidité de l'esprit , la justesse du discernement , la vivacité de la pénétration , sont tels , que le bon , ni le mauvais ne leur peuvent échaper. Il faut pour :

tant reconnoître , qu'ils ne sont pas si formidables que les autres ; ils savent par expérience, combien il est difficile d'exceller , c'est pourquoi ils ont plus de disposition à pardonner ; ils ne condamnent pas absolument ceux qui ne sont pas arrivez à la perfection ; ils tiennent compte des efforts qu'on fait pour y parvenir ; ils ne sont pas comme tant d'autres , assez injustes , pour rejeter entierement un ouvrage , parce qu'ils y auront trouvé quelques fautes grammaticales , quelque défaut d'exactitude , quelque obscurité dans l'expression. A la vûe de tels Juges , on a raison de s'humilier ; mais on a aussi sujet de s'animer , de ne se pas rebuter , de s'enhardir. Qu'on ne trouve donc pas étrange , que faisant ces attentions ; j'ose rendre publics les Ouvrages qu'on va lire.

L E C T U R E I X e.

Nous prenons en garde les opinions & sçavoir d'autrui , & puis c'est tout , il les faut faire nôtres. Nous ressemblons proprement à celui qui ayant besoin de feu , en iroit querir chez son voisin , & y en ayant trouvé un beau & grand , s'arrêteroit-là à se chauffer , sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande , si elle ne se digere , si elle ne se transforme en

nous, si elle ne nous augmente & fortifie ; (*Essais de Montaigne. Liv. 12. Chap. 24.*)

Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrôle & n'étudie que moi ; & si j'étudie autre chose, c'est pour soudain la coucher sur moi, ou en moi, pour mieux dire. [*Ibid. ch. 6.*]

De s'amuser à soi, il leur semble, que c'est se plaire en soi : & se hanter & pratiquer, que c'est se trop cherir. [*Ibid.*]

P R A T I Q U E.

Il n'y a rien de plus convenable, pour exprimer mon dessein, que ce qu'on vient d'apprendre de Montaigne dans cette lecture. En effet, je n'ai point d'autre vûe dans l'usage des Livres, que de profiter de ce que je lis, de m'en nourrir, de m'en fortifier l'esprit. Si je lis, par exemple, le Traité de la clemence de Seneque, c'est afin de me rendre doux, humain, patient. J'ai lû autrefois, seulement avec plaisir, des Traitez sur les défauts des autres ; à present je me les represente comme un miroir, où je tâche de découvrir les miens, afin de les détruire. Quand dans des Portraits écrits avec esprit, j'en trouvois de ridicules, je riois en moi-même de ceux que je m'imaginois en être

les originaux ; aujourd'hui je m'applique à examiner si je ne suis point du nombre de ces ridicules dont je me moquois. Que j'ai vanté souvent certains Livres qui traitoient de la connoissance de soi-même ! J'avois de bonne foy , qu'à force d'en dire du bien , il me sembloit , que j'avois quelque petite part dans ces Ouvrages. C'est une espee de vanité qui m'étoit alors imperceptible ; si bien des gens étoient d'aussi bonne foy que moy , ils en diroient autant à propos des éloges qu'ils font de ce qu'ils estiment. Depuis que je me fais une habitude de chercher une véritable utilité dans les Livres, je connois cette vanité ; & quant à la lecture des Ouvrages , où il s'agit de la connoissance de soi-même , au lieu de faire comme autrefois , seulement attention sur les hommes en général , je rappelle tout à moi en particulier ; & en tâchant de sçavoir ce que je suis , je m'étudie en même tems à m'instruire de ce que je dois être : car enfin , le principal fruit que nous devons tirer de la connoissance de ce que nous sommes , c'est de détruire en nous ce qui n'y doit pas être , & d'acquiescer ce qui y manque. Qu'on ne me dise point, pour me faire une mauvaise querelle, qu'il entre de la vanité dans l'exposition que je donne de mon application à faire un bon usage de mes

lectures, comme si je voulois persuader par une adroite insinuation, que puisque je travaille avec tant d'attention à me perfectionner, je suis moins imparfait que l'ordinaire des hommes. Je déclare qu'il est seulement certain, que je tâche de me corriger ? je ne suis responsable que de cette déclaration. Quant à sçavoir si je me corrige en effet, je ne l'assurerais pas avec la même fermeté. Du moins est-il très-vrai, que si je ne réussis point, ce n'est pas la faute des moyens que je reconnois bons pour cela, & que je propose comme tels aux autres. Je puis encore assurer, que dans tous ces retours que je fais sur moi-même à l'occasion de ce que je lis, il m'arrive presque toujours, d'être si mécontent de ce que j'y découvre, que je me dirois volontiers des injures. Assurément ces sortes de découvertes ne disposent pas à l'orgueil.

L E C T U R E Xc.

Mon plus grand plaisir est de m'instruire, pour instruire les autres. [*Seneque, Lettre 6. n. 2.*]

Il faut écrire pour l'ame, & non les oreilles. [*Id. Lettre 100.*]

P R A T I Q U E.

J'ai déjà dit souvent, que je travaille au

tant pour les autres que pour moi, qu'il seroit inutile de le repeter ici avec quelque étendue, quoique cette lecture m'en donne occasion. J'ajouterais seulement, que je tends beaucoup plus à nourrir l'esprit de reflexions qui lui puissent estre utiles pour sa conduite, qu'à chatoüiller son goût, pour ainsi dire, par des mots choisis, & par des expressions fort étudiées. Je ne prétends pas pourtant m'éloigner si fort de cette délicatesse, que je puisse tomber dans la rudesse & la grossièreté. En écrivant, je me donne à peu près, la même liberté qu'il est permis de prendre, quand on est en conversation avec les honnêtes gens. Il suffit ce me semble, lorsqu'on y discourt, de se faire facilement entendre; mais de telle sorte, qu'on prenne garde que la maniere dont on parle, n'ait rien qui rende ce qu'on dit, désagréable à ceux qui écoutent.

L E C T U R E X I e.

Aucuns Livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux.
[Preface de Montagne.]

Pro captu Lectoris habent sua fata libelli.

P R A T I Q U E.

La destinée des livres dépend, dit-on,

de la portée , de la capacité , de la disposition d'esprit de ceux qui les lisent. Ne dois-je pas craindre pour la fortune de celui-ci , puisqu'il s'y agit de tirer de l'utilité des lectures qu'on fait. Car il y a bien plus de gens qui cherchent l'agréable , que l'utile. Quant à la portée , & à la capacité qui sont nécessaires aux Lecteurs pour comprendre ce qu'ils lisent , il n'en faudra pas beaucoup ici : je n'y présente point de ces abstractions purement métaphysiques qui exigent trop de contention , pour qu'on y puisse prendre plaisir. Ainsi , c'est la disposition de l'esprit , que j'ai le plus à apprehender. J'espère pourtant , que comme on y traitera d'un grand nombre de différents sujets , une telle variété pourra contenter tout le monde. Si je donne ce que je promets , je veux dire , des *pratiques , des utilitez & des plaisirs de la lecture* , ceux qui aiment à s'instruire , & ceux qui ne demandent qu'à se récréer , auront donc de quoi se satisfaire : il ne s'agit par conséquent que de tenir ma promesse : c'est à quoi je travaillerai de mon mieux.

LECTURE XI^e.

Donnon fait vendre ses Ouvrages ,
 Qui ne sont faits que pour les sages ;
 Tout en est beau , tout en est grand :
 Mais je plains celui qui les vend.

(d'Acuilby.)

P R A T I Q U E.

Promettre, comme je fais, de l'utilité & du plaisir, c'est donner en peu de mots une grande idée d'un Ouvrage. Si l'on ne trouve pas ce que je promets, quel chagrin pour ce Libraire! quelle confusion pour moi! voilà pourtant à quoi j'ose m'exposer. Mais enfin, le dessein est pris, j'en commence l'exécution: continuons au hasard de tout ce qui pourra en arriver.

L E C T U R E X I I I.

*Laudas, Gaure, nihil, reprehendis cuncta, videto
Ne placeas nulli, dum tibi nemo placeat,*

P R A T I Q U E.

S'il arrive qu'il n'y ait que des *Gaures* qui lisent cet Ouvrage, c'est-à-dire, de ces gens à qui tout déplaît, qui ne peuvent rien approuver, qui se font une étude, honorable selon eux, de remarquer des défauts dans les autres, afin de les couvrir de confusion, je serai fort à plaindre mais il me vient à propos de ceci, dans l'esprit, de me faire à moi-même une petite remontrance, & je ne doute point que bien d'autres ne me la fissent, si je les consultois là dessus. La voici. Puisque je prévois, qu'il est si dangereux de s'exposer au public, qu'il est si difficile

de le contenter , qu'il y a tant de critiques & de satyres à craindre , pourquoi veux-je donc courir ce hazard ? Quelle nécessité y a-t'il que je le coure ? Il faut que je donne de bonnes raisons pour répondre à ceci, ou que je ne-m'expose point. Comme j'ai absolument dessein de m'exposer , je ne ferai plus d'attention sur les dangers , & il n'en sera plus parlé. Il y a bien des Auteurs qui auroient beaucoup mieux fait d'avouer franchement comme moi , qu'ils avoient absolument dessein de courir de pareils dangers , que de donner , ainsi qu'il leur est arrivé , de méchantes raisons , pour se justifier à cet égard. De bonne foi , ne devoit-on pas compter ma sincérité pour quelque chose , puisqu'il est si rare d'en trouver une semblable.

L E C T U R E X I V e.

Je dis vrai , non pas tout mon saoul ; mais autant que je l'ose dire, & l'ose un peu plus en vieillissant. *Mont. liv. 3. ch. 2.*

Je dis librement mon avis de toutes choses , voire de celles qui surpassent à l'avanture ma suffisance, & que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction. Ce que j'en opine , c'est aussi pour déclarer la mesure de vûë , non la mesure des choses. *Id. liv. 2. ch. 10.*

Quid putem , non quid contendam ponam ;

hominis enim est hac opinari, dei scire. Xenophanes Colophonien.

Rara temporum felicitas, in quibus sentire qua velis, & qua sentias dicere licet, Tacite.

P R A T I Q U E.

La vérité doit toujours être le fondement de tout ce qu'on dit & de tout ce qu'on écrit : mais il n'est pas toujours facile de l'attraper, cette vérité ; elle a souvent échappé à tel qui la croyoit tenir. Tous ces différens sentimens qui causent tant de dissertations & de disputes, en sont autant de preuves : Car enfin, il faut que de deux partis qui opinent différemment, il n'y en ait qu'un chez qui elle se trouve : Mais qu'il arrive souvent, que ni l'un ni l'autre ne la possède ! Je conclus de ce petit prélude, que je n'écrirai rien qui ne soit véritable, ou du moins, que je ne le croye tel. Je ne dirai pourtant pas tout ce que je croirai vrai ; souvent des raisons de charité, de bienfaisance, de prudence, de politique, ne le permettent pas. La vérité se doit cacher alors : Il seroit trop dangereux de la faire paroître : Elle auroit même sujet de se plaindre de ce qu'on la produiroit si mal-à-propos. Mais il faut en même-temps se bien donner de garde de substituer en sa place le mensonge : Il vaut mieux se taire, & c'est dans cette circonspection,

que je prendrai parti , quelque prétexte qui s'y oppose.

LECTURE X Ve.

Le vulgaire blâme Montagne d'avoir parlé de soi-même , & ne le loue pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public , ni de la plus méritoire vérité de toutes, celle qu'on dit de soi pleinement & sincèrement. Il n'ajoute pas aussi , que ceux qui le rabroient le plus après, ment de nous avoir donné sa peinture , osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur. *Preface sur Montagne.*

P R A T I Q U E.

Comme je parlerai souvent de moi , on ne me blâmera donc pas moins que Montagne : je me consolerois , si je donnois autant que lui , sujet d'être loué. Quoi qu'il en soit, je ne puis me résoudre à convenir , qu'il soit blâmable de parler de soi , quand on avoue sincèrement ces défauts. Quelles raisons peut avoir ce vulgaire qui y trouve à redire ? La plus forte, à ce qui me paroît , c'est qu'il est si difficile & si rare d'observer cette conduite , qu'il y a en cela une espèce d'indiscrétion & une apparence de vanité , de faire ce que presque personne n'oseroit entreprendre. Mais est-ce véritablement

une indiscretion, que de confesser ses défauts ? s'en seroit assurément une de révéler ceux des autres. Il semble pourtant, qu'on veuille traiter de même l'un & l'autre conduite, quoiqu'il y ait bien de la différence entr'elles. Quant à la vanité, elle m'échappe dans cette occasion, je ne la puis découvrir. Si elle étoit dans mon intention, je la remarquerois, sans doute beaucoup mieux que ceux qui en veulent juger. Le Lecteur voudra bien apparemment me permettre de chercher cette vanité dans un petit détail que je vais lui faire. Supposons par exemple, que je reconnoisse & que je publie, que j'ai déclaré à N. . . . mon sentiment, sans examiner combien il m'étoit important de ne lui pas faire cette confidence ; que dans la chaleur d'une dispute, je n'ai pas gardé la moderation que la bien-séance demandoit ; qu'étant de mauvaise humeur, sans sçavoir pourquoi, j'ai gardé le silence dans une conversation bien moins par discretion, que par chagrin ; que trop d'indifférence & de paresse, m'ont causé du dommage dans une affaire qu'il étoit également de la raison & de mon intérêt de soutenir avec constance & avec ardeur. Je ne veux pas continuer davantage ce détail ; car il ressemble si fort à une confession auriculaire, que l'on ne manque

roit pas d'en plaisanter. Voyons-y donc ; où est cette vanité , je ne la découvre point quelques efforts que je fasse , quelques soins que j'apporte , pour ne rien entendre de tout ce que l'amour propre me peut suggerer. Je vois au contraire , que je m'accuserois de fautes , dont la Confession m'humilieroit , parce qu'elle pourroit donner une mauvaise idée de moi. A la vérité , j'y pourrois avoir une intention. Mais je ne pense pas , qu'on la pût légitimement condamner. Je pourrois , dis-je , raisonner de la sorte : Si je déclare , que je suis tombé dans une telle faute , je dois m'attendre , qu'on fera attention sur mes démarches , pour voir si je n'y retombe point : Je craindrai cette attention , c'est pourquoi je prendrai d'autant plus exactement des mesures , pour éviter la rechûte qu'il ne me seroit pas facile de me cacher , & que je me gâteroïis tout-à-fait dans l'esprit de ceux qui en auroient connoissance. Ce raisonnement est-il blâmable ? La pratique qu'il produiroit , seroit-elle criminelle ?

L E C T U R E X V I e.

Les Rhodiens ne faisoient rien autre chose , que changer la tête des vieilles Statues de leur Ville , & leur en donner une nouvelle , autant de fois que , pour

honorer la mémoire de quelqu'un , ils ordonnoient que sa représentation seroit mise en public. Les plagiaires pratiquent à peu près la même chose , en mettant leur nom sur un travail étranger.

P R A T I Q U E .

Et moi je mets à la tête un travail étranger , ensuite le mien , conduite bien éloignée de celle des plagiaires , & que j'observerai toujours le plus exactement qu'il me sera possible. Je ne prendrai rien à personne , sans le déclarer , & si , sans que j'aye fait aucune déclaration , l'on trouve , dans ce que je donnerai de moi , quelque chose qui ait été écrite ou dite par un autre , c'est parce que , je ne me serai pas souvenu de l'avoir vûë , ou de l'avoir ouïe dire , ou bien , parce qu'il peut arriver que les idées , les pensées , les raisonnemens se ressemblent , sans que ceux qui les produisent , se les soient dérobez. Cette précaution que je prens , afin qu'on ne m'accuse pas d'être plagiaire , ne me sera peut-être pas avantageuse , dans la persuasion où l'on pourra être , qu'affectant trop de ne pas imiter , je serai un mauvais original. Il n'est pas impossible que cela n'arrive. En tout cas , n'arrive-t'il pas aussi quelque fois , que les choses extraordinaires , quoiqu'imp parfaites , ne laissent pas

de donner je ne ſçai quelle ſatisfaction par leur rareté ; Voila ma dernière reſſource ; à la bonne heure , ſi je m'en trouve bien.

L E C T U R E X V I I e.

Il devroit y avoir quelque coërcition de Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y a contre les vagabons & fainçans : on banniroit des mains de notre peuple & moi & cent autres. Ce n'eſt pas moquerie , l'écrivainerie ſemble être quelque ſymptôme d'un ſiècle débordé.
Mont. lib. 3. ch. 9.

Le Titien , après avoir fait ſur la muraille du haut de l'Autel *Salvatore* de Veniſe, une peinture qui repreſente l'Annonciation , mit au deſſous ces mots : *Tizianus fecit , fecit* : pour marquer , qu'il croyoit ſon Ouvrage parfait.

P R A T I Q U E.

Il eſt vrai, qu'on écrit beaucoup ; que les Livres ſe multiplient de plus en plus , ſans que pour cela , on en devienne véritablement plus habiles; qu'ils conſiſtent la plupart dans de continuelles repetitions: que l'on travaille autant ſur les Livres que ſur d'autres ſujets: qu'il y en a un grand nombre qui ne contiennent que des inutilitez : que les uns ſont mal écrits : qu'on raisonne mal dans les autres , & qu'il n'y en a

Que trop qui attaquent la Religion , qui insultent la vertu , qui détruisent les reputations les mieux établies, qui fomentent les mécontentemens, & qui corrompent les mœurs. Qu'on fasse la guerre à ces cinq derniers ; qu'on ordonne de sévères punitions contre ceux qui les composent & qui les publient, à la bonne heure, cela est nécessaire on ne peut trop travailler à les détruire. Quant aux autres , quoi qu'inutiles , qu'on les laisse ; car enfin , il faut que tout le monde vive. Que feroient tant de pauvres Auteurs , tant de Libraires & tous ceux que la littérature bonne ou mauvaise fait subsister, si l'on ne vouloit souffrir que l'excellent ; Si l'on détruit ce commerce tel qu'on le voit à présent, qu'on détruise donc aussi celui qui fait débiter tous les jours tant d'autres inutilitez ; qu'on ferme les boutiques où l'on vend presque au poids de l'or tous ces bijoux, à qui la nouveauté donne cours , que la mode introduit & autorise , que la fantaisie recherche , & dont la plus grande utilité consiste dans le plaisir de les montrer à ceux qui n'en peuvent avoir , ou qui n'en ont point de pareils ; tous ces ornemens & toutes ces parures qu'un ridicule orgueil fait ambitionner , qui font méconnoître l'état des personnes qui les portent , & qui font qu'elles-mêmes

se méconnoissent ; toutes ces friandises qui flatent la délicatesse aux dépens de la santé ; & tout cela à la ruine des familles , en ce que souvent elles sont réduites à manquer du nécessaire , parce qu'on y a trop dépensé à ces superfluités. On va dire , sans doute , que si je parle en faveur des Livres inutiles , c'est que je me défie de celui que je présente , & que je crains qu'il ne fût sujet aux loix de la suppression si l'on en établissoit. Cela peut être , je puis bien le craindre , puisque Montagne même , à qui je n'ai pas la hardiesse de me comparer , s'attendoit , qu'alors *on le banniroit des mains du peuple , lui & cent autres*. Si l'on établit ces loix , je n'en aurai , je proteste , pas le moindre chagrin , je m'en consolerais avec une infinité d'autres qui auront le même sort ; & nous nous en consolerons tous ensemble , en nous persuadant qu'on nous aura fait injustice. Les plus mauvais Auteurs feront le plus de bruit , & crièront le plus haut pour se plaindre. Enfin , comme il n'y en a pas un qui ne se flatte d'avoir sujet autant que le Titien , de soutenir par un *fecit* répété , que son ouvrage est parfait ; il n'y en aura pas un aussi , qui ne se fasse un plaisir d'investiver contre le goût du public ; parce qu'il n'aura pas voulu le goûter. A dire vrai , je ne crois pas , qu'on établisse

des loix avec autant d'étendue, que je prétends qu'on leur en doit donner ; trop de gens sont interessez contre, pour le souhaiter, pour le permettre, pour l'entreprendre. Et ainsi, disons donc, à propos des Livres qui font le principal sujet de cette reflexion, que puisqu'il est si difficile d'en arrêter le cours, qu'il n'y a qu'à les laisser passer. Si nous en retenons quelques-uns, parce qu'ils nous paroissent le meriter ; louions ce qu'ils contiendront de bon, excusons ce qui nous semblera mauvais, j'entends un *mauvais*, qui ne soit contraire, ni à la Religion, ni à l'Erat, ni aux bonnes mœurs. Tâchons enfin, de tirer quelque profit de tous.

Dans le corps de l'Ouvrage.

L E C T U R E . X V I I I e.

C'est grand cas, que les choses en soient là en nôtre siècle, que la Philosophie soit jusqu'aux gens d'entendement, un nom vain & phantastique, qui se trouve de nul usage & de nul prix, par opinion & par effet. Je crois que ces ergotismes en sont cause, qui en ont saisi les avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage refroigné, sourcilieux & terrible. Qui me la masquée de ce faux visage pâle & hideux ; Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjouié ;

& à peu que je ne dise folâtrer. Elle prêche que fête & bon tems ! une mine triste & transie ; montre, que ce n'est pas-là son gîte. *Mont. lib. 1. chap. 25.*

C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe Βάλλω a un double ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χείρων & Βέλλιον & des superlatifs χείριστον & Βέλλιστον qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur science ; mais quant aux discours de la Philosophie, ils ont accoustumé d'égayer & de réjouir ceux qui les traitent non les renfrogner & contrister. *Ibid.*

La plus expresse marque de la sagesse, c'est une éjouïssance constante : son état est comme des choses au dessus de la Lune, toujours serain, c'est *Baraco* & *Baralipton* qui rendent leurs suppôts ainsi orottez & enfumez. Ce n'est pas elle, ils ne la connoissent que par ouï-dire. *Ibid.*

J'aime une sagesse gaye & civile, & fuis l'âpreté des mœurs & l'austerité ; ayant pour suspecte toute mine rebarbative. *Id. l. 3. ch. 5.*

Il y en a qui enseignent la sagesse de si mauvaise grace, qu'ils font penser, que c'est une chose qu'on apprend avec bien de la peine, & dont on tire peu de fruit, quand on la sçait. *Senèque, Lettre 71. n. 3.*

P R A T I Q U E.

Montagne est bien hardi d'appeller les

Suppôts des questions grammaticales & philosophiques , des gens crottez & enfumez , de les représenter avec un visage renfrongné , sourcilleux , terrible , & qui fait peur à ceux qu'ils approchent , de prétendre , qu'ils ne connoissent pas la vraie Philosophie : que celle qu'ils enseignent , n'est de nul usage & de nul prix ; & qu'enfin leurs ergotismes ferment les avenues , par où l'on est conduit à celle qui peut paroître dans le monde sans rougir , & qu'ils devroient enseigner ! à Dieu ne plaise que j'ose parler de la sorte de tant d'habiles & honnêtes gens qui passent leur vie à s'époumoner , & à se tourmenter , pour amuser une jeunesse remuante , qu'ils mettent du moins dans l'habitude de se tenir tous les jours pendant cinq ou six heures dans une même place. Notre Auteur veut qu'ils soient gais , enjoiez , & même folâtres. Cela est bien aisé à dire. Il est vrai que leurs disciples ne demanderoient pas mieux , & qu'ils les seconderoient parfaitement. Mais a-t'on envie de tant rire , quand on est obligé par sa profession d'employer toute l'attention de son esprit à inspirer de l'application à ceux qui sont très-peu capables d'en avoir , & pour une sorte d'étude qui ne leur présente aucun agrément , & où ils ne découvrent aucune utilité ? Est-ce pour se divertir , pour

folâtrer , qu'on envoie les jeunes gens aux écoles ? Pourquoi les y envoie-t-on donc ? La réponse à cette question m'embarasse ; car si l'on juge du dessein de l'envoi par ce qu'ils en rapportent , je ne me trouve pas disposé à louer ni l'un , ni l'autre. Sans pourtant me jeter dans un examen , dont tout le monde ne s'accommoderoit peut-être pas , j'aime mieux faire un retour sur moi-même , m'imaginer , par exemple , qu'avec l'expérience que j'ai acquise par l'âge & l'usage du monde , je redeviens enfant ; qu'ensuite je desire passionnément parvenir à des connoissances qui me soient véritablement utiles , & pour toujours ; & que pour cela je vais aux écoles. Cette supposition paroîtra bizarre. Voyons si l'on trouvera de la bizarrerie dans ce que je vais dire. Voici donc ce que voudrois faire. Je me proposerois trois devoirs indispensables à remplir ; le premier , envers Dieu ; le second , envers le prochain , & le troisième envers moi-même. Je considérerois si j'aurois particulièrement besoin , pour m'en acquitter , de sçavoir beaucoup de Grec , de Latin , & de toutes ces belles matieres d'érudition , dont on occupe les enfans pendant plusieurs années , & qu'ils n'estiment pourtant pas assez , pour en faire une bonne provision , du moins en remarquons nous très-peu qui en soient bien

bien fournis. Je m'étudirois encore à voir si ceux qui en sont les plus instruits, rendent mieux à Dieu ce qui lui appartient ; s'ils sont les plus utiles & les plus supportables dans la société civile ; enfin, s'ils se conduisent eux-mêmes bien plus sagement, que ceux qui les ignorent. Ceci demanderoit un grand détail ; je l'ai fait plusieurs fois en mon particulier ; mais comme je ne veux pas faire un Livre de cet article, le lecteur y suppléera, s'il lui plaît.

Bon ! dira un pere qui a un fils qui commence d'avoir besoin qu'on songe sérieusement à son éducation ; est-ce que les enfans sont capables d'avoir des vûes si longues ? Pourquoi non, si l'on veut bien les aider ? Faut-il pour cela plus d'esprit & de travail, que pour apprendre le Rudiment, la Syntaxe, le Despautere, les regles de la position des accens Grecs, les Universaux *à parte rei*, les Cathégories, &c. S'ils ne peuvent pas absolument avoir ces vûes, ayez les pour eux. Afin de vous y exciter, representez-vous le tems auquel vôtre fils entrera dans le monde ; examinez par avance, ce que vous souhaiterez alors, qu'il y dise & qu'il y fasse, & commencez dès-à-present de lui en procurer les moyens. Mais, pour revenir à nôtre lecture, il est important de lui faire goûter ces moyens ; de ne rien né-

gliger , pour qu'il y trouve quelque agrément ; de lui en montrer les conséquences ; & ainsi de se donner bien de garde de lui en faire peur. Mon Dieu ! ne quittera t'on jamais l'odieuse manière d'enseigner la sagesse ? Elle est si aimable par elle-même ! convient-il de l'enlaidir, pour engager à s'y attacher & à la suivre ? Faites bien attention sur la conduite de votre mere, disoit-on un jour à une jeune fille.

„ Que de pitié, que de dégoût pour le monde ,
 „ de , que de recueillement vous trouverez
 „ en elle ! imitez-là, vous ne pouvez mieux
 „ faire. Oh ! cela m'ennuyeroit trop ,
 „ répondit la jeune fille , car je n'oserois
 „ jamais rire , prenez y bien garde , ma
 „ mere ne rit jamais , & ne veut pas
 „ qu'on rie. On diroit , à voir certaines
 „ personnes vertueuses , qu'elles prétendent
 „ faire de la mauvaise humeur, le fondement,
 „ ou plutôt , la principale de toutes les ver-
 „ tus ragoûte-t'on pour la sagesse , quand
 „ on la presente avec tant d'amertume ?

LECTURE XIXe.

Il n'y a pas sujet de reprocher le changement en amour , comme un fort grand mal ; il ne dépend gueres plus de certaines gens , d'aimer ou de ne pas aimer , que de se bien porter , ou d'être malade ; tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux

personnes legeres ; c'est d'avouer de bonne foi leur legereté , & de ne pas ajoûter la trahison à l'inconstance. On peut être innocent avec celle-ci : mais on est toujours criminel avec celle-là.

P R A T I Q U E.

L'amour est un ouvrage bien difficile à finir entierement ; car il y a long-tems qu'on a commencé de le faire , & on le fait sans cesse, je ne vois & n'entends dire autre chose ! C'est ainsi que parloit un jour un battelier , en regardant du coin de l'œil un jeune homme , qu'il passoit & repassoit souvent. Ce matois avoit raison de dire , qu'on n'entendoit parler d'autre chose , que de faire l'amour ; & cela n'est pas surprenant , puisque presque tous les plaisirs visent à cette passion , ou y sont fondez. Elle a d'ordinaire la principale part dans les divertissemens publics : par exemple , dans les spectacles du Theatre , dans les Tournois , dans les bals , dans les promenades , dans les cercles. Elle entre presque toujours pour quelque chose dans le particulier ; c'est-là où elle se démasque , où elle se déclare , où elle regne , où elle triomphe avec le plus de facilité : sa domination est d'une étendue extrême , elle tire tribut de tous les lieux , de tous les états , de toutes les professions , de

tous les tempéraments , de tous les âges ...
Mais il me semble que je le prends sur un
ton bien dogmatique , & que je m'écarte
beaucoup de l'esprit de ma lecture , puis-
qu'il ne s'y agit que de la legereté & de
l'inconstance qui se trouve dans l'amour ,
& que cependant je me jette insensiblement
dans la vaste étendue de ses pouvoirs. Est-
ce que je veux imiter tant de gens , qui
pour faire , à quelque prix que ce soit , de
gros Livres , perdent de vûe leur sujet ,
battent la campagne , & s'accrochent à
tout ce qui se presente à leur imagination ?
Comme je serois fort indigné contre moi-
même , si je me voyois tombé dans ce ri-
dicule : je reviens vite à ma lecture , bien
resolu de ne la point quitter , que quand je
passerai à une autre.

D'où vient qu'ayant devant les yeux de
continuels exemples d'inconstance , l'on
compte cependant , qu'on sera toujours
aimé , & qu'on aimera toujours ? - Ah !
c'est qu'on prétend par l'ardeur & la force
de son amour , être distingué de tous ceux
qui ont été les esclaves de cette passion ;
c'est que dans les commencemens , on n'a
des yeux que pour voir les perfections de
ce qu'on aime , & qu'on s'en forme mê-
me d'imaginaires en sa faveur , s'il n'en a
pas de réels & de veritables ; c'est qu'en
se plongeant , pour ainsi dire , entière :

ment dans la sphere , on prend un si grand plaisir d'y rester , qu'on ne peut se persuader , qu'on ait jamais dessein d'en sortir , & enfin , c'est qu'on croit aimer mieux & être mieux aimé que tous les autres. Tour-
nons la médaille , & assurons hardiment sur le revers , que pourtant on n'aimera pas toujours , & qu'on ne sera pas toujours aimé ; & cela , parce qu'on ne paroîtra pas toujours aimable ; parce que l'habitude de voir ces perfections qui gagnent le cœur , & d'en être en quelque maniere le maître , en ôtera ce que je ne sçai quoi qui charme & qui enchante , ou fera reconnoître combien on se trompoit sur celles qu'on croyoit voir , & qui cependant n'étoient qu'imaginaires ; parce que l'absence , ou la situation , ou la distraction , ou les affaires , ou l'intérêt , ou les respects humains emporteront l'esprit ailleurs , & que le cœur ne manquera pas de le suivre ; ou parce qu'on n'aura plus l'agrément de la nouveauté , & que d'autres objets se presenteront avec elle ; enfin peut-être , par une raison qui demande une autre destination du cœur , & qu'il ne nous est pas possible de pénétrer. Voilà bien des *parce que* [sans compter ceux que je ne rapporte pas , & que chacun peut trouver par le secours de son experience : car qui est-ce qui ne l'a pas fait cette experience ?]

voilà, dis-je, bien des *parce que*, qui doit vent détruire dans l'esprit cette idée de constance éternelle qu'on se promet ! Si je connoissois tous ceux qui commencent de s'aimer, & s'il m'étoit permis de les conseiller sur la carrière où ils entrent, je leur dirois à chacun en particulier, mettez dans votre marché, que vous ne vous aimerez qu'un certain tems, afin que s'il arrive que vous vous aimiez au de-là, vous vous en teniez compte l'un à l'autre, comme, d'un revenant bon, comme d'une faveur réciproque qui passoit vos espérances & vos prétentions. Apparemment mon conseil seroit alors mal reçu ; sans doute, on le recevroit bien mieux, si avant que de donner, j'attendois, pour les uns, quelques mois, pour les autres, quelques années. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on cessera d'aimer & d'être aimé. Que cette prédiction est triste ! elle l'est à la vérité pour un commencement de passion ; mais si l'on en est bien persuadé, ce qui est prédit, sera moins affligeant quand il arrivera.

LECTURE XX.

Afin que les ouvrages des artisans fussent aussi parfaits qu'il est convenable pour le bien & pour l'usage d'un état, il me semble qu'on devroit établir cette loy :

que le Charpentier n'entreprît point sur le métier du Laboureur , ni le Tisserant sur la profession de l'Architecte : que le Jurisconsulte ne se mêlât point de guérir les malades , ni le Medecin de plaider une cause : mais que chacun n'exerçât que cet Art , pour lequel il a une disposition naturelle , & laissât-là tous les autres. Car autant de fois que j'ai considéré , combien l'esprit de l'homme est borné à une seule chose , je me suis toujours persuadé , qu'aucun ne pouvoit sçavoir deux Arts parfaitement , & sans manquer en l'un ou en l'autre. Or de peur qu'il ne se trompât au choix de l'Art qui lui est le plus propre , il devroit y avoir dans les Royaumes , des hommes établis exprés ; gens de grande prudence , & de grand sçavoir ; qui dans le bas âge découvrirent à chacun quel est son esprit , & le contraignissent de travailler en l'art qui lui conviendrait le mieux , sans lui en permettre l'élection . . .

On lit dans Platon une Loi , par laquelle il étoit défendu qu'aucun à Athenes ne s'appliquât à deux sciences , mais à une seulement , & encore à celle-là où il avoit l'esprit porté plus naturellement. *Examen des esprits pour les sciences , par Huarte.*

P R A T I Q U E.

Etant fort jeune , & sur le point de quitter les écoles , une je ne sçai quelle envie

me prit de me faire Religieux , tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre : dans l'un , parce que me promenant dans le cloître , & dans les jardins , ma mémoire rapelloit certaines histoires de voix entendues du Ciel , pour exciter à embrasser cet état , ou d'oiseaux qui faisoient goûter par leur chant si sensiblement quelque-
 vant goût des délices du Paradis , que quoi-
 qu'on les écoutât pendant cent années , on croyoit se les avoir entendues que pen-
 dant un quart d'heure. Dans un au-
 tre , parce qu'un Religieux de même Or-
 dre me faisoit de petits presens , accom-
 pagnés de caresses qui m'enchantotent :
 dans un autre encore , parce qu'un de mes
 parens avoit pris ce parti , & qu'il m'en
 faisoit une description si charmante , que
 tout ce qu'on appelle le monde , ne me
 paroïssoit qu'un assemblage de miseres , en
 comparaison des avantages , dont il m'as-
 sureroit être en possession ; enfin , dans tou-
 tes sortes de Monasteres indifferemment ,
 parce que j'avois vû quatre de mes compa-
 gnons , qui s'étoient fait Moines , mais qui
 avant que de se renfermer , s'étoient re-
 vêtus d'habits magnifiques , avoient fait
 leurs adieux avec cette magnificence ,
 sous prétexte de faire un grand voyage :
 de sorte qu'ils étoient l'entretien de toute
 la Ville , les uns admirant leur résolution ,

D'autres, louant leur discrétion à garder le secret de la retraite qu'ils avoient projetée, tous ne pouvant le taire sur un exemple si extraordinaire de conversion : car en même tems qu'ils prenoient des mesures pour quitter le monde, ils se divertissoient de leur mieux jour & nuit, comme s'ils avoient voulu se rassasier des plaisirs du monde, afin de n'en avoir plus rien à souhaiter. Tout cela m'attiroit extrêmement. Voilà ce qui fendoit & formoit ma vocation. La confession que je fais paroîtra peut-être étrange, pour ne pas dire ridicule. Si bien des gens parloient avec autant de sincérité que moi, sans doute, elle ne paroîtroit pas si extravagante. D'autres occasions, d'autres objets détruisirent entièrement cette belle vocation. La réputation d'un fameux Avocat que j'entendis un jour plaider une cause avec un applaudissement universel, me porta avec tant d'ardeur à embrasser cette profession, qu'aussi tôt je courus aux écoles de droit, où je pris des leçons d'un célèbre Jurisconsulte. Après quelques mois d'application à l'étude de la Jurisprudence, je m'en dégoûtai insensiblement, bien plus fatigué par la peine qu'elle me donnoit continuellement, que touché des applaudissemens du Barreau, dont j'étois rarement le témoin. Je l'abandonnai donc

pour la Medecine , & ensuite celle-ci pour la Theologie , à laquelle je me fixai , mais non pas de telle sorte , que je ne me jettasse souvent dans d'autres études qui n'y avoient aucun rapport , comme la lecture des Poëtes, les Mathematiques, l'Algebre , l'Astronomie , la Musique , & même la maniere de tenir les Livres à parties doubles , tant j'avois de passion pour sçavoir de tout. Je ne doute point qu'on ne se mocque beaucoup de mon étude des parties doubles. Qu'on ne s'en mocque pas tant , ce n'est pas ce que j'ai étudié avec le moins de raison. Si les moqueurs avoient été alors en ma place , ils en auroient fait autant. Je voudrois n'avoir que cela de risible sur mon compte. J'y ai bien d'autres choses, dont je ris à present le premier. Je ne me les cache pas , parce que je veux qu'elles me servent pour l'avenir ; Ce n'est pas un petit avantage , que de sçavoir ne se déguiser rien.

On concluëra de tout ce que je viens de dire , qu'il eût été heureux pour moi , si l'on eût établi cette loy , dont parle Huar-te , pour découvrir quelle étoit la disposition & la capacité de mon esprit , quelle science lui convenoit le mieux , & pour me contraindre à m'y donner tout entier , sans me permettre de m'écarter ailleurs. Je croi pourtant , que nous ne verrons point

l'établissement de cette loi. On trouve trop de plaisir à sçavoir de tout , pour vouloir s'y soumettre. Quoi ! dira-t-on, parce que je ferai profession de m'adonner , par exemple , à l'Algebre, il faudra que je m'absorbe entierement dans l'étude de cette science ? Quelle figure ferai-je dans la société civile ? Je serai dans la nécessité de n'avoir commerce qu'avec des Algebrâistes , ou , si je veux en avoir d'autres , il faudra que je ne parle qu'algebre avec eux, puisque je ne sçaurai point autre chose , ou que je me taise , si je ne veux pas parler mal-à-propos. Chacun feroit le même raisonnement , ou plusieurs autres aussi supportables , par rapport à la profession où l'on prétendrait se plonger. Une union de l'agrément & de l'utile , est un puissant motif pour engager à rejeter cette loi. Je ne sçai pas même si je serois des premiers à consentir à son établissement. Souvent des projets que des raisonnemens faisoient trouver admirables & très-dignes d'être en usage , ont paru tout autres , quand on a voulu en effet les mettre en execution. En tout cas, attendons l'établissement de celui-ci, pour en mieux examiner l'utilité.

L E C T U R E X X I e.

Toutes les manieres d'écrire ne nous

plaisent, qu'à cause de la corruption de notre cœur. Si nous aimons dans une pièce bien écrite le genre sublime, l'air noble & libre de certains Auteurs, c'est que nous avons de la vanité, que nous aimons la grandeur & l'indépendance.

P R A T I Q U E.

Il faut avoir bien de la fureur de moraliser, pour faire un raisonnement tel que celui qu'on vient de lire ? Quoi ! on nous voudra faire croire, que c'est une corruption de notre cœur qui nous fait estimer les Ouvrages de tant d'illustres Auteurs, qui sont si dignes d'applaudissement ! Quand on assure qu'on aime le genre sublime, parce qu'on a de la vanité, on pourroit aussi prétendre, que les voyageurs n'admirent la hauteur des pyramides d'Egypte, que parce qu'ils ont de l'orgueil. Pour peu qu'on se laisse persuader par de tels raisonnemens, on n'osera paroître aimer & estimer l'excellent, de peur de passer pour orgueilleux & pour superbe. Avouons de bonne foy, que de tels Moraliseurs doivent faire grande pitié. Malheureusement nous n'en trouvons que trop de cette sorte en notre chemin.

L E C T U R E XXII.

Les personnes dévotes sont difficiles,

elles prennent garde à tout , vetillent sur un rien. Que l'Oratoire soit en désordre , le parquet moins clair qu'une glace , ou les crachoirs transposés , le laquais sera traité de faquin , il sera menacé & battu par la dévote même , son zèle va jusqu'à ces ennuis portemens.

P R A T I Q U E.

Cette idée d'une dévote verilleuse & emportée , m'a beaucoup diverti. Je m' imagine la voir étant arrivée à son Oratoire , pour y soupirer au pied de la croix , (car ainsi que la plupart de ses semblables , elle fait sans doute , grande dépense de soupirs ; cela ne coûte rien , elle en poussera tant qu'on voudra , pourvu qu'on ne lui demande pas qu'elle fasse violence à son humeur) je m' imagine , dis je , la voir , pour préluder à ces soupirs , se mettre en fureur , injurier & battre son laquais , parce qu'elle a trouvé cet Oratoire un peu dérangé. Ce contraste a assurément un je ne sais quoi , que j'appellerois comique , si je ne respectois l'acte de piété auquel elle va s'amuser : me tromperois je , si je m' imaginerois aussi , qu'elle se persuade de travailler à la gloire de Dieu , en injuriant , & en battant celui qui n'a pas eu soin de bien ranger l'endroit où elle va parler à Dieu , & lui

faire des prières : J'ai remarqué bien des fois, que les dévots & les dévotes de cette sorte ne raisonnent pas comme les autres. Leur morale prend d'ordinaire une autre tournure que celle dont nous ne pouvons nous dispenser de suivre les loix, sans nous mettre en danger de nous perdre. Certains devoirs extérieurs & exactement remplis, sont le fondement & le terme de toute la leur. La direction d'intention y raccommode presque tout ce que l'autre condamne. La devote de cette lecture damneroit de sa pleine autorité, sans appel & sans miséricorde, toute autre qu'elle verroit en faire autant : pendant qu'elle compte d'avoir mérité par la même action une nouvelle couronne de gloire qui ne lui peut échapper. Elle a ses raisons, pour penser ainsi, j'ai aussi les miennes, pour penser le contraire ; & j'ose dire, qu'elle n'est pas si bien fondée que moi ; les principes du Christianisme sont les garands de mon opinion, & il n'est pas possible qu'ils autorisent la sienne.

L E C T U R E X X I I I e.

Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire. A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacun te faire cette demande, est-

et donc là ce qui me ravit ? tu en auras honte. Sur la danse , fais la même chose , & considère à part tous les gestes & tous les mouvemens , & ainsi de tous les spectacles. Enfin sur toutes les choses du monde excepté sur la vertu , & sur ce qui vient d'elle , souviens-toi de cette maxime , divise-les par parties , & par cette division apprend à les mépriser. Suis la même règle sur toute la vie. *Reflexion de Marc-Antonin. l. 11. n. 1.*

P R A T I Q U E.

Assurément on ne seroit pas beaucoup charmé de la danse , si l'on voyoit dans un danseur seulement un pied , ensuite un autre , puis un bras , puis la tête ; quelques justes & bien cadancées que fussent leurs mouvemens ; ni de la musique si l'on entendoit un *ut* , un *re* & tous les autres tons en particulier & fort séparés les uns des autres , quelques efforts qu'on eût fait pour les rendre agréables ; & les Musiciens & les danseurs au lieu de plaire seroient insupportables. Ce n'est donc que l'assemblage de ces différens sons & ces différens membres de qui fonde & qui forme le plaisir qu'on en reçoit. Cette réflexion placée bien à propos peut beaucoup servir. Avec elle de certains objets ne nous imposeront pas assez , pour nous engager à en faire plus

de cas qu'ils ne le méritent. Elle m'a mis souvent dans une si tranquille situation , qu'au lieu de me laisser agiter comme les autres à la vûe de ces objets , je les regardois avec autant d'indifference , que si en effet je n'avois vû qu'une à une toutes les parties qui les composent. Je fais en les voyant tant de divisions & de subdivisions de leur substance , de leur être tel qu'il soit , qu'enfin je les reduis presque à rien , c'est-à-dire, à si peu de chose qu'il ne leur est pas possible de me faire une forte impression sur l'esprit, ni sur le cœur. Que j'entre , par exemple , dans un palais superbe , je ne fais attention d'abord que sur la premiere chambre où je me trouve , comme s'il n'y en avoit que celle-là. Ensuite sur la seconde & ainsi successivement sur toutes les autres qui se rencontrent en mon chemin : j'en fais autant de tous ces ameublemens qui les rendent magnifiques , & autant encore sur chaque partie dont sont construits ces ameublemens. Je continue la même séparation à l'égard du grand Seigneur qui occupe ce palais , & que je vois obsédé , étouffé, pour ainsi dire, par tant de gens qui lui font la cour. Je mets chacun de ceux-ci à part , puis je considere aussi à part celui-là. Les habillemens , quelque magnificence qu'ils me montrent , quelques ri-

chesses qu'ils m'étaient, sont réduits par mon imagination & par le même détail à si peu-de chose, que je suis bien éloigné de respecter, comme tant d'autres, en leur considération, celui qui en est revêtu. La beauté est aussi sujette chez moi au même examen, & par conséquent, à la même indifférence de ma part. Je réunis ensuite par d'autres réflexions, toutes ces parties, en leur donnant la même place qu'elles occupent dans la composition de leur tout, & enfin, je trouve que ce n'est qu'une étendue, une grosseur, une amplitude qui frappe, qui impose, qui plaît, qui prévient; mais qui peut être aisément détruite, parce que les parties qui la forment, peuvent être aisément séparées. Mes yeux y trouvent, à la vérité quelque satisfaction, je ne refuse pas même de leur laisser prendre ce plaisir; mais cette séparation que je me représente si facile à faire, & qui se fera infailliblement, m'empêche d'estimer cette amplitude, cette grosseur, cette étendue, comme un grand avantage, comme quelque chose qui puisse fonder un bonheur & un véritable mérite pour ceux qui en jouissent. Je pousse mes considérations selon cette méthode, jusques sur l'étendue de ma vie; je la distribue quelquefois en différens quarts d'heure, sans pourtant me

fixer à aucun nombre qui en détermine le total ; parce que sa durée ne m'est pas connue : je m'occupe particulièrement du quart-d'heure présent dont je jouïs , dans l'incertitude où je suis s'il sera suivi d'un autre. Fais-donc , me dis-je à moi-même , un bon usage de celui que tu tiens : un avenir qui ne finira point en dépend. Après avoir examiné ces tous composez de parties séparables les unes des autres , j'en cherche qui ne soient pas sujets à cet inconvénient, & je ne trouve que ce qu'on appelle esprit. Que je dois donc avoir de considération pour celui-ci , si les autres ne méritent que de l'indifférence , parce qu'elles tomberont dans la destruction ! Que d'idées me viennent lors à l'occasion de ces différens tous ! qu'on en peut tirer d'utilitez pour la conduite & pour le repos ! Quoique tout ceci paroisse également sérieux & abstrait , on y rencontre plus de facilité & de plaisir , que les gens , ennemis de l'application , ne se l'imaginent. Je les prie d'en essayer ; peut-être avoueront-ils , que comme , à force de subdivisions , ils auront connu , que ce qu'on appelle grand , beau , excellent , admirable dans le monde , est construit de bien de petites bagatelles , ils se trouveront contents de cette découverte.

LECTURE XXIVe.

Quelqu'un se met dans le bain avant l'heure : ne dites pas , qu'il se lave mal , dites qu'il se lave de bonne heure. Si quelqu'autre boit beaucoup de vin , ne dites pas , qu'il fait mal de boire de la sorte : dites simplement , qu'il boit beaucoup. Comment pouvez-vous le savoir qu'il fait mal, si vous ignorez le motif qui le fait agir ? Si vous avez cette retenue dans vos jugemens, vous n'approuverez & vous ne condamnerez rien , sans être bien sûr de votre fait. *Epictete , dans son Enchiridion. ch. 67.*

P R A T I Q U E.

J'ai vu une femme qui portoit des habits beaucoup plus magnifiques , que sa condition ne lui permettoit (cela n'est pas extraordinaire) tout le monde la condamnoit & croyoit avoir raison. Cependant [chose rare !] elle ne donnoit dans cette magnificence , que malgré elle , & par une obéissance forcée aux volontés absolues de son mary. Un jeune Abbé perdit un jour au jeu contre un autre , une somme considérable par des fautes qui paroissent venir d'inattention , & même faites exprès : on lui en fit de fortes reprimandes, on attribua mêmes ces

fautes à la présence d'une jolie sœur de celui contre lequel il perdit. Qui n'auroit cru, qu'on avoit raison de le reprimander fortement ? Cependant j'appris à n'en point douter, que ne sachant comment faire une restitution qui embarrassoit fort sa conscience, il avoit pris cette occasion pour s'en acquitter. Un autre vendit des livres, joua ensuite, & perdit l'argent tiré de cette vente : aussi-tôt un ami lui fait des reproches de ce qu'il avoit sacrifié ses livres au jeu, & aussi-tôt aussi le vendeur lui montre les mêmes livres d'une meilleure édition, & mieux conditionnez que les autres, & qu'il avoit achetez le matin du même jour. Ces exemples & bien d'autres que je sçai, & que je ne rapporte pas, m'apprennent, qu'on se doit bien tenir en garde contre soi-même quand il s'agit de porter jugement sur la conduite des autres. A juger par les apparences, on diroit par exemple, que cet homme qui passe pour être fort riche, est un avare, parce qu'il ne dépense qu'avec chagrin, même pour les choses nécessaires ; mais peut-être est-il bien éloigné d'avoir autant de bien qu'on croit ; peut-être a-t-il des restitutions à faire, & qu'il amasse pour s'acquitter de ce devoir : peut-être veut-il paroître à ses enfans plus pauvre que riche, afin qu'en étant persuadez, ils ne

s'abandonnent pas à l'oisiveté ou à la débauche, dans l'esperance de trouver assez de biens, pour se passer de travail, & pour fournir à leurs excès. Cette femme est trop fiere, dit-on, elle ne rend point les civilitez qu'on lui fait. Mais peut-être a-t'elle plus de distraction que de fierté : peut-être n'a-t'elle point vû ces civilitez dont elle ne fait pas raison ; peut-être la presence de quelque personne qu'elle a interêt de ménager l'en a t'elle empêchée. Celui-ci est un paresseux qui ne se leve tous les jours qu'à dix heures. Mais peut-être employe-t'il presque toutes les nuits à travailler : peut-être sa santé exige-t'elle qu'il ne se leve pas plutôt : peut-être est-il levé dans le tems qu'on le croit au lit. Celui-là fait trop d'attention sur sa santé ; peut être l'a-t'il si délicate, que, pour peu qu'il la negligeât, il courroit risque de la détruire entierement : peut-être ce qu'on appelle une attention outrée, n'est qu'un ménagement prudent & raisonnable : peut-être est-ce par une aversion, ou du moins par une indifférence pour ce qui donne occasion à ce reproches. Certes, s'écriera-t-on, voilà bien des *peut-être* ! oh ! c'est qu'il en faut beaucoup, pour ne pas risquer de juger mal-à-propos. Disons pourtant, que si l'on fait mal de porter un mauvais jugement,

sans bien examiner s'il est fondé sur une raison legitime, & si l'on juge à coup sûr, on fait mal aussi d'en donner occasion sans necessité. On est comprable envers les hommes, bien plus de son exterieur, que de son interieur; parce que celui-ci leur échape, & qu'ils ne peuvent absolument bien connoître que celui-là. Ménageons autant qu'il dépend de nous, les apparences; ne les prenons pas aussi toujours pour regles de nos jugemens: comme elles sont souvent équivoques, nous aurions tort de prendre toujours ce qu'elles nous presentent, pour décider de ce qu'elles couvrent.

L E C T U R E XXVIIe.

Quelle vanité & perte de tems aux visites, salutations, accüeils & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie, harangues, ceremonies, aux offres, promesses, loüanges! Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de fausseté & d'imposture, au vû & sçû de tous, de qui les donne, qui les reçoit & qui les oît; tellement que c'est un marché & complot fait ensemble de se moquer, mentir & piper les uns les autres. Et faut que celui là qui sçait qu'on lui ment impudamment, dise grand merci; & celui-ci qui sçait que l'autre ne s'en croit pas, tienne bonne mine, effron-

été, s'attendant & se guettant l'un-l'autre, qui commencera, qui finira ; bien que tous deux voudroient être retirez. *Sagesse de Charron l. 1. ch. 3.*

P R A T I Q U E.

Charron décrit fort bien ici en peu de mots les mommeries du ceremonial, tout y porte coup, rien n'y est inutile. Tout ce qu'il dit est tres-vrai ; mais si constamment vrai, que, comme ces mommeries sont fondées sur une habitude tres-invetérée, & sur un très-long usage, quelque chose qu'on dise, quelques invectives qu'on fasse contre ce commerce de mensonges, de moqueries, de piperies, on ne le détruira jamais. Mais à parler franchement, restant tel qu'il est, je ne vois pas, que les consequences en soient bien dangereuses. Que risque-t'on à l'entretenir, Tout le monde ne sçait-il pas, que c'est un manège de tromperies reciproques ; qu'il est, pour ainsi dire, établi sur une convention tacite de s'imposer impunement les uns aux autres ? Qu'on y prenne bien garde, & l'on trouvera, qu'il a ses utilitez : il soutient la conversation : il en remplit le vuide ; il occupe les faineans ; il donne occasion aux Orateurs de briller & de se faire valoir ; il apporte même du profit aux Maîtres à danser. Si l'on

ne s'en acquite pas , l'on passe pour insociable , sauvage , impoli , grossier , brutal : on se met en danger de gâter ses affaires. On se fait haïr , ou du moins mépriser. Il coûte très-peu , pour satisfaire à cet usage ; & il vaut quelquefois beaucoup quand on s'en acquite.

L E C T U R E X X I I I e.

Se pare qui voudra des noms de ses Ayeux ,
Moi , je ne veux porter que moi même en tous
lieux ,

Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait
naître ,

Et suis assez connu sans les faire connoître.

Mais , pour en quelque sorte obéir à vos Loix ,
Seigneur , pour mes parens , je nomme mes
exploits ,

Ma valeur est ma race , & mon bras est mon
Pere.

P R A T I Q U E ,

Celui qui vient de parler, ne veut point que son honneur , sa gloire , son mérite dépendent du mérite , de la gloire , de l'honneur des autres : il ne demande que ce qu'il croit être par lui-même digne d'obtenir. Ceci me donne occasion de faire ces réflexions.

- Il me paroît , qu'il y a je ne sçai quoi de bizarre , d'injuste & de dangereux dans cet usage , qui semble exiger qu'on ait de la considération pour un homme qui n'a point

point d'autre mérite , que celui de pouvoir prouver qu'il y a cent , deux cens , trois cens, ou quatre cens ans , qu'un autre homme de qui il y a apparence qu'il tire son origine , fit , à ce qu'on dit , quelque acte éclatant , digne qu'on en conservât la mémoire (je ne parle point de certaines actions, qui n'ont pour tout éclat, que celui de l'or, dont plusieurs autres hommes ont acheté le même droit dans le cours des tems,) Voici ce que je trouve de bizarre dans cette conduite. Un noble de race , qui prétend qu'on ait de la vénération pour lui , seulement à cause de sa noblesse , prétend donc aussi qu'on le perde de vûe , qu'on ne fasse aucune attention sur lui ; mais qu'on s'en éloigne le plus qu'on pourra , qu'on passe par plusieurs labyrinthes , dont les chemins sont fort difficiles à démêler , & qu'on y aille enfin à reculons , je veux dire , dans l'antiquité , y chercher un mérite , pour l'apporter dans ce tems-cy , & lui en faire honneur. Donnons une autre tournûre à cette reflexion : considérons N qui s'en orgueillit , parce qu'il y a quatre cens ans , que le premier N , . . de sa famille , dont il a connoissance (au de-là duquel il n'en voudroit pas connaître d'autres.) passoit pour un illustre , qui a fondé par ses vertus le motif de l'orgueil , que ce prétendu membre de sa po-

sterité fait paroître. Celui-ci, à la vérité montre des titres qui apprennent, qu'il descend de ce premier N . . . c'est-à-dire, qu'on a cru, que ce premier N . . . fût pere d'un second N . . . ce second pere du troisieme, ce troisieme, pere d'un quatrieme, & ainsi successivement jusqu'au nôtre. Mais montre-t'il dans ces titres quelque chose qui prouve invinciblement, qu'on ne doit point dire simplement, qu'on a cru; mais qu'on doit assurer, que cela est incontestable, & qu'il n'en faut point douter ? Je m'attends bien, qu'on me répondra, que l'on ne trouve point dans ces titres, qu'on a cru. Cela est vrai, on ne l'y trouve point, l'honneur des titres ne s'en accommoderoit peut-être pas : pourtant la raison, fondée sur l'experience, s'en accommoderoit si bien, qu'à la consulter, on conviendra que c'est ce qu'on peut y mettre le plus légitimement.

L'injustice de cet usage, dont il s'agit ici, est assez visible dans la préférence qu'on donne, tant pour l'honneur, que pour les charges & emplois, à tel qui n'a qu'un mérite emprunté d'un autre, & qu'il n'est pas même assuré d'avoir. On y peut encore remarquer du danger, en ce que cette préférence, montrant le peu d'égard qu'on a pour le mérite personnel, on ap-

prend aux'autres à en faire peu de cas, & en les éloigne de l'empressement qu'on doit avoir pour l'acquiescer. Ne voyons-nous pas des Nobles qui se piquent si peu de ce mérite personnel, qu'afin qu'on ne jette point la vûe sur eux, pour examiner s'ils en ont, ils renvoyent les curieux dans l'antiquité la plus éloignée, pour y chercher un mérite étranger dans leurs ancêtres, prétendant même que plus il y a d'espace de tems entre lui & eux, plus ils ont raison de s'en glorifier.

Je m'imagine qu'entre les Lecteurs, il ne manquera pas de s'en trouver quelques-uns qui diront, que ce qui me suggere ces étranges réflexions, c'est que je ne suis pas noble; que j'aurois bien d'autres sentimens; si je jouïssois d'un si heureux avantage; que de même que les pauvres sont d'ordinaire hargneux à l'égard des riches, les roturiers ne le sont pas moins à l'égard des nobles. Tout cela peut être vrai. Les honneurs changent les mœurs. Mais ce n'est pas à dire, que j'aurois raison, au lieu que ce que je pense à présent là-dessus, est ce me semble, assez raisonnable. Je ne suis point du nombre de nos nobles, je l'avoue, à dire vrai, & la sottise vanité mise à part, je pourrois étaler de certaines alliances, qui surprendroient fort, si je les faisois connoître; on

se donne quelquefois un air important & moindre prix : je n'en ferai pourtant rien ; j'en fais de tout mon cœur un sacrifice à l'honneur de mes illustres alliez : qu'ils ne m'en sçachent point gré ; car je compte presque pour rien ce que je leur sacrifie. Que dis-je ? je pourrois peut-être trouver enfin une noblesse des plus brillantes, si je voulois me donner la peine d'aller jusques dans l'Orient pour y courir un des Royaumes de Siam, & y fouiller avec toute l'attention d'un exact généalogiste. Pourquoi ne me seroit il pas permis d'aller chercher de la noblesse bien loin dans d'autres pays, aussi bien qu'à ceux qui en vont chercher dans des tems si éloignez. Qu'on ne se moque pas de moi ; je ne dis pas ceci sans raison. Quoiqu'il en soit, je ne ferai pas assurément un si grand voyage, pour faire cette découverte. J'aime trop ma chere patrie, pour vouloir abandonner la qualité de roturier F... afin de me faire honneur d'une noblesse Siamoise.

Il ne faut pas qu'on croye, après ce qu'on vient de lire, que je refuse de rendre à la noblesse ce qui lui est dû. Je sçai qu'elle peut prétendre avec sujet des distinctions : que ceux qui ont rendu des services à un Etat, dont il goûte les fruits pendant plusieurs années, ont droit d'exiger qu'on

leur en témoignage aussi pendant plusieurs années de la reconnaissance ; & que, comme ils ne sont plus pour en jouir par eux-mêmes , il est juste de la marquer à ceux qui les représentent , parce qu'ils passent pour être sortis de leur sang ; c'est à-dire particulièrement, que ceux-ci doivent être préférés à d'autres , s'il se trouve entr'eux tous une égalité de mérite , si le bien public y trouve de l'avantage , si la justice n'en souffre point.

LECTURE XXIX.

On faisoit apprendre Homère aux enfans , lui qui parle des Dieux non seulement comme de simples hommes , mais même , comme d'hommes vicieux ; après quoi on étoit disposé à recevoir toutes sortes d'absurditez en matière de Religion , & on les recevoit en effet.

Casaubon dit , que le plus grand mal qu'on puisse souhaiter à ceux qui méprisent Homère , c'est de demander qu'ils vivent avec cette folie.

On ne scauroit lire Homère , sans en être charmé ; c'est un enchanteur qu'on ne peut quitter. On y trouve les principes de toutes les sciences.

Homère donne de très beaux vers , ce sont autant de paroles dorées qui servent d'envelopes à un très-grand nombre de

bagatelles , pour ne rien dire de pis.

Est-il possible qu'Homere ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire , & qu'il se soit prêté à tant & si diverses figures , que les Theologiens , Legislateurs , Capitaines , Philosophes , toutes sortes d'Agens qui traitent les sciences , pour diversement & contrairement qu'ils les traitent , s'appuyent de lui , s'en rapportent à lui ; Maître general à tous offices , ouvrages & artisans : general conseiller à toutes entreprises : *Mont. li. 2. ch. 12.*

Homere donne aux hommes les vertus des Dieux , & aux Dieux les vices des hommes.

Homere est le plus grand imposteur du monde dans les choses mêmes qui sont les plus difficiles à croire. Il a trop peu de gravité pour un Poète épique. Il sort presque toujours de son sujet , par la multiplicité de ses épisodes. Ce Poète n'est qu'un veritable Rapsodiste , qui ne doit la réputation qu'il a acquise , qu'à l'ignorance des Critiques , &c. Homere est le chef de tous les Philosophes , & le Prince de tous les Tragiques ; ses ouvrages renferment toute la Philosophie divine & humaine , &c.

P R A T I Q U E.

S'il étoit vrai , comme quelques uns de nos modernes l'ont prétendu , qu'il n'y a

Jamais eû d'Homere, ces dits & contredits qu'on vient de lire, & tant d'autres, dont j'ai un assez grand recueil, seroient bien inutiles; cela s'appelleroit disputer sur une chimere. Je n'en serois point du tout surpris; car j'ai remarqué qu'il y a eû souvent de ces sortes de disputes, & qu'à present encore elles regnent assez, pour me donner occasion d'en rapporter bien des exemples, si j'en voulois prendre la peine. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici. Parlons plutôt d'Homere, & supposons qu'il y en a eu veritablement un; il y aura peu de gens qui refutent de me passer cette supposition. D'ailleurs, il s'agit bien moins de l'existence de l'Auteur dans ces altercations, que des ouvrages qu'on lui attribue; ainsi l'objet de ces disputes n'est pas si chimerique, que je viens de le dire. Les deux partis à l'égard de ce Poëte, sont veritablement ou trez. L'un le comble de loüanges, l'autre l'accable d'injures. A Dieu ne plaise que je donne dans aucune de ces deux extremités: je ne voudrois pas même en porter aucun jugement, de peur d'exciter noise. A quoi cela serviroit-il! chacun resteroit ferme dans son sentiment, comme peut être moi dans le mien. C'est l'usage. Quand je lis cet Auteur, je cherche seulement à me divertir & à m'amuser.

voilà mon but, & j'y trouve en effet assez souvent ce que j'y cherche : aussi est ce le fruit qu'on tire d'ordinaire de la lecture des Romans. Mais je ne suis pas assez simple, pour l'étudier afin de me rendre Theologien, Philosophe, Medecin, Geometre, Astronome, Peintre, ou Politique. Tout au plus, je pourrois par récréation voir s'il est vrai, qu'on y trouve de quoi se faire habile dans ces sciences : j'en ai essayé, & ç'a été encore un plaisir pour moi, quand j'ai reconnu le faux d'une telle vision. Il ne m'est pas possible de comprendre comment des Sçavants illustres ont osé avancer de telles promesses. Jamais Comedie ne m'a plus diverti, que les Dieux & les Heros de ce Poëte. Ces Dieux qui prennent parti les uns contre les autres, qui se font des reproches, qui se battent à propos d'une femme coquette qui s'est laissée enlever par un jeune effeminé : des Capitaines qui se disent des injures atroces : à propos du même sujet, les uns qui font des discours généalogiques, ou des harangues, à perte de vûe & de patience, dans le tems, qu'il s'agit de combattre, & non pas de jaser : cela doit, ce me semble paroître comique, pour peu qu'on le regarde dans un certain point de vûe, détaché de la prévention, qui voudroit faire de cet ouvrage quelque chose

de fort important , & une source de grands mystères. Ce point de vûe est , à mon avis , ce qui lui convient le mieux ; peut-être Homere ne m'en désavoueroit-il pas , à moins qu'il ne se laissât séduire par ces éloges qu'on lui a donné , & dont il seroit , sans doute , d'abord fort étonné , s'ils venoient à sa connoissance. J'avois un jour projeté de donner un tour comique à l'Iliade ; je le commençai. Me croira-t'on , si j'assure , qu'il me fallût y mettre peu du mien , pour y réussir ? Quelques transitions , quelques synonymes , quelques mots ajoutés , m'en firent venir à bout ; j'y trouvois un plein pied qui ne me donnoit aucune fatigue. Mais j'abandonnai ce projet , me persuadant , que c'étoit une tentation , à laquelle il me pourroit être dangereux de succomber , en ce que je n'aurois pas apparemment manqué de devenir l'objet de quelque furieuse censure , quand on auroit vû que j'aurois osé donner une espece de ridicule à un Poëme , prôné par tant de gens , & regardé comme un des plus précieux momumens de l'antiquité. Peut-être même m'attirerai-je quelque indignation , d'avoir marqué ici que j'ai eû ce dessein. La crainte que j'ai de tomber , dans quelque inconvenient reprehensible , par rapport à cette idée comique , si je continuois

de parler de ce fameux Auteur, m'impose silence à son égard. Que sçai-je, si cette idée ne m'exciteroit pas à me divertir de tous les tourmens que tant de Sçavans se sont donnez pour lui & contre lui? Et ainsi je viens, pour plus de sûreté, à un autre sujet.

L E C T U R E XXXe.

Mais pourquoi se plaît on tant à une Morale sévère? est-ce pour se proposer des idées de perfection qu'on ait dessein de suivre? est-ce pour s'animer & pour confondre la lâcheté par l'image de cette ancienne & pure vertu qui regnoit au tems de nos peres? est-ce pour entretenir l'humilité par la disproportion qui est entre notre relâchement & leur ferveur dans la pratique de l'Evangile.

Ils se font une idée de perfection, non pour la suivre, mais pour remarquer si l'on y manque.

P R A T I Q U E.

Le premier article de cette Lecture fait trois questions, & le second y répond très-juste & en peu de mots. Quelle difference entre la langue & le cœur! qu'ils ne s'accordent gueres! aussi l'un est il fort caché, & si secret dans ses opérations, qu'il semble qu'il n'en ait point; pendant

que l'autre se remuë extrêmement, & répand au dehors tout ce qu'elle est capable de produire. Quoiqu'ils soient fort voisins il semble qu'ils ne se connoissent point ; que l'un ne sçache ce que l'autre fait, & que celui-ci ne sçache ce que l'autre dit. On diroit même, qu'ils sont ennemis, tant ils sont opposez dans ce qu'ils expriment. Souffrez, mortifiez-vous sans cesse, dit, par exemple, la langue ; la Religion l'exige ; les exemples de ses premiers fondateurs doivent vous y animer : l'intérêt de vôtre salut le demande. Le cœur de celui qui prononce de si salutaires veritez, lui remontre, qu'il doit prendre continuellement ses aises, & le flatte que le mérite qu'il a en prêchant si vivement la mortification aux autres, est si grand, qu'il peut suppléer à ce qui lui manque de cette mortification ; comme si en vivant dans la mollesse, il avoit cependant part aux souffrances qu'il leur inspire. Croyez-vous qu'on se trompe jusqu'à ce point ? me dira-t-on. Je le crois, pour l'honneur de ces Prêcheurs : car s'ils ne raisonnent pas ainsi, il me semble qu'on s'en verra obligé de convenir, qu'ils ne croient donc rien de ce qu'ils disent, je ne vois point de milieu,

L E C T U R E X X X I e.

Carosse, remede à un besoin qu'il a am-

né avec lui. Qui se plaignoit le siècle passé de n'avoir point de carosse ?

P R A T I Q U E ,

Dans la plûpart, c'est d'abord la vanité qui engage à se donner un carosse ; ensuite la nécessité sert de prétexte pour le conserver. J'ai vû tel qui assûroit être dans l'impossibilité de se passer d'un carosse, qui dans la suite, étant obligé par la déroute & le délabrement de ses affaires de le quitter ; marche assûrement à présent à pied beaucoup mieux que moi. Il étoit autrefois, quoiqu'il jouit de la commodité de cette voiture, presque toujous incommode : aujourd'hui, il regorge, pour ainsi dire, de santé. Que je le plains, s'il se relève assez vigoureusement de sa chute, pour pouvoir remonter dans son carosse ! Je n'ai point de carosse, ni le moyen, ni l'ambition d'en avoir ; & je me promets assez de moy, pour me cloire ferme dans cette indifférence : & cela, parce que je n'ai point de femme : car si j'en avois une, & qu'elle eût le moindre soupçon que je pourrois lui en donner un, je ne sçai si j'aurois assez de force, pour résister aux instances pressantes qu'elle ne manqueroit pas de me faire, afin d'obtenir cette décoration. Je me ressouviens à ce propos, d'avoir lu dans les Questions Romaines de Pla-

tarque , & dans les Fastes d'Ovide , qu'il y avoit chez les Romains des Fêtes appellées *Carmentales* , qu'on célébroit l'onzième jour de Janvier , en l'honneur d'une certaine Déesse nommée *Carmenta*, mere d'Evandre , & , à ce qu'on prétendoit , une fameuse devineresse , qu'on mit après sa mort au nombre des Divinités. On célébroit encore une Fête du même nom le quinzième du même mois. Voici ce qui avoit donné occasion à la célébration de cette Fête. Les Dames Romaines ayant pris résolution de ne point voir leurs maris , qu'il ne leur fût permis d'aller en carosse , comme auparavant , & qu'on n'eût cassé le nouveau Decret du Senat , qui leur avoit défendu de se servir de cette commodité , on fut obligé , pour avoir la paix avec elles , de leur en laisser la liberté , comme à l'ordinaire. Cette permission les appaisa si bien , & leur causa tant de joye , que s'étant parfaitement raccommodées avec leurs maris , on vit dans la suite des effets d'une fécondité extraordinaire , par le nombre d'enfans qu'elles eurent après cette réconciliation ; pour témoigner leur reconnoissance à la Déesse *Carmenta* , elles lui firent bâtir un Temple , pour y faire des sacrifices & lui offrir des presens. Il y a fort long-tems que les femmes aiment les carosses , & qu'elles

engagent leurs maris à leur en donner , à quelque prix que ce soit. Cette fécondité des Romaines , après qu'on leur eût accordé la permission d'en avoir , m'inspire d'étranges réflexions : qu'on ne s'attende pas de les voir ici : il ne me convient pas toujours de publier ce que je pense. Je puis seulement, ce me semble, faire remarquer sans craindre que l'on le trouve mauvais , que souvent on fait manger l'établissement de ses enfans à des Charons , à des Selliers, à des Maréchaux, à des Chevaux, à des Cochers , à des Laquais , & qu'enfin on va d'ordinaire & fort vite en carolle à l'Hôpital.

L E C T U R E XXXI^{le}.

On ne doit jamais donner de consentement entier , qu'aux propositions qui paroissent si évidemment vraies , qu'on ne puisse le leur refuser , sans sentir une peine intérieure & des reproches secrets de sa raison. On ne doit jamais aimer un bien, si l'on peut sans remords ne le point aimer.

P R A T I Q U E.

Ne croire que ce qui est évidemment vrai : n'aimer que ce qui est véritablement aimable : ne croire que ce dont on ne peut douter , sans que la raison se revoite : n'aimer, que ce qu'on ne peut haïr, sans que

La conscience y résiste : ce sont-là des précisions de crédulité & d'amour, dont peu de gens sont capables de s'accomoder. On ne croiroit donc plus tant d'opinions différentes qui sont imaginées autant pour exercer l'esprit, que pour soutenir la vérité : on n'aimeroit donc plus tant de biens que la fantaisie forme, & dont l'amour propre veut bien se contenter. Les gens qui sont si peu disposés à s'accommoder de ces précisions, diront, sans doute, que sur ce pied, on auroit très-peu de choses à aimer & à croire. Mais qu'importe que l'on en croye & que l'on en aime très-peu ? le principal c'est de ne rien croire qui soit faux & de ne rien aimer qui ne soit véritablement aimable. Apprenez-nous donc, ajoutez-ils, comment nous connoîtrons qu'une proposition est évidemment vraie, qu'un bien est véritablement aimable. L'instruction que vous demandez est dans cette Lecture. C'est quand vous ne pourrez refuser votre consentement à cette proposition, sans sentir une peine intérieure, & des reproches secrets de votre raison. C'est quand vous pourrez sans remords ne pas aimer ce bien. Vous supposez donc que nous avons de la raison, & que nous sommes capables de ces remords, & s'il arrivoit que nous fussions absolument privés l'un de l'autre, je vous réponds,

qu'alors vous ne seriez point hommes : & ainsi , l'on n'auroit point de regle à vous donner, parce qu'il ne vous seroit pas possible de les suivre. Que de gens qui ne seroient pas fâchez d'être réduits à cette extrémité !

L E C T U R E X X X I I I e.

Quand les Chinois voyent un Prédicateur qui crie & qui se tourmente , ils se mettent à rire, & disent : à qui en a-t-il ? contre qui veut-il se battre ? & croit-il me persuader , en me montrant qu'il se laisse aller à ses passions , & que la colère l'emporte ?

P R A T I Q U E.

Il y a , à la vérité , des Prédicateurs qui crient , qui s'agitent & qui se tourmentent trop. A la vérité aussi, cela étonne ce qu'on appelle le Bourgeois , & lui donne quelque émotion. Mais quand il n'y a que du bruit , aussitôt qu'il est passé , on redevient tranquille , & l'on ne remporte aucune utilité du Sermon. Ces fortes de Prédicateurs s'imaginent pourtant faire des merveilles : comme ils se sentent fort émus , fort échauffez , fort enflammés , ils croient avoir triomphé des passions criminelles de leurs Auditeurs, & les avoir réduits au point de crier mise-

recorde, & de n'oser plus s'abandonner à leurs dérèglemens. Cependant ceux-ci font comme ces Soldats que le son des trompettes & des tambours anime au combat : ce grand bruit est-il fini ; ils deviennent timides & se rendent aux moindres attaques. Il est bon qu'un Prédicateur parle avec beaucoup de feu & de vivacité dans de certaines occasions, pour mettre une espèce de trouble dans la conscience de ceux qui l'écoutent ; mais il faut en même tems qu'il frappe par des raisonnemens qui convainquent l'esprit. Par les secours de cette conviction ; il profite de ce trouble, & obtient plus facilement des cœurs ce qu'il leur demande. Cette précaution prise, l'on a sujet d'espérer qu'il restera du fruit quand le trouble sera passé : sans elle, tout au plus, il restera le souvenir d'avoir été troublé.

L E C T U R E X X X I V e.

Il y a des gens qu'on souffre dans des maisons de qualité, qui y sont bien venus, qui y sont de toutes les parties, de toutes les promenades ; mais qu'on ne souffre, que parce qu'ils sont le sujet de toutes sortes de railleries. Celui qui ne tient aux grands Seigneurs, que par là, ne les aimera jamais, & ne s'en fera jamais aimer.

P R A T I Q U E.

Vous prenez, dites-vous résolution de recevoir à votre table des Parasites ; parce que votre bien peut fournir aisément à cette dépense. Hé bien, recevez-les, j'y consens, puisque je ne le puis empêcher ; mais vous ne m'empêcherez pas assurément de vous donner des avis sur cette résolution, afin que vous vous precautionniez sur ce que vous aurez à craindre de la plupart de ces sortes de gens. Il y en a qui vous flatteront dans tous vos défauts ; par exemple, ils vous procureront des maîtresses, pour peu qu'ils vous trouvent dans la disposition d'en recevoir ; ils les instruiront, pour vous attacher, & vous feront donner dans tous les panneaux qu'elles s'étudieront à vous rendre. D'autres entreront dans tous vos desseins ; particulièrement dans ceux qui vous engageront à faire de la dépense. Ils vous produiront pour cela des Marchands & des ouvriers, dont ils retireront une rétribution de ces ouvriers & ces marchands vous feront bien payer & au delà, sans que vous songiez à vous en défier ; quelques uns vous broüilleront avec votre femme, ou avec vos enfans, si ceux-ci paroissent ne les souffrir qu'avec peine, & ne les pas regarder de bon œil. Il y en aura qui par de fauts rapports,

d'autres artificieuses & malignes adresses, vous feront rompre avec ceux de vos amis qu'ils s'imagineront avoir sujet de craindre. Vous en trouverez qui vous procureront des prêteurs, quand vous aurez besoin d'argent; & qui, parce qu'ils connoîtront, par votre confiance imprudente le secret de vos affaires, ne manqueront pas, quand le terme de rendre sera venu, de donner secrètement de sûrs avis à ceux qui auront prêté, afin qu'ils ne manquent pas l'occasion d'être promptement payez de ce qui leur sera dû. A la vérité, ces Parasites vous formeront une petite Cour, où vous régnerez avec empire; vous leur ordonnerez, vous leur commanderez, vous les raillez, vous les traiterez même avec mépris, autant qu'il vous plaira, sans qu'ils vous en marquent aucun ressentiment; vous les trouverez toujours obéissans, complaisans, humbles, rampans, respectueux; mais qu'ils se dédommageront bien en votre absence de la violence qu'ils se seront faite pour vous plaire! Ils se riront de vous & en feront rire les autres, du moins autant que vous vous serez ri d'eux. S'il arrive que vous cessiez de les vouloir recevoir à votre table, vous ne vous tromperez peut-être pas, si vous les comptez au nombre de vos ennemis.

LECTURE XXXVe.

C'est une vieille rêverie des anciens Philosophes, que la chaleur du Soleil produise les métaux dans les entrailles de la terre : les ouvriers des minières assurent que plus on pénètre dans la terre, plus on s'apperoit que la chaleur augmente.

P R A T I Q U E.

J'ai lû tant de fois, & l'on m'a tant de fois dit que le soleil contribuë particulièrement à la génération de l'or, que je n'en ai point douté. A dire vrai, je ne me suis pas beaucoup intrigué, pour connoître si l'on avoit raison de le penser ainsi ; & je ne m'intriguerai pas plus, pour savoir si l'opinion citée dans cette Lecture doit être plutôt suivie que celle qui m'a prévenu. Je laisse ce soin à ceux qui font profession de s'appliquer à l'étude des secrets de la nature, pour tâcher de les pénétrer & de les découvrir. Je croy qu'à cet égard, comme à l'égard de bien d'autres choses, sçavoir ce que les autres sçavent, ou penser soi-même d'une différente manière, l'un revient, à peu près, à l'autre, tant on est peu certain d'avoir attrappé la vérité, aussi sûrement, que si l'on étoit fondé sur l'évidence, quand on assure l'avoir trouvée ; c'est pourtant ce qu'il faut,

pour soutenir légitimement ce qu'on avance. Ce n'est pas se donner un air de sçavant, que de parler de la sorte; aussi suis-je bien éloigné d'avoir ce dessein.

LECTURE XXXVIe.

Il semble, à la vérité, que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon, & comme ceux qui employent les paroles saintes & divines à des sorcelleries & effets magiques; & que nous faisons notre compte, que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de notre contenance que dépende leur effet. (*Mont, l. 1. ch. 56.*)

P R A T I Q U E.

Attention & intention dignes de Dieu, deux conditions suffisantes & absolument nécessaires pour bien prier. Avec elles, le respect sera observé, les demandes seront légitimes. Avec elles, & pensées & paroles & actions peuvent devenir prières en toutes occasions, en tous tems, en tous lieux. Il ne faut pas pour cela réduire, comme bien des gens, tout ce qui s'appelle prière, à de certaines paroles & situations extérieures (établies, à la vérité, avec raison, parce que dans cet établissement, les unes supposent une droiture d'intention, les autres tendent à procurer cette at-

rention , dont on ne peut nier la nécessité , car si l'on veut qu'on ne prie véritablement que quand on prononce ces paroles , & qu'on a besoin de se situer de cette manière , il ne sera pas aisé à tout le monde de prier aussi souvent que notre dépendance & nos besoins l'exigent. Il pourra même arriver, ainsi que dit Montagne, qu'on se contentera des situations & des paroles , parce qu'on sera persuadé qu'elles seront assez méritoires par elles-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter. Que dis-je , il pourra arriver ; à voir ce qui se passe , on peut assurer qu'on ne se fait que trop souvent cette illusion à soi-même. J'ose dire que j'ai remarqué bien des fois des femmes qui attribuent tant de vertu à ce cérémonial extérieur , que non seulement elles comptent qu'il mérite qu'on leur accorde ce qu'elles demandent , mais qu'il tient encore lieu de compensation pour les autres devoirs auxquels elles manquent. Il y en a telles , par exemple , qui se flattent qu'elles peuvent se donner certains plaisirs que leur conscience leur reproche en secret, parce que le même jour elles auront passé quelques heures à l'Eglise , & qu'elles y auront marmoté plusieurs oraisons auxquels leur poulmon & leur langue ont eu beaucoup plus de part que leur esprit, Quand d'autres seront sorties du temple ,

de Maître Gonin.

Suivez-les, & vous les verrez impatientes, emportées, & d'une humeur insupportable. Voilà quel sera le fruit de leurs longues prières.

LECTURE XXXVII.

Cy git sous cette cappe noire,
Comme dessous un monument,
M.... de très-bonne mémoire,
En attendant le jugement.

PRATIQUE.

Voici quelques réflexions que j'ai faites à propos de la mémoire.

Je me suis trompé souvent ! Heureusement, je m'en ressouviens & peut-être trop; car ce ressouvenir me jette dans une si grande défiance de moi-même, qu'il ne m'est pas possible de porter hardiment aucun jugement, d'avancer aucune proposition. J'ose si peu affirmer, que je crains qu'on ne me croie Pyrrhonien. Mais auroit-on raison ? Est-ce l'être véritablement, que d'être timide à décider, parce qu'on ne se fie pas à ses propres lumières ? Si c'est-là un pyrrhonisme, du moins à tort le croiroit-on condamnable. Ma timidité fait, sans doute, grande pitié à ces gens décisifs qui ne veulent jamais douter. Quoiqu'ils en disent, je ne voudrois pas leur ressembler.

Quelle habileté A... & B., ont montré

dans l'assemblée d'où je viens de sortir ? qu'ils ont brillé ! ils ont cité mot pour mot je ne sçai combien de traits de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens; ils ont rapporté, sur differens sujets, les opinions des plus celebres Philosophes. Quelle heureuse memoire ! tout ce qu'ils ont lû leur vient, quand ils veulent, sur le bord de la langue ; ils n'ont qu'à la remuer, & sur le champ elle parle à leur souhait. J'ai entendu reciter là beaucoup de choses qui ont été dites & écrites ; j'ai admiré, comme les autres, un si beau talent pour les fideles repetitions, & une si heureuse disposition pour mettre à son profit un merite emprunté. J'ai fait plus : j'ai encore admiré la bonté des Auditeurs qui veulent bien tenir compte de ce merite à ceux qui l'emprunte. Ces emprunteurs sont-ils veritablement habiles ? Avant de répondre à cette question, je vous fais celle-ci. Un Marchand qui vous étale de belles étoffes, est il pour cela un excellent ouvrier ? R. Non ; & moi je vous répons aussi non. Ma réponse, je croi, est aussi juste que la vôtre.

Je n'ai presque point parlé chez D... au lieu que ceux qui composent la compagnie qui y étoit, ont tous, excepté moi, fait une profusion étonnante de ce qu'on appelle doctrine, c'est-à-dire des opinions de presque tous les Philosophes sur la nature

des élémens , des météores & des métaux. J'ai lû & j'ai sçû tout cela autrefois ; mais ma mémoire ne m'en fournissoit presque rien alors ; je n'en ai pourtant pas été plus honteux , parce que je n'ai véritablement honte que quand je ne sçai ce que je dis , & non pas quand je ne sçai point ce que les autres ont dit. Je n'aurois pas honte , si mon serviteur m'étoit infidèle ; pourquoi en aurois-je , quand ma mémoire me l'est ? Pour m'en consoler , je vais tâcher de suppléer par moi-même à ce qu'elle me refuse. Alors si je fais , ou si je dis mal , qu'on me méprise , je le mériterai bien plus , que pour avoir oublié ce que j'ai trouvé dans des livres. Je m'imagine que je paroîtrois un homme bien extraordinaire , si l'on sçavoit que je fusse si insensible à cet oubli ; car enfin souvent l'on n'est estimé qu'autant que la mémoire est très-fournie , & qu'on sçait tirer & débiter à propos les richesses qu'elle contient. Quoiqu'il en soit , je publierois cependant avec hardiesse cette insensibilité , pour peu qu'on l'exigeât de moi , plutôt que de soutenir qu'on ait une véritable infirmité , parce qu'on jouit d'une heureuse mémoire. Ce n'est pas pourtant que je négligeasse , s'il dépendoit de moi , d'acquiescer celle-ci , quand ce ne seroit que pour étendre , augmenter , entretenir la glorieuse réputation de ceux qui nous ont

précédez : car avoions de bonne foi que ce sont eux seuls qui ont un droit légitime pour se faire honneur des belles choses qu'ils ont produites, & que nous avons retenues après les avoir trouvées en notre chemin. Si l'on pouvoit se le bien persuader, on s'appliqueroit avec beaucoup plus d'efforts qu'on ne fait à produire par soi-même, parce que l'on ne se flatteroit pas de se fonder un propre mérite sur les productions d'autrui. Je veux pourtant tâcher, pour l'honneur de la mémoire, de découvrir quelque avantage glorieux pour ceux qui se ressouviennent heureusement de ce qu'ils ont lû, ou entendu dire. Je me représente pour cela H.... qui vient de citer fort à propos, les plus beaux endroits de l'art poétique d'Horace : ç'a examinons bien en quoi H... peut s'en faire honneur. D'abord je remarque, que sans doute il a lû ces endroits. Mais je remarque en même tems que le Compositeur d'Imprimerie les a lus avant lui ; or avons-nous pour cela une plus favorable idée de celui-ci ? l'en croyons-nous plus digne d'estime ; tout au plus nous lui tenons compte de son exactitude, si nous n'y trouvons point de faute d'impression. Je ne vois pas que H.... ait plus droit que lui de rir de la gloire de cette lecture. On peut dire même, que le Com-

positeur le surpasse en cela , puisqu'il y a mis beaucoup plus du sien. Ainsi allons plus avant pour faire quelques découvertes qui soient plus à l'avantage de H... , il débite à propos ce que sa mémoire lui dicte. A la verité , cet à propos vaut quelque chose ; j'entends qu'il marque que H... rapporte avec convenance ce qu'il a tiré des autres ; semblable à ceux qui mettent dans le commerce ce qu'ils ont trouvé , &c qui ne leur a coûté que la peine de le rechercher. A votre avis , y a-t'il là grande matiere de loüange ; pour moi, je louerois bien plus volontiers un peintre qui commerceroit les tableaux qu'il auroit faits, que celui qui les donneroit en payement , sans avoir autre part à ces ouvrages , que de les avoir achetez pour les revendre. Pourtant c'est un merite , que d'avoir lû de bonnes choses , & de les répandre à propos ; on enrichit ainsi la conversation , on l'empêche de languir , on instruit ceux qui écoutent ; aussi ceux-ci ne manquent-ils pas d'estimer & de regarder comme des prodiges de science , ces féconds repetiteurs. Tout cela est vrai ; mais il est vrai aussi , que ce ne sont que des étalleurs de vieilles étoffes , qui sont usées à force d'avoir été montrées. Quoi ! me dira-t on , c'est ce qu'à force de creuser , vous voulez absolument trouver des raisons , pour

à prouver , que la mémoire n'est bonne à rien ? A Dieu ne plaise , que j'entreprenne d'avancer une telle proposition ; car outre qu'elle n'est pas véritablement soutenable , je l'abandonnerois seulement par la crainte de m'attirer l'indignation d'une infinité de prétendus Scavans , qui ne valent que par l'usage qu'ils font de la science des autres. Je voudrois seulement que ceux qui ont beaucoup de mémoire , ne prétendissent pas s'attribuer la même considération qu'on doit à ces génies qui travaillent presque toujours de jugement. Pour bien soutenir que la mémoire n'est bonne à rien sur certains sujets , il faudroit que tous les hommes en general fussent tels , qu'ils n'eussent pas besoin de se souvenir de ce qu'ils auroient trouvé chez les autres , parce qu'ils en pourroient trouver autant chez eux-mêmes. Heureusement pour l'honneur de la mémoire , peu travaillent à fouiller chez eux , pour voir s'il ne seroit pas possible d'y faire quelque découverte. Presque tous se persuadent , que comme la vie est fort courte , le plus sûr est de retenir les ouvrages faits , & d'en jouir de son mieux. Par cette conduite , on confirme ce qui a été répété tant de fois ; c'est-à-dire , qu'il n'y a rien de nouveau ; & l'on trouve moyen de babiller assez , pour que les conversations

ne demeurent point vüides.

Quelle honte pour un Orateur qui demeure court ! Il y a de l'injustice, dit-on ordinairement, d'avoir du mépris pour ceux à qui cet accident arrive, quand ils parlent en public. Pour moi, je ne crois pas, que ce mépris soit toujours injuste. Souvent la mémoire ne manque dans ces occasions, que faute de s'être bien sérieusement & constamment appliqué à la bien pénétrer de ce qu'on lui a voulu faire retenir. Les auditeurs n'ont-ils pas raison de mépriser un Prédicateur, par exemple, qui prenant si mal ses mesures pour leur plaisir, donne occasion de croire, qu'il fait très-peu de cas de leurs suffrages ? Que ces Orateurs qui ont une mémoire infidèle, ou qui ne peuvent prendre la peine de la rendre sûre & ferme, ne se tiennent-ils dans leur cabinet, sans venir ainsi publiquement gâter, pour ainsi dire, les vérités qu'ils annoncent, & rendre, importunes, onéreuses, & par consequent inutiles les instructions qu'ils entreprennent de nous donner. Qu'ils travaillent plutôt à procurer ces places qu'il ambitionnent, en faveur de ceux qui les savent mieux remplir. S'ils s'opiniâtrent à paroître avec leur mémoire chancellante, & leurs yeux extrêmement ouverts, comme s'ils vou-
loient s'en servir, pour mieux chercher &

trouver ce qu'ils ont à dire ; qu'on les couvre hardiment de confusion ; ils le méritent par leur indiscrete témérité.

L E C T U R E XXXVIII.

Le Comedien s'arrête aux beaux endroits de la piece , & avertit par là , qu'il faut faire le brou ha ha.

P R A T I Q U E.

Le Comedien prend d'ordinaire toute la gloire du brou ha ha pour lui ; le Poëte , bien loin d'en quitter sa part , en cede très-peu de chose au Comedien ; & ceux qui ont bourdonné ce charmant brou ha ha , s'en font du moins autant d'honneur que le Comedien & le Poëte ; car enfin , n'est-il pas bien glorieux de connoître ce qui est excellent , & de lui rendre justice ? Certes , il faut que la gloire soit un morceau bien friand , puisque c'est à qui se l'arrachera , & qu'on a tant d'avidité pour l'obtenir ! quel avantage seroit-ce , si ce morceau étoit aussi solide & nourrissant , qu'il est délicat ! Il ne m'y paroît qu'un bien ; c'est qu'elle excite à bien faire. Mais est-on veritablement louable , de ne faire bien que pour être loué ? Si l'on dit que oui , adieu le desir de parvenir à ce bien faire , quand on s'attendra , qu'il ne sera ni vu , ni connu. Si l'on dit que non , à

Quoi réduirons-nous donc les avantages des
louanges, des honneurs, des applaudisse-
mens, des brou ha, ha, sinton, à pouvoit
se dire à soi-même, je suis estimé. Je ne
vois rien au de-là. Mais, comme il y a
bien des gens qu'on estime, sans qu'ils le
méritent; l'estime n'est donc glorieuse que
pour celui qui en est l'objet, qu'autant
qu'il est estimable. Concluons donc, qu'être
estimable, est plus glorieux, qu'être
estimé, puisque le premier fait honneur in-
dépendamment du second, & que le second
n'en fait qu'autant que le premier subsiste.

L E C T U R E X X X I X.

Ces fanfasons, ces gens d'épée,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées;
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans justes
au corps,

Où l'or éclate en broderie;
Ce ne sont, croyez-moi, que d'imposteurs
dehors,

Qui renferment dessous bien de la gueuserie,
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné !

Dans leurs laes le cœur d'une Dame,
Dites-moi, son douaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame ?

P R A T I Q U E.

Qu'un habit de Robin, qu'un habit
noir, porté continuellement par un mari,
paroît triste à sa femme, lorsqu'elle est co-
quette ! quand le mari a disparu avec sa ro-
be lugubre, & qu'un galant arrive avec

un plumet au chapeau, & un juste sur corps, rouge ou bleu, chamarré de dorures, que celui-ci a d'agrément pour elle ! qu'il lui réjoût la vûe ! un Mars avec ses airs cavaliers, ragoûte bien plus qu'un Vulcain à mine fétide & couvert du noir de sa profession. Elle ne tient pas à terre, tant sa joye la rend legere à la vûe de celui-là. Elle accordera à ce singe des guerriers tout ce qu'il lui demandera, à condition pourtant qu'il ne fera point d'autres campagnes, que celles d'aller avec elle aux P. & au G. T. Les fautes des heros, que ces heros de toilette ! malheur pour l'Etat & pour les Femmes, quand le nombre en est trop grand ! que dis-je ? malheur pour l'Etat ! je n'y pense pas. Certes, c'est plutôt un bonheur pour lui, quand de tels gens n'entreprennent pas de le servir dans un métier qu'ils ne font point du tout capables de faire.

LECTURE XL.

On entre dans le sanctuaire des Loix, en violant la première Loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession.

Un Juge doit rendre compte non-seulement de son travail, mais encore de son loisir : il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misere des autres. Il doit racheter

Le tems & abreget les mauvais jours que les procès donnent à des misérables , qui ne sont pas moins ruinez par la longueur des procédures, que par l'erreur des jugemens.

P R A T I Q U E.

Quelque chose que vous disiez, en quelque mauvaise humeur que vous vous mettiez contre moi , je ne vous accorderai point ce que vous exigez de mon amitié. La honte de refuser en certaines occasions , est la honte des sots. C'est pour cela , que je ne suis point du tout honteux de vous assurer ; de vous protester , de vous jurer même , si vous le souhaitez & s'il m'est permis , que je ne vous donnerai point mon suffrage, pour vous faire entrer en possession de cette charge que vous ambitionnez. Il y faut de l'assiduité ; & à peine en pouvez-vous donner à un même plaisir, quelque voluptueux que vous soiez. Il y faut de la fermeté ; & le moindre petit minois de femmelette qui vous semble jolie, vous ébranle & vous détourne de vos devoirs. Il y faut un exemple ; c'est ce qui ne se trouvera point dans vos raisonnemens libertins ; dans vos paroles libres qui allarment & font souffrir la pudeur ; dans vos airs de petit Maître ; dans je ne sçai combien de manieres de parler & d'agir ,

qui ne vous feroient paroître que comme un Ecolier déguisé en Magistrat. Quoi ! à cause que vous avez assez de bien , pour acheter une Charge qui donne droit de disposer de la fortune , de la réputation , de la vie même des autres , faudra-t'il que le Public en souffre ; Croyez-moi , ne vous chargez que de vous-même , & je vous assure que vous aurez plus d'ouvrage qu'il ne vous en faut. Qu'un homme qui a autant besoin de conseils que vous , me fait de compassion , quand je le vois dans le dessein de se faire conseiller ! Je m'imagine vous voir en place , & là donner vôte avis pour condamner un jeune débauché , qui au sortir d'un cabaret , a insulté tous les passans qui se sont trouvez dans son chemin la même nuit qu'on vous a amené d'un autre Cabaret chez vous , & du moins aussi yvre que lui. Méditez autant que moi sur cette imagination ; & peut-être ne me demanderez vous plus mon suffrage. Méditez , ou non ; je ne vous le donnerai pas ; car je ne ressemble point à de certains dévots , qui ne méditent que pour méditer.

LECTURE XL-Te.

↓ Ce qui me donne particulièrement de l'aversion pour la singularité , pour l'affectation , pour les manieres extraordinaires , c'est que je ne remarque tout cela que chez

des gens qui ont du travets dans l'esprit, un mauvais goût, une ignorance des bienséances, ou une vanité qui les excite à se distinguer des autres, à quelque prix que ce soit. Je ne veux me détourner des grands chemins, que pour éviter les mauvais pas.

P R A T I Q U E.

Il ne faut point se singulariser, dit-on ; cela est vrai ; c'est pourquoi il est vrai aussi, qu'il est bon souvent de faire le sot ; parce que souvent on se trouve avec des sots ; je l'ai fait quelquefois, & je m'en suis bien trouvé. Si j'avois fait le sage avec de certaines gens dont j'avois besoin, je leur aurois fait peur, ils m'auroient fui, emportant avec eux le secours que j'en attendois. En faisant un peu le sot avec les sots, on les apprivoise bien mieux ; ensuite, on prend insensiblement quelque autorité sur leur esprit, & enfin on peut aussi les mener insensiblement à la honte d'être sot. Dire, qu'il faut quelquefois faire le sot, ou le fou. Que cette proposition paroîtroit effroyable à ces sages sévères, roides, & qui ne veulent jamais plier ; mais ne sont-ils jamais les sots ? Oh ! qu'il. Quelquefois de telle sorte pourtant, qu'ils prennent leurs mesures, afin qu'on ne tire pas de leur conduite sujet d'établir une si

effroyable proposition. Une foi étant , ou paroissant, ou se disant forte, qui les fera plier en secret , ne tirera pas selon eux , à conséquence. En effet , ce qui est caché , n'a pas de si dangereuses suites , qu'auroient de certaines propositions , qu'on n'avance d'ordinaire, qu'afin qu'elles soient publiées. Avec ce retranchement , les sages de cette sorte se satisfont si tranquillement, que leur conscience ne leur fait pas le moindre reproche. Dis toujours bien , & cache ta vie ; voilà leur règle.

LECTURE XLIIe.

„ Voulez-vous que je vous dise ? je crois
 „ que Dieu est fort embarrassé, quand il
 „ juge des gens d'une certaine condition.
 C'est ainsi que parloit une Dame , à propos d'un homme de qualité & de ses parens
 „ qui étoit mort. Ce qui me console , dit-
 „ soit-elle, c'est qu'il a reçu ses Sacramens
 „ d'un Prêtre qui est véritablement Gentilhomme.

P R A T I Q U E.

Cette Dame s'imaginoit , que , quand les Grands du monde paroissent devant Dieu , il a autant de ménagemens pour eux, qu'on en a ici. La plupart des Grands ne se l'imaginent-ils pas aussi ? A voir ce qui se passe , on croiroit , qu'ils se persua-

dent, qu'il y a un Evangile particulier pour eux, & un autre pour le commun des hommes. De cette persuasion, ils peuvent bien pousser jusqu'à présumer cet embarras prétendu de Dieu, quand il les jugera. Quoi ! est-ce qu'ils ne se trompent pas ? ouï assurément ils se trompent, je n'en doute point. A dire vrai, si je ne croyois ferme, je serois fort tenté d'en douter, quand je considere tant de nos grands, pieux Superieurs & Maîtres, qui donnent dans un luxe qu'ils condamnent dans les petits. Je ne voudrois pas pourtant leur dire le sujet de ma tentation, je n'oserois pas même intérieurement les condamner. Car, que sçait-on ? peut-être ont-ils de certains privileges secrets qu'ils ne nous est pas permis de pénétrer, & dont, pour des raisons, on nous dérobe la connoissance. Des raisons ! & quelles raisons ? je ne les sçai point ? & quand je les sçaurois, je serois pour mon repos très-attentif à faire semblant de ne les pas sçavoir. Je remarque qu'il arrive souvent, que, pour dire des raisons, on n'en est pas pour cela plus raisonnable. Chacun fait comme il entend. Heureux ceux qui entendent bien.

L E C T U R E XLIIe.

A grande-peine voit-on advenir, que grands banqueteurs fassent beaux faits d'armes.



P R A T I Q U E .

C'est un fameux rieur , qui a dit il y a long-tems ce qu'on vient de lire, Il me paroît, qu'aujourd'hui on n'a pas sujet d'en dire autant. Demandez aux Pourvoyeurs des armées si cela est bien vrai. Arrêtez les fourgons , pour les examiner , visitez les cantines , parcourrez toutes les tables , entrez au commencement du repas , revenez deux heures après , & ensuite suivez nos Héros , quand ils en sont sortis. Hez bien , qu'en dites-vous ? avouez , qu'ils savent faire un vigoureux usage des forces que la table leur a fournies , & qu'ils n'ont pris, autant qu'on en peut juger par leurs actions , beaucoup de vin , qu'afin qu'étant animé de Bacchus , ils aient comme lui le courage d'un conquérant. Oh ! mais on court risque d'être surpris pendant qu'on est si long-tems à table. Et par qui surpris ? Est-ce que ceux qui pourroient surprendre, n'y sont pas de leur côté aussi long-tems ? Ne m'allez point dire aussi , que mal-à-propos se remplit-on de vin & de viandes , dont on n'est pas assuré de faire la digestion. Quoi qu'on ait souvent raisonné de la sorte, ce raisonnement ne m'en fait pas moins pitié. C'est comme si l'on disoit, que, parce qu'on n'est pas certain d'être en vie dans vingt-quatre heures

res., il faut être vingt-quatre heures sans manger ; & enfin ne prendre de nourriture, qu'autant qu'on sera assuré, que rien n'empêchera qu'elle serve à faire vivre. Mais je suis bien ridicule de combattre ce raisonnement, puisque je ne dois le regarder, que comme une espèce de bon mot, comme une saillie ingénieuse, dont on prétend se faire quelque petit honneur ! il ne faut pas prendre les bons mots à la lettre. Le but de ceux qui les hasardent, c'est de montrer de l'esprit. A la bonne heure si le vrai s'y trouve.

L E C T U R E XLIVe.

Qu'est-ce qu'une fille ? c'est, répond D. E. une creature humaine, qui s'habille, qui babille, & qui se déshabille.

P R A T I Q U E.

C'est-là un de ces bons mots qui n'ont point d'autre mérite, que celui de se jouer sur eux-mêmes ; car si l'on entend, qu'une fille s'habille le matin, cause dans la journée, se déshabille le soir, il n'y a rien-là d'assez surprenant pour plaire, ainsi que font presque toujours les choses extraordinaires. Si l'on prétend, par ce dicton, que les filles ne font autre chose que s'habiller, parler & se déshabiller, l'expérience nous montre, qu'ainsi que les hommes, elles

ne s'en tiennent assurément pas là , soit en bien , soit en mal. Il est vrai qu'elles sont long-tems à leur toilette , qu'elles disent bien des inutilitez , qu'elles aiment à parler des défauts les unes des autres. Que d'hommes Damoiselles , occupez long-tems de leurs parures ! que de sortes de bagatelles ; dont d'autres hommes s'entretiennent ! qu'ils trouvent de plaisir ; quand ils ont occasion de détruire une bonne réputation établie ! Venons à des faits qui ne regardent pas seulement l'habiller ; le babiller, le déshabiller, par exemple. . . . du train que je commence de prendre , il semble, que je veuille faire une Satyre contre tout le genre humain ; à Dieu ne plaise. Il faudroit pour cela, que je fusse assez sot, pour me flater d'y faire une exception. Je me connois trop , pour donner dans une telle sottise , quoique je ne manque pas d'exemples pour m'autoriser.



CHAPITRE II.

Maître Gonin fait en présence de Lucinor & de Prianne une maligne critique de l'Ouvrage de Doriston. Comment Doriston fut instruit de cette critique. Son inquiétude, à l'occasion de deux Laquais qui avoient volé du vin au buffet de leur Maître. Il fait confidence de ses peines à Malnette, femme de chambre de Prianne, & elle lui donne conseil sur ce qu'il a à faire. Maître Gonin fait à Lucinor une remontrance artificieuse, pour l'engager à se désister de Doriston.

QUOIQUE j'aie rapporté dans le Chapitre précédent un grand nombre d'endroits de l'Ouvrage de Doriston, je me persuade que le Lecteur n'en aura pas été ennuyé, puisqu'ils contiennent tous plusieurs réflexions, qui étant bien pées, peuvent passer pour être fort judicieuses. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici l'éloge; mais je ne puis m'empêcher d'assurer, que dans tout l'ouvrage, il n'y a rien qui démente ces échantillons: au reste qu'on ne me fasse point de procez sur ce que j'en ai cité, comme s'il étoit hors d'œuvre, puisque je ne pouvois pas me dispenser de le faire, ainsi qu'on lo verra par

la suite. Il y a des Lecteurs qui ne veulent que des faits , des aventures : il y en a d'autres qui demandent particulièrement des discours , des raisonnemens , des reflexions qui interessent , qui instruisent , qui soient de quelque utilité. J'ose assurer , que l'on trouvera de tout cela dans l'Histoire de Maître Gonin. Car il ne faut pass'aller imaginer que cette histoire soit dans un goût romanesque , dans un goût de contes , où il ne s'agit que de débiter des bagatelles ; afin d'amuser. Si je n'y avois trouvé que de tels amusemens , je proteste , que je n'aurois point du tout entrepris de la rendre publique. Il y a déjà tant de ces sortes de livres répandus dans le monde , & je vois dans quelques Auteurs tant de disposition à en augmenter le nombre , que je me serois fait un scrupule de contribuer encore de ma part à faire perdre le tems par de nouvelles inutilitez à tant de gens qui ont assurément intérêt de le mieux employer , & qui en effet l'emploieroient mieux , si on leur fournissoit plus souvent des ouvrages où l'agréable fût toujours accompagné de l'utile. Qu'on s'attende donc de trouver souvent dans celui-ci , en chemin faisant , des choses véritablement solides , que je me suis bien donné de garde de vouloir dérober à la curiosité & à l'édification

du Lecteur. J'ai été d'autant plus excité à les rapporter dans toute leur étendue, qu'elles n'ont rien de cette secheresse, qui ennuye, qui fatigue, qui rebute presque toujours à ceux à qui elle se presente, & qu'elles sont, pour ainsi dire, enchaînées dans des faits, dont il est difficile que la lecture puisse déplaire. Revenons à Maître Gonin, à Doriston, à Lucinor & à Prianne.

Après que Doriston eût lu une partie de son *Livre des Livres*, tous lui donnerent des applaudissemens ; tous l'exciterent à le continuer aussi loin qu'il pourroit aller ; tous l'assurèrent que s'il ne le faisoit pas imprimer, il seroit en quelque façon coupable, comme s'il avoit fait un vol important au Public, tous en demanderent copie, s'il ne pouvoit obtenir de la modestie qu'il fût mis sous la presse. Doriston reçut toutes ces louanges, tous ces empressemens pour voir son ouvrage publié, ou pour en obtenir des copies, comme autant de complimens qu'un auteur a coutume de recevoir dans de pareilles occasions ; Gonin loua comme les autres ; seulement il fit quelques remarques critiques sur de certaines expressions ; & cela bien moins pour reprendre l'Auteur, que pour témoigner l'attention qu'il avoit prêtée à la lecture que celui-ci venoit de faire. Doriston trouvant ces remarques judicieuses, s'y

tendit, & marqua sur le champ les endroits
critiquez, afin de les réformer à loisir.
Après plusieurs raisonnemens de part &
d'autre sur cet ouvrage, comme la journée
étoit fort avancée, Lucinor pria ses amis
de rester, afin qu'ils soupassent ensemble.
Doriston s'en excusa, assurant qu'il ne
pouvoit pas jouir de cet honneur, parce
qu'il avoit un autre engagement pour tou-
te la soirée. On ne voulut pas lui faire
plus d'instance pour le retenir, en ce qu'on
ne doutât point qu'il ne fût en effet en-
gagé. Et il l'étoit véritablement en une
manière, mais bien différente de celle qu'on
s'imaginoit. Gonin accepta le parti, & ils
soupèrent.

Après le souper, toute la conversation
roula sur le Livre de Doriston. Gonin le
loua extrêmement en gros; mais insensibi-
blement s'étant jetté dans le détail, s'étant
attaché à quelques traits particuliers, il en
fira des conséquences qui étoient bien éloi-
gnées d'être favorables à cet ouvrage. C'est
à l'occasion de ces traits qu'il commença
de donner une très-mauvaise idée du pau-
vre Abbé. Ses interprétations étoient
d'autant plus cruelles, qu'il est constant
que Doriston n'avoit aucun dessein qui
approchât de ce qu'elles faisoient enten-
dre. Mais enfin l'Abbé étoit trop sage, trop
honnête homme, & trop spirituel, pour

que nôtre fourbe pût le souffrir dans une maison où il vouloit faire une constante habitude. Il ne faut pourtant pas croire que dans sa critique, il montrât rien de la malignité qu'il conservoit dans le cœur; il prit toujours la précaution de ne rien dire d'amer, qu'il n'allaisonnât de certaines douceurs qu'il sçavoit adroitement mêler dans ses invectives, pour les mieux faire passer, & les rendre non seulement plus supportables, mais encore raisonnables, charitables & judicieuses. Deux raisons l'excitoient à invectiver de la sorte contre le Livre de Doriston. La première c'est qu'il n'aimoit point qu'on travaillât à donner des Recueils au Public; on sçaura pourquoi, dans la suite de son histoire. La seconde & celle qui lui tenoit le plus au cœur, c'est ainsi que je viens de le dire, qu'il vouloit dominer seul chez Lucinor.

Après donc avoir loué le dessein de ce Livre, après avoir donné des applaudissemens à plusieurs des réflexions qu'il contenoit, exagéré même l'utilité qu'il pourroit produire, il rejeta, pour détruire les louanges & les applaudissemens qu'il venoit de donner, son poison en ces termes. Que pensez-vous, dit-il, à Lucinor, de l'Épître Dédicatoire de Doriston, adressée à un riche ignorant, du conseil qu'il

„ sembler lui donner dans la quatorzième
„ Lecture, de faire acheter des exemplaires
„ de l'Ouvrage, afin d'étendre sa réputation & de se rendre recommandable; c'est
„ un ridicule qu'il donne à cet homme,
„ dont j'ai été choqué d'autant plus sensiblement,
„ qu'il m'a paru qu'il avoit en vûe un de ses amis & des miens. Je
„ n'ose pas m'expliquer davantage, tant
„ cette conduite m'est odieuse, & tant je
„ craindrois de me rendre odieux moi-même
„ à un homme que j'aime véritablement
„ avec tendresse, à qui je suis constamment
„ attaché, & dont j'estime infiniment le mérite,
„ si je lui marquois que je fusse capable de pénétrer une
„ telle explication. Quoiqu'il en soit,
„ il est pourtant constant, qu'encore bien
„ qu'on devine les intentions des mauvais
„ esprits, ce n'est pas à dire qu'on en ait
„ de pareilles & qu'on pense comme eux;
„ si je n'éleve cette intention, c'est assurément
„ bien moins par indignation contre l'ouvrage,
„ que par un ressentiment que je ne puis m'empêcher
„ de faire paroître, voyant qu'elle attaque,
„ ou je suis bien trompé, une personne qui,
„ si elle n'est pas sçavante, est certes, respectable
„ par une infinité d'autres endroits, dont je fais
„ bien plus de cas que de toutes les sciences qu'elle
„ pourroit posséder.

Feder, si elle avoit bien voulu prendre la peine de les acquérir. Quelle est donc cette personne ? Nous nous connoissons il y a long-tems, dit-il dans dans la Lecture sixième. Après cela est-il difficile de deviner qui il entend ? Mais ma sensibilité à cet égard m'emporte trop loin ; passons à d'autres sujets que j'aurois voulu qu'un aussi aimable & honnête homme que Doriston n'eût point traités, ou du moins qu'il leur eût donné un autre tour.

Ce discours ne tendoît, ainsi qu'on le voit bien, qu'à faire croire, que Doriston avoit en vûe Lucinor dans la personne du riche ignorant à qui il adressoit son Epître Dédicatoire : car en effet ce Gentil-homme étoit riche & n'avoit point étudié. Il ne manquoit point de bon sens, mais il ne sçavoit ni Grec ni Latin, parce que dans sa jeunesse on avoit négligé de l'appliquer à l'étude. Il comprit parfaitement bien qu'il s'agissoit de lui dans ce que Gonin venoit de dire, & il fut assez credule pour entrer dans son esprit : ce qu'il marqua par les réponses qu'il faisoit, & que j'ai cru inutiles de rapporter. Gonin jugea qu'il ne pouvoit pas mieux faire, pour parvenir à l'exécution de son dessein, que de commencer par donner cette idée de notre Abbé. C'étoit une

entrée pour donner un passage libre aux autres interprétations qu'il méditoit, & qu'on va voir en abrégé.

„ Selon la Lecture cinquième, dit-il,
 „ il n'y a aucune flatterie qu'on ne puisse
 „ justifier. Franchement je ne me fierois
 „ à tout autre ami que lui qui opineroit
 „ de la sorte, puisqu'il ne me seroit pas
 „ possible de compter sur sa sincérité. Ne
 „ se faire aucun scrupule de louer les gens
 „ qui ne le méritent pas, marque que
 „ l'on prend bien moins l'équité que son
 „ intérêt propre, pour règle de ses démar-
 „ ches. A Dieu ne plaise pourtant que je
 „ juge ainsi de Doriston. Je ne connois
 „ pas assez son intérieur, pour porter de
 „ lui aucun jugement soit en bien, soit en
 „ mal, que je croye si sûr que je n'osasse
 „ m'en dédire; il faudroit pour cela,
 „ que je l'eusse étudié aussi long tems
 „ & aussi attentivement qu'il assure dans
 „ la neuvième Lecture s'être étudié
 „ lui-même, afin de se bien connoître;
 „ & avec cette étude, il y a apparence,
 „ qu'à son exemple je jugerois favorable-
 „ ment de lui; car entre nous, il se loue
 „ assez adroitement dans cette Lecture,
 „ & je croi de meilleure foy, qu'il ne
 „ permet de louer les autres. Sa modestie
 „ ne trouve gueres son compte dans les
 „ Lectures quinziesme & vingt-huitiesme,
 „ quand

quand il parle dans l'une de ses défauts, & dont il fait une espèce de confession, & dans l'autre, de ses alliances, & de sa noblesse Siamoise, dans les treizième & dix-septième Lectures, je lui trouve trop d'avidité pour faire des Livres, à quelque prix que ce soit. Il y a dans cette passion un je ne sçai quel ridicule qui ne convient point à un homme qui m'a toujours paru fort raisonnable, depuis que je le connois. Quoi ! si je n'étois prévenu en sa faveur autant que je le suis, je m'imaginerois en considérant le Mécenas de son Epître Dédicatoire, & quelques traits du corps de l'Ouvrage, qu'il feroit volontiers une Satyre contre ses meilleurs amis, s'il n'avoit point d'autre ressource pour se produire comme Auteur. Je ne puis m'empêcher d'avouer une chose, quelques ménagemens que l'amitié m'engage de prendre sur ce qui le regarde ; c'est que je crains extrêmement les gens de ce caractère. Je ne parlerois pas assurément de la sorte en présence d'autres personnes. J'ouvre ici mon cœur là-dessus, parce que je suis sûr, que l'aimant & le considérant autant que vous faites, vous n'êtes point susceptible d'aucune mauvaise impression contre lui. „ Lucinor & Prienne ne la prirent pourtant ce

mauvaise impression. Gonin s'en apperçut parfaitement ; & pour profiter de l'occasion , il continua de cette sorte. „ Ces „ passages de Montagne qu'il cite dans la „ dix huitième Lecture ces *Baroco & Bara-* „ *lipton* , ces ergotismes qui empêchent, se- „ lon lui, de donner la connoissance de la „ véritable Philosophie , ces suppôts cro- „ tez & enfumez, noms dont on appelle les „ Professeurs de la plupart des sciences que „ que l'on cultive à présent ; tout cela me „ semble être d'une dangereuse & conséquen- „ ce pour lui. Il devoit laisser ces raison- „ nemens dans son Auteur , sans aller les „ en tirer , pour les donner en spectacle, „ & à leur occasion former des réflexions, „ qui bien loin de faire la cause meilleure, „ la rendent encore plus mauvaise. Si les „ intérêts ne m'étoient pas chers, je ne „ parlerois pas du tout de la sorte ; & si „ j'étois certain qu'il prît bien de la re- „ montrance que je lui ferois là-dessus, & „ que je ne lui ferois que de l'abondance „ d'un cœur sincèrement affectonné , je „ lui conseillerois de retrancher de son „ ouvrage cette Lecture. Il n'est pas bon „ de se faire de mauvaises affaires avec „ ces sortes de gens ; ils ont les mains si „ longues , qu'ils vous atteignent en lieu, „ où vous ne vous attendriez jamais de „ les trouver. Quand ils se mettent une fois

Sur leurs ergos , ils lancent des coups de bec & de plume , dont on se ressent fort long-tems. Le Public même entre dans leurs interêts , & leur prête plus de secours qu'ils n'en ont besoin : car ce Public étant accoutumé à occuper les enfans de ce qu'ils enseignent ; c'est lui faire injure que prétendre lui prouver qu'il ne sçait ce qu'il fait , en demeurant constamment dans cette habitude. Il passa ensuite à un autre sujet , qui étoit des plus importans pour son stratagème , & qui lui donna belle matiere pour moraliser. Ah ! s'écria-t'il , que le bon Doriston connoît bien l'amour ! Ce qui me fait juger qu'il a une parfaite connoissance de cette passion , c'est ce qu'il dit dans la dix-neuvième Lecture ; il faut pour en parler si juste , qu'il ait ressenti plus d'une fois sa puissance , & éprouvé ses effets. Fait comme il est , il a peut être bien de la peine à s'en tenir au passé ; son affabilité , sa douceur , sa complaisance , son enjouement , de certaines manieres engageantes le rendent tout-à-fait aimable ; or quand on est beaucoup aimable , l'on est inmanquablement aimé ; & quand on est aimé , il est bien difficile de n'aimer pas à son tour. Je ne sçai pas s'il est d'humeur à en conter aux femmes ; mais si cela est , je crois qu'il

„ n'est pas obligé d'en conter long
„ tems pour parvenir à ses fins. Je sen-
„ bieh que si j'étois femme , je ne lui resis-
„ terois pas aisément. Mais comme je me
„ persuade qu'il est véritablement sage ,
„ peut-être ne parle-t'il si bien de l'amour
„ que pour avoir le plaisir d'en parler ; il
„ s'en tient peut-être à la théorie , sans
„ se soucier de la pratique. Quoiqu'il en
„ soit , je vous proteste , que si j'avois une
„ fille, je ne la lui donnerois point du tout
„ à garder, non pas que je craignisse, qu'il
„ fût le premier assaillant. Mais c'est qu'
„ ayant tout ce qu'il faut pour plaire , il
„ attireroit facilement à lui , & voudroit
„ peut être enfin conserver ce qu'il auroit
„ attiré. Dans cette matiere , il n'y a sa-
„ gesse , prudence , modestie qui tiennent ;
„ de certaines occasions rendent sourd
„ aux remontrances des plus excellentes
„ verrus.

Par ces raisonnemens qu'il venoit de
faire sur l'amour , il prétendoit rendre sus-
pectes à Lucinor les frequentes visites que
Doriston faisoit à Prianne. Il obtint beau-
coup de ce qu'il prétendoit, car dès ce mo-
ment même le bon Gentilhomme , déjà
mal disposé contre lui , à force de creuser
par ses réflexions, s'imagina qu'en effet son
ami étoit trop familier avec sa femme , &
que sa femme outroit les complaisances

qu'elle avoit pour lui. Il étoit pourtant très-vrai qu'il n'y avoit entr'eux rien de tout de ce qui s'appelle amour ; mais Gonin avoit déjà tant grossi par ses remarques critiques la mauvaise idée qu'il s'étoit proposé de donner de Doriston , que Lucinor étoit tout-à-fait dans la disposition de croire tout ce qu'on lui disoit contre cet Abbé. Il ne s'ouvrit pourtant pas entièrement sur sa défiance ; car sur tout ce qui fut dit , il répondit bien moins par des paroles , que par des mouvemens de tête , qui pouvoient être fort équivoques. Notre fourbe qui étoit un des hommes les plus pénétrants , démêla cependant si bien tout ce qui se passoit dans l'esprit de ce Gentilhomme , qu'il compta d'être arrivé au but auquel il tendoit. Voici encore quelques considérations qu'il ajouta pour consumer son projet d'artifices.

„ Les vocations de Doriston à l'état religieux ne m'ont pas , dit-il , beaucoup édifié dans son ouvrage ; car il en fait , dans la vingtième lecture des descriptions trop comiques pour des choses si sérieuses ; je n'oserois pas dire ce que j'en pense ; j'aime mieux le laisser penser à d'autres. Ses plaisanteries sur la Devote vétilleuse de la vingt deuxième lecture , jointes à celles de ses vocations ,

„ & ce qu'il dit dans la trentième lecture
„ de la morale severe & des Prédicateurs:
„ tout cela conviendroit mieux à la plume
„ d'un petit maître, qu'à celle d'un hom-
„ me de sa profession. Sans doute vous
„ sentez tous deux aussi bien que moi qu'il
„ y a là une conduite indigne d'un homme
„ qui seroit toujours un devoir de ren-
„ dre le respect qui est dû aux choses qui
„ sont véritablement respectables.

Il s'étendit extrêmement sur ce sujet,
& avec tant de vivacité & de raisonne-
mens captieux, que Lucinor & Prianne ne
sçavoient plus que penser de la religion du
malheureux Auteur. Il finit enfin par l'exa-
men de la trente-unième lecture, où il est
parlé de carosse. Il sçavoit que Prianne
souhaitoit beaucoup que son mari lui don-
nât cette brillante & commode voiture,
qu'elle lui avoit fait plusieurs instances
pour l'y engager; & ainsi il ne manqua pas
de faire usage de ce que Doriston en avoit
dit par rapport aux femmes, en tâchant de
faire entendre qu'il avoit pris le texte de
cette lecture pour le joliet de Prianne &
pour se divertir de ses instances. Elle ne
douta point qu'en effet il n'eût eu cette
intention. La vrai-semblance y étoit, &
les commentaires de Gonin formerent de
cette vrai-semblance une vérité qui parut
incontestable à cette Dame. Quelque ver-

tu qu'elle eût , elle ne pût pas tenir contre une plaisanterie si outrageante venue de la part d'un homme qui étoit si bien reçu chez elle & qu'elle croyoit être le meilleur de ses amis. Ce qu'elle dit là-dessus montra qu'elle étoit pénétrée d'indignation contre cet Abbé. Quelle joie pour Gonin d'avoir si bien réussi par ses moralitez ? Quel chagrin pour Doriston d'être si malignement interprété ? On croit sans doute qu'il ne ressent point ce chagrin, parce qu'il ne sçait rien de ce qui se passe ; on se trompe, il est instruit de tout ce qu'on vient de dire , rien ne lui est échappé : il sçait les interprétations cruelles de Gonin : il sçait que Lucinor est persuadé que c'est lui qui est le riche ignorant à qui l'Épître dédicatoire est adressée : il sçait que Prianne ne doute point qu'elle ne soit mise au nombre des femmes qui ambitionnent un carosse & que ce ne soit exprès pour elle : que la trente-unième lecture a été choisie , & qu'on l'a accompagnée de réflexions : enfin il sçait qu'on vient de le faire passer lui-même dans l'esprit de deux personnes qu'il aime & qu'il considère pour un lâche flatteur , pour un homme qui veut donner une trop bonne opinion de son mérite , pour un auteur affamé d'être sous la presse, pour un satyrique, pour un mauvais plaisant sur les choses les plus respectables.

Il sçait tout cela sans pourtant qu'il soit forçier. J'ai dit qu'il avoit refusé de ~~Tour~~per chez Lucinor, parce qu'il étoit engagé ailleurs pour la soifée. Ce prétendu engagement n'étoit autre chose que l'exécution des mesures qu'il avoit prises, afin d'apprendre par lui-même quelle opinion l'on porteroit de son ouvrage. Comme il se défioit extrêmement de Maître Gonnin, il voulut prendre cette occasion afin de le connoître à fond & à coup sûr : voici ce qu'il fit pour cela.

Prianne avoit une femme de chambre appelée Malnette : elle étoit parente de Doriston, mais il n'y avoit que lui seul qui le sçût. Il lui avoit procuré cette condition sans déclarer qu'il y eût une liaison de parenté entre lui & elle : ce n'étoit pas même lui qui l'avoit présentée ; il s'étoit servi pour cela du crédit d'un de ses amis qui avoit quelque accés auprès de Lucinor & de sa femme.

Il avoit eu plusieurs raisons qui l'avoient engagé à prendre ces ménagemens : entre autres, c'est qu'il ne trouvoit pas que ce fût une chose convenable qu'il présentât une si proche parente, pour servir dans une maison où l'on avoit tant de considération pour lui ; & il jugeoit bien que Prianne auroit souffert long-tems avec cette fille, & elle n'en avoit pas été contente, plus

tôt que de se plaindre. On se doute bien que Malnette étoit fort dans ses intérêts, tant par reconnoissance, que par l'amitié que les parens ont d'ordinaire les uns pour les autres. Il se servit donc du secours de cette fille pour le mettre dans un endroit d'où il pût, sans être vû, entendre la conversation qu'il s'attendoit bien que l'on auroit sur son ouvrage, & d'où il pût aussi sortir, & ensuite de la maison, sans être aperçû de personne. Il y avoit une assez grande salle où l'on mangeoit & où l'on restoit après le repas pour conferer quand on avoit déjeûné : dans cette salle étoit une grande table qui servoit de buffet, & elle étoit couverte d'un tapis de turquie qui descendoit jusqu'en bas. Ce fut sous cette table qu'il se plaça. C'étoit beaucoup hazarder : car il pouvoit arriver qu'on iroit mettre sous cette table ou en retirer quelque chose, & c'est en effet ce qui arriva pendant le repas. Deux laquais qui servoient à table, & qui étoient convenus ensemble de faire un tour de gens de leur sorte, furent sur le point de le découvrir. Ils avoient fait provision d'une assez grande caraffe qu'ils emplirent de vin petit à petit : de sorte que pendant que l'un y versoit, l'autre prenoit les mesures pour le cacher : & après qu'elle fut pleine, un la mit subtilement sous cette table, en attendant l'occasion.

favorable pour la retirer sûrement. Quand le pauvre Doriston vit avancer une mairr pour mettre cette caraffe sous sa table, il ne douta point qu'il n'allât être découvert, & qu'on ne l'allât tirer par les pieds comme un voleur qui n'avoit point d'autre dessein que de faire un mauvais coup. Il reprit pourtant sa tranquillité, quand il vit qu'il ne s'agissoit que de mettre en sûreté une caraffe pleine de vin qu'on venoit de voler; il s'attendoit cependant d'avoir la même inquiétude quand on reviendrait pour prendre cette désolante caraffe. Dans cet embarras il prit son parti. Hé bien, dit-il en lui-même, si je suis pris sur le fait, j'avouerai sans façon que je me suis caché de la sorte pour entendre ce qu'on diroit de mon ouvrage, à l'imitation d'Appelles qui se cachoit derrière ses tableaux, afin que n'étant pas vu chacun en dît son sentiment en toute liberté, & qu'ainsi il fût instruit des défauts qu'on y auroit remarquez. Il ne fût pourtant pas réduit à en venir à cette justification: car la caraffe fut reprise sans qu'on le vît, mais non pas dans le même état où elle étoit quand on l'avoit mise. Doriston pour se donner du plaisir, au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, bû tout ce qui étoit dedans, & qui marquoit assurément qu'il ne se soucioit pas beaucoup

d'être surpris dans sa cachette. Mais après avoir entendu tout ce qui se fût dit, il auroit été pourtant bien fâché si on l'avoit d'abord découvert, puisqu'il n'auroit pas été instruit de choses qui lui étoient si importantes. Apparemment les deux laquais s'accuserent réciproquement d'avoir vuïdé la caraffe. Je dis apparemment : car je ne trouve point dans mes mémoires ce qui se passa entre eux à cet égard.

Après que Gonin, Lucinor, & Priane ne se furent retirez de cette Salle, Doriston quitta le dessous de sa table, & Malnette lui donna moyen de sortir secrètement de la maison. Qu'il fut occupé de différentes pensées pendant la nuit ! Une preuve de son bon cœur, c'est qu'il étoit bien moins touché de la mauvaise idée que Gonin avoit donnée de lui, que pénétré de douleur & de chagrin, de voir que Lucinor & Prianne alloient se livrer en proie aux artifices de ce fourbe. Il prit cependant résolution d'aller le lendemain chez eux à l'ordinaire, pour examiner si on avoit fait sur eux contre lui les mauvaises impressions qu'il craignoit. Hélas ! il trouva que cela n'étoit que trop vrai. Lucinor le reçût avec civilité, mais non pas avec ces manières d'amitié, qui marquent de la joye, quand on voit arriver ce qu'on aime, & du chagrin quand on le voit sortir. Il étoit si

embarras de la présence de Doriston ,
que pour s'en délivrer, il supposa une af-
faire en ville, & le quitta brusquement. Do-
riston demanda à parler à Prianne ; elle lui
fit dire qu'elle étoit incommodée ; ce fut
Malnette qu'elle chargea de cette commis-
sion. L'Abbé prit alors dessein de n'y
plus revenir. Avant que de sortir, il jugea
à propos de confier à la parente son des-
sein & les raisons qui l'engageoient à le
prendre. Il raconta tout ce qu'il avoit en-
tendu sous la table où elle l'avoit caché.
Après ce récit, elle l'assura, qu'elle n'étoit
point du tout surprise de ce qu'il venoit de
lui apprendre ; parce qu'elle jugeoit Gonin
fort-capable de cette malignité. Cet hom-
me , ajouta-telle , m'a toujours paru
faux , double , & fort intrigant ; j'ai
une antipathie inconcevable contre lui ;
j'ai eu plusieurs fois envie de vous dire ce
que je pensois de son esprit ; mais je ne
l'ai osé, parce que vous me paroissiez aussi
bien que mon Maître & ma Maîtresse ,
fort prévenu en sa faveur, & je vous avoue
franchement , que j'ai senti une verita-
ble joye , quand vous m'avez témoigné
hier au soir, que vous desiriez sçavoir ce
qu'on disoit de vous après souper : car je
m'attendois bien qu'il ne vous épargne-
roit pas. Vous êtes trop honnête homme
& vous avez trop de pénétration pour

lui plaire. A dire vrai, j'étois tous les jours étonnée, comment étant si éclairé que vous l'êtes, son mauvais caractère vous avoit pû échapper. Croyez-moi, lui dit-elle encore, ne vous retirez point entièrement de cette maison, parce que si vous le faisiez, Lucinor & Prianne ne manqueroient pas de conclure, que c'est que vous ne douteriez point qu'ils ne se fussent aperçûs que vous aviez eu dessein de les choquer par votre ouvrage; & là-dessus ils jugeroient que les interprétations de Gonin sont conformes à vos intentions. Doriston l'assura qu'il se défioit de Gonin, & que la démarche qu'il avoit faite pour écouter ce qu'il diroit, n'étoit que pour connoître si sa défiance étoit bien fondée. Enfin il fut résolu qu'il n'abandonneroit pas entièrement la maison de Lucinor, à moins qu'on ne l'y traitât d'une manière qui le convainquît qu'il y seroit tout à fait insupportable. En effet, il y alla presque aussi souvent qu'il avoit accoutumé; mais il n'y trouvoit plus ces familiaritez & ces ouvertures de cœur que les amis se font les uns aux autres. Quant à lui, il alloit toujours le même train, faisoit toujours paroître la même humeur, la même complaisance qu'il avoit toujours montrée, comme s'il n'avoit rien sçu, & comme s'il n'eût remarqué aucune froideur.

Gonin qui vouloit absolument confirmer sa trahison , afin de l'écarter sans ressource de chez Lucinor , chercha une occasion , & imagina un moyen pour le détruire dans l'esprit du Gentil-homme. Il trouva cette occasion dans une partie qu'ils firent ensemble à la campagne, où ils restèrent seuls pendant deux jours , & y mit son moyen en usage. Il fit insensiblement tomber la conversation sur Doriston, Et ce fut alors qu'il débita une morale véritablement severe. Je la rapporte d'autant plus volontiers , qu'elle merite assurément bien d'être remarquée. Je passerai sous silence les réponses de Lucinor ; il me suffit de dire, quelles se réduisoient presque toutes à entrer dans l'esprit de ce fourbe. Entendons donc parler celui-ci.

Il me semble, dit-il, que vous traitez à présent froidement Doriston. Apparemment vous avez remarqué dans sa conduite quelque chose qui ne vous a pas plu. Il est pourtant de bonne compagnie & fort amusant : la conversation ne languit point avec lui ; il fait valoir les plus petites choses , quand elles passent par sa bouche ; les plaisanteries , les bons mots, les reparties vives, tout cela ne lui coûte rien, car tout cela coule de source. Il assaisonne tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait d'un enjouement qui , ce-

me semble, nous rendoit sa personne si agréable, qu'à peine pouviez-vous passer deux jours sans le voir. Je le goûte comme vous. Mais voulez-vous que je vous parle franchement? Je souhaiterois pour le goûter avec plus de plaisir, qu'il parût plutôt avec une cravatte, une épée, & un juste au corps galonné, qu'avec un collet, une soutanelle, & un manreau. Il est honnête, il est sage, tant qu'il vous plaira; sa profession veut plus de retenue, moins de dissipation; plus d'arrangement. Prenez y bien garde, il rit toujours, ou il fait rire, caractère excellent pour plaire aux femmes; car elles veulent qu'on les agite, qu'on les divertisse, qu'on les desennuie. Remarquez avec quel plaisir Prianne le voit & l'écoute; comme elle est animée quand il arrive: comme elle est dans l'inaction quand il est sorti. Je ne puis m'empêcher de vous dire, qu'il ne vous convient point de permettre une si grande familiarité entr'eux. Dites moi, je vous prie, s'il étoit son amant, montreroit-elle plus d'empressement pour lui? montreroit-il plus d'empressement, plus d'affection pour lui plaire? S'il ne l'est pas, qu'est-ce qui peut l'empêcher de le devenir? Est-ce de la part de Doriston que viendra cet empêchement? Je désire qui que

ce soit, qui verra ce que nous voyons, & d'oser entreprendre de le prouver. Est-ce de la part de Prianne ? Elle fait tout le contraire, elle fait tout ce que feroit une femme pour engager un homme ; dont elle voudroit être aimée. J'ose vous dire que vous êtes obligé en conscience, je ne dis pas de ne le plus recevoir chez vous, mais du moins de ne point pécher par trop de confiance, je veux dire, de ne leur laisser point trop libres les occasions d'un attachement qui pourroit enfin & les jeter dans le désordre, & troubler par conséquent votre repos. Il est votre ami, elle est votre femme : il est homme, elle est femme de bien. Hé, croyez moi, employez par charité, par religion, par la considération de votre propre intérêt, tous vos soins, pour qu'ils ne soient pas exposés à des dangers, où ils pourroient se précipiter par imprudence. Si quelque malheur arrivoit après cet avis, vous seriez plus responsable qu'eux mêmes de leur chute, puisque par l'avertissement que je vous donne, je vous inspire une précaution qu'ils ne sont pas capables de prendre, parce qu'ils agissent de bonne foi, & qu'il ne leur vient point dans l'esprit, qu'il soit dangereux pour eux de se voir fréquemment & en toute liberté. Enfin,

Voyez persuadé que dans la situation de
sécurité où ils sont, ils n'ont plus
qu'un pas à faire pour arriver au ter-
me que vous devez craindre. Oubliez,
si vous voulez, tout ce que je viens de
dire, je vous le permets, pourvu que
vous m'accordiez une chose : c'est du
moins de les étudier, de les examiner,
sans qu'ils s'en apperçoivent, de les épier
de telle sorte, que vous sçachiez si en effet
vous avez à craindre. Si vous ne décou-
vrez rien qui vous aille alarme, vous en serez
plus sûrement tranquille. Si vous dé-
couvrez de quoi soupçonner, il vous se-
ra plus facile d'y apporter tel remède que
vous jugerez à propos. En un mot, com-
me je suis véritablement votre ami & le
leur : voyez en quoi je puis vous être
bon à cet égard, & comptez que je con-
tribuërai de tout mon cœur à vous don-
ner tous les secours que vous exigerez de
mon affection & de mon attachement
pour vous & pour tout ce qui vous ap-
partient. Il y a long-tems que j'ai pris
dessein de vous parler comme je viens de
faire : mais j'ai aussi long-tems délibéré,
avant que d'en venir à l'exécution, dans
la crainte de vous donner des inquié-
tudes qui pourroient peut-être vous alar-
mer, ou peut-être même vous déplaire,
en vous entretenant d'une matière si dé-

„licate : mais enfin je me suis déter-
„miné aujourd'hui , je passe par-dessus
„toutes ces craintes , parce que j'ai des
„raisons pour ne pas différer davantage de
„vous rendre ce bon office. Apparem-
„ment , bien loin de m'en sçavoir mau-
„vais gré , vous me tiendrez compte de
„la droiture de mes intentions. En tout
„cas, si vous le trouvez à présent mauvais,
„peut-être dans la suite me rendrez-vous
„plus de justice. Sur tout , je vous prie
„de vous ressouvenir que je n'assure rien,
„mais seulement , que je vous demande
„que vous vous assuriez par vous-même ,
„& faites réflexion qu'en tout cela , il ne
„s'agit aucunement de mes intérêts , mais
„seulement des vôtres , & qu'il faut que
„je sois fort sensible à tout ce qui vous
„regarde , pour risquer ainsi mon avis ,
„& me mettre au hazard de perdre vô-
„tre amitié , si vous veniez , par malheur
„pour moi , à prendre mal tout ce que je
„viens de vous dire.

Quelle remontrance pour un mari !
quelle semence de division entre un mari
& une femme ! quelle artificieuse intrigue,
imaginée exprès pour chasser un homme
qui déplaît ! Qu'il est rare de tenir de pa-
reils discours aux maris ! & qu'il est rare
aussi qu'ils ne fassent pas de fâcheuses im-
pressions sur leur esprit ! Certes , celui de

notre fourbe fit sur Lucinor toute celle qu'il souhaitoit. Il avoit trop bien préparé les voyes par les discours précédens, pour manquer son coup dans celui-ci. Le bon Lucinor bût ce poison jusqu'à la dernière goutte. Il se representa mille circonstances du commerce que Doriston avoit chez lui ; & par les tours que son imagination prévenue leur donna, il crût que Gonin ne lui avoit rien dit, qui ne méritât beaucoup d'attention, & par conséquent, qu'il devoit prendre des mesures justes, pour tâcher en pénétrant les mysteres de ce commerce, de connoître s'il y en avoit en effet de criminels. Il va donc examiner, étudier, épier, ainsi que Gonin le a conseillé, & Gonin va de son côté dresser de nouvelles batteries, pour mettre la dernière main à son imposture.



CHAPITRE III.

Maître Gonin entreprend de se faire aimer de Malnette , afin de la gagner , & de la mettre dans ses intérêts. Ses manèges pour persuader à cette fille qu'il l'aime. Après quelques façons , elle ajoute foi à ses discours , lui accorde son amour , & même devient tout-à-fait passionnée pour lui , & extrêmement jalouse. Il gagne un laquais de Lucinor ; & enfin se sert de ce laquais , & de Malnette pour jouer un très-mauvais tour à Doriston. Celui-ci & Malnette sont chassés de la maison de Lucinor ; & Maître Gonin y reste maître absolu.

NOUS avons vu Malnette fort prévenue pour Doriston . & fort indignée contre Gonin ; fort dans les intérêts du premier , fort éloignée de prendre ceux de l'autre. Gonin d'abord se douta de la différence des sentimens de cette fille pour Doriston & pour lui , & ensuite prit si bien ses mesures , qu'il la scût à n'en point douter. Comme il avoit besoin particulièrement d'elle pour un projet qu'il méditoit , il travailla fort sérieusement à la gagner. Après le discours qu'elle avoit fait de lui à Doriston il n'y avoit pas

long-tems , & que j'ai rapporté dans le précédent chapitre, il paroîtra de l'impossibilité dans l'entreprise de Gonin ; il en vint pourtant à bout. Quand on sçait bien se servir de certains manéges pour gagner une fille il est bien difficile qu'elle résiste , quelque antipathie qu'elle ait contre celui qui met en usage ces manéges , quelques protestations qu'elle ait faites de ne se jamais rendre, ces protestations peuvent être enfin détruites par d'autres. Réussir dans une telle attaque n'étoit qu'un jeu pour Gonin ; ce n'étoit qu'un ouvrage pour ses heures de récreation , ce n'étoit qu'un amusement pour le délasser de l'application qu'il étoit obligé de donner à certains tours bien plus importans qu'il faisoit profession de construire , selon que les occasions s'en presentoient , & qu'il étoit assuré d'y trouver un avantage considérable s'il y réussissoit.

Pour mettre Malnette dans ses intérêts, il commença par lui faire plus de civilité qu'une fille de sa sorte n'en auroit osé attendre de lui ; il ne la rencontroit jamais en son chemin, qu'il ne la traitât avec un respect qui la charmoit ; elle se trouva forcée, en considérant cette respectueuse conduite, d'avouer que c'étoit un homme fort honnête & qui sçavoit vivre. Ces déférences qu'il avoit pour elle , ces distinctions

qu'il lui marquoit, meritoient assurément bien qu'elle en eût de la reconnaissance ; aussi n'en manqua-t-elle pas : elle se trouva toute disposée à lui rendre service , pour peu qu'il lui en fit naître l'occasion. Au lieu de le fuir , comme elle faisoit auparavant , elle auroit voulu le trouver toujours en son chemin , tant elle goûtoit ses honnêtetez. Gonin s'en apperçût bien-tôt. Je croi que quand même il auroit été aveugle, il n'en auroit pas douté. Il falloit voir ensuite comme il la gratieusoit , comme il la minaudoit , & comme elle de son côté donnoit gratieusetez pour gratieusetez , minauderies pour minauderies. Oh ! qu'il s'en falloit bien alors qu'elle le prît pour un homme faux , pour un homme double ! qui l'auroit engagée à avoir cette opinion , à moins qu'elle ne se fût persuadée qu'elle étoit tout-à-fait indigne des bontez qu'il avoit pour elle , de l'amitié qu'il lui témoignoit , de l'honneur qu'il lui faisoit. Est-ce qu'on s'avise jamais de se faire à soi-même cette injustice ? Est-ce qu'une fille qui voit qu'un homme a de la considération pour elle, ira malicieusement, pour s'humilier , se mettre dans l'esprit , qu'elle ne mérite pas cette considération ? Où trouve-t-on des exemples d'un tel travers ? Malnette crût que Gonin la respectoit de bonne foy , & qu'elle étoit véritable.

blement respectable, & lui tint de bonne foi compte de ses respects. Mais sa reconnoissance alla bien plus loin, parce que Gonin poussa aussi bien plus loin ses démonstrations obligantes. Et c'étoit le *nec plus ultra* de son stratagème. Le Lecteur devine sans doute ce que je veux dire : car qui est-ce qui ne comprend pas ce que c'est le *nec plus ultra* d'un homme qui s'intrigue auprès d'une fille ? il faut pourtant le dire, puisque tout le monde n'entend pas le latin, & que mon histoire est destinée pour tout le monde. Gonin parla d'amour à Malnetre. D'abord elle fit comme les plus grandes Dames, comme les Princesses, comme les Heroïnes, comme les Dragonnes de vertu ont accoutumé de faire, elle rejetta fierement la déclaration, elle s'en mit même presque en une furieuse colere. Gonin n'en fut point du tout surpris, il s'y attendoit. Toutes les filles ont naturellement la science infuse de ce manège, c'est toujours par refuser qu'elles commencent pour se rendre, fondées sur ce grand principe : que les femmes diminuent beaucoup de leur prix auprès des hommes, quand elles se jettent à leur tête. On juge bien qu'elle n'oublia pas cette déclaration. Je dirai bien plus, c'est qu'afin de ne la point oublier, elle souhaitoit fort qu'il la lui répétât sou-

vent : & lui ne doutant pas que certe ré-
pétition ne fût de son goût , quelques mi-
nes de précaution qu'elle fit pour l'en dis-
suader , s'en acquitta de son mieux. Il
jouïa tant des yeux , il montra tant d'em-
pressement , il fit tant de protestations ,
il témoigna tant de chagrin , quand elle
s'obstinoit à paroître n'en vouloir rien
croire , & à n'être point disposée à se ren-
dre , qu'enfin il mit à bout sa prétendue
incrédulité. Qu'il en coûta à Malnette
avant que d'avouer qu'elle crût qu'il lui
parlât de bonne foi ! quand je dis qu'il lui
en coûta , j'entends , que par des retours
qu'elle affecta de faire sur elle-même pour
reconnoître son indignité , elle lui prote-
sta , qu'elle avoit de la peine à le croire ,
quand elle considéroit , qu'elle n'étoit ,
ni assez jeune , ni assez belle , ni assez
spirituelle , ni assez riche , ni assez de con-
dition pour lui plaire , & pour mériter
son amour. Mais qu'il en coûta peu à
Maître Gonin pour détruire ces objections !
Est-ce qu'un homme comme lui pouvoit de-
meurer court sur une manière si triviale ,
pendant que tant d'autres qui ne le valent
pas dans l'art de dissimuler & de fourber ,
s'en tirent si bien , qu'ils persuadent tout
ce qu'ils veulent ; ces grandes difficultés
levées , elle consentit qu'il l'aimât , elle
eut la bonté de l'aimer réciproquement ;
mais

mais avec la clause d'un mariage à venir. Il se donna bien de garde de refuser d'abord une chose si raisonnable ; car il auroit tout gâté. Avec cette clause on engage , l'exécution viendra , si elle peut. Laissons les cependant filer tranquillement l'amour. Nous les reprendrons bien-tôt , pour voir quel étoit le but de Gonin dans une si belle passion.

Il ne lui suffisoit pas pour arriver à ce but , d'avoir gagné Malnette , il avoit encore besoin du secours de quelque autre domestique de Lucinor. De deux laquais qui étoient au service de ce Gentilhomme , il y en avoit un en qui il se confioit beaucoup , parce qu'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la maison , & qu'il n'avoit rien reconnu en lui , qui eût pû lui rendre sa fidélité suspecte. C'étoit un valet assidu , affectionné , attentif. Je l'appellerai Biraste. Ce fut sur ce laquais que Gonin jeta les yeux. Quelques libéralitez qu'il lui faisoit de tems en tems en manière de récompenses pour quelques services qu'il en recevoit , engagerent insensiblement ce garçon à avoir de l'attachement pour lui. Quoique Gonin le reconnût pour être fort fidèle à son Maître , il ne laissa pas de le préférer aux autres ; parce que outre qu'il avoit particulièrement besoin de lui , à cause que Lucinor l'écoutoit vor

lonniers, c'est que dans ce qu'il se proposoit d'en exiger, il n'y avoit rien qui pût altérer sa fidélité, ainsi qu'on le va voir incessamment.

Pendant que notre Maître Gonin prenoit de loin toutes ces mesures, Doriston continuoit d'aller chez Lucinor : & celui cy l'examinait, l'étudioit & l'épioit, suivant le conseil qui lui avoit été donné : & malheureusement pour le pauvre Abbé, il interprétoit sinistrement plusieurs legeres bagatelles, qui autrefois, c'est-à-dire, avant sa prévention, ne lui avoient paru que fort innocentes. Il en parloit souvent à notre fourbe : & celui cy, pour mieux cacher la malignité de son cœur, affectoit d'en justifier quelques-unes : parce que de cette manière, il se faisoit mieux croire, quand il donnoit aux autres des interprétations criminelles. Prianne étoit un peu revenue de son ressentiment contre Doriston au sujet des carrosses ; c'est pourquoi elle le recevoit chez elle presque aussi souvent qu'il se presentoit. Gonin même contribuoit de sa part à la rendre plus sociable à l'égard de cet Abbé : car cette complaisance lui étoit absolument nécessaire pour le tour qu'il méditoit. Comme il remarquoit que Doriston ne seroit point d'humeur à se servir de soi-même, à moins qu'il ne fût

attaché , pour ainsi dire , par quelque rupture éclatante , & que Lucinor ne pourroit venir à cette rupture , à moins qu'il n'en eût un grand sujet ; c'est afin de donner occasion à ce grand sujet , que le fourbe fit les préparatifs qu'on vient de lire.

Reprenons Malnette. Elle devint véritablement passionnée pour Gonin , & comprit de l'épouser. Nous avons vu qu'elle avoit beaucoup de confiance en Doriston , & de la considération aussi bien que de l'amitié pour lui , toutes fois elle ne lui apprit rien de son attachement , quoiqu'il fût autorisé par l'espérance du mariage. Elle jugea à propos de ne lui apprendre cette nouvelle , que quand Gonin lui marqueroit le temps auquel il auroit résolu d'en venir , sans remise , à la conclusion. La raison qui l'engagea à attendre ce temps c'est que , comme elle sçavoit que son parent n'aimoit point son prétendu futur époux , elle craignoit qu'il ne tâchât de la détourner de le voir , sous prétexte que Gonin la vouloit tromper , ce qu'elle étoit alors bien éloignée de croire. Notre intriguant cependant songeoit à mettre fin à sa fourberie. Voici comme il s'y prit. Il voyoit fort souvent Prianne en particulier, Lucinor lui en laissoit toute la liberté. Et Prianne le souffroit avec plaisir , parce qu'il ne négligeoit rien de

tout ce qui pouvoit rendre sa conversation & ses manieres agréables. Il faut rendre justice à Gonin là-dessus, je veux dire, qu'il n'abusoit point de la liberté que lui donnoit le mari, ni de la facilité que la femme lui accordoit de la voir; il n'avoit dans ce commerce aucune vûe qui eût rapport à l'amour. Mais il demandoit que Malnetté en soupçonnât quelque chose, ce qui lui fut fort facile; car comme il rendoit de fréquentes visites à sa maîtresse, & qu'il en faisoit de continuels éloges à cette fille, celle-ci en devint si jalouse, qu'elle ne lui donnoit aucun repos, parce qu'elle n'en avoit point elle même. Il se divertissoit en secret de son tourment. A la verité il lui faisoit souvent des sermens de constance; mais bien loin de travailler sérieusement à la tranquiliser là-dessus, il lâchoit de tems en tems quelques discours qui l'empêchoient d'ajouter foi à ses sermens; & c'est à ce point qu'il vouloit l'amener. Enfin cette fille perdant patience, fit un jour une si terrible sortie sur lui, qu'il prit le parti de lui prouver absolument le contraire de ce qu'elle pensoit, & c'est dans cette preuve que consistoit principalement le dénouement de sa pernicieuse intrigue. Ce jour là elle venoit de lui parler de la sorte; dites-moi, je vous prie, cruel que vous êtes, si vous me voyiez

tous les jours enfermée pendant des heures entières avec un homme, que pensez-vous de moi ? & si vous m'aimiez, comme vous prétendiez me le persuader, seriez vous content de sçavoir que j'aurois des entretiens si secrets, si longs & si frequents ? De quoi pouvez-vous tant parler à ma Maîtresse ? est-ce d'affaire ? Je ne vois pas que vous puissiez en avoir avec elle que celles qu'on appelle affaires de cœur. Est-ce de nouvelles de la ville, de la guerre, de l'Etat ? Je sçai parfaitement que c'est une matiere dont elle se soucie fort peu. Est-ce de sciences ? elle s'en soucie encore moins ? Est-ce de dévotion ? Avouiez que vous n'êtes point du tout propre pour être sur ce pied-là avec une jolie femme. Enfin après plusieurs raisonnemens de cette sorte, elle lui protesta qu'elle le tourmenteroit comme une furie, jusqu'à-ce qu'il lui eût appris de quoi il s'entretenoit avec Prienne. Ma chere enfant, lui répondit-il, avec une assurance qui étoit bien fondée, vous vous tourmentez bien à plaisir ! car ne voyez-vous pas que c'est en vain que vous exigez de moi pour votre repos, que je vous apprenne les sujets de conversation qui vous tiennent tant au cœur ? Est ce que vous m'en croirez sur ma parole, après tant de ser-

„ mens de fidélité que je vous ai faits , &
„ auxquels il semble qu'il vous soit im-
„ possible d'ajouter foi ? Je vous dis , je
„ vous assure , je vous jure que nous ne
„ parlons que de choses si indifférentes ,
„ que je serois fort embarrassé , si j'en-
„ prenois de vous les apprendre , tant elles
„ ont peu fait d'impression dans ma mé-
„ moire. Me croyez-vous ? Toutes les ré-
„ ponses qu'elle fit , se réduisirent à l'assu-
„ rer de son côté , qu'elle n'en croyoit rien.
„ Hé bien , lui ajouta-t-il , assurez-vous
„ par vous-même de ce que vous souhaie-
„ rez sçavoir. Prenez si bien vos mesu-
„ res , que vous puissiez nous entendre.
„ Vous jugez bien que je ne serai pas assez
„ mauvais , pour avertir Prianne de votre
„ dessein. Etant sur le point de me lier
„ pour toujours avec vous , est-ce que je
„ voudrois vous perdre ? Quel avantage ,
„ m'en reviendrait-il ; car en fin , quoique
„ je vous aye promis de vous épouser , rien
„ ne m'y peut contraindre , pour peu que
„ je fusse de mauvaise foy. En vain donc
„ me servirois-je d'une voye si indigne
„ pour me défaire de vous. Et s'il étoit
„ vrai que je fusse en liaison de cœur avec
„ Prianne , quelle idée pourroit-elle avoir
„ de moi après une telle supercherie ; Ré-
„ fléchissez donc sur la proposition que je
„ vous fais : elle est la plus sûre pour vous

mettre en repos. Faites-en incessamment usage : je ne demande pas mieux : vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir parce que nôtre commerce en deviendra plus doux & plus tranquille. Rien ne vous sera plus facile que de vous donner cette satisfaction. „ La pauvre Malnette, charmée de cette proposition, qu'elle recevoit comme une preuve sincère de la fidélité de son amant, fût presque sur le point de lui demander pardon pour avoir eu de si injustes soupçons. Elle parût se confier entièrement en lui. Il est vrai qu'alors elle étoit plus tranquille. La présence d'un objet aimé qui s'obstine à faire de si belles protestations & de si forts sermens, produit d'admirables effets. On a honte de l'avoir chagriné, on croit qu'on a tort, parce qu'on souhaite extrêmement d'avoir tort en effet. Mais passe, pour revenir. La jalousie ne se détruit pas ainsi tout d'un coup. Les moindres nouveaux soupçons la réveillent, & ces soupçons renaissent aisément. C'est ce qui arriva à Malnette trois jours après. Elle fit à Gonin les mêmes plaintes, parce qu'il faisoit aussi fréquemment qu'auparavant les mêmes visites : elle ne pût plus y tenir ; & lui dit enfin, qu'elle vouloit mettre en pratique le conseil qu'il lui avoit donné. Il est étonnant, comment pour plus de

surêté elle ne le fit pas , sans l'en avertir ; mais enfin cette adresse ne lui vint pas dans l'esprit. Il est bien rare qu'une fille forte ainsi de son caractère : car il y en a peu qui ne sçachent pas prendre de justes mesures ; quand il s'agit de parvenir à leurs fins. Tant mieux , répondit Gonin , sur la résolution qu'elle prenoit , c'est ce que je demande , & vous ne pouvez mieux faire. Du moins, vous connoîtrez, à n'en pas douter , que je ne vous trompe point. Je vais même vous y aider. Pour bien nous écouter , continua-t-il , vous sçavez, qu'à la ruelle du lit de Priano ne il y a un recoin couvert de tapisserie : prenez votre tems pour vous y cacher ; & là vous serez à portée pour ne pas perdre une seule parole de tout ce que nous dirons ; & vous devez être assuée, que personne ne s'avisera de vous aller chercher dans cet endroit. Quoi qu'elle eût une grande envie de se servir de ce moyen pour se satisfaire , elle jugea pourtant qu'il ne lui étoit pas facile de le mettre en usage , en ce qu'il falloit beaucoup de tems pour ne point manquer l'occasion , & qu'il pourroit arriver, que pendant qu'elle seroit dans cette cachette , sa Maîtresse auroit besoin de son service. Gonin goûta cette raison, parce qu'elle lui convenoit parfaitement ; si elle n'avoit

pas fait d'elle même cette difficulté, il étoit bien résolu de la lui représenter avec les ménagemens qu'il auroit crû les plus propres pour ne point montrer d'affectation, en la lui représentant. Enfin tout lui venoit à point comme il le souhaitoit. Si vous ne pouvez pas vous cacher, lui repliqua-t'il, cherchez quelqu'un qui veuille bien se cacher pour vous, & qui soit assez fidelle pour vous rendre compte de tout ce qu'il aura entendu. Examinez qui vous croyez propre pour cela. Elle songea à Doriston; mais elle hésita à le déclarer, parce qu'elle craignoit que Gonin n'en tirât quelque conséquence, dont elle auroit lieu de n'être pas contente. Il s'en douta & la prévint, en lui disant: je ne vois personne qui vous puisse mieux convenir que Doriston, je sçai qu'il est votre parent, qu'il vous estime & qu'il vous aime; & ainsi il n'y a pas d'apparence qu'il voulût vous trahir. Je ne crois pas que vous puissiez mieux faire que le choisir, non seulement par les raisons que je viens de vous dire: mais encore parce que je ne connois qui que ce soit qui ait un plus libre accès que lui dans cette maison. Elle y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle ne douta point que l'Abbé ne se fit un plaisir de contenter sa curiosité là dessus, parce

que n'aimant point Gonin, il y trouveroit sa propre satisfaction. Elle dit donc à son amant qu'elle lui en parleroit : elle lui en parla en effet le même jour ; sans pourtant qu'elle marquât qu'il s'agissoit de son intérêt en particulier ; mais elle montra seulement un ardent desir de s'éclaircir de ce qu'elle soupçonnoit de Gonin & de sa Maîtresse, afin d'en faire usage dans la suite pour l'honneur de son Maître. Doriston ne fit point du tout difficulté de lui donner ce contentement. Ils prirent donc jour pour cela, & Malnette en avertit Gonin. Celui-ci voyant que tout étoit prêt du côté de Malnette, ou plutôt du côté de Doriston, à qui il avoit principalement rendu ce piège, prit Biraste, en particulier, & lui tint ce captieux discours : Mon ami Biraste, dit-il, il me revient, que l'on interprète à mal les conversations que j'ai avec Prianne, & les visites fréquentes que je lui rends. Parce que je m'attens bien, qu'incessamment un de ces gens qui sont si mal intentionnez contre moi, ne manquera pas de me rendre odieux à ton Maître par cet endroit, comme si j'avois dessein de lier quelque commerce criminel avec sa femme, en lui faisant des rapports faux, pour le prévenir & lui donner une mauvaise idée de ma conduite, je te prie instamment de me rendre un

service qui m'aide à lui faire connoître
mon innocence & la droiture de mes in-
tentions ; sans doute tu me connois assez
pour me rendre plus de justice , que
tous ces mauvais esprits. Je ne m'adres-
se qu'à toi, parce que je sçai, que tu lui est
tres-fidèle ; & ainsi tu dois bien juger,
que je n'exigerai rien de ta complaisan-
ce & de ton amitié , qui soit contraire
à ton devoir. Biraſte à ce discours, ou-
vroit de grands yeux , & sembloit n'avoir
pas assez d'oreilles, pour écouter. Ce que
je te demande donc , continua Gonin ,
c'est de faire à l'égard de Lucinor , ce
que mes ennemis ne manqueront pas
sans doute , de faire bien-tôt , je veux
dire , de lui parler de moi , comme si
tu soupçonnois , ainsi que eux , que mes
entretiens avec Prianne lui duſſent être
ſuſpects , de l'exciter à s'éclaircir par
lui-même de ce qui en est , de lui dire
qu'il n'aura pour cela, qu'à écouter sans
être vû , ce que nous dirons. Qu'il y a
un recoin à la ruelle du lit de ta Maî-
tresse, où il se pourra cacher. Enfin il l'in-
ſtruiſit parfaitement de tout le manège
qu'il méditoit depuis ſi long-tems, & qu'il
avoit deſſein de mettre ce jour-là en ex-
ecution. Biraſte, après quelques petits rai-
ſonnemens qu'il fit ſelon ſa portée , con-
ſentit à tout. Cela étant ainſi reſolu, Gonin

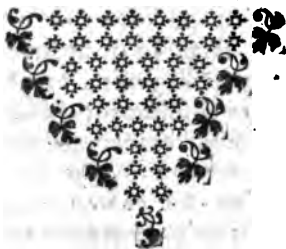
parvint parfaitement à ses fins; c'est-à-dire, que Doriston & Lucinor devoient se rencontrer, à peu-près dans le même tems au même endroit, pour contenter leur curiosité; je dis, à peu-près dans le même tems, parce que tout fut concerté avec tant d'adresse, que Doriston se trouva le premier à la ruelle. Gonin, comme on doit croire, avoit pris toutes les mesures, pour ne se trouver avec Prianne, qu'après que nos deux curieux seroient allés au rendez-vous; mais rendez-vous, ainsi qu'on doit croire encore, auquel ils ne s'attendoient pas de se trouver ensemble. L'Abbé fut donc introduit par Malnette incognito dans la cachette, pendant que Lucinor & Prianne dînoient. Immédiatement après le dîné, Lucinor laissa la femme dans la sale où elle avoit quelque affaire, disant qu'il alloit sortir: mais au lieu de sortir, il se rend promptement & aussi incognito dans cette fatale ruelle. Il leve la tapisserie, pour se cacher dans le recoin qu'on lui avoit marqué, & que selon mes mémoires, il ne connoissoit point du tout auparavant. Quelle fut sa surprise, quand après avoir levé la tapisserie, il vit Doriston plaqué contre le mur, comme s'il avoit prétendu persuader qu'il étoit une partie du mur même! Quelle fut la confusion de celui-ci, voyant qu'on le trouvoit dans une situation, dont

On ne pouvoit donner qu'une interprétation fort mauvaise! Que faites-vous là, Monsieur? lui dit Lucinor; quel est vôtre dessein? à qui en voulez-vous? ce n'est pas assurément à moi, car vous ne m'attendiez pas. Non, Monsieur, répondit Doriston, ce n'est pas à vous que j'en veux; j'en veux au traître Gonin qui vous trompe, sans que vous vous en aperceviez. Je le soupçonne il y a long-temps; je voulois connoître aujourd'hui si j'ai raison de le soupçonner, & ensuite vous en rendre compte. C'est mon affaire, repliqua Lucinor, d'avoir cette curiosité, c'est moi seul qui ai droit d'épier la conduite de ma femme. Je n'aime point qu'on prenne si mal-à-propos mes intérêts, je ne les trouvois pas assez bien entre vos mains: retirez-vous promptement, & ayez la bonté de ne revenir ici que quand je vous en ferai prier. Doriston ne se le fit pas à dire deux fois; il sortit sur le champ confus & pénétré de chagrin.

Lucinor resta dans sa cachette, roulant dans son esprit diverses pensées, dont pas une n'étoit favorable au pauvre Abbé. La prévention où il étoit déjà contre lui, jointe à la rencontre qu'il venoit d'en faire dans cette ruelle, ne devoit produire contre lui autre chose qu'une très-mauvaise opinion. Priange arriva quelques tems après

dans sa chambre, où elle resta seule pendant environ une heure, travaillant à un ouvrage de tapisserie qui étoit son occupation ordinaire après qu'elle avoit rempli ses devoirs domestiques. Gonin vint ensuite dans la maison, demanda d'abord Lucinor; & sur ce qu'on lui dit qu'il étoit sorti, il monta chez Prianne sans se faire annoncer; car il y étoit si libre qu'on ne le traitoit point du tout avec cette cérémonie. Elle le reçût aussi sans façons; il prit un siège & se mit à parler de choses fort indifférentes. Il n'y avoit rien d'affecté en cela: car leurs conversations rouloient toujours sur des sujets qui ne tiroient à aucune conséquence digne d'être remarquée. Dans le cours de leur entretien, il lui demanda si Lucinor avoit dîné avec elle, & s'il étoit sorti, elle répondit par un oui à l'une & à l'autre question. Il demanda ensuite si elle avoit vû Doriston elle dit qu'il étoit venu le matin, mais que sa visite avoit été fort courte. Puis prenant un livre qui se trouva sur la table; voulez-vous Madame, dit-il, que je vous fasse la lecture de quelqu'une des piéces qui sont dans ce livre? elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, que cela les amuseroit; il en lût deux Comedies entieres. Enfin ils s'entretinrent à peu près sur le même ton pendant plus de quatre heures; de

sorte que Lucinor eut le tems de se bien ennuier. Gonin prit congé & se retira. Aussitôt que Prianne eut quitté sa chambre, l'ennuyé mari se retira aussi de sa cachette, mais plein d'indignation contre Doriston & d'estime pour Gonin. Celui-là fut banni pour toujours de chez lui ; & celui-ci y resta si absolu, que le mari & la femme ne faisoient rien sans son conseil ou plutôt sans sa permission : ce qui dura assez long-temps pour bien accommoder ses affaires ; car son intérêt étoit toujours le premier mobile de toutes ses intrigues & de tous ses mauvais tours. Il fit en sorte que Prianne fut justifiée, de sorte qu'il persuada que Doriston étoit seul coupable par ses mauvais desseins. Quant à Malnette le fourbe trouva bien-tôt moyen de la faire chasser de chez Lucinor.



CHAPITRE IV.

*Continuation de la morale de Maître Gonin.
Des passions. Des amours de Maître Gonin. Portrait d'une fameuse coquette. Ses manèges, & la réputation qu'elle s'étoit faite. Aventure extraordinaire arrivée à un Petit-Maître.*

IL y auroit de grandes réflexions à faire sur le tour de Maître Gonin, que j'ai décrit dans le chapitre précédent : mais j'en ai tant d'autres à rapporter, que si je me proposois de faire des raisonnemens sur chacun, il faudroit entreprendre en même-tems de pousser cette histoire jusques à un trop grand nombre de volumes ; & c'est ce que je n'ai point du tout entrepris. Au contraire, je resserrai ma matiere autant qu'il me sera possible ; & s'il arrive que je l'étende quelquefois, ce sera ou pour l'égayer, ou parce qu'elle demandera absolument d'être étendue. Je me suis étendu beaucoup, par exemple, sur quelques-uns des tours précédens, mais j'espère qu'on me rendra justice, en reconnoissant qu'il ne m'étoit pas facile de m'en dispenser. Car il y a tours & tours, je veux dire qu'il y en a qui sont chargez de

ant de circonstances , qu'il n'est pas possible d'en retrancher aucune sans leur faire tort. Et à dire vrai , ce sont ceux-là qui ne semblent être les plus dignes d'être racontés. Le caractère de mon fourbe y paroît dans toute sa force ; on y connoît mieux son esprit , on y voit parfaitement ce dont il est capable. J'en trouve dans mes mémoires quelques autres qui ne sont pas si importans ; c'est pourquoi j'ai délibéré long-tems pour sçavoir s'il étoit à propos que je leur donnasse place ici : j'avois des raisons pour & contre qui me tenoient en suspens ; d'un côté je me représentois à moi-même , que comme l'on trouve dans plusieurs Livres tous ces petits tours sous le nom d'autres gens , à qui on les attribue , on les rejetteroit peut-être dans celui-ci , parce qu'ils n'auroient pas l'agrément de la nouveauté , du moins pour ceux qui auroient lû ces Livres , & qui ne sont assurément pas en petit nombre. D'un autre côté je me disois aussi à moi-même , que me produisant en public pour un auteur fidèle des tours de Maître Gonin , il étoit de mon devoir de rendre ce qui lui appartient pour le lui rendre. Après avoir bien écouté les raisons de part & d'autre je me suis enfin déterminé à ne point servir des viandes réchauffées, ne pouvant me résoudre comme

teurs des livres dont je parle, à les assaisonner de différentes fausses, afin de les rendre plus agréables. Je suis si ennuyé de continuelles répétitions qui se trouvent presque par tout, que je tâcherai, autant qu'il dépendra de moy, de ne pas causer le même ennui aux autres. Ainsi l'on ne trouvera rien ici qui ait été déjà rapporté, ou si cela arrive, ce sera assurément parce que je n'aurai pas eû connoissance qu'il en ait été fait mention ailleurs. Au reste, je prie le lecteur de ne point regarder comme une perte de ce que je garderai le silence sur ces petits tours dont je viens de parler; ce ne sont que des espèces d'espiègleries qui ne le divertiroient peut-être pas beaucoup; en tout cas, s'il en est extrêmement curieux, il les peut chercher dans d'autres ouvrages qui donnent plus dans la bagatelle que celui-ci. Je lui conseille pourtant de n'avoir plutôt point cette curiosité, que de lire ces ouvrages, parce qu'il y trouveroit trop de gravelûre en chemin. Reprenons nôtre Heros.

Nous en sommes à la morale; on en vient de voir plusieurs differens traits: suivons-là pour en apprendre d'autres. Il y a, disent ceux qui traitent de la Philosophie morale, deux appetits: l'un qu'on appelle concupiscible; qui nous porte à souhaiter & chercher le bien; l'autre qu'on

appelle irascible, qui nous porte à craindre & à éviter le mal. Dans toute l'histoire de Maître Gonin, je lui trouve un appetit dominant, c'est celui qui lui faisoit désirer avec ardeur le bien d'autrui. On peut lire de lui à cet égard, qu'il avoit l'appetit ouvert dès le matin; qu'en mangeant, l'appetit lui venoit: & qu'il demeurait toujours sur son appetit. On en a déjà vu quelques exemples, & l'on en verra bien d'autres dans la suite.

Dans la Morale on considère particulièrement les passions; parce qu'elles donnent, pour ainsi dire, le branle à toutes les actions des hommes; parce que ce sont elles qui les mettent en mouvement. Comme le plus habile Pilote, dit-on, ne peut avancer sur la mer, ni faire voir son adresse, sans le secours des vents; aussi l'ame demeure sans action, & ne fait rien sans les passions. Mais quand ces passions sont plus fortes que la raison, on peut les regarder comme les Furies des Anciens, qui la persécutent, comme les Géans de la fable, qui veulent détrôner Jupiter, & comme les serviteurs des Saturnales, qui prennent le commandement sur leur Maître.

On compte onze passions générales; dont les autres sont comme des rejettons. Ces onze passions sont l'amour & la haine.

Le desir & l'aversion , ou la fuite.
La volupté , ou le plaisir & la douleur.
La hardiesse & la peur.
L'esperance & le desespoir.
La colere.

Il y a des passions mixtes , formées de quelques-unes de ces onze principales ; comme :

La misericorde qui est formée de l'amour & de la douleur.

L'envie , la jalousie & la honte , qui sont formées de la haine & du desir.

A voir la maniere dont je m'y prends , on va peut être croire que je vais m'enfoncer dans un vaste & profond traité des passions. Le Lecteur qui attend bien autre chose moi , s'en allarme peut-être. Je le supplie de ne point craindre que je lui donne cet ennui. Je donnerai des faits préférablement à des raisonnemens & à l'érudition. C'est pourquoi je prendrai chacune de ces passions en particulier , & je considererai successivement Gonin , pour voir ce qu'il a fait , qui ait rapport & qui mérite d'être raconté. C'est une maniere de faire une histoire , qui , je l'avouë , n'a point encore été mise en usage ; mais est-ce à dire pour cela , qu'elle en soit plus mauvaise ? C'est ce qui ne me paroît pas. Dans l'histoire d'un homme comme Gonin , je ne crois pas qu'il soit d'une grande import-

tance d'y observer l'ordre chronologique ; je me persuade qu'il suffit de parler d'abord de sa naissance, de commencer par-là, ainsi que je l'ai fait ; & de finir par le recit de la fin de ses jours ; & c'est ce que je ferai. Quant à ce qui s'est passé entre deux ; les passions , les vices , les vertus , s'il s'en trouve , les professions me serviront de texte pour écrire les dits , les écrits & les faits. La diversité s'y trouvera à peu près autant que si je l'avois suivi pie-à-pie pendant tout le cours de la vie. Enfin ne doit-on pas permettre de ne suivre pas toujours le chemin battu ? doit-on trouver mauvais qu'on en prenne un autre, pour essayer du moins, afin de voir s'il convient ; c'est ce que je vais faire. Si on ne le trouve pas bon, qu'on ne m'imite point. Je resterai original, & je m'en consolerais. commençons.

La première des onze principales passions qu'on admet d'ordinaire dans la Philosophie Morale , c'est l'amour. Si je voulois répandre ici de l'érudition , & consulter pour cela les lieux communs , que je dirois de belles choses ; mais que je ferois en même tems d'ennuyeuses répétitions ! Je n'en ferai pourtant rien , quoique l'exemple de bien d'autres m'y excite. Je me contenterai d'en donner la définition : c'est le moins que je puisse faire. L'amour est un mouvement de l'appetit vers ce qui lui

& bon , ou un transport de l'ame pour s'unir à ce qui lui plaît.

Gonin eût de l'amour : mais quoiqu'il fût possédé de cette passion avec tous les symptômes , il ne perdit point de vûe ses intérêts , il ne perdit point cet appetit du bien d'autrui , dont j'ai parlé tantôt : du moins il ne perdit point cette inclination qu'il avoit à jouïr des tours à ceux qui l'incommodoient , qui l'embarrassoient , ou qu'il croyoit pouvoir entreprendre de l'incommoder , de l'embarrasser , de le traverser dans ses desseins. Il eut quelquefois de l'amour tout de bon , ; il en eût d'autres fois , qui n'étoit que de commande : tel fut celui qu'il témoigna à Malnette , & dont cette pauvre fille eût lieu d'être si mécontente. Nous verrons dans la suite un détail de ses différentes amours : & je puis assurer que ce ne sera pas le plus mauvais de son histoire : car outre que la matiere est presque toujours divertissante & intéressante par elle-même , c'est que les intrigues extraordinaires de nôtre fourbe , dont elle sera accompagnée , y mettront un sel , qui la rendant piquante , en banniront cette fadeur triviale que l'on trouve presque par tout où l'on en traite. Sans tant de préambules, venons au fait & rapportons la première histoire que mes mémoires me présentent sur ce sujet.

Il y avoit dans Damoram , ville où demeurait Maître Gonin , une fille qui depuis plusieurs années y faisoit grand bruit , tant par sa beauté , qui passoit pour être parfaite , que par les soins qu'elle avoit pris , afin qu'elle ne lui fût pas inutile. Il y avoit un grand nombre d'histoires sur son compte , c'est-à-dire , de ces histoires qui en même tems qu'elles étendent extrêmement la réputation , l'empirent , la rendent plus mauvaise à mesure qu'elles augmentent. Peut-être en disoit-on plus qu'il n'y en avoit ; mais quoiqu'il en soit , quand on en auroit retranché une partie considérable , ce qui en auroit resté , étoit plus que suffisant pour convaincre que cette fille étoit une vraie coquette. Aussi tous ceux qui la connoissoient lui donnoient-ils ce nom sans en faire aucun scrupule : ce n'est pourtant pas celui-là que je lui donnerai ici , il est trop general , il en faut un qui la distingue mieux ; je ne l'appellerai pas aussi de celui qu'elle avoit par elle-même , je veux dire celui de sa famille , la loi que je me suis imposée de ne nommer personne , ne me le permet pas ; & je serai fort exact à tenir ma parole là-dessus , aussi bien que sur toute autre chose aussi raisonnable. Pour la nommer , je n'irai point consulter les Dictionnaires , les Lexicons grecs , latins , allemands ,

hebreux. Je ne renverserai point son nom propre , afin qu'en le cachant , j'excite pourtant les habiles à s'intriguer pour le découvrir ; en quoi il se trouve presque toujours quelqu'un qui réussit : car à force de tourner & retourner , ces habiles en viennent enfin à bout. J'en ai fait l'épreuve dans un Ouvrage que j'ai donné autrefois au public , où je m'étois servi de ce déguilement, & où je croyois avoir si bien envelopé le nom véritable , que je ne doutois point qu'il ne fût comme impossible de le développer. Mais un illustre Examineur à qui la pénétration de son esprit ne permet pas que rien lui puisse échapper , m'apprit l'inutilité de cette précaution , quand on a affaire à des gens de sa sorte. J'appellerai donc la coquette dont il s'agit , du premier nom qui me viendra dans l'esprit : le voici ; c'est Frianne. Ce nom ne signifie rien selon moi ; & ainsi que l'on ne se tourmente point pour tâcher d'y trouver du mystère. Je sçai bien que souvent on ne met dans un livre de ces noms mystérieux , que pour lui donner un espece d'air important ; mais je ne me servirai point de ce stratagème , pour donner de l'importance au mien.

Frianne sçavoit en perfection tout le manège de la coquetterie. Sa condition fut d'abord des plus modiques. Le bien
que

que ses parens lui laisserent , étoit à peine suffisant pour l'entretenir : elle fut peu de tems dans cette disette , car l'entrelien ne lui manqua pas. Elle joignoit à une beauté surprenante, à une taille avantageuse , à un air & à des manieres qui déman- toient la bassesse de sa naissance , toutes les qualitez de l'esprit nécessaires pour attirer l'estime , pour engager le cœur , pour séduire les esprits & les conduire où elle projettoit de les mener. Comme ce n'est pas son histoire que je prétens donner , je ne rapporterai point ici ce détail de ses intrigues : elles demanderoient un ouvrage particulier , & feroient dans celui-ci une parenthese dont la longueur seroit des plus monstrueuses. Je me contenterai donc de dire en general qu'elle avoit fait une infinité de passions dans tous les états & dans tous les âges ; qu'elle avoit causé grand nombre de querelles entre les amans, & qu'il en avoit coûté la vie à quelques-uns ; que presque tout ce qu'il y avoit de gens les plus considérables se faisoient honneur de pouvoir dire qu'ils en étoient considerez ; que les étrangers du plus haut rang demandoient à être introduits chez elle aussitôt qu'ils étoient arrivez à Dameram ; parce qu'ils avoient appris chez eux, que sa maison étoit le rendez-vous du plus beau monde de la ville ; que la polisso

y regnoit avec toutes les précisions; que les conversations y étoient également spirituelles & enjouées; qu'on s'y limoit l'esprit; qu'on y prenoit les belles manieres qu'on y faisoit de belles connoissances qu'on y devenoit à la mode; enfin qu'on apprenoit à vivre gracieusement, poliment noblement.

En effet, on se perfectionnoit chez elle pour le monde en bien des manieres. Les femmes mêmes d'une certaine espee, faisoient un merite de s'y trouver; & presque toutes s'efforçoient d'imiter ses manieres, tant pour les habillemens, que pour les mines, les airs & autres talens de la coquetterie. Elle ne faisoit point de fracas en équipage & en domestiques. Elle aimoit beaucoup mieux paroître manquer du nécessaire, que de donner dans le superflu. Sans parler à personne de ses besoins, elle se contentoit de les laisser à deviner: ceux qui devinoient le mieux, se croyoient les plus fortunez, & l'étoient en effet, y suppléoit, s'entend. On a dit qu'elle étoit arrivé deux fois, qu'elle s'étoit vu elle-même; c'est-à-dire qu'elle avoit accroire qu'on lui avoit enlevé un jour sa cassette; où étoient plusieurs bijoux précieux; & qu'un autre jour on lui avoit sa toilette, ce qui signifie qu'on la lui avoit enlevée. La vraisemblance étoit si bien

tée dans le recit de ces prétendus vols , qu'elle l'auroit peut-être crû elle-même, si elle n'eût pas mis auparavant ailleurs en lieu de sûreté , & sa toilette & les bijoux. Qu'on n'aille pas croire qu'elle allât annoncer ces désastres à ceux qu'elle croyoit pouvoir y apporter remede, en remplaçant ces pertes : elle n'en disoit mot. Des gens attirés par son industrie, prenoient ce soin. Quant-à-elle , lorsqu'elle sçavoit qu'on en étoit instruit , elle se contentoit de montrer sur son visage quelque chagrin , quelque distraction , quelque inquiétude ; ce qui faisoit le meilleur effet du monde. Il falloit voir alors comment les Soupîrans travailloient à qui mieux mieux pour la rétablir dans la gayeté & dans la tranquillité ordinaire ; & cela par de certaines adresses ingénieuses que leur fournissoit l'amour. Car ils se donnoient bien de garde de lui faire des presens en face, de lui faire des presens comme presens, de lui donner de la main à la main , sur tout dans les commencemens qu'elle s'étudioit pardessus tout à passer pour genereuse , pour dés'intéressée, pour avoir ce qui s'appelle un cœur bien placé: elle auroit chassé avec indignation un homme qui en auroit agi si grossièrement avec elle. Quand elle fut plus aguerrie , & qu'elle jugea à propos de grossir ses biens par des

coups considerables, elle empruntoit à tels qui auroient plus rougi de honte en lui demandant ce qu'ils lui avoient prêté, qu'elle en refusant de le rendre. Et ainsi comme elle ne refusoit jamais, parce qu'on ne lui redemandoit point, on auroit eu tort de l'accuser d'avoir un mauvais cœur. Tout au plus on soupçonnoit, qu'elle avoit oublié de restituer, ou qu'elle n'étoit pas en état de le faire.

Elle avoit une tante qui demouroit avec elle dans le tems de sa premiere jeunesse; ce n'étoit point une de ces tantes d'emprunt, de qui l'on n'est parent, qu'en leur payant largement ce titre quand elles veulent bien consentir de le prendre: c'étoit une véritable tante qui l'avoit élevée, & qui l'aimoit si fort, qu'elle ne lui pouvoit rien refuser de ce qu'elle souhaitoit, & qui étoit en sa disposition. Cette bonne tante lui étoit d'un secours admirable dans tous ses commerces: à la voir on la prenoit pour une femme d'une severité à toute épreuve, d'une regularité des plus scrupuleuses & d'une pieté des plus édifiantes. Frianne paroissoit la craindre à l'excès, quand elle se trouvoit avec elle en compagnie, & elles s'y trouvoient presque tous jours ensemble; mais hors de-là, la nièce faisoit à son tour la tante, & commandoit, pour ainsi dire, à baguette. En public leurs

performances étoient tout-à-fait empruntées , en particulier elles jouïoient naturellement leurs rôles : chacune s'abandonnoit à son humeur en toute liberté , & rarement la paix y trouvoit-elle son compte. Frianne n'avoit pour tous domestiques dans les commencemens , qu'un laquais , une femme de chambre & une cuisinière : mais sa fortune étant grossie , & donnant souvent à manger à gens de distinction , à qui il en coûtoit plus qu'à elle , sa tante lui représenta , que comme les convives étoient obligés de faire tester leurs valets pour servir à table , il étoit plus à propos qu'elle se donnât encore deux laquais de confiance ainsi que l'étoient ses autres domestiques , que d'attirer chez elle des serviteurs étrangers qui font d'ordinaire fort à craindre par l'usage qu'ils font de leur langue en rapportant , non seulement tout ce qu'ils voyent & qu'ils entendent , mais encore en y ajoutant malignement du leur. Elle trouva ce conseil judicieux & le suivit ; ses amis lui en scûrent bon gré ; parce qu'ils n'en ignoroient pas les conséquences.

Quoique j'aie résolu de ne pas tomber dans le détail des histoires qu'on met sur le compte de Frianne , il y en a une dans mes mémoires à propos de table & de festin , que je suis fort tenté de ne

point passer sous silence. Je succombe d'autant plus volontiers à cette tentation, que mon histoire n'est pas longue, & que peut-être elle ne sera pas désagréable au lecteur.

Un soir certain petit maître, grand couteur de femmes, grand étourdi, grand fou & grand Seigneur, vint chez elle grandement yvre, & par conséquent très-disposé à y faire de grandes sottises. Il y étoit déjà venu plusieurs fois, mais en meilleur état. Toutefois dans quelque état qu'il y vint, elle le craignoit plus qu'elle ne l'aimoit, parce qu'elle le regardoit comme un extravagant, & qu'à cause de son caractère médifant & de sa condition, elle n'osoit pas le chasser, ni même lui faire trop paroître qu'il lui fût insupportable. Ce soir donc qu'il se rendit chez elle, sans suite, & d'une manière fort bruyante, elle étoit seule, c'est-à-dire, n'ayant pour toute compagnie que sa tante & ses domestiques. Ce jeune fou, que j'appellerai Bibambos, qui avoit le vin fort brutal, la fit trembler en arrivant. Elle se vit dans une espèce de nécessité de le recevoir malgré ses manières pétulantes, jugeant bien que pour peu qu'elle lui témoignât être fâchée de le voir étant plein de vin, sa colere s'allumeroit bien-tôt, & le porteroit à des excès, dont les meubles

& elle-même ne manqueroient peut-être pas de se ressentir ; elle prit le parti de le gratifier, sans faire semblant de connoître qu'il eût pris beaucoup plus de vin qu'il n'en pouvoit supporter pour rester raisonnable, puis résolut de le mettre dans un tel état, qu'elle n'en eût plus rien à appréhender. Allons Monsieur Bibambos, lui dit-elle, puisque nous nous trouvons seuls ce soit ici, il faut nous divertir ensemble & boire de nôtre mieux : il y a long-tems que je souhaitois cette occasion, sans oser vous le dire. Les transports de joye le prirent alors si fortement, qu'elle en eût presque autant de de peur que de sa colere. Cependant elle prit si bien ses mesures, & ménagea si adroitement l'esprit broüillé de ce brutal, qu'elle le conduisit sans en recevoir aucune insulte, jusqu'au tems qu'il fallut se mettre à table ; car elle avoit eu soin de presser extrêmement ses domestiques, afin que le souper fût promptement servi. Le buffet étoit garni de 5. ou six bouteilles d'un vin le plus fumeux & le plus propre à porter à la tête. Enfin Bibambos tout pénétré de sa bonne fortune apparente, autant que le peu qui lui restoit de raison lui permettoit de connoître son prétendu bonheur, se mit à table avec Frianne & sa tante. Il fit d'abord quelque difficulté sur ce que celle-ci

vouloit être de la partie ; mais la nièce l'engagea pourtant à y consentir. Les laquais selon l'ordre qu'ils en avoient reçu , ne servirent aux femmes que du vin fort foible par la grande quantité d'eau qu'on y avoit mêlée , qui étoit tiré de deux bouteilles destinées pour elles , & qu'on leur avoit bien fait remarquer. Enfin à force de sautez portées au jeune fou , & auxquelles il ne manqua pas de faire exactement raison , il tomba yvre mort , & ainsi tira Frianne d'un embarras qui la tourmentoit extrêmement. Elle se trouva à la vérité embarrassée d'une autre manière : mais comme elle l'avoit prévu , elle avoit aussi médité le moyen d'en sortir. Quand elle le vit dans cet état , elle ordonna à ses laquais de le porter dans la rue le plus loin de sa maison qu'ils pourroient , & de le coucher le long de quelque porte , de telle sorte qu'il ne lui pût arriver aucun accident. C'étoit en Été , & ainsi il n'y avoit point sujet de craindre que le froid lui causât quelque mal : elle fut obérée sur le champ , car ses valets étoient non seulement d'une fidélité inviolable , mais encore très-soumis à ses volontez ; ils trouvoient trop bien leur compte avec elle pour refuser de faire ce qu'elle souhaitoit. Elle ne laissa pas pourtant d'être fort inquiète pendant la nuit , dans la crainte où elle étoit

que quelqu'un le volât ou lui fît quelque insulte. Elle s'attendoit bien que le lendemain il ne manqueroit pas de venir chez elle, & de lui marquer peut-être quelque ressentiment de ce qu'elle lui avoit fait passer si mal la nuit. Mais elle avoit pris ses précautions pour nier le fait & pour prouver sa négative. Elle ne le vit pourtant point, & n'en entendit point parler. Trois jours se passerent sans qu'elle en apprît aucunes nouvelles : elle en devint fort intriguée, non pas qu'elle souhaitât qu'il revint : car elle étoit fort éloignée de faire un tel souhait ; mais c'étoit qu'elle apprehendoit qu'il ne machinât quelque mauvaise affaire contre-elle. Enfin l'impatience que lui donnoit cette incertitude l'engagea à s'informer au vrai de ce qui en étoit : elle s'adressa pour cela à celui de ses laquais qu'elle croyoit être le plus entendu : elle lui dit d'aller, sans faire semblant de rien, roder autour de la maison où demuroit Bibambos, & de s'informer adroitement dans le voisinage s'il étoit à Damoram. Il partit, & lui rapporta ensuite, qu'on l'avoit assuré, qu'il n'avoit point paru sortir ni entrer depuis trois ou quatre jours, & qu'ainsi on ne sçavoit s'il étoit à la ville ou à la campagne. Ce rapport l'inquiéta encore davantage, elle ne sçavoit plus qu'en penser : & si elle en

pensoit quelque chose , elle concluoit , ou qu'il lui étoit arrivé quelque malheur , ou que lui-même tramoit l'exécution de quelque mauvais dessein contre elle. Pendant tout ce tems elle fit tomber souvent la conversation sur ce jeune homme , quand elle étoit en compagnie , afin de voir si on ne lui en apprendroit rien : elle n'en fut pas pour cela plus instruite , car tous ceux à qui elle en parloit , n'en sçavoient pas plus qu'elle.

Enfin , un jour que plusieurs personnes étoient venues voir , un des parens de Bibambos arriva , & comme un homme qui est plein d'une nouvelle considérable dont il va se délivrer : je viens , dit il , en s'adressant particulièrement à Frianne , vous apprendre une nouvelle , à laquelle , sans doute , vous ne vous attendez pas ; c'est qu'il n'y a plus de Bibambos au monde , le pauvre garçon en est sorti depuis quelques jours. A ces paroles Frianne demeura immobile , & peu s'en fallut qu'elle ne s'abandonnât à de certains mouvemens , auxquels on n'auroit pas manqué de donner différentes interprétations. A la vérité , elles n'auroient pas été conformes à ce qui se passoit dans son esprit , puisque personne n'étoit au fait de ce qu'elle apprehendoit : mais on auroit jugé , que du moins il lui tenoit plus au

teur, qu'elle ne l'avoit fait paroître : cela ne l'avoit pas embarrassée , aussi n'étoit ce pas ce qu'elle craignoit le plus. Ce qui l'allarmoit , c'est qu'elle s'alla imaginer qu'il étoit mort, & qu'on pourroit l'accuser d'en être la cause. Elle se remit le mieux qu'elle put de sa surprise , & le parent ajouta sur différentes questions qu'on lui faisoit , que Bibambos s'étoit retiré dans un Couvent il y avoit quelques jours , & qu'il y alloit incessamment prendre l'habit de Religieux. On lui demanda comment un si grand changement étoit fait , quelle raison l'avoit engagé à prendre ce parti : il répondit, qu'il sçavoit seulement ce qu'il venoit de dire , & rien davantage. Chacun raisonna là dessus en à manière, & personne ne toucha au but.

Après que tout le monde se fut retiré, Frianne , sa tante , & même ses domestiques s'étant réunis ensemble, firent une infinité de reflexions , qui toutes se terminoient à convenir qu'ils ne comprennoient rien dans cette vocation , & à dire , qu'ils ne pouvoient se persuader , que cette nouvelle fût véritable. Frianne cependant un peu soulagée de son inquietude ; pour en tirer tout-à-fait , elle auroit envoyé sur le champ s'informer dans le Couvent dont s'agissoit , pour sçavoir ce qui en étoit , on lui avoit dit quel étoit ce Couvent :

mais comme son nouvelliste n'en sçavoit rien lui-même, elle ne pût se donner cette satisfaction. Pendant huit jours elle fit enquêtes sur enquêtes, sans en être plus instruite : & cela, parce qu'elle n'osoit pas aller à la source, c'est à dire s'adresser aux parens de Bibambos : selon elle ç'auroit été trop risquer, après l'avoir exposé ainsi qu'elle avoit fait, tout yvre, qu'il étoit, pendant la nuit dans une rue, où il lui pouvoit arriver une infinité de fâcheux accidens. L'instruction qu'elle souhaitoit lui vint à l'heure qu'elle y pensoit le moins. Un matin sur les onze heures, on l'avertit, qu'un vénérable Religieux demandoit à lui parler. Elle dit qu'on se fit entrer dans son appartement. Ce Reverend Pere entra, & lui presenta de la part de Bibambos une Lettre, dont voici la copie.



L E T T R E

DE BIBAMBOS A FRIANNE.

M.

Je vous ai toujours paru un grand fou , & vous ne vous trompiez pas ; car j'étois véritablement tel que je vous paroïssois. Mes extravagances passoient dans mon esprit pour des perfectionss ; rien ne me sembloit plus méprisable , que les sages , raisonnables , modestes & circonspects. Je m'imaginois que les airs étourdis étoient ceux qui convenoient le mieux à ma condition , à ma profession & à mon âge. Je me serois fait pitié à moi-même , si je m'étois montré plus attentif à étudier mes paroles & mes actions , afin qu'elles fussent arrangées de telle sorte , qu'on jugeât que j'eusse voulu me distinguer de tant de jeunes petulans que je prenois pour modèles de ma conduite & que je me faisois un honneur d'imiter. C'est une confession que je vous fais volontiers du ridicule de mon extérieur. Je me persuade , qu'en cela je ne vous apprens rien de nouveau ; mais ce fera une véritable nouveauté pour vous , quand vous sçauvez , que je condamne & que je déteste de bonne foi cet extérieur scandaleux

Et que je me repentirai toute ma vie d'avoir si mal édifié les personnes que j'ai fréquentées, & de les avoir peut-être excitées à se déregler elles-mêmes par l'exemple de mes déreglemens. O Ciel ! que j'aurois rendu encore bien plus odieux, si je déclarois avec la même ingénuité ce qui se passoit alors dans mon intérieur ! mais comme c'est une déclaration que je dois faire seulement à celui à qui j'en suis comptable, c'est pour lui que je la réserve, avec résolution d'en faire pénitence le reste de mes jours. Je m'adresse aujourd'hui particulièrement à vous, pour vous apprendre mon heureux changement, parce que vous en avez été en quelque manière le premier mobile, je veux dire, que c'est vous qui l'avez occasionné, par l'exposition que vous avez faite de ma misérable personne dans une rue pendant la nuit, sans vous faire aucun scrupule de me mettre à la merci de tous les passans tels qu'ils pussent être. Ne lisez point ceci comme un reproche que je vous fasse : au contraire, c'est pour vous marquer que je regarde cette exposition comme une faveur que vous m'avez faite, & c'est pour vous en témoigner ma reconnoissance, que je vous en renouvelle le souvenir. Fasse le Ciel, que toutes les faveurs que vous ferez, aient un pareil succès : un bonheur éternel en sera le fruit, & pour vous qui les aurez accordées, si c'est dans cette vue, & pour ceux qui les auront reçues. Je m'attens bien, que vous serez étrangement surprise, quand vous

sçavez la nouvelle que je vous apprens: votre surprise ne me fait pas honneur, car c'est une marque, que je ne vous avois pas donné sujet de vous attendre que je me rendrois si tôt à la raison & à mon devoir. Je ne doute pas que vous n'ayez été fort inquiète, quand vous avez appris qu'il n'étoit plus mention de moi dans le monde depuis les insultes que je ne doute point que je ne vous aye faites chez vous la dernière fois que j'y allai, & depuis la vengeance que vous en tirâtes, que je regarde pourtant plutôt comme un effet de précaution, que de malignité. Tranquillisez-vous, je vous prie: je ne suis aujourd'hui capable d'autre ressentiment, que de celui que je dois avoir contre moi-même pour tant de fautes que j'ai faites, & dont je me trouve si coupable, que je ne puis assez selon moi, m'en punir. Que je découvre à présent de vérités qui m'étoient inconnues! que j'ai ici bien d'autres idées de la perfection, que celles que j'avois dans le monde! quelle joie pour moi de me trouver dans cette Solitude! quelles douceurs j'y goûte! de quel repos j'y jouis, en comparaison de tous ces troubles qui m'agissoient avant que j'y fusse entré! Je vous souhaite de tout mon cœur les mêmes avantages. Essayez, croyez moi, Franchise, un peu de retraite: elle vous persuadera plus que tout ce que je pourrois vous dire, parce que vous y sentirez ce que je ne puis vous exprimer. Portez vous au bien de vous-même: n'attendez pas, que comme moi, vous y soyez, pour ainsi

dire, entraînée. Dieu ne fait pas toujours des prodiges; & ainsi vouloir s'y attendre, c'est vouloir en même-tems courir risque de se perdre sans ressource. Profitez de mon avis. Imaginez vous que quand un homme comme moi vous prêche, il faut que la vérité le pénétre, qu'elle l'excite, & qu'il n'y puisse résister. Au reste, comme apparemment vous souhaiterez sçavoir par quelle occasion je suis entré ici, j'ai prié le Reverend Pere qui vous remettra cette Lettre, de vous en instruire. Il n'y a personne qui puisse mieux vous l'apprendre, puisque c'est lui qui m'y a reçu & qui m'a engagé à y rester. L'avanture vous semblera fort étrange : admirez là, & faites en sorte d'en imiter la suite.

Ce bon Religieux, à qui je donnerai pour nom celui de Mononte, étoit Supérieur du Convent où Bibambos s'étoit retiré. Voicy de quelle maniere il parla à Frianne, après qu'elle eût fait la lecture de la Lettre qu'il lui avoit apportée. Je suis chargé, comme vous voyez, M.
 31 de vous apprendre par quelle avanture
 32 Bibambos s'est réfugié dans nôtre mai-
 33 son. Je n'ai point refusé de me charger
 34 de cette commission, tant parce qu'il est
 35 dans une espee d'obligation de vous in-
 36 struire de cette avanture, que parce que
 37 le recit que je vais vous faire, ne pour-
 38 ra que vous édifier. Pendant que ce jeune
 39 homme étoit exposé, ainsi que vous le sça-

vez, notre Frere Quêteur venoit de sortir d'une maison, où l'on lui avoit fait des insultes, qu'il ne s'étoit pas assurément attirées par la mauvaise conduite; j'en suis convaincu non seulement par la connoissance que nous avons depuis long-temps dans notre Maison de sa sagesse, mais encore par les informations exactes que j'ai eu soin de faire, pour sçavoir au vrai s'il avoit mérité les indignes & malins traitemens qu'on lui avoit faits. Tout a été parfaitement éclairci, & cet éclaircissement a produit sa justification. Voici abrégé comme la chose s'est passée: je n'en donnerai pas le détail, parce qu'il seroit trop odieux & qu'il n'est point du tout nécessaire pour ce que j'ai à vous dire. Dans une Auberge où il étoit allé quêter, se trouverent quatre personnes assez connues (je me donnerai bien garde de les nommer: la charité me le défend, car leur honneur en souffriroit.) Ces gens retinrent ce pauvre Frere, partie par violence, partie sous divers prétextes jusqu'à la nuit. Enfin leurs procédés lui ayant fait connoître, qu'ils ne demandoient qu'à se divertir de lui & de sa profession, il fit tous ses efforts pour s'échaper de leurs mains, & il n'en pût venir à bout, que quand la nuit fut fort avancée. Vous jugez bien

„ quel fut son embarras , quand il se
„ vit à une heure si induë hors de son
„ Couvent , & même si éloigné, que pour
„ y arriver , il étoit obligé de traverser ,
„ toute la ville. La crainte d'être surpris
„ à une telle heure , & ainsi de déshono-
„ rer son habit , lui donna une si gran-
„ de inquiétude , qu'il fut sur le point de
„ le quitter , plutôt que de faire un affront
„ en sa personne à tout son Ordre. Cette
„ délicatesse vous paroîtra peut-être ou-
„ trée ; mais nous autres Religieux qui
„ avons pour un principe essentiel à notre
„ état, de ne jamais mal édifier, ne la trou-
„ vons pas tout-à-fait condamnable ; Je
„ ne voudrois pourtant pas la conseiller ;
„ aussi aurois-je bien de la peine à la re-
„ garder comme une faute digne d'une se-
„ vere punition. Quoi qu'il en soit , notre
„ Frere étant dans cet embarras , trouva
„ à quelques pas de la maison d'où il
„ s'étoit échappé, Bibambos couché par
„ terre dans la rue le long d'une porte ; il
„ crut d'abord qu'il étoit sans vie ; mais
„ s'en étant approché , il connut qu'il
„ étoit enseveli dans un profond sommeil,
„ causé par le vin pris à l'excès, & qu'ainsi
„ il ne s'éveilleroit pas facilement. Alors
„ la délicatesse dont je viens de par-
„ ler , prit si bien le dessus dans son esprit,
„ qu'il s'y rendit sans hésiter. J'avoüe que

ans ce qu'il fit, l'intention n'étoit pas coupable; mais il y avoit trop de hardiesse & d'indiscrétion, pour soutenir que l'action ne fût pas criminelle. Il change son habit contre celui de Bibambos, & ainsi il se trouve revêtu en Cavalier, & le laisse habillé en Moine. Naturellement on sera porté à demander comment il a pu faire que ce Religieux étant aussi sage que je l'assûre, ait pu se résoudre à hazarder ces deux sortes de métamorphoses : comment il a pu avoir le tems d'en venir à bout, sans être surpris sur le fait par quelque passant, ou du moins comment il a pu ne le pas craindre ; comment il pouvoit s'imaginer que cette action tourneroit à bien ; ce qu'il prétendoit faire après s'être ainsi déguisé ? Je n'ai point d'autre réponse à faire aux quatre premières questions, sinon qu'il changera véritablement son habit contre celui d'un Cavalier, sans faire aucune attention sur les conséquences ; qu'il crut n'avoir point tant à craindre de la confusion sous ce déguisement, que sous son propre habit ; enfin qu'il n'y a pas grande raison dans cette démarche. Quant à la dernière question, il répondit qu'il avoit dessein de se retirer, en attendant le jour, chez un de ses parens, qui n'étoit pas éloigné du lieu où cette

„ belle scene s'étoit passée. Et en effet
„ s'y retira , mais avant que de quitter Bi-
„ bambos , il heurra en Maître à la porte
„ où il étoit placé , afin qu'on l'enlevât.
„ Il faut juger de cette conduite , qu'il
„ agissoit bonnement , mais non-pas rai-
„ sonnablement. Il en est convenu lui-mê-
„ me , quand on lui en a montré les in-
„ conveniens. Mais l'heureux effet que
„ cette bizarre aventure a produit sur Bi-
„ bambos , lui sert d'une espèce de justifi-
„ cation , que l'on ne peut pourtant tirer
„ que d'un coup du Ciel qui s'est servi de
„ lui , comme d'un instrument fort peu pro-
„ pre à un tel ouvrage , à le considérer à la
„ rigueur. Il y a dans tout ceci du prodigieux ; & ainsi en vain feroit-on des raisonnemens pour y trouver des convenances.
„ Après que nôtre Frere eût heurté ,
„ on sortit de cette Maison , on enleva Bi-
„ bambos & on nous l'apporta , toujours
„ enseveli dans un profond sommeil. J'abrè-
„ ge , comme vous voyez , cette histoire :
„ car je passe sous silence les plaisanteries
„ que l'on fit sur ce Moine prétendu que
„ l'on trouvoit dans un si indigne état : le
„ scandale que ce spectacle donna à ceux
„ qui en furent témoins ; les mauvais ju-
„ gemens qu'ils portèrent de tous les Re-
„ ligieux , à cause qu'ils croyoient en avoir
„ trouvé un qui ne méritoit que du mépris

& de l'indignation. Vous sçavez l'usage ordinaire d'un certain monde à notre égard, quand il s'agit de juger de nous, c'est à-dire, avec quel empressement il se saisit de la moindre occasion qui le présente, où il croit trouver de quoi censurer notre conduite ; vous en pensez du moins autant là-dessus que je pourrois vous en dire. Je reviens à Bibambos. Quand il arriva, le Frere qui le reçut, le prit, sans en douter, pour le Frere qui nous manquoit, & dont nous avions été fort en peine ; il le fit porter sans l'examiner, & sans même le regarder au visage, dans la chambre & sur le lit de celui-cy, où on le laissa. On me rendit compte sur le champ de son arrivée & de l'état indigne où il étoit. Je dis à celui qui me fit ce rapport, qu'on le laissât cuver son vin pendant le reste de la nuit, & que je verrois ensuite ce qu'il seroit à propos de faire. On ne peut pas être plus mortifié que je l'étois de cette aventure : tant à cause du scandale quelle avoit causé, que pour le chagrin que je ressentais d'apprendre que je m'étois si long-temps trompé dans la bonne opinion que j'avois de ce Frere. Le matin je me transportai dans cette chambre avec deux de nos Peres, bien resolu de lui faire une remontrance severe & de l'accompagner de la pu-

„ nition que meritoit son crime. Quel fut
„ nôtre étonnement , quand au lieu de
„ celui que nous nous attendions de trou-
„ ver , un homme que nous n'avions ja-
„ mais vû , se présenta à nos yeux , &
„ nous demanda ce que signifioit cette
„ Comedie & pour qui nous le prenions ;
„ Et vous même , lui répondis-je , qui
„ êtes-vous , & que prétendez-vous fai-
„ re ici ? Il nous regarda & nous le re-
„ gardâmes aussi quelque tems , sans rien
„ dire. Etes-vous Religieux ; lui repar-
„ tis-je , Etes-vous du monde ? Etes-
„ vous un voleur ? Est-ce un personnage
„ de plaifant que vous avez résolu de
„ représenter ? Tel que vous soyez , vous
„ risquez de jouer un rôle très-mauvais
„ pour vous. Mon pere , répliqua-t-il ,
„ je sçai bien qui je suis ; mais je ne
„ comprends pas comment je suis devenu
„ Moine depuis hier , & par quelle ma-
„ chine on m'a transporté ici : je le sçai
„ si peu , que je commence de douter si
„ je suis éveillé. Je dois assurément , &
„ je vais achever mon somme ; là-des-
„ sus il se coucha sur le lit & tourna
„ la tête du côté de la muraille , comme
„ s'il avoit voulu véritablement dormir
„ Allons , dis-je aux Peres qui étoien-
„ t avec moi , ceci passe la raillerie , c'
„ veut nous insulter , mettons y ordre

e sortis ensuite , & notre homme n'en eut pas plus ému. Je me trouvai fort embarrassé : car je ne sçavois que juger de ce nouvel Hôte. En attendant que je prisse quelque résolution , je donnai ordre à deux Freres d'aller dans la chambre , de le garder à vue , & de ne point permettre qu'il nous échappât , sans que nous sçussions qui il étoit , & pour quoi on l'avoit apporté chez nous. Après cette précaution , j'assemblai les principaux de nos Religieux , pour prendre conseil sur ce que j'avois à faire. Les sentimens furent partagez. Quelques uns vouloient , que sans autre examen , nous procédassions au châtiment que merite un Religieux tombé dans une faute considerable. S'il est véritablement Religieux , on ne lui fera point d'injustice , disoient-ils : s'il ne l'est pas , on ne lui en fera pas non plus ; puisque voulant rire à nos dépens , il n'y aura pas de mal non-plus de le faire pleurer aux siens. Les autres furent d'avis , qu'il ne falloit pas se presser d'employer la violence , parce qu'en étant les maîtres , nous pourrions nous en servir dans quelques jours , aussi-bien qu'alors , si elle nous sembloit absolument nécessaire. Ce parti me parut le plus raisonnable , & ce fut celui

„ que je pris. Dans le temps que nous fai-
„ sonnions sur cette aventure extraordinaire
„ re, on m'apporta une Lettre du bon
„ Frere. Quêteur que nous croyons perdu,
„ par laquelle il me prioit instamment de
„ lui envoyer un habit, & de le confier au
„ porteur de cette Lettre. Sur les répon-
„ ses qu'il donna à quelques questions que
„ je lui fis, je connus en gros ce qui étoit
„ arrivé à ce Frere, & de-là je jugeai que
„ nôtre Moine inconnu y avoit beaucoup
„ de part. Mais parce que je ne sçavois
„ pas encore le détail de cet événement,
„ je n'en pûs en développer entierement le
„ mystere. Je fis donner l'habit que l'on
„ me demandoit : & une heure après, nô-
„ tre Frere arriva suivi du même homme
„ qui avoit apporté la lettre, & qui étoit
„ chargé sous son Manteau d'un habit de
„ Cavalier, fort propre, avec un chapeau,
„ une perruque, & quelques autres assor-
„ timens d'usage pour habiller un hom-
„ me du monde. Il falloit voir comment
„ ce Frere étoit entouré de nous tous,
„ & avec quel empressement chacun le
„ questionnoit. Comme nous ne som-
„ mes pas accoutumés aux spectacles,
„ nos jeunes Peres jouissoient avec plai-
„ sir de celui-ci. Enfin, nous apprîmes,
„ à n'en point douter, que l'homme dont
„ nous étions si embarrassés, étoit le
„ maître

maître de l'habit qu'on nous montroit, & qu'il n'étoit par conséquent, pas si coupable qu'il nous paroïsoit. Je me scûs bon gré de n'en être pas venu à la violence que quelques-uns m'avoient conseillée. Après avoir pris tous les éclaircissemens que me pût donner le Frere Quêteur sur cette aventure, j'en voyai scavoir dans quel état étoit nôtre Confrere prétendu. On me rapporta qu'il raisonnoit & plaisantoit avec ceux que je lui avois laissé pour lui tenir compagnie; & on m'ajouta que ses plaisanteries ne rouloient que sur la situation où il se trouvoit, mais qu'il n'y mêloit rien dont nous eussions sujet de nous plaindre : qu'au contraire, il gardoit tous les ménagemens possibles; pour ne rien faire paroître dans sa conduite, qui donnât lieu de soupçonner, qu'il fût homme à passer les bornes du respect qu'il devoit, & à la Maison & à ceux qui y demeuroient. Ce rapport m'étant fait, je trouvai à propos de l'aller voir : je pris avec moi deux de nos Peres, & le Frere Quêteur chargé de l'habit qu'il avoit fait apporter avec lui.

CHAPITRE V.

*Suite de l'aventure extraordinaire arrivée
à un Petit Maître. Histoire d'un jeune
Religieux.*

DAns le tems que le Pere Mononte achevoit les dernières paroles qu'on vient de lire, on entendit un grand bruit dans la rue à la porte de Frianne; elle mit la tête à la fenêtre, & fut fort surprise de voir plusieurs Archers qui menaçoient d'enfoncer la porte si on ne l'ouvroit. Elle fut si saisie de frayeur, qu'à peine eut elle assez de force, pour ordonner qu'on l'ouvrit, afin d'éviter cette violence. Le Révérend Pere ne fut pas moins ému qu'elle; & assurément tout homme comme lui, étant dans une telle maison, l'auroit été pour moins. La porte ayant été ouverte, ces Satellites s'emparèrent de toutes les autres portes & de tous les appartemens, afin que personne n'en pût sortir, sans qu'ils vissent auparavant, si ceux qui voudroient s'échaper, n'étoient point du nombre des criminels qu'ils cherchoient. Ces prétendus criminels étoient Frianne, la tante & tous ses domestiques. Le Commandant ayant pris toutes ses mesures,

pour réussir dans la commission qu'on lui avoit donnée , s'adressa à Frianne , & lui dit , qu'il avoit ordre de se saisir d'elle & de tous les gens qui lui appartenoiennent , pour les mettre en lieu de sûreté , jusqu'à ce qu'elle eût rendu compte de Bibambos , dont on n'avoit point entendu parler depuis la dernière visite qu'il lui avoit rendue , & qu'ainsi il falloit qu'elle le représentât , ou qu'elle apprît à ses parens ce qu'il étoit devenu. A cette requiſition , Mononte & Frianne reprirent leurs esprits , & se rétablirent dans leur tranquillité. “ Monsieur , répondit Frianne à cet Officier , il y a une heure que j'aurois été “ fort embarrassée pour vous répondre sur “ la demande que vous me faites , puisque “ je n'en sçavois pas plus que vous. Mais “ à présent vous allez avoir une entière sa- “ tisfaction : ce ne sera pas de moi , le Ré- “ vérend Pere sçaura bien mieux vous con- “ tenter sur ce que vôtre curiosité recher- “ che : interrogez-le , il n'y a personne qui “ sache mieux que lui l'avanture de Bi- “ bambos. „ Mononte raconta ce qu'il con- “ noissoit que ce Commandant apprit , c'est- “ dire , que Bibambos avoit pris le parti “ de quitter le monde , de se retirer dans son “ convent , & qu'incessamment il alloit em- “ brasser l'état Religieux. L'Officier , après “ avoir entendu tout ce que ce Pere jugea à

propos de lui dire , laissa par précaution , selon les devoirs de son métier , ses Archers chez Frianne , & alla rendre compte de ce qu'il avoit appris , à ceux qui y prenant le plus d'intérêt , l'avoient chargé de se rendre maître de la maison de Frianne , & de toutes les personnes qui y demeu- roient. En attendant son retour , le Pere Mononte continua son recit de cette sorte.

„ Quand nous arrivâmes dans la cham-
„ bre de Bibambos , & qu'il vit son habit :
„ Hé quoi ! dit-il , mon Révérend Pe-
„ re , voila mon habit ! dites-moi , un
„ peu , je vous prie , qui vous a chargé de
„ me faire cette restitution. Est-ce par re-
„ pentir qu'on me la fait ? ou bien , est-ce
„ qu'on l'estime beaucoup moins que ce-
„ lui-ci (il parloit de son habit Religieux)
„ qu'on m'a donné en sa place ? J'allois
„ lui répondre , mais j'en fus empêché
„ par un de nos jeunes Peres , que la cu-
„ riosité avoit attiré à notre suite , sans
„ que je le scusse , qui aussi-tôt qu'il l'eût
„ vu , se jeta à son cou , & l'embrassant
„ étroitement , s'écria : hé c'est toi , mon
„ cher ami ! quel plaisir de te retrouver
„ ici & de t'embrasser sous un même ha-
„ bit que le mien ! croi-moi , ne le change
„ point , tu ne peux mieux faire , que de
„ le porter le reste de tes jours , si tu aimes
„ le véritable repos , Bibambos lui rendit

caresses pour caresses , & témoigna une
tres-sensible joye de le voir , mais il ne
répondit rien précisément au conseil
qu'il lui donnoit. Ce jeune Religieux
étant dans le monde , avoit été un de ses
plus intimes amis : leur bourse & leurs
plaisirs étoient communs , ils se con-
fioient réciproquement les plus secrets
mouvemens de leur cœur , & avoient
un tres-fort attachement l'un pour l'au-
tre. Après leurs embrassades , je parlai à
Bibambos & lui racontai par quel ha-
zard il se trouvoit chez nous. Il écouta
avec beaucoup d'attention le recit que je
lui en fis , ne déclama point du tout con-
tre le Frere Quêteur : au contraire , il
prit son parti sur la condamnation que
je portois de sa conduite à cet égard.
Comme il me parut , qu'il souhaitoit
conferer avec son ami , nous le quittâ-
mes pour les laisser en liberté ; ce que je
fis d'autant plus volontiers , que je me
mis dans l'esprit , que le zèle de notre
jeune Religieux , joint avec l'amitié qui
étoit entr'eux deux , pourroit peut-être
produire quelque bon effet. Je ne me
trompai pas : car le même jour celui-ci
m'apprit , que son ami avoit pris réso-
lution d'essayer pendant quelque tems de
notre Regle , qu'il vouloit aussi en por-
ter l'habit pendant cet essai , & qu'il l'a-

„ voit prié de faire ferrer le sien ailleurs
„ que dans sa chambre. Je tâchai de faire
„ usage de cette première disposition : je le
„ vis souvent & l'entretins selon les vûes
„ que j'avois sur lui. A chaque visite je
„ trouvois qu'il se fortifioit dans ce que
„ nous souhaitions. Nôtre jeune Reli-
„ gieux ne le laissa point se refroidir. Mais
„ comme il ne vouloit pas que son ami
„ hazardât une telle démarche, il prit soin
„ de lui montrer l'état Religieux par ses
„ peines, aussi-bien que par ses douceurs,
„ afin que s'il s'y engageoit, il ne pût pas
„ dire qu'on l'avoit trompé. En quoi je
„ louai beaucoup la prudence de son zèle,
„ la droiture de son intention, & la bonne
„ foi de son amitié. Enfin, après que Bi-
„ bambos eut bien connu tous les devoirs
„ de la profession Religieuse, bien con-
„ sulté son cœur, bien sondé ses forces,
„ il me vint trouver, se jeta à mes pieds
„ fondant en larmes, mais larmes de piété,
„ larmes d'ardens desirs de son salut, lar-
„ mes de componction, larmes de douleur
„ pour ses égaremens, il me pria de le re-
„ cevoir au nombre des Religieux de nô-
„ tre Ordre, protestant qu'il ne quitteroit
„ point mes genoux, à moins que je ne lui
„ fisse espérer, que je voudrois bien lui
„ accorder cette grace. Faites réflexion,
„ je vous supplie, mon Révérend Père,

ajoute-t'il , que je suis dans un âge assez
avancé , pour bien connoître ce que j'en-
treprends , pour prendre une résolution
durable ; qu'il n'y a dans mon dessein ,
ni emportement d'une jeunesse étourdie ,
ni dépit pour quelque defaite qui me soit
arrivé dans le monde , ni ignorance de ce
que je choisis & de ce que je quitte , ni
instigation artificieuse pour m'engager
à prendre ce parti ; mais que je le prens
avec mûre délibération , avec une plei-
ne connoissance des obligations que je
m'impose , avec une liberté entière de
ma volonté & de mes actions ; & que
même l'aventure étrange qui m'a con-
duit ici , semble être un prodige fait ex-
près , pour me retirer de tant de dangers
où j'allois me perdre ; & m'attacher
pour le reste de ma vie dans un lieu , où
je puisse sûrement faire mon salut. Que
de larmes de joye je répandis à la vûe
d'un changement si heureux ! je lui don-
nai l'esperance qu'il demandoit. Je ne
m'en suis point repenti ; car il a persisté
si constamment dans la résolution qu'il
a prise de rompre entièrement avec le
monde & de se donner à Dieu , parmi
nous , qu'enfin je n'ai pû refuser de con-
sentir , qu'il prendroit nôtre Habit le
premier jour du mois où nous allons
entrer.

Le pere Mononte s'étendit beaucoup sur la vocation de Bibambos ; & à propos de cette vocation & du trouble que l'arrivée des Archers avoit causé à Frianne , il raisonna judicieusement , & dit d'excellentes choses , pour lui montrer à combien de traverses on est exposé , quand on s'abandonne trop au monde , & combien de douceurs on goûte quand on l'a quitté sans retour. L'occasion étoit favorable , pour la toucher , aussi fut-elle assez touchée , pour prier ce Pere de la venir voir quelquefois , & de lui permettre de lui rendre quelques visites. Il le lui promit & lui tint parole.

Cependant l'Officier arriva , renvoya ses Archers , demanda excuse à Frianne de la part de ceux qui l'avoient envoyé , & témoigna aussi de leur part au Pere Mononte , qu'ils le supplioient instamment de vouloir bien prendre la peine de les venir trouver , ou de leur marquer le tems auquel ils pourroient l'aller trouver eux-mêmes. Il y alla sans différer , avec cet Officier , & les instruisit de tout ce qui regardoit la vocation de Bibambos. Il est étonnant , dira-t'on peut-être , qu'ils ignorassent la retraite , puisque l'on a rapporté ci-devant , qu'un des parens de Bibambos avoit appris à Frianne , qu'il s'étoit retiré dans un Convent. Mes memoires répondent à cette réflexion , en faisant remarquer , que ce pa-

rent ne voyoit point ceux-ci ; parce qu'il étoit en procès avec eux ; & que la raison pourquoi cette nouvelle étoit plutôt venue à lui qu'aux autres, c'étoit qu'il connoissoit un des Religieux du Convent du Pere Mononte, qui lui avoit fait cette confidence, sans pourtant lui dire, que ce fût dans ce Convent ; voulant du moins être fidelle à garder la moitié du secret.

Bibambos prit donc en effet l'Habit le premier jour du mois suivant. Il fit avertir tout ce qu'il avoit d'amis & de parens pour assister à cette cérémonie ; & cela, afin, disoit-il, d'édifier par sa conversion, ceux qu'il avoit scandalisez par sa mauvaise conduite. Il s'y trouva un nombre prodigieux de personnes de toutes sortes d'états & de professions de l'un & l'autre sexe. Frianne en fut du nombre. Tout ce cérémonial étant fini, & tout le monde s'étant retiré, Frianne après avoir prié dans l'Eglise pendant quelque tems où elle étoit restée seule, elle demanda à parler au Pere Mononte, il vint, & ils eurent ensemble une longue conférence, où elle lui marqua, qu'elle étoit absolument dans le dessein de réformer insensiblement sa vie ; mais, lui dit-elle, j'ai pour cela extrêmement besoin de votre secours. Comme je ne me sens pas assez forte, pour rompre entièrement avec le monde, don-

„ nez-moi ; je vous prie , des avis qui me
„ soutiennent dans ma foiblesse , & qui
„ me fassent enfin arriver au terme de per-
„ fection où je tends de bonne foi , & où
„ je tâcherai de me tenir constamment &
„ d'y mourir , si je suis assez heureuse pour
„ y arriver. Il lui promit ce qu'elle sou-
haittoit , & le lui accorda dans la suite
avec tant de succès , que quoi qu'elle ne
fût pas entièrement retirée du monde , elle
s'y gouvernoit avec tant de sagesse , qu'elle
n'y goûtoit de ses plaisirs , qu'autant que
la nécessité l'exigeoit , & que la Régula-
rité lui en donnoit la permission. Ce Pere
par une prudence dont peu de gens con-
noissent la propriété , & sçavent encore
moins se servir , ne voulut pas entrepren-
dre d'exiger d'elle de ces ruptures outrées ,
de ces détachemens éclatans , dont sou-
vent on n'a pas la force de soutenir con-
stamment la violence. Mais il la mena pie
à pie au but où elle tendoit : il lui fit , pour
ainsi dire , découdre ses habitudes condam-
nables. Il sembloit qu'il vouloit qu'elle
changeât , sans qu'elle s'en apperçût. Voi-
la donc Bibambos , de petit Maître étour-
di , devenu sage Religieux. Voila Frian-
ne , de fille mondaine , devenue fille reti-
rée du monde dans le monde même.

Voilà de grands changemens ! ils doi-
vent assurément surprendre : mais en voi-

ci un autre , qui sans doute , surprendra davantage. Comme le Pere Mononte alloit voir de tems en tems Frianne , afin de continuer de la conduire dans le bon chemin qu'il lui avoit fait prendre. Un jour qu'il avoit dessein de lui faire une visite , il prit pour son compagnon le jeune Religieux , dont nous avons parlé , comme de celui qui avoit en quelque maniere commencé la conversion de Bibambos. Frianne , quoique d'une conduite fort régulière , quoique fort modeste dans ses manieres , quoique très-éloignée de se donner ces airs de coquetterie où elle étoit des plus habiles par le long usage qu'elle en avoit fait , ne laissoit pas d'être toujours aimable. Sa modestie & sa sagesse , bien loin de rien gâter à cet égard , ajoutoient de nouveaux charmes à sa beauté : de sorte qu'en même tems qu'elle étoit aimée , on convenoit qu'elle méritoit véritablement de l'être : & ce fut le sentiment du jeune Religieux (nommons-le le Pere Philan) en un mot , ce pauvre Pere devint passionné pour Frianne ; son Supérieur qui étoit bien éloigné de l'imaginer , le menoit toujours avec lui , quand il alloit chez elle & ailleurs , parce qu'il le consideroit particulièrement , tant pour sa famille avec laquelle il avoit de très-grandes liaisons d'amitié , que pour ses qualitez personnelles , dont il avoit lieu

d'être fort content. Frianne ne soupçonnoit rien non plus de cette passion qu'elle avoit fait naître. Mononte étant tombé dans une infirmité qui l'empêcha de sortir pendant quelque tems , & recevant souvent des lettres de Frianne , où elle lui demandoit des avis , chargeoit Philan de ses réponses , pour les lui porter , & l'instruisoit même de ce qu'il devoit lui ajouter de sa part , pour suppléer à ce qu'il ne pouvoit lui écrire qu'avec beaucoup d'étendue ; parce qu'il n'étoit pas alors en état de le faire. Ces confidences ne s'étendoient , comme on doit croire , qu'autant que la loi du secret le permettoit. Quelle joye pour cet amant ! Pendant qu'il parloit pour s'acquitter des ordres de son Supérieur , ses yeux parloient bien un autre langage. Frianne ne fut pas long-tems sans connoître ce qu'ils vouloient lui dire. Elle étoit trop habile sur cette matiere , pour l'ignorer. Elle ne voulut pourtant pas paroître deviner ce qu'on vouloit lui faire entendre. Elle le laissa parler ce langage muet tant qu'il voulut , fondée sur ce principe , qu'il ne faut pas qu'une fille sage paroisse deviner facilement , quand il s'agit d'amour. Comme il desiroit ardemment se faire comprendre , à quelque prix que ce fût , il prit le parti de déclarer ouvertement ce qu'il sentoit. Il sçavoit que Frian-

ne n'avoit pas toujours été aussi sage qu'elle étoit alors ; cette idée lui faisoit espérer que peut-être sa sagesse se raviserait en sa faveur. “ Si je ne profite pas , disoit-il en lui-même , des occasions dont je jouis “ à présent , où les entretiens particuliers “ que j'ai avec Frianne , me donnent toute “ la liberté nécessaire , pour faire ma déclaration , mon Supérieur guéri , je n'aurai plus cet avantage , &c. ainsi il faut que “ je me presse. „ Il devoit ajouter ; car je suis extrêmement pressé par mon amour. Il ne manqua pas , pour s'encourager , de rappeler dans son esprit ce qu'il avoit entendu dire autrefois si souvent dans le monde , quand il y étoit ; c'est que bien des femmes sages , selon elles , ou plutôt selon qu'elles prétendent le paroître , donnent volontiers la préférence dans leurs cœurs par dessus tous les autres à des gens d'une certaine profession ; parce que ceux-ci étant obligés par plusieurs raisons d'être discrets , elles risquent moins pour l'honneur de leur réputation , & en conservent mieux les apparences. Il fit plusieurs autres raisonnemens qui lui paroissoient les meilleurs du monde pour autoriser son imprudence. Que Bibambos auroit été surpris , s'il avoit su ce qui se passoit dans le cœur de cet ami qui lui avoit parlé avec tant d'édification , qui lui avoit prêché de si belles

moralitez ! Je suis surpris moi-même comment il n'en eut point quelque soupçon ; car ce jeune Moine lui donnoit continuellement occasion de parler de Frianne , & montrait une curiosité fort pressante de s'instruire de ce qui la regardoit ; ce qui devoit assurément le rendre suspect. Quoi qu'il en soit , Bibambos ne se douta de rien. Notre Pere Philan voyant donc que la guérison de Mononte s'approchoit , s'ouvrir entièrement à Frianne sur sa passion. Je vais mettre le dialogue qu'il y eut entre lui & elle , & où il fit sa déclaration , sans en retrancher un seul mot ; car je croirois lui faire tort , si je ne le rapportois pas tel que je le trouve dans mes Mémoires. Après qu'il se fut acquité de ce qu'il avoit ordre de lui dire de la part de son Supérieur , il commença d'enfiler ce qui le regardoit lui-même , en cette manière.

Philan. C'est avec plaisir , Madame , que je m'acquies de toutes les commissions que notre Révérend Pere me donne auprès de vous.

Frianne. Je n'en doute pas , mon Pere ; vous sçavez qu'elles ne tendent qu'à me conduire à la perfection ; & ainsi il n'en faut pas davantage pour vous y engager. Votre charité est trop grande , pour ne vous en pas faire un plaisir.

Philan. Je vous l'avoüe , il faut que ma

charité soit excessive , pour m'acquiescer avec tant d'exactitude & d'empressement de telles commissions.

Friarne. Quoi ! mon Pere , il semble que vous vous en repentiez , & que vous vous fassiez violence , pour me rendre ce bon office. Est-ce que vous me croyez indigne de ces bontez ? est-ce que vous ne trouvez en moi aucune disposition pour en profiter ?

Philan. Hélas ! vous n'en profiterez peut-être que trop pour mon repos.

Friarne. Que me dites-vous là , mon Pere ? vous m'embarrassiez extrêmement. Pour me parler de la sorte , il faut que vous soupçonniez qu'on me trompe. Il faut que vous ayez connu que le Pere Mononte ne me conduit pas dans la bonne voye , & que connoissant cette tromperie , vous en souffriez en vûe de mon interest. Expliquez-vous , je vous prie , si vous me montrez en effet qu'il me séduit , je romprai avec lui , plutôt que de me mettre en danger de me perdre.

Philan. Que je m'explique , Madame ! Quel commandement vous me faites ! l'oserois-je , après ce que vous venez de dire ? le motif qui vous fetoit rompre avec nôtre Révérend Pere , me ferme la bouche ; non , je ne m'expliquerai point , je hazarderois trop.

Frianne. Si vous craignez que je lui déclare l'avis que vous m'aurez donné, vous vous trompez. A Dieu ne plaise, que pour un service si considérable que vous m'aurez rendu, j'aie pour toute reconnaissance vous brouiller avec votre Supérieure, & vous attirer peut-être de mauvaises affaires, dont vous pourriez souffrir tout le reste de votre vie. Comptez sur ma discrétion; je sçai parfaitement garder un secret, confiez-vous en moi; je vous donne ma parole que je ne lui ferai rien connoître, par quelque manière que ce soit, de ce que vous m'aurez appris; & cette parole que je vous donne, tenez-la pour inviolable.

Philan. Puis-je en effet compter, que quelque chose que je vous dise, vous n'en ferez part à personne?

Frianne. Oui, fiez-vous à moi. Je vous proteste que je ne vous tromperai point.

Philan. Promettez-moi donc encore, je vous supplie, que ce que j'ai dessein de vous apprendre n'attirera point votre indignation contre moi.

Frianne. Voilà bien des précautions! je vous avoue que je commence d'hésiter à vous promettre... quelque chose que vous ayez à me dire, je prends le parti de n'en vouloir rien sçavoir.

Philan. Ah! cruelle! vous ne l'ignorez

pas , quoi que je ne vous le dise point ; car vous le devinez , votre mérite vous l'apprend.

Friamme. Helas ! mon pauvre Pere , je croi que vous pensez être encore dans le monde revêtu en Cavalier. Je viens de vous dire que je ne vous tromperois point. Je vais vous prouver à present combien je suis éloignée d'en avoir le dessein. Je ne veux donc point vous marquer que je ne comprenne pas vos discours ambigus , le langage de vos yeux , les minauderies de vos manieres. Je vous déclare que tout cela me persuade que vous m'aimez ; ou pour vous parler encore plus clairement , que vous êtes amoureux de moi. Qu'en dites-vous ? n'ai-je pas bien deviné ? Avoüez que voila bien de la peine épargnée pour vous.

Philan. Oüi , je vous aime , je vous respecte , je vous honore ; je vous aime , encore une fois , je vous aimerai toute ma vie , & je n'aimerai jamais que vous. Puisque vous l'avez pénétré , avoüez donc aussi que c'est parce que vous sçavez qu'on ne peut vous voir sans vous aimer. Dites ce que vous voulez que je fasse pour vous en donner des preuves incontestables. Ordonnez , commandez.

Friamme. Puisque vous le voulez , je vous ordonne & commande de ne me tenir

jamais de tels discours ; de ne point perdre de vûe les devoirs de votre Profession ; de ne donner jamais de mauvais exemples, vous qui devez vous étudier sur tout à bien édifier ; de vous ressouvenir des sages avis que vous avez donnés à Bibambos , & de les suivre du moins aussi exactement que lui ; de jeter les yeux sur votre Habit, qui est bien plus propre pour déguster de la galanterie, que pour l'inspirer ; de faire réflexion...

Philan. Ah ! si mon Habit vous fait peur, il ne tient à rien, quand je suis en votre présence. Je suis prêt à le quitter dès à présent pour vous plaire.

Friante. Non, je n'ai point peur de votre Habit ; je ne suis effrayée que de ce qu'il cache, je veux dire, d'un esprit qui se dérange, d'un cœur qui se dérègle.

Philan. Est-ce se dérange, est-ce se dérègler, que d'aimer ce qui est véritablement aimable ?

Friante. Puisque l'arrangement, puisque la règle consiste à aimer ce qui est véritablement aimable, est-ce moi qui le suis ? Le publieriez-vous ? le prêcheriez-vous ? j'en prends votre conscience à témoin : je vous renvoye aux instructions, aux conseils que vous donnez tous les jours. Avez-vous oublié la Religion que nous professons vous & moi ? Avez-vous

oublié celle que vous & ceux de votre Etat professez en particulier ?

Philan. Quel desespoir pour un amant, de trouver un prédicateur dans ce qu'il aime !

Friamus. Si vous aimez celui qui est véritablement aimable, ne devez-vous pas être accoutumé de trouver un prédicateur dans l'objet de votre amour ? Rappelez dans votre esprit ce qu'il vous prêche, & ce qu'on vous prêche de sa part.

Philan. En vain me faites-vous tant de remontrances. Devenez moins aimable, & je deviendrai moins criminel, si c'est l'être véritablement, que de vous aimer.

Friamus. Je travaillerai à me rendre toujours sage de plus en plus ; voilà ce que j'ai dessein de devenir. Et ainsi, au lieu qu'à présent je vous traite avec douceur, quoi que vous me teniez des discours qui devroient m'engager à vous traiter indignement : quand ma sagesse sera devenue plus grande, si vous continuez de me les tenir, craignez que je ne garde plus avec vous aucun ménagement. Je vous ai promis de taire ce que vous me diriez aujourd'hui, je le tairai. Mais comme je ne me suis pas engagée au même silence pour les jours suivans ; si vous me parlez encore aussi mal-à-propos, je parlerai à mon tour de telle sorte, qu'on vous forcera de vous taire.

Philan. Si vous me perdez , que m'importe ? en vous perdant , je ne me soucie plus de me conserver.

Frianne. Si vous vous perdez , je vous proteste que ce ne sera pas avec moi.

Philan. Oh habit ! oh état ! oh engagement ! que je te . . .

Frianne. Mon Pere , je vois que vous vous égarez , finissons , je vous prie , cette conversation ; je me trouve coupable de vous avoir trop écouté. Mal-à-propos une fille sage raisonne-t-elle avec un homme qui lui parle d'amour ; & encore plus mal-à-propos quand c'est avec un homme de votre sorte.

Philan. Permettez-moi du moins . . .

Frianne. Je vous permets seulement de sortir ; je vous en prie même instamment , & ne m'engagez pas à vous y forcer.

Philan. Je fors. Du moins , Madame , souffrez que je revienne , si l'on m'envoie.

Frianne. Revenez , à la bonne heure , si votre esprit est tel que votre habit demande qu'il soit : sans cela , refusez absolument toutes les commissions qui exigent que vous veniez chez moi. Gardez plutôt la solitude ; c'est ce qui vous convient le mieux.

Philan s'en retourna dans son Convent , méditant differens projets pour venir à bout de son dessein. Comme il ne s'agit

point icy de rapporter tout le détail de son histoire ; je vais dire seulement pour l'abreger , que la tête lui tourna de telle sorte , qu'il resolut , à quelque prix que ce fût , de gagner le cœur de Frianne. Elle s'en douta ; car elle scavoit par expérience que les meilleurs raisonnemens , que les plus judicieuses remontrances , que les plus sages conseils produisent rarement sur les gens nouvellement & ardemment passionnez les effets qu'on en attend , ou qu'on en souhaite. Elle ne doutoit pas qu'il ne fit naître auprès de son Supérieur quelque occasion pour revenir bien-tôt chez elle. Elle s'attendoit encore que dans la première visite qu'il lui feroit , bien loin de modérer les expressions de sa passion , il la produiroit peut-être avec beaucoup plus d'excez qu'il ne venoit de faire ; & cela parce que comme il prévoyoit que le Pere Mononte étant guéri , il ne lui seroit plus si facile d'en parler , il voudroit suppléer dans une seule visite à tout ce qu'il auroit souhaité dire & faire dans plusieurs autres. Si elle avoit pû lui parler en compagnie , elle n'auroit pas craint sa petulence ; mais ce qu'il avoit à lui dire de la part de son Supérieur ne pouvoit souffrir de témoins , & ainsi il falloit nécessairement qu'elle n'admit personne avec lui. Ajoutez à tout cela , que par considération pour Mononte & son

Convent , elle vouloit éviter , autant qu'il dépendroit d'elle , d'éclater contre ce jeune Pere , de sorte que son desordre vint à la connoissance du public.

Il y avoit long-tems qu'on la pressoit d'aller passer quelques jours à la campagne. Les persécutions qu'elle s'attendoit de recevoir de Philan si elle restoit à la ville , la déterminèrent à prendre le parti qu'on lui proposoit. Deux jours après elle partit. Philan ayant scû & son départ , & le lieu où elle étoit allée , prit aussi son parti , mais parti digne d'un homme que la passion aveugloit , & dont elle avoit précipité l'esprit dans l'extravagance. Il prit si bien ses mesures , aux dépens du Procureur de la maison & de quelques autres qui avoient de l'argent , que dans l'espace de huit jours il se fit sans scrupule une somme considerable , disposa tout ce qui étoit nécessaire pour sortir de son Convent déguisé en Cavalier , en sortit sur le soir dans ce déguisement sans qu'il fût reconnu , & alla loger dans une Auberge sous le nom du Comte de Brinor. Il y a , comme on voit , plusieurs circonstances dans cette conduite , sur lesquelles je passe légèrement , parce que je croi qu'il suffit de dire le fait , sans s'étendre sur les moyens dont il se servit pour en venir à bout. Le lendemain il prit un valet , & alla se rendre avec lui dans

Le Bourg où Frianne s'étoit retirée. En trois jours il fit connoissance avec quelques Bourgeois qui avoient des maisons de campagne dans ce pais ; on le trouva si gracieux & si sociable , que chacun se l'attachoit , pour ainsi dire , tant on prenoit de plaisir dans sa conversation & dans ses manieres. Le nom de Comte de Brinor qu'il s'étoit donné , servoit encore de relief aux belles qualitez qu'on remarquoit en lui , & ne contribuoit pas peu à faire désirer sa compagnie ; enfin de l'un à l'autre , il parvint bien-tôt à connoître le maître & la maîtresse de la maison où demouroit Frianne. On juge bien que c'étoit là où visioient tous les manéges. La première fois qu'il y alla , elle étoit chez une Dame du voisinage , où elle passa toute la journée ; quand elle fut de retour , c'étoit à qui lui vanteroit le mérite du Comte de Brinor ; on ne finissoit point sur les éloges qu'on lui en faisoit ; sur tout on se récrioit sur sa sagesse & sur sa modestie , qui rendoient les agrémens de sa personne également charmans & respectables. En effet , il s'appliquoit sur tout à paroître sage , modeste , & même dévot ; l'idée qui lui étoit restée de la régularité de Frianne l'avoit engagé à prendre cette précaution , jugeant bien qu'il ne pourroit s'insinuer dans son esprit , & de là dans son cœur ,

s'il prenoit une voye differente. Quant la crainte d'être reconnu , il n'en avoit aucune ; son déguisement le rassuroit fort là-dessus , qu'il paroïssoit aussi hardiment en public , que s'il n'avoit eu aucune mauvaise affaire sur son compte. Enfin on parla si avantageusement de lui à Frianne , qu'elle eut quelque envie de le voir. Elle ne fit pas même difficulté de la témoigner. On lui dit qu'il devoit venir dîner le lendemain dans la maison où elle étoit , & qu'ainsi elle auroit cette satisfaction. On avoit aussi prié à y dîner quelques personnes considérables du païs , qui ne manqueroient pas de s'y trouver. Le prétendu Comte de Brinor s'y rendit aussi , tout le monde étant assemblé. On le reçût avec respect & avec plaisir. Frianne ne reconnut point du tout en lui le Pere Philan , tant il est vrai que les habits éhangent bien les gens. A la verité aussi , quand elle l'avoit vu Moine , comme il ne se passoit rien en elle qui la portât à faire grande attention sur lui , elle l'avoit si peu envisagé , qu'il ne lui pouvoit être resté qu'une tres-legere idée de sa physionomie ; & cette idée ne pouvoit pas se retrouver dans le déguisement qu'il lui presentoit. Il rendit d'abord honnêtetez pour honnêtetez , sans paroître faire plus d'attention sur Frianne que sur les autres. J'ai oublié de remarquer ,
que

que pour déguiser le ton de sa voix, dont il se défioit fort, il affectoit de grasseyer ; & s'en acquittoit assez bien. Cette affectation lui servoit même à ne point trop parler (ce qui avoit encore son mérite) parce que n'ayant pas l'habitude de parler gras , il auroit été en danger de revenir dans sa maniere de parler naturelle , s'il s'étoit jetté dans une trop grande profusion de paroles. Frianne trouva que sa presence ne démentoit point les éloges qu'on lui en avoit faits. Il lia souvent conversation avec elle en particulier , pendant que les autres jouïoient , ou s'occupoient de quelques autres amusemens. Comme il connut , qu'il ne lui étoit pas indifférent , il parla d'amour & de mariage , n'ayant garde d'oublier celui-ci , de crainte de l'effaroucher ; & en effet , il n'auroit point du tout été écouté , sans cet accompagnement. Elle ne le rebuta point ; seulement elle lui remontra , que comme l'affaire étoit fort sérieuse , il étoit à propos qu'ils prissent du tems , pour se bien connoître l'un l'autre avant que de la décider. Il convint que cette proposition étoit raisonnable & l'accepta , lui représentant pourtant qu'il n'avoit pas le tems de différer beaucoup , pour la raison qu'on va lire. Quoi qu'il paroisse qu'il n'y avoit que de l'extravagance dans le dessein

de ce pauvre homme ; en ce qu'il couroit continuellement risque d'être reconnu ; que son mariage ne pouvoit être valable ; qu'il ne devoit attendre qu'un châtiment affreux pour toute cette intrigue , si elle venoit à être découverte ; cependant il avoit assez bien arrangé son projet , pour se persuader qu'il n'avoit point à craindre ce châtiment. Voici de quelle maniere. Il dit à Frianne , que comme il n'étoit venu dans le Bourg où il l'avoit trouvée , que pour y passer quelques jours , parce qu'ayant reçu des lettres qui lui donnoient avis de la mort d'un oncle qu'il avoit dans une Ville d'Allemagne , [qu'il nomma] dont les richesses étoient immenses , & dont il étoit seul heritier , il lui importoit beaucoup de se rendre incessamment dans cette Ville , pour y recueillir cette ample succession. Voila ce qu'il lui avoit fait accroire , & voici ce qu'il avoit intention de faire aussi-tôt qu'il eût été marié. Il seroit parti quelques jours après , pour aller en effet dans le lieu ; où il devoit trouver cette prétendue succession , puis il auroit mandé à Frianne de vendre tous ses effets , afin de le venir trouver , & de s'établir dans un lieu d'où il ne pouvoit sortir de long-tems , sans se causer , auroit-il dit , un dommage considerable , attendu , qu'outre les grands biens , dont il étoit

paisible possesseur , il y en avoit encore d'autres qui étoient sujets à des discussions , qu'il ne pourroit terminer à son avantage , qu'autant qu'il seroit présent. Quand Frianne auroit été arrivée , il se feroit ouvert franchement à elle , pour lui avouer la tromperie , & l'assurer en même tems , qu'il n'y avoit été excité , que par la passion violente qu'il sentoit pour elle ; qu'il feroit pendant le reste de ses jours tous les efforts pour mériter de sa part un amour réciproque , & pour réparer par sa soumission , par sa complaisance & par son inviolable attachement , la supercherie qu'il lui avoit faite. Enfin il lui auroit ajouté , que , comme il ne jouïroit point d'autre bien que de celui qu'elle lui avoit apporté (puis qu'il n'en avoit aucun de son côté) il n'en disposeroit que selon qu'elle le jugeroit à propos , & qu'elle en seroit toujours autant la maîtresse , que si elle n'avoit point de mari. Ce plan étoit assez bien dressé pour un homme comme lui , que l'amour aveugloit , & qui seul lui tenoit lieu de raison. Dans cette confession qu'il lui auroit faite , il se seroit donné bien de garde de se déclarer pour Philan , parce que cette déclaration auroit produit pour lui un très-mauvais effet , puisque Frianne regardant son mariage pour faux , elle n'auroit pas voulu rester avec lui.

Elle songea sérieusement à l'épouser. Il lui paroissoit si raisonnable , qu'elle se persuadoit ne pouvoir jamais faire un meilleur choix. Après la vie qu'elle avoit menée pendant sa jeunesse , & dont le public étoit parfaitement instruit , elle se disoit à elle-même , qu'un établissement pour le reste de ses jours avec un homme comme lui , aimable par tant d'endroits solides , étoit au delà de tout ce qu'elle pouvoit espérer & prétendre. Elle s'en tint toutefois à la précaution qu'elle avoit résolu de prendre & qu'elle lui avoit proposée , je veux dire , à se donner encore quelque tems , afin qu'ils se pûssent si bien connoître l'un & l'autre , que dans la suite ils n'eussent pas lieu de se repentir de s'être unis ensemble d'un nœud qui ne se pouvoit rompre que par la perte de la vie. Notre Comte avoit beaucoup de peine à consentir à cette précaution ; il n'y résista pourtant pas ouvertement , seulement il la pria d'abrégier ce délai le plus qu'elle pourroit , à cause de la succession qui le pressoit de partir. Je laisse à penser s'il ne l'assura pas bien des fois , que quant à lui , il n'avoit pas besoin de tems , pour la bien connoître ; que son cœur lui disoit qu'il étoit uniquement fait pour elle , & qu'ainsi elle avoit toutes les qualitez nécessaires pour le rendre heureux , &c. Tout

cela se sous-entend , & il seroit par conséquent inutile de le rapporter ici. Il fit tant d'instances , qu'il obtint , que son bonheur ne seroit différé tout au plus , que de dix jours.

Les visites qu'il lui rendoit , étoient si fréquentes , qu'on se douta de ses intentions. Frianne en fit confidence à quelques-unes de ses meilleures amies , qui de leur côté lui en firent compliment , comme d'une bonne fortune qu'elle ne devoit pas laisser échaper.

Une après-dînée , qu'il étoit seul avec elle , & qu'il lui faisoit remarquer , qu'il ne restoit plus que trois jours des dix qu'elle lui avoit demandez avant que de conclure leur mariage , le Pere Mononte entra dans la chambre où ils conféroient. Frianne le reçut avec beaucoup de joye , & elle fut d'autant plus contente de cette visite , qu'elle l'avoit prié par une lettre , avec beaucoup d'instance de la venir voir incessamment pour le consulter sur son mariage. Mais il seroit difficile d'exprimer le trouble du Comte , quand il le vit. Comme il remarqua , que ce Pere s'étant assis , le regardoit avec beaucoup d'attention , & que même il songeoit bien plus à le considérer , qu'à ce qu'il disoit à Frianne ; il dit à celle-ci , que comme elle avoit peut-être quelque chose de particulier à

dire à ce Pere , il jugeoit à propos de ne lui en pas ôter la liberté par sa presence. Après ces mots prononcez avec embarras , il se retira. Aussi-tôt qu'il fut parti , Mononte dit à Frianne avec beaucoup d'émotion : " qu'est-ce que cet homme là , Ma-
,, dame ? le connoissez-vous bien ? c'est ,
,, lui répondit-elle , le Comte de Brinor ,
,, celui qui me recherche en mariage , ainsi
,, que je vous l'ai mandé. Je vous ai prié
,, de venir ici , afin que vous le vissiez
,, avant que vous me donniez vôtre avis
,, sur ce que vous jugerez à propos que je
,, fasse dans cette conjoncture ; j'étois
,, dans une grande impatience de vous voir
,, pour cela ; car il me presse extrêmement
,, pour des raisons assez vrai-semblables
,, & que je vous dirai. De dix jours que
,, je l'ai prié de m'accorder avant que de
,, conclure , il y en a sept de passez. Vous
,, allez être sans doute , doublement éton-
,, née de ce que je vais vous apprendre ,
,, repliqua Mononte. Nôtre Pere Philan-
,, a disparu de chez nous presque aussi-tôt
,, que vous êtes partie pour venir ici , assu-
,, rément ce n'étoit pas pour un bon des-
,, sein , puisqu'en disparoissant il a empor-
,, té une somme considerable d'argent ri-
,, rée par surprise de plusieurs endroits ,
,, & dont apparemment il n'a pas dessein
,, de faire restitution. Quant à vôtre Com-

de Brinor , j'ose vous assurer , sans craindre de faire un jugement téméraire , que c'est véritablement le Père Philan. Autre surprise de Frianne , qu'il seroit encore bien difficile d'exprimer. Après bien des considérations , elle convint qu'elle étoit persuadée qu'en effet son Comte de Brinor étoit Philan. Mononte n'en doutoit pas ; mais il fut entièrement confirmé dans son opinion , lorsqu'elle lui apprit la déclaration d'amour que Philan lui avoit faite avant son déguisement. Cependant , ajouta-t'elle , comme il doit venir souper aujourd'hui avec nous , & que vous y ferez , nous pourrons nous éclaircir du fait à n'en point douter , & prendre ensuite des mesures pour le retenir , de telle sorte qu'il ne nous échappe point. Vous vous trompez , Madame , repartit Mononte , il a remarqué que je le regardois avec attention , il ne viendra point ; comptez qu'il prend des mesures pour s'enfuir , & que peut-être est-il déjà en chemin. On envoya sur le-champ dans l'endroit où il logeoit ; & là on scût qu'il étoit monté à cheval avec précipitation ; qu'il avoit dit que c'étoit pour se rendre à Damoram , où une affaire fort pressée l'appeloit , & qu'il avoit laissé son valet , avec ordre de l'attendre , parce qu'il devoit revenir le lendemain. Il ne revint point. Un

mois après Frianne reçût une lettre de lui par la poste , où il lui déclaroit tous ses desseins , & se faisoit connoître sous le nom de Philan , avec protestation qu'il conserveroit pendant toute sa vie de la considération pour elle. Il ne fut plus ensuite mention de lui , de sorte qu'on a toujours ignoré ce qu'il étoit devenu. Mononte s'en retourna dans son Convent , & Frianne chez elle quatre jours après ; où elle ne manqua pas de faire bien des réflexions sur cette aventure. Elle nous va donner bien-tôt sujet d'en faire aussi sur elle , quand nous la considérerons comme objet des amours de Maître Gonin ; car quant à présent , parce qu'on a levé la difficulté qui m'a empêché de continuer sur la fin du premier Livre le recit des intrigues que notre fourbe mit en usage pour se donner la réputation d'un fameux Devin ; je vais reprendre , ainsi que je l'ai promis , ce recit dans le Chapitre suivant ; puis je reviendrai à Frianne & à ses amours avec Gonin.



CHAPITRE VI.

Suite de l'intrigue de Maître Gonin , de Planospe & de Bibion. Planospe fait le malade ; inquiétude sur sa prétendue maladie. Discours d'une bonne femme ; la réponse que Bibion y fait. Planospe est obligé de ne plus faire le malade. On le fait Médecin malgré lui. Lettres de Planospe & de Bibion à Maître Gonin , sur ce qui se passoit à Varica. Maître Gonin entreprend une nouvelle intrigue pour faciliter celle de ses associés : il fait pour cela connoissance avec un nommé Rianor. Caractère de Rianor & de Citerine sa femme. Maître Gonin tire son nouvel ami d'une mauvaise affaire , afin de se servir de lui & de sa femme pour son dessein. Rianor , après avoir écrit à Citerine , part de Damaram , & arrive à Varica.

JE prie le Lecteur de se ressouvenir , que quand j'ai cessé de parler de la terre rouge mêlée de cendres , c'est-à-dire , de la drogue prétendue rajeunissante que Planospe avoit entrepris de trafiquer ; je disois qu'elle commençoit par un si grand succès , qu'à peine il avoit le tems de manger , tant il lui en falloit pour en faire le débit. Il s'avisa quelques jours après avoir

commencé de la distribuer, de contrefaire le malade : c'est pourquoi il garda la chambre pendant plus d'une semaine, ne voulant absolument parler à personne, & cela non seulement afin de se donner du repos, mais encore pour faire désirer davantage sa marchandise. Comme on le croyoit véritablement malade, & qu'on craignoit extrêmement de le perdre, on ne parloit presque d'autre chose dans la ville, & l'inquietude y étoit presque universelle. Bibion qui y alloit & venoit exprès pour connoître la disposition des esprits, étoit continuellement obsédé de gens qui lui demandoient des nouvelles de son ami : il répondoit tantôt qu'il étoit mieux, tantôt qu'il étoit plus mal, selon qu'il jugeoit à propos. Je laisse à penser combien il se divertissoit de ces dupes avec Planospe, quand il étoit de retour. Il se mit alors dans l'esprit de faire une épreuve, pour voir jusqu'où ils pousseroient leur crédulité ; & si en effet ils étoient aussi passionnez pour les intérêts de la santé de leur nouveau Marchand qu'ils le paroissoient. Il en parla à Planospe, qui y consentit. Voici quel fut son artifice.

Un matin Bibion étant donc parti, paroissant fort triste, & se voyant à son ordinaire assiégué de questionneurs, il leur dit qu'il trouvoit Planospe en grand danger ;

que ce qu'il y avoit de plus desesperant dans sa maladie , c'est qu'il ne vouloit écouter aucun avis pour se tirer d'affaire , quelques prieres qu'on lui fit , quelques raisons qu'on lui apportât ; que lui ayant proposé de voir quelque Médecin , ou quelque autre habile homme , aussi desintéressé qu'éclairé , qui pût connoître son mal , & y apporter remede , il avoit rejeté sa proposition avec un si grand emportement , qu'il sembloit y avoir épuisé le peu de forces qui lui restoient. Hé quoi , lui dit une bonne femme , non point par malice , mais par une bonté de cœur qui lui étoit naturelle , & par un zèle que sa crédulité lui inspiroit : “ hé quoi ! il a une si admirable drogue , que ne s'en fert-il pour se rajeunir , & se délivrer ainsi de cette malheureuse maladie ? Hélas ! répondit Bibion , avec un air qu'on auroit crû être de la meilleure foi du monde , il peut se rajeunir , & non pas s'empêcher d'être malade ; l'on sçait bien que c'est là tout ce qu'il promet. Il en a fait souvent l'expérience , lui & moi le mettons souvent en usage , & nous nous en trouvons bien quant à l'âge , non pas quant aux maladies , car nous y sommes sujets aussi-bien que les autres ; cela n'est pas étonnant , puisque l'on est malade étant jeune , aussi-bien que quand on est vieux. Si vous

,, sçaviez nôtre veritable âge, ajouta-t'il ,
,, à peine pourriez - vous croire en nous
,, voyant ce que nous vous en dirions. Les
,, dents nous sont revenueës déjà trois fois ,
,, quoi que nous n'eussions aucune esperan-
,, d'en voir le retour : il y a quelques an-
,, nées que nous avons les cheveux beau-
,, coup plus blancs que les vôtres. Dans le
,, tems que nous ressemblions à des grands-
,, peres , nous nous sommes si bien restau-
,, rez & rétablis , qu'on nous auroit pris
,, pour de nouveaux mariez. La bonne Da-
me ouvroit de grands yeux , en le regardant
avec admiration : le discours de Bibion lui
avoit fait venir si fort l'eau à la bouche ,
qu'à peine en pouvoit-elle parler. Car le
rajeunissement , qu'elle ne doutoit pas qui
se fût produit par la drogue , & dont elle
s'imaginoit voir des effets , en considérant
l'embonpoint de cet homme , étoit extrê-
mement de son goût , puisqu'elle souhai-
toit passionnément rajeunir. A la vérité
elle étoit dévote , & détachée de tous les
plaisirs brillans , bruyans & tumultueux
du monde , sans en aimer pour cela moins
éperduëment la vie : l'air vieux lui étoit
fort à charge : un certain tour d'intention ,
qui est d'ordinaire le pis aller de ses sem-
blables , justifioit selon elle , cet attache-
ment & cette aversion. Aussi fit-elle bien
des vœux en faveur de Planospe ; & ce qui

l'y engageoit particulièrement, c'est qu'elle n'avoit pû encore parvenir au bonheur d'obtenir de sa marchandise ; la presse l'avoit empêchée d'y aborder ; son grand âge ne lui permettant pas, ainsi qu'aux autres, de fendre cette presse. Bien des gens chargeoient leurs domestiques de cette commission ; mais comme elle craignoit qu'on ne lui apportât autre chose que ce qu'elle demandoit, il ne lui étoit pas possible de s'en fier à d'autres qu'à elle-même.

Elle ne fut pas assurément la seule personne que cette maladie imaginaire intrigua, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer ci-devant. Tant de gens de tous états & de toutes professions, aussi-bien que de tous sexes, y prirent tant de part, qu'apparemment on lui auroit fait quelque violence pour le guerir malgré lui, s'il avoit continué long-tems de passer pour malade, & s'il s'étoit toujours obstiné à ne vouloir consulter personne sur son mal. Le public avoit déjà décidé qu'il falloit assembler les plus habiles Médecins, & les engager à le voir à quelque prix que ce fût, les assurant que l'on se cottiseroit volontiers pour les payer de leurs peines, s'il ne vouloit pas les en récompenser lui-même. Ce qui embarrassoit le plus, c'est qu'on ne sçavoit pas quelle étoit sa maladie, Bibion ne s'étant point expliqué nettement là-dessus.

Cependant quand il apprit les démarches pressantes , mais importunes , pour être trop obligeantes , qu'on avoit résolu de faire , il en donna avis à Planospe , & lui dit qu'il falloit absolument qu'il parût être guéri , & qu'il se montrât. Celui-ci qui comprit bien qu'il étoit important pour lui que la médecine ne se mêlât point de ses affaires ; parce que , ou il auroit couru risque de paroître aussi fourbe qu'il étoit ; ou qu'au détriment de sa santé on auroit travaillé sur lui pour le guérir de maux qu'il n'avoit point , prit le parti de suivre le conseil de son ami ; il y étoit d'autant plus porté , qu'il s'ennuyoit fort de faire un personnage si contraint. Mais auparavant il se servit de certains expédiens qui ne lui étoient pas inconnus , afin de montrer par une pâleur artificielle , qu'il avoit été aussi malade qu'on l'avoit publié ; & Bibion de son côté annonça de jour à autre que le mal diminueoit , & enfin qu'il étoit devenu si léger , qu'on n'y trouvoit plus aucun danger ; Cette bonne nouvelle mit le calme dans toute la ville. Ensuite le prétendu convalescent reçut des visites , en rendit , & continua de vendre sa drogue encore avec plus de succès qu'auparavant. On venoit chez lui de toutes parts : le Maître de l'Auberge se trouvoit admirablement bien de cette affluence ; on faisoit

tous les jours chez lui des repas exprès , afin d'être à portée de voir le Marchand de terre rouge , & d'acheter de sa marchandise. L'imagination de ceux qui achetoient suppléoit de son mieux à ce que leur achat étoit incapable de donner. Comme ils souhaitoient avec ardeur de rajeunir , ils se persuadoient devenir en effet insensiblement plus jeunes de jour en jour. Il s'en trouvoit entr'eux qui jusqu'alors avoient crû être sans force & sans vigueur , parce que leur fainéantise & leur délicatesse leur représentoient le travail comme un moyen infailible de leur faire perdre la vie ; mais qui après s'être munis de ce beau secret , se sentoient ; disoient-ils , forts & vigoureux ; parce que l'idée du rajeunissement dont ils se flâtoient , les encourageoit & les mettoit , pour ainsi dire , au dessus d'eux mêmes : ils entreprenoient des travaux , auxquels ils auroient assurément succombé , si cette officieuse prévention ne les avoit soutenus.

Dans les commencemens on se cachoit , on prenoit des détours pour avoir de cette drogue ; les uns par une espece de honte de se déclarer vieux , en paroissant la rechercher ; les autres de crainte de mal édifier , parce qu'ils faisoient pieusement profession de se contenter de leur état tel qu'il fût. Mais dans la suite , l'empressement étant

général , personne n'en faisoit mystere , tous en alloient ou en envoyoient querir ouvertement. Après la prétenduë convalescence de Planospe ; parce qu'il n'avoit vû aucun Médecin , pendant qu'on le croyoit malade , on s'alla mettre dans l'esprit qu'il avoit été lui-même son Médecin , & qu'ainsi il falloit qu'il eût d'autres secrets que celui de rajeunir. D'abord il se défendit contre cette prévention. Il n'en fut point crû ; de sorte qu'on le fit , pour ainsi dire , Médecin malgré lui. Il jugea enfin à propos de profiter de cette simplicité : la réflexion qu'il fit sur tant de gens qui se mêlent de métiers qu'ils ne sçavent point , & qui ne laissent pas cependant d'abonner leurs affaires , l'encouragea à entreprendre l'exercice de celui qu'on vouloit qu'il sçût ; c'est pourquoi il commença par hasarder quelques conseils , qui réussirent assez heureusement pour lui en faire prendre le goût , & pour l'engager à continuer & à aller plus avant. Comment avec de l'esprit ne duperoit-on pas des gens si simples , puisque souvent on vient à bout des plus entendus ? Il arrive si ordinairement dans la Médecine , que pour avoir fait quelque découverte propre à guerir une sorte de mal , on entreprend hardiment la guerison de toutes les autres ; que les histoires qu'il en sçavoit , & qui se renouvel-

lent dans tous les tems , ainsi que nous en voyons des exemples dans le nôtre , ne contribueraient pas peu à le soutenir dans ce nouveau projet. Voici un fait qui le regarde comme Médecin, qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver icy.

Lui & Bibion ne manquèrent pas de donner avis à Maître Gonin de tout ce qui se passoit , tant par rapport à l'heureuse distribution qu'ils faisoient de la terre rouge , qu'à la profession de Médecin , que le premier se trouvoit obligé de faire. Les lettres qu'ils écrivirent méritent d'être rapportées. Voici celle de Planospe.

LETTRE DE PLANOSPE
A MAÎTRE GONIN.

Nos affaires vont le mieux du monde , nous ne manquons point du tout de dupes ; car il en pleut icy. La bonne chose pour trouver son compte , que de promettre aux gens de les rajeunir ! il étoit difficile d'imaginer une meilleure bride à veaux. Si je prétendois continuer deux ou trois ans mon commerce , je crois que j'y épuiserois toute la terre rouge que le monde contient , & qu'enfin je serois obligé de m'aller plonger dans la mer rouge , pour en chercher , s'il est vrai qu'il y en ait. Le rajeunissement que je fais espérer , me donne accès par tout , & m'attire la confiance de tous ceux

qui demandent à participer à mon prétendu secret , c'est à dire , de tout le monde. *En* jugez bien de là que je ne me suis point trompé dans ma prétention , & que notre projet étant bâti sur un si bon fondement , vous travaillerez à coup sûr ; parce que je vous mettrai dans les voyes de deviner tant que vous voudrez. *Rassurez* vous , je vous prie , de la parole que je vous ai donnée ; par laquelle je vous ai promis , en m'engageant à faire société avec vous , que je vous garderois une fidélité inviolable , quand même vous me donneriez sujet de la rompre. *J'ose* vous assurer , que si j'étois d'humeur à vous tromper , il me seroit très-facile de remplir moi seul à présent toutes les conditions de notre entreprise , c'est à dire , de faire le devin , au lieu de vous ; je n'ai pour cela qu'à parler , mes paroles passeront pour être autant d'oracles ; car en est si prévenu pour moi , que je puis à coup sûr jouer tel personnage que je voudrai. Encore une fois , comptez que je m'en tiendrai à la terre rouge , & que je vous la laisserai , sans partage , l'ouvrage qui vous est destiné ; seulement je vous fournirai , autant qu'il dépendra de moi , tous les morceaux de divination mâchez ; & ne doutez pas que vous ne trouviez beaucoup de dupes avides pour les gobber. *A la vérité* , je fais encore le Médecin , mais on l'a voulu ainsi : les malades me commandent presque absolument que je les guérisse , ou du moins que je

Leur indique des remèdes à leurs maux. Je bazarde de tems en tems pour en contenter quelques uns, & presque toujours le hazard m'est favorable. Cela n'arrive-t'il pas d'ordinaire ? ceux qui n'agissent que selon les règles d'Hippocrates & de Galien, souvent ne réussissent pas mieux ; un experimentum in corpore vili, qui a secoué le joug de ces règles, tourne quelquefois à profit. Comment ose-t'on compter sur un art de conjecture ? on va à tâtons ; avec l'habitude, on peut arriver au but. Voici ma conduite à cet égard. (Vous jugez bien que je ne la croi pas plus sûre que les autres ; mais enfin, comme le bonheur s'en mêle, rarement ai-je sujet de m'en repentir.) Avec de certaines mines produites & ménagées à propos, avec de certaines manières qui me font paroître suffisant, quoi que j'affecte d'être modestes, j'attire autant de gens que si j'étois revêtu de la robe, coiffé du bonnet, chargé de la chausse, & muni des pancartes d'un Docteur : j'ordonne ensuite des remèdes qui ne peuvent faire ni bien ni mal, ce qu'on appelle vulgairement de l'onguent mison-mitaine : on sort content d'auprès de moi, & l'on vient presque toujours me remercier. Au reste, je ne me suis rendu aux instances pressantes qu'on m'a faites pour me porter à m'ériger en élève d'Esculape, que parce que j'ai jugé que notre intrigue en vaudroit mieux, selon cette maxime : bonum additum bono facit aliquid melius. Voilà

mon plan , voila comment je le conduis ; préparez-vous , s'il vous plaît , pour en profiter aussi-tôt que je vous avertirai qu'il sera tem d'y mettre la dernière main. Mandez-moi cependant s'il y a quelque chose à y corriger , à y ajouter , ou à en retrancher : je suivrai exactement vos ordres ou vos conseils (à-dessus , puisque je vous regarde comme mon Maître en sçavoir dire & en sçavoir faire , quand il s'agit de souplesses , d'artifices & de stratagèmes. Je suis , &c.

La lettre de Planospe , qu'on vient de lire , fit plaisir à Gonin , en ce qu'il y apprenoit un heureux acheminement , pour réussir dans les devinations qu'il avoit projeté de commercer ensuite du commerce de la terre rouge. Elle lui donna aussi en même tems de l'émulation. Il avoit honte de sa situation tranquille , quand il considéroit que ses deux associez faisoient merveilles , pendant que de son côté il ne faisoit rien du tout. Je dis que ses deux associez faisoient merveilles ; car Bibion méritoit une sorte d'applaudissement (si tant est qu'un fourbe en mérite) d'avoir adroitement disposé les esprits à bien recevoir son compagnon , en prônant avant son arrivée la vertu de son secret rajeunissant , & en le faisant desirer avec passion , comme je l'ai fait remarquer ci-devant. Gonin

prit donc résolution de mettre aussi du sien, je veux dire, de s'évertuer pour être utile à ses camarades, quoi qu'il fût éloigné d'eux. Il se seroit fait un scrupule de permettre qu'ils eussent continué plus longtemps d'exceller en fait de fourberie, sans y entrer pour sa part; peut-être même craignoit-il qu'enfin ils ne s'avisaient, voyant leurs affaires en si bon train, de se passer entièrement de lui: je n'assurerais pourtant pas qu'il eût véritablement cette apprehension, car mes Memoires n'en disent pas un mot. Enfin, quoi qu'il en soit, il se mit en tête de leur prouver qu'il pouvoit de loin leur être bon à quelque chose. Et en effet, il se mit en action pour cela; mais de telle maniere, que ce ne sera pas la moindre des histoires que je donne de ses tours. C'est ce qu'on verra après que j'aurai rapporté, comme je l'ai promis, la lettre que Bibion lui écrivit.

LETTRE DE BIBION A MAÎTRE GONIN.

Que nous nous sommes associés d'un habile homme ! l'admirable genie pour tourner les esprits de tout un peuple, & le faire venir à son but ! le patelinage, les minauderies, l'entre-gent, les chatouilleries, les dissimulations, la science & la pratique de l'apropos dans les

condescendances , les flâteries & les caresses la fermeté , la patience , la prudente hardiesse , Planoffe a tout cela au souverain degré. La bonne école pour moi que la société de cet homme ! que je me sçai bon gré de vous l'avoir produit : je n'entre point dans un détail , pour vous prouver ce que je viens de vous dire de lui ; vous en êtes sans doute persuadé après la lecture de mes lettres précédentes , où je vous ai rendu raison de sa conduite , & par la lecture de sa dernière , où , ainsi qu'il m'en a assuré , il vous apprend le succès de sa terre rouge , & ce qu'il fait comme Médecin. J'ajouterai seulement , qu'à le voir agir , je le prendrois pour un véritable Médecin , tant il en a le manège , si je ne sçavois d'ailleurs qu'il n'a pas plus étudié de médecine que moi. Il lui manque pourtant de débiter les termes de l'art , j'entends ces mots mystérieux que le vulgaire ne comprend point , quoi qu'il dise tous les jours les mêmes choses qu'ils signifient ; mais il prend si bien ses mesures , que quoi qu'il ne s'en serve pas sa réputation n'en souffre point. Il connoît à présent presque tout ce qu'il y a de gens les plus considérables dans la ville ; & ainsi concluez qu'il sçaura bien vous aider à deviner tout ce qui les regarde quand ils vous consulteront. Il paroîtra pourtant être votre ennemi , & n'ajouter aucune foy à votre art , ainsi que nous en sommes convenus. Je vous expliquerai exactement l'arrangement que nous

vous fait là-dessus quand vous serez icy. Il ne prie de vous apprendre une chose qu'il a oublié de vous annoncer dans sa lettre, & qu'il est juste que vous sçachiez, puisqu'il s'y agit également de vos intérêts & des nôtres : c'est que les presens qu'on lui fait en qualité de Médecin, sont assez considérables pour suppléer à la médiocrité du prix qu'il a mis à ses paquets de terre rouge. Je puis vous assurer, sans craindre de me méprendre, qu'il vous en tiendra fidelle compte. Je vous ai dit autrefois, qu'il rassembleroit en nôtre faveur toute la bonne foy qu'il refuseroit aux autres : je compte tout à fait là-dessus, j'en ai tous les jours des preuves : comptez-y de même, je vous prie, & fiez-vous à moi. Bien-tôt nous vous manderons, afin que vous veniez travailler avec nous ; parce que dans neuf mois du environ, apparemment il nous conviendra de sortir d'icy. Il faudra nécessairement que nous mettions alors les morceaux en double, si nous prétendons en partir en bonne conche. Je suis, &c.

Après que Gonin eut reçu les deux lettres qu'on vient de lire, & qu'il les eut examinées avec attention, il prit le parti de jouir un tour de son métier, non seulement pour montrer à ses deux amis ce qu'il sçavoit faire ; mais encore pour augmenter la réputation que Planolpe s'étoit acquise dans l'art de la médecine, où il

avoit fait de si grands progrès pour son profit , indépendamment des règles de l'école , dont il n'avoit aucune connoissance. Je ne sçai par quel hazard il fit habitude avec un certain homme , que j'appellerai Rianor , qui avoit une femme , à qui je donne le nom de Citerine. Comme cet homme & cette femme doivent jouer de grands rôles dans cette histoire , en ce qu'ils sont le fondement & les principaux instrumens du tour que Gonin avoit dessein de jouer , il est nécessaire que je les fasse assez connoître , pour que rien n'arrête l'intelligence du récit que je vais faire.

Ce Rianor étoit établi avec sa femme dans la ville de Varica , où sa fortune étoit des plus médiocres , puisqu'à peine sa chère moitié & lui avoient-ils de quoi subsister. Ils pouvoient tous deux passer encore pour jeunes. L'un & l'autre manquoient bien plus de conduite que d'esprit ; & c'est ce défaut de conduite qui avoit extrêmement dérangé leurs affaires. Le mari jouoit & buvoit avec excès , fuyoit le travail , & aimoit beaucoup le plaisir ; qualitez qui n'enrichissent assurément jamais. La femme songeoit bien plus à se couvrir de parures , à se promener , à babiller & à coqueter , qu'à régler son ménage. Quand l'argent venoit , la première chose qui leur venoit aussi dans l'esprit , c'étoit de songe

à le dépenser ; & à cet égard ils s'accordoient parfaitement ensemble : car ils se le partageoient entr'eux deux avec une fidélité admirable , & ensuite chacun en disposoit en toute liberté , selon son inclination. L'un n'en demandoit jamais compte à l'autre , quand il étoit consommé. Ils vivoient , comme on dit , au jour la journée , sans se donner la moindre inquiétude ni le moindre soin pour l'avenir : enfin ils se réduisirent par cette imprudence , dans un si pitoyable état , qu'ils ne subsistoient que d'industrie , chacun selon son talent ; mais quelque sçavoir faire qu'ils eussent , ils se trouvoient à la veille de n'avoir plus de ressource. Cette situation , comme on voit , donnoit entrée à bien des sortes de propositions , quand il se trouvoit quelqu'un d'humeur à leur en faire.

Dans le tems que Planospe & Bibion faisoient leurs commerces à Varica , Rianor demouroit à Damoram , où il étoit venu passer quelques mois , pour des affaires que je ne dirai point , parce qu'on n'en dit rien dans mes Memoires. Aussi ne paroît-il pas qu'il soit important pour cette Histoire de les sçavoir , c'est pourquoi je ne me suis point du tout intrigué pour les deviner. Maître Gonin fit alors connoissance avec Rianor , apparemment en vûë de s'en servir pour le stratagème qu'il tra-

moir. En effet , un homme comme Rianor , qui avoit de l'esprit , qui étoit affa-
mé , & qui par conséquent ne manquoit
pas de bon appetit , étoit justement ce qu'il
lui falloit. Rianor qui de son côté remar-
quoit dans Gonin un esprit adroit , intri-
guant , souple , artificieux , & qui le voyoit
assez riche , pour s'attendre d'en tirer quel-
que soulagement , s'il pouvoit parvenir à
lui plaire , se rendit si assidu auprès de lui ,
s'étudia à lui marquer tant de complaisan-
ce , flâta si bien tous ses défauts , entra si
bien dans toutes ses humeurs , se rendit si
volontiers à tout ce qu'il souhaitoit , qu'il
jugea par de certaines démonstrations ex-
terieures , qu'il avoit enfin gagné son affec-
tion. Il ne se trompoit point : car Gonin ,
après quelques épreuves qu'il fit de son
attachement & de sa fidélité , l'aima vé-
ritablement , & se confia en lui sur plu-
sieurs de ses affaires , particulièrement sur
l'intrigue concertée entre lui , Bibion &
Planospe , pour la Ville de Varica. Ce-
pendant , avant que de le mettre en œuvre ,
il voulut se l'attacher à lui-même avec un
lien qu'il ne pût rompre , sans se causer
bien du dommage & du chagrin. Il n'i-
gnoroit pas , qu'on ne doit point se fier de
telle sorte aux gens , qu'on n'ait pas quel-
que porte de derriere , afin de n'en avoir
rien à craindre , s'ils venoient à manquer

de bonne foi , comme il peut arriver , & comme en effet il n'arrive que trop souvent. Une occasion qui se presenta naturellement , lui fournit le moyen de prendre la précaution qu'il cherchoit. Voici de quelle maniere.

Un jour que Rianor , qui d'ordinaire étoit fort enjoué , parut extrêmement triste & songé-creux , Gonin qui n'avoit pas accoutumé de le voir de cette humeur , mais qui au contraire se divertissoit beaucoup de sa conversation , parce qu'elle étoit presque toujours gaye , lui demanda la raison de la mélancholie où il sembloit être plongé. Rianor fit quelques efforts , afin de prouver qu'il n'étoit pas plus chagrin qu'auparavant ; il se mit même sur le ton plaisant , tâchant de déguiser autant qu'il pouvoit ce qui se passoit dans son intérieur. Il eut beau faire , Gonin qui étoit pénétrant , le pressa si vivement , qu'il en eut cette réponse.

Si j'avois pû , Monsieur , lui dit Rianor , vous cacher mes inquietudes , je vous proteste , qu'il ne vous en auroit jamais rien paru ; mais je n'en ai pû venir à bout. Aussi sont-elles si violentes & si légitimement fondées , qu'il m'est impossible de les surmonter. Puisque vous voulez que je m'ouvre à vous sur ce qui m'afflige , je vais le faire , après vous

„ avoir prié instamment de croire , qu'en
„ vous l'apprenant , je n'ai aucun dessein de
„ vous être à charge , c'est-à-dire , de vous
„ demander un secours qui vous soit oné-
„ reux , pour me délivrer de la mauvaise
„ affaire qui me tourmente. Seulement je
„ vous supplie de m'aider de vos conseils ,
„ afin de m'apprendre où je pourrois trou-
„ ver quelque retraite qui me mît en sûreté
„ contre le danger qui me menace. Il lui
expliqua ensuite en quoi consistoit cette
mauvaise affaire. Il lui dit donc , qu'il
avoit vû dans la ville un homme à qui il
devoit une somme d'argent qu'il avoit em-
pruntée de lui dans un pressant besoin ;
qu'il sçavoit de science certaine , que cet
homme avoit obtenu une prise de corps
pour le faire mettre en prison , & que sans
doute il n'étoit venu à Damoram , qu'afin
d'en venir à bout. Gonin le consola d'a-
bord seulement de paroles. Puis après
avoir été convaincu que cet homme étoit
dans une véritable consternation , & crai-
gnant qu'il ne s'enfuît ailleurs , il le retint
chez lui , & deux jours après il lui donna
la somme dont il s'agissoit , pour s'aller ac-
quitter auprès de ce créancier qui lui cau-
soit de si terribles allarmes. Il prit pour-
tant la précaution de lui faire faire un bil-
let , par lequel il se chargeoit avec lui du
même engagement , dont il étoit chargé

avec l'autre ; & ainsi il le tenoit dans ses lacs , pour le ranger à son devoir , s'il s'avisait de s'en écarter , en lui manquant de fidélité dans la suite , ou du moins pour le lui faire craindre. Il n'en fut pas à la peine ; car Rianor ne le trahit point dans ce qu'il exigea de lui pour jouir le tour dont on verra bien-tôt la description.

Gonin ayant pris toutes les précautions qu'il jugea nécessaires pour s'assurer de Rianor , lui parla un jour de la sorte. “ Je vous ai confié le commerce que font à Varica “ Bibion & Planospe mes correspondans , “ afin de me faciliter les moyens de devi- “ ner , ainsi que nous en sommes tous trois “ convenus. Je vous ai appris aussi , que “ Planospe y fait encore l'exercice de Mé- “ decin , quoi qu'il n'en eût point du tout “ l'intention , quand il partit d'ici ; mais “ que ce sont les bonnes gens de votre Vil- “ le , qui l'y ont engagé. Comme je vois , “ que ce second rôle qu'il joue , lui est d'un “ profit considérable , & qui me pourra “ être d'une grande utilité , quand je jouie- “ rai le mien , je veux que vous y entriez “ aussi pour votre part ; bien entendu , que “ vous vous ressentirez des avantages que “ nous tirerons de notre entreprise. Il m'a “ paru par les discours que vous m'avez “ tenus de votre femme , qu'elle ne man- “ que pas d'esprit , & que même elle en a “

„ assez de celui qui convient pour bien con-
„ duire une intrigue : elle peut donc nous
„ être d'un grand secours dans ce que je
„ projette. C'est pourquoi il faut que nous
„ la mettions aussi sur la scene ; & voici
„ de quelle maniere il s'y faut prendre.

Après ce discours Gonin expliqua à Rianor son dessein , & l'instruisit de tout ce qu'ils avoient à faire lui & sa femme , afin qu'il réussit. Rianor fut le plus content du monde de se voir employé par un homme qu'il regardoit comme un patron fort capable de le mettre à son aise ; il lui promit que sa principale occupation seroit d'exécuter ses ordres ; aussi n'y manqua-t'il pas , & assurément il se montra dans cette occasion un disciple aussi habile que son Maître. La premiere démarche de cette intrigue consistoit à donner avis à Citarine de tout ce qui se passoit (car sans elle on ne pouvoit rien faire) & en même tems à lui apprendre & à lui circonstancier exactement tout ce qu'on exigeoit d'elle. Son mari se chargea de cette commission ; il lui écrivit pour cela ; & avant que de mettre sa lettre à la poste , la montra à Maître Gonin , qui n'y trouva rien du tout ni à corriger , ni à retrancher , tant elle étoit conforme à ses intentions & à ses vûes. Seulement il le pria de lui faire de grandes instances pour l'engager au secret :

car Rianor avoit oublié de prendre cette précaution ; & sur ce qu'il assura qu'il n'y avoit rien à craindre à cet égard , parce qu'il étoit sûr de la discrétion de son épouse. “ N'importe , lui répondit Gonin , on ne peut trop se précautionner dans de pareilles occasions. Si vous le négligiez , “ peut-être s'imaginerait-elle , qu'il n'y “ auroit pas grand risque à tomber dans la “ faute que nous avons sujet d'appréhender. Pendant l'absence d'un mari , il se “ peut faire de notables changemens dans “ l'esprit de la femme. Je ne prétends “ point vous jeter dans la défiance de sa “ conduite. Mais , quoi qu'il en soit , mandez-lui principalement d'être secrète , “ & representez-lui de votre mieux combien il seroit dangereux pour vous & “ pour elle , s'il arrivoit qu'elle ne le fût “ pas. Sans doute vous concevez aussi-bien “ que moi , les conséquences de ce que je “ vous dis. Sur tout , qu'il ne paroisse “ point que vous ayez aucun commerce “ avec Planospe & Bibion jusqu'à ce que “ vous soyez dans la nécessité de les voir. “ Ne vous embarrassez de rien à leur “ égard , j'aurai soin de les instruire de “ tout si exactement , qu'il ne sera pas nécessaire que vous vous abouchiez avec “ eux avant que nos conventions le demandent. Encore une fois & vous & votre “

„ femme gardez bien le secret ; je me fie à
„ vous , parce qu'il me paroît que je vous
„ connois assez pour compter sur votre
„ discretion ; & je ne compte sur celle de
„ votre femme que parce que vous vous en
„ rendez garant. Faites-y réflexion , il y
„ va du moins autant bien de vos intérêts
„ que des miens.

Rianor écrivit sur le champ en la présence de Gonin ce qu'il souhaitoit ; puis sa lettre ayant été cachetée & portée à la poste , il se prépara à la suivre bien-tôt , c'est-à-dire , à aller incessamment trouver sa femme à Varica pour travailler ensemble à l'ouvrage dont ils étoient chargez. Gonin écrivit aussi à Planospe & à Bibion pour les mettre au fait de son entreprise , afin qu'ils se conformassent à tout ce qu'il avoit projeté.

Le jour destiné pour le départ de Rianor étant arrivé , il vint trouver Gonin pour prendre congé de lui , & sçavoir s'il n'avoit point de nouvelles instructions à lui donner. Gonin ne fit que confirmer celles qu'il avoit déjà reçues , seulement il ajouta quelque argent pour fournir aux dépenses de son voyage , & le faire subsister commodément après son arrivée , jusques à ce qu'il pût tirer quelque chose des profits qui proviendroient du stratagème. Rianor ne refusa point cette liberalité ;

car il n'étoit pas en état de faire le généreux ; à moins que de vouloir par gloire courir risque de mourir de faim. Après avoir marqué à Gonin sa reconnoissance pour le présent qu'il venoit de lui faire , aussi-bien que pour l'argent qu'il lui avoit prêté afin de le tirer de l'embarras qui lui avoit causé tant de troubles , il partit dans une voiture publique qui alloit à Varica , où il arriva en peu de jours. Je n'ai point encore dit en quoi consistoit ce nouveau tour de Maître Gonin ; on l'apprendra dans les chapitres suivans.



CHAPITRE VII.

Rianor étant arrivé à Varica , entre chez lui incognito , & fait à sa femme une frayeur qui la jette dans des convulsions étranges. Elle devient folle hypocondriaque. En quoi consistoit sa folie. Rianor prie une de ses amies , qui étoit présente aux extravagances de Citarine , de n'en rien dire à personne. Comment cette femme garda le secret. Les ménagemens qu'il falloit prendre avec Citarine pour ne lui point donner occasion de tomber dans son accès de folie. On manque de prendre ces ménagemens : ce qui en arrive. Son mari la tranquillise un peu , en faisant semblant d'avoir les imaginations qu'elle a : discours qu'il lui fait là dessus. Elle insulte une femme dévote à l'occasion d'un livre. On conseille à Rianor de consulter des Médecins. Il en assemble trois chez lui. Caractere de ces Médecins. Contre l'injustice qu'on rend aux Médecins & aux Apothicaires. Quel fut le succès de l'assemblée des trois Médecins. Rianor prend résolution d'employer pour la guérison de Citarine un moyen qu'il avoit long-tems médité , & qui étoit le seul qui la pouvoit guérir.

Rianor étant arrivé à Varica sur le soir , resta sans se faire connoître

dans l'Auberge où logeoit sa voiture , & y passa la nuit. Le lendemain il se leva fort tard , passa encore la matinée & presque toute l'après-dînée dans le même lieu , puis il en sortit sur le soir , & prit le chemin de sa maison : il rôda quelque tems autour , afin de prendre une occasion favorable pour y entrer sans être vû de personne. Enfin ayant trouvé cette occasion , il y entra , monta l'escalier qui conduisoit à son appartement , & voyant une de ses chambres ouverte , personne dedans , une table au milieu chargée de plusieurs mets assez ragoûtans & de quatre couverts , il se glissa dans la ruelle d'un lit , & là se cacha pour voir quelle étoit la destination d'un festin si bien préparé , & quelle en seroit la suite. Sa femme & sa servante arriverent peu de tems après apportant du pain , du vin & quelques fruits. Elles rangerent des chaises autour de la table , de sorte que tout se trouva prêt pour bien recevoir les conviez : ils n'étoient pas loin , car on les entendoit causer & rire de tout leur cœur dans une autre chambre qui n'étoit séparée de celle du festin , que par une légère cloison. Rianor jugea des ris & des agitations joyeuses qui venoient jusques à ses oreilles , qu'on se proposoit de se bien divertir. Il ne se trompoit pas : car il vit bien-tôt entrer la compagnie badinant ,

danfant , chantant & se tremouffant avec une joye qui lui faisoit venir l'eau à la bouche. Il se donna pourtant bien de garde de paroître pour prendre sa part du plaisir. Il se tint fort tranquille & en grand silence dans sa ruelle. Cependant on se mit à table , & chacun commença à jouïr son rôle de son mieux selon que la situation où ils étoient le demandoit. Si Rianor eut sujet d'être allarmé à la vûe de ces préparatifs d'un festin , ses allarmes dûrent cesser , quand il vit ceux qui composoient cette compagnie , car elle n'étoit formée que d'un de ses meilleurs amis , de la femme de cet ami & du frere de Citarine. On mangea parfaitement bien , & on bût de même , sans pourtant aucun excez condamnable. Il n'y avoit rien du tout de répréhensible dans leur gayeté. Sans doute Rianor seroit bien-tôt sorti de sa cachette , s'il n'avoit pas eu en tête un dessein qui ne le lui permettoit pas. Citarine mit son mari sur le tapis ; je veux dire , qu'elle commença de donner occasion d'en parler. On va croire que , quand Rianor entendit qu'on le mettoit sur la scene , il jugea qu'on ne manqueroit pas de l'accommoder de toutes pieces , ainsi que cela se pratique d'ordinaire en l'absence des maris : j'apprends qu'il n'eut pas la moindre émotion là-dessus , car il sçavoit parfaitement qu'il n'a-

voit rien à craindre ; & il est certain que quand même sa femme en auroit mal parlé , il n'en auroit eu aucun véritable ressentiment : tout au plus par politique il en auroit marqué au dehors. On apprendra dans la suite la raison de son insensibilité à cet égard. On parla donc de lui , mais avec éloge , les conviez en complimentant Citarine sur son bonheur d'avoir un mari si bon & si raisonnable , & Citarine en assurant qu'elle goûtoit tous les jours ce bonheur , & qu'elle le ressentait beaucoup mieux qu'on ne pouvoit l'exprimer. Enfin on discourut de lui comme si l'on avoit crû en être écouté.

Deux heures s'étant passées à boire , à manger , à chanter , à causer , on quitta la table , chacun étant parfaitement bien conditionné. La servante desservit ensuite , ôta la table pour rendre la place libre , laissant seulement une bouteille de liqueur , pour servir à aider à la digestion , pendant que l'on confabuleroit avant que de se retirer. La conversation commença par quelques moralitez sur la misère du tems , quoi que le régal qu'ils venoient tous de faire , ne leur donnât pas assurément sujet de s'en plaindre. Ce débat , comme on voit , n'étoit pas des plus réjouissans ; mais ce qui va suivre le sera beaucoup moins. Dans le tems donc qu'ils parloient morale , étant

à moitié endormis (car , ainsi qu'on l'a dit ; les moralitez endorment volontiers) on entendit le miaulement d'un chat à la ruelle du lit dont j'ai parlé. Citarine en fut d'autant plus étonnée , qu'elle sçavoit , ou du moins qu'elle croyoit qu'il n'y en avoit aucun dans son appartement ; parce qu'ayant une naturelle aversion pour ces animaux ; non seulement elle n'avoit jamais voulu en recevoir , quelques raisons qu'on lui donnât pour l'y engager , afin de n'être point persécutée par les souris , mais elle donnoit encore avec furie la chasse à tous ceux qu'elle rencontroit chez elle ou ailleurs. Le miaulement recommença (c'étoit Rianor , qui pour se divertir à son tour , faisoit le chat , & à la malheure le fit-il , à en juger par ce qui arriva) Citarine imposa silence à sa compagnie , afin de mieux entendre d'où venoit ce cri. Rianor se mit encore à miauler ; de sorte que sa femme ne doutant point que le prétendu chat ne fût à la ruelle de son lit , elle prend d'une main une chandelle , & de l'autre la canne de son frere ; court à cette ruelle pour le chasser. Aussi-tôt qu'elle en approcha , les miaulemens augmentèrent , ce qui la fit reculer quelques pas ; tous les gens de sa compagnie rioient de bon cœur , voyant l'apprehension qu'elle avoit. Ces ris l'animerent

& lui donnerent du courage : c'est pour-
quoi elle avança hardiment pour se venger
du maudit animal qui avoit fait rire à ses
dépens. Elle entre donc dans la ruelle avec
le cœur d'une petite lionne furieuse qui
ne menace que mort & carnage. Quel fut
son étonnement, quelle frayeur la saisit,
quand elle vit son mari au lieu d'un chat,
contre lequel elle alloit combattre ! la can-
ne & la chandelle tombent de ses mains,
& elle de son côté tombe évanouïe dans
un fauteuil, qui se trouva heureusement
pour la recevoir dans le moment que ses
forces l'abandonnerent. Les Conviez qui
l'avoient harcelée, pour lui mettre ce
qu'on appelle le cœur au ventre, furent
terriblement alarmez, la voyant dans
cette situation ; ils s'étoient d'abord ima-
giné que c'étoit un rôle qu'elle jouoit,
pour se divertir d'eux à son tour. Bien-tôt
ils connurent que l'évanouissement étoit
sérieux. Ils allerent à elle pour la secou-
rir, mais ils furent quelque tems sans le
pouvoir faire, tant la vûe de Rianor les
avoit effrayez.

Les femmes le querellerent, de ce que
par plaisanterie il avoit mis son épouse
dans un si triste état. Il s'excusa de son
mieux, en protestant qu'il se feroit bien
donné de garde de miauler, s'il avoit pré-
vu qu'il en dût arriver un si fâcheux acci-

dent. Citarine cependant étoit comme morte , & l'on eut toutes les peines du monde pour la faire revenir. Enfin à force de vinaigre & d'agitation , elle ouvrit les yeux ; mais elle les referma aussi-tôt qu'elle eut regardé son mari , & retomba dans son évanouissement ; & les femmes de le gronder encore de telle sorte , qu'il n'y manquoit rien : elles le chassèrent même de la chambre , afin qu'il ne renouvelât pas la peine qu'il faisoit souffrir à son épouse par sa présence. On recommença l'usage du vinaigre & des autres expédiens qui avoient servi à la remettre , on eut beaucoup plus de peine que la première fois , tant il est vrai que les rechûses sont fort dangereuses , aussi-bien pour le corps que pour l'ame. Étant donc revenue pour la seconde fois , elle regarda de tous côtez , comme si elle eût cherché quelque chose qui lui tenoit fort au cœur. Elle ne prononça pas un seul mot. On lui demanda plusieurs fois ce qu'elle cherchoit. Point de réponse. Elle ne faisoit autre chose que d'ouvrir de grands yeux étonnez & inquiets , comme si elle craignoit quelque surprise ; car aussi-tôt qu'elle entendoit le moindre bruit , dont elle ne sçavoit pas la cause , elle paroissoit inquiète , elle se tourmentoit & s'enfuyoit d'un autre côté. On ne sçavoit que juger

de ces agitations & de ces transes ; chacun en discouroit en sa maniere , & personne ne donnoit au vrai. On lui fit plusieurs questions , & elle ne répondit à pas une. Il paroissoit même alors qu'elle n'entendoit point ce qu'on lui disoit , ou que si elle l'entendoit , elle n'y comprenoit rien. On lui proposa de se coucher ; & sur ce qu'elle ne fit aucune démonstration qui marquât qu'elle y consentoit , on la violenta pour la faire asseoir. Elle se tint quelque tems assise avec assez de tranquillité ; mais au moment qu'on y pensoit le moins , & que l'on esperoit même que le repos qu'elle prenoit pourroit insensiblement l'assoupir & lui procurer un sommeil dont elle avoit besoin , elle se jetta tout d'un coup par terre , & marchant comme une bête à quatre pieds , elle s'alla mettre sous le lit , dans le coin le plus reculé , où elle se tint ramassée comme en un peloton , pour tenir moins de place , & donner moins de prise , si on vouloit l'en faire sortir. Il sembloit qu'elle auroit tâché de se fourrer dans la muraille , pour peu qu'elle y eût trouvé quelque ouverture. On la pria , on la menaça , on lui remontra son extravagance , tout cela ne produisoit point d'autre effet , que de l'exciter à se tapir & à se ramasser encore de plus en plus en elle-même , afin de remplir moins de place

qu'elle n'en occupoit auparavant. On appela le mari, pour voir si sa présence obtiendrait plus d'elle, que toutes les instances qu'on lui avoit faites. Il vint, prit une chandelle pour se montrer à cette pauvre égarée, & la prier de sortir. A peine l'eut-elle vû, qu'elle s'agita encore davantage, & fit plusieurs cris, à la vérité qui n'étoient pas fort grands, mais si aigres & si extraordinaires, qu'ils ne ressembloient en rien à la manière de crier des humains. Il voulut la tirer de force, les cris augmentèrent, & elle se mit à trembler d'une telle violence, qu'on connut à n'en point douter, que toutes ces convulsions ne venoient que de la peur qu'elle avoit eüe quand elle l'avoit vû, quand elle le surprit miaulant, & que cette peur subsistoit encore dans la même force. Jamais gens ne furent plus embarrassés, que les trois personnes qui avoient festiné avec Citarine; car pour Rianor, il parut un peu inquiet: on voyoit pourtant bien qu'il avoit pris le parti de se tranquiliser; aussi sçavoit-il bien pourquoi. Toutefois il ménagea si bien sa tranquillité, que son ami & son beau-frère l'attribuerent plutôt à force d'esprit; qu'à une indifférence capable de le rendre odieux. Quant à la femme de l'ami, qui ne donnoit pas comme les autres assez dans la force d'esprit, pour être d'hu-

meur à l'estimer , elle ne goûtoit point du tout sa conduite. “ Merci de ma vie , lui dit-elle , on voit bien que les maris ne se “ soucient gueres de leurs femmes : je vous “ en prends à témoin ; si vous êtes assez “ sincere pour avouer la verité. Vous voyez “ la vôtre prête à devenir folle ; & il sem- “ ble que seriez prest à en rire , comme “ vous ririez d'un fou qui ne vous tien- “ droit de rien. Vous avez vraiment bon- “ ne grace , vous autres (continua-t'elle en “ s'adressant à son mari & au frere de Citari- ne) d'appeler cela force d'esprit ! Appe- “ lez-le plutôt foiblesse d'amitié ; s'il y a “ de la force , ce n'est que celle d'un cail- “ lou ; car assurément un caillou n'a pas “ plus de dureté que le cœur de Rianor. “

Elle alloit enfiler une longue tirade d'in- vectives , non seulement contre cet hom- me-ci , mais encore contre tous les autres , si Rianor qui étoit plus disposé à rire , qu'à travailler sérieusement à se justifier des re- proches qu'on lui faisoit , n'eût pris un au- tre parti , c'est celui-ci. Il alla regarder sous le lit , pour faire encore , disoit-il , quelque tentative , afin d'en retirer sa fem- me. Quand il se montra , elle demeura tranquille ; ce qui étonna d'abord sa com- pagnie , qui craignit que cette tranquillité ne fût produite par quelque chose fort res- semblante à la mort. Rianor se fourra sous

le lit, & quand il se vit proche d'elle, il l'examina de si près, qu'il connut sa véritable situation; c'est-à-dire, qu'elle dormoit d'un tres-profond sommeil. Chacun augura bien de ce repos, excepté la femme de l'ami; parce qu'elle n'y trouvoit pas son compte, en ce que les choses se tournant à bien, elle n'auroit plus tant de sujet de crier contre Rianor. Elle fut obligée de convenir que Citarine dormoit. Alors la principale occupation fut de prendre des mesures pour la porter dans son lit sans l'éveiller. Chacun y-mit du sien, & enfin on en vint heureusement à bout. Voila donc cette pauvre femme dans son lit dormant tranquillement, ainsi qu'elle avoit accoutumé de faire avant que son mari eût miaulé mal-à-propos. Après que chacun eut raisonné en sa maniere sur ce qui s'étoit passé, & sur ce qu'on avoit lieu d'espérer ou de craindre, les conviez jugerent à propos de se retirer pour aller aussi prendre du repos. Ils se séparèrent de Rianor, & lui resta seul avec sa femme.

Je ne dirai point à present ce qui se passa entr'eux pendant cette nuit. Si le Lecteur souhaite le sçavoir, qu'il tâche, s'il lui plaît, de le deviner; car il n'est pas tems que je le dise. Bien-tôt on l'apprendra; & ainsi on aura satisfaction. J'avoüe qu'après avoir assuré, comme j'ai fait, que ce

que j'allois écrire étoit , pour ainsi dire , le préambule du tour que Maître Gonin avoit résolu de jouer aux bonnes gens de Varica , afin de les fortifier dans l'idée favorable qu'ils avoient du talent de Planospe pour la pratique de la Médecine , j'avoüe , dis-je , qu'il est difficile de comprendre en quoi l'extravagance de Citarine y pouvoit contribuer. Si l'on ne le comprend pas , on ne sera pas pour cela répréhensible , puisqu'il est si difficile de le développer. Mais s'il arrive que quelqu'un le comprenne , quelle gloire pour lui d'avoir fait cette découverte ! En attendant l'un ou l'autre , je vais retrouver Rianor & Citarine , pour reprendre leur histoire , à commencer par le matin.

Les trois personnes que Citarine avoit si bien & si mal régälées ; si bien , par la bonne chere qu'elle leur avoit faite ; si mal , par l'inquietude qu'elle leur avoit causée ; ces trois personnes , dis-je , ne manquerent pas dès le matin de lui aller faire une visite , pour sçavoir des nouvelles de son état. Elle étoit encore au lit. Rianor leur rendit compte de tout ce qui s'étoit passé , les assurant qu'elle n'avoit eu aucune agitation ; que son sommeil venoit de cesser depuis environ une heure : mais qu'il n'en avoit pû tirer une seule parole : qu'elle étoit dans une mélancholie profonde ,

ayant un regard fixe qu'elle ne détournait, ce sembloit, qu'avec peine d'un objet, quand elle avoit commencé de le regarder. Chacun raisonna, comme ci-devant, à sa manière, sur ces circonstances. Rianor parut beaucoup plus triste qu'auparavant : peut-être étoit-ce afin de ne plus soutenir des mercuriales semblables à celles que la femme de son ami lui avoit faites. Le frère de Citarine s'approcha d'elle, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Il en eut un regard, mais non une réponse à sa question. L'amie qui se croyoit beaucoup plus habile que les autres pour faire rentrer cette pauvre égarée dans son bon sens, lui fit plusieurs raisonnemens à perte d'haleine pour lui prouver combien il lui étoit honteux de vouloir s'obstiner à ne rien dire ; & comme elle ne douta point qu'elle ne fût écoutée ; parce que l'autre la regardoit assez attentivement, elle lui fit une description pathétique de toutes les folies qu'elle avoit faites pendant une partie de la nuit : & tout cela paroles perduës ; car Citarine ne marqua être touchée en aucune manière de toutes ces descriptions & représentations. On pouvoit même raisonnablement douter qu'elle y eût prêté l'oreille. La discoureuse ne s'en tint pourtant pas là ; elle appella Rianor, & le présentant à sa femme : " regardez bien, ma chère amie

cet homme-là , lui dit-elle , ne connois-
sez-vous pas que c'est vôt're mari , celui
qui vous fit hier tant de peur , quand il
miaula ? De bonne foi , le prendriez-
vous à présent pour un chat ? „ A peine
eût-elle prononcé ce dernier mot , que Ci-
tarine retomba dans ses agitations , s'en-
fonça dans son lit , où elle recommençoit
ses cris aigres , aussi-tôt qu'on s'approchoit
d'elle & qu'on faisoit quelque mouvement
pour la retirer de sa cachette. Rianor prit
alors occasion du babil de la femme de son
ami , pour lui rendre ce qu'elle lui avoit
prêté , je veux dire , pour lui faire à son
tour , des réprimandes sur son indiscre-
tion. Elle ne demeura pas sans réplique.
L'altercation dura quelque tems ; & enfin
il jugea qu'il feroit mieux de se taire , pré-
voyant que la dispute ne finiroit point ,
s'il prétendoit lui tenir tête , parce qu'il
n'auroit pas le dernier. Pour finir la tra-
casserie , & pour se raccommo'der avec elle ,
il lui demanda conseil sur ce qu'il devoit
faire. Cette confiance la radoucit beau-
coup , puisqu'elle y trouvoit , ou plutôt
s'imaginait y trouver une marque d'estime
qu'on avoit pour son esprit , & de la dis-
position où l'on étoit de ne la pas contra-
rier. Elle en fut si touchée , que par une
abondance de justice qu'elle daigna bien se
rendre à elle-même , elle lui avoua qu'elle

avoit eu tort de rappeler le passé , & qu'il étoit d'une grande conséquence de ne point prononcer le mot de chat en présence de sa femme , avant qu'elle fût revenue de ses transports. Rianor & les autres convinrent qu'elle avoit raison , & qu'en effet le plus sûr étoit de ne point prononcer ce mot , qui n'étoit capable que de renouveler les idées qui lui avoient détraqué l'esprit. Il fut donc décidé qu'on prendroit avec exactitude ce ménagement. Rianor voyant que ses amis alloient sortir pour vâquer à leurs affaires , les remercia de leurs bontez & de leurs soins , & ensuite les pria instamment de ne rien dire à personne du malheur de sa femme. Tous le promirent ; sur tout la femme de son ami l'assura qu'elle garderoit inviolablement le secret là-dessus. Je ne doute point qu'elle n'en eût véritablement l'intention : mais sa langue s'échappa , comme on va voir , presque aussitôt qu'elle se fut engagée à se retenir très-étroitement resserrée.

Rianor sortit l'après-dînée pour voir quelques uns de ses amis qu'il n'avoit pas encore informez de son retour. Le premier à qui il rendit visite , le reçût fort tristement : ce qui l'étonna beaucoup , en ce qu'il ne sçavoit à quoi attribuer un abord si sombre , & qu'il s'attendoit à une réception qui marquât de la joye au lieu de

de tristesse. Il sçût bien-tôt pourquoi on ne répondoit pas à son attente ; car après quelques discours de cérémonie , son ami lui fit un compliment de condoléance sur le malheur qui étoit arrivé à sa femme : de sorte qu'il témoigna être aussi instruit de toutes les circonstances de cet accident , que Rianor même. Celui-ci le voyant si sçavant , ne jugea pas à propos de se mettre sur la négative ; il lui avoua tout , & le pria ensuite de lui apprendre qui l'avoit prévenu , en lui disant une chose qu'il auroit souhaité dire lui-même avant tout autre. L'ami lui répondit que c'étoit une de ses amies (c'est-à-dire cette femme qui l'avoit assuré qu'elle lui garderoit inviolablement le secret.) Je croi , ajouta-t'il " qu'elle n'a pas prétendu que ce fût une " chose que vous eussiez intention de ca- " cher ; car il me paroît qu'elle en a fait " part à tous ceux qu'elle a vûs depuis le " matin. Je puis vous assurer que vos in- " terêts & ceux de vôtre femme lui sont " fort chers ; difficilement pourriez-vous " comprendre combien elle est sensible au " chagrin que cet accident vous donne. " C'est assurément un bon cœur que cette " femme-là , & qui aime bien , quand elle " aime. „ Rianor en marqua de la reconnaissance ; mais il sçavoit bien que juger du zèle de cette causeuse. Il vit encore

quelques gens qui le complimenterent à peu près de la même sorte; enfin s'en retournant chez lui, il connut que son secret se promenoit par la ville, puisqu'il fut réduit à entendre quelques enfans qui, quand il passoit, miauloient pour se divertir de lui.

Citarine étoit cependant en présence de ceux qui l'alloient voir, toujours taciturne; jamais elle ne parloit. Elle ne s'agitoit plus comme elle avoit fait dans les commencemens, parce que son mari avoit si bien pris ses précautions, que tous ceux qui la visitoient ne parloient point devant elle, ni de chat, ni de chatte, ni de minon ou de minette, ni de matou. Il lui procuroit le plus de compagnies qu'il pouvoit, dans l'espérance, disoit-il, qu'à la fin avec le tems & avec le secours de différentes personnes, dont les entretiens seroient gais & enjouez, elle sortiroit peut-être de l'espece de léthargie où elle sembloit être. Tout cela ne produisoit point de changement.

Un jour il pria à dîner chez lui six personnes de ses plus intimes amis & amies, entre lesquelles se trouverent les mêmes qui avoient été les premiers témoins du dérangement de l'esprit de sa femme. Étant tous à table avec elle, (car elle hûyoit, mangeoit & faisoit plusieurs au-

tres fonctions à son ordinaire) après plusieurs discours sur différentes matieres , selon l'usage de la table , un des convives se mit à commencer le recit d'une histoire qu'il assura d'abord devoir bien divertir. Cet homme la fit si longue , qu'elle devint ennuyeuse plutôt que réjouissante. Rianor qui n'y trouva point du tout le mot pour rire , ainsi que cet homme l'avoit promis , & qui étoit dans l'habitude d'agir avec lui sans façons , lui dit franchement que la promesse qu'il avoit faite , étoit la montagne qui avoit enfanté une souris. Dans ce moment , la langue de Citarine se délia , la parole lui revint. " Hélas ! dit-elle , je suis une souris , mais " ma mere ne ressembloit à rien moins " qu'à une montagne , puisqu'elle n'étoit " pas plus grosse que moi. „ A ce discours , ceux qui composoient l'assemblée , se regarderent les uns les autres avec surprise. Puis l'examinant , ils remarquerent quelque agitation en elle. Quelqu'un s'étant mis à rire , elle lui dit avec émotion , pourquoi rire ? est-ce que vous ne me " croyez pas , quand je vous dis que ma " mere n'étoit pas plus grosse que moi ? " Que ne vit-elle encore , afin que je vous " le pûsse prouver en vous la montrant. " Hélas ! je l'aurois encore , si une traî- " nesse de sourisier ne l'avoit étranglée. "

Après avoir parlé de la sorte , elle continua de manger , non pas tout-à-fait comme nous mangeons , mais à la maniere des souris , c'est-à-dire , en grignotant & rongéant son pain & les autres mets qu'elle prenoit. On la regardoit avec admiration , sans rien dire ; le silence étoit si grand , qu'à propos de souris , on pouvoit dire qu'on auroit entendu une souris trotter. Enfin on connut la maladie de son esprit , on ne douta point qu'elle ne fût devenue hypocondriaque , & qu'elle ne s'imaginât être véritablement souris ; c'est pourquoi on ne fut plus surpris de ce que le mot de chat lui causoit tant de troubles & de frayeurs. Comme elle paroissoit avoir quelque disposition à vouloir écouter ce qu'on lui diroit , son frere lui demanda quelle raison elle avoit , qui l'engageât à se persuader qu'elle étoit souris. „ Belle demande ! répondit-elle. Vous „ qui êtes mon frere , quelle raison avez- „ vous , qui vous engage à vous persuader que vous êtes un rat ? Moi ! repliqua-t'il , je ne croi point du tout être „ un rat ; je prétends bien être un véritable homme ; que mon pere étoit un homme , son pere , un homme aussi. Si vous „ prétendez de vôtre côté , que je sois „ rat , apparamment c'est par plaisanterie „ que vous le voulez ainsi , c'est-à-dire ,

qu'à cause que je ne suis pas riche, vous me regardez comme un rat d'Eglise, non pas comme ces gens qui vivent dans l'abondance, & qu'on dit être heureux comme rats en paille. Patience, ma sœur, patience, je suis assez jeune, pour espérer de devenir plus à mon aise. Si Rianor votre mari qui a l'esprit si fourni d'intrigues, vouloit en employer quelque une pour me faire seulement parvenir à la qualité de rat de cave, je ne desespérerois pas de m'élever assez haut, pour jeter impunément le chat aux jambes des autres, & leur faire prendre un rat, quand ils oseroient m'attaquer.

Le mot de chat vint encore malheureusement troubler la tranquillité de Citarine. Elle se leva de table sur le champ, s'enfuit en trotant sous le lit. Son mari faisant semblant d'entrer dans son imagination extravagante, la retira, sans qu'elle fit résistance, parce qu'il l'appelloit sa souris, & qu'il l'assuroit que son frere convenoit qu'elle en étoit véritablement une; que s'il l'avoit contrariée, ce n'étoit que pour se divertir: que tous tant qu'ils étoient dans la chambre, ne la regardoient que comme une véritable souris; & qu'ainsi elle ne trouveroit plus de contradictions à cet égard. “ Est-ce que je ne suis pas un



„ rat moi-même ? ajouta-t'il. A la vérité,
„ des gens ont quelquefois voulu me per-
„ suader que je ne l'étois point, mais que
„ j'étois un homme, que je parlois, que
„ je raisonnois comme un homme, que
„ j'en avois la figure depuis les pieds jus-
„ qu'à la tête. Je les ai laissez dire,
„ sans me gendарmer contr'eux : ils ont
„ dit tout ce qu'il leur a plû, & je n'ai
„ pas laissé d'aller mon train de rat. Il
„ faut pourtant que vous & moi nous con-
„ venions d'une chose, c'est que nous som-
„ mes très-distinguez dans nôtre espece ;
„ & c'est justement cette distinction qui
„ nous attire ces discours, par lesquels
„ on prétend nous prouver que nous ne
„ sommes qu'en imagination ce que nous
„ sommes assurément en effet. Quant à
„ moi, je me reconnois pour rat ; je sçai
„ à n'en point douter, que j'en suis un :
„ mais je fais mes efforts pour ne point
„ vivre aussi misérablement que les rats
„ ordinaires. Il ne me plairoit point du
„ tout de prendre pour mon lit un mé-
„ chant trou plein d'ordures, d'admettre
„ pour ma nourriture, des grailions, du
„ pain moisi & des bouts de chandelle.
„ Je n'ai point été élevé dans ces vilai-
„ nies, & je ne suis point du tout d'hu-
„ meur à m'y réduire, quand même ma
„ vie en dépendroit. Vous êtes apparem-

ment dans les mêmes sentimens , ma-
chere souris. Nous avons toujours vécu
vous & moi aussi délicatement que ces
animaux qu'on appelle hommes & fem-
mes , & nous pouvons dire que nous ne
leur cédon's en rien pour ce qui regarde
le bon goût , tant par rapport au man-
ger , qu'aux autres necessitez , & même
aux commoditez de la vie. Ne quittons
point , je vous prie , une si agréable cou-
tume ; & ainsi , quelque chose qu'on
vous dise , n'allez point , comme il sem-
ble que vous voudriez faire , chercher
pour votre retraite des dessous d'armo-
ires , de chaises & de lits , afin de prou-
ver ce que vous êtes. Vous mériteriez une
vie malheureuse , & l'on se mocquerait
de vous. » Citarine devint toute autre
après ce discours. Elle entra dans une es-
pece de raison , & dit à la compagnie ,
que toute souris qu'elle étoit , elle ne cé-
deroit à personne en politesse & en sçavoir
vivre ; enfin elle parut égarée , gaye &
éveillée comme une potée de souris.

Tous ces gens qui venoient d'entendre
la remontrance que Rianor venoit de fai-
re à sa femme ne sçavoient que penser de
lui ; quelques-uns s'allèrent imaginer qu'il
étoit aussi fou qu'elle , tant son discours
leur avoit paru sérieux. Ils revinrent pour-
tant bien-tôt de leur erreur , quand ayant

trouvé moyen de l'entretenir en particulier , il leur apprit qu'il ne lui avoit parlé de la sorte que parce qu'il jugeoit que cette complaisance étoit nécessaire pour la rendre paisible , pour se faire écouter d'elle , pour attirer sa confiance , & ensuite la pouvoir guerir plus facilement de sa folie. Dans le tems qu'ils raisonnaient sur tous ces incidens ; une vieille Dame fort pieuse , & qui étoit des amies de Citarine, vint lui faire une visite. Nôtre visionnaire la reçût avec amitié , & lui parla d'un très-bon sens : ce qui ne doit pas paroître extraordinaire , car les hypocondriaques n'ont qu'une espece de folie qui ne s'étend pas sur toute leur conduite. Hors de cette folie , ils raisonnent comme ils faisoient avant que leur imagination fût blessée ; mais ils y reviennent aussi-tôt qu'on leur en donne la moindre occasion. Pour être bien instruit sur cette matiere, il ne faut que lire *le voyage forcé de Beccafort, hypocondriaque, qui s'imagine être indispensablement obligé de dire ou d'écrire, & qui dit ou écrit en effet tout ce qu'il pense des autres & de lui-même, sur quelque matiere que ce soit* : & cela , parce qu'il se croyoit le heros de la sincerité. La bonne Dame pieuse qui s'attendoit que Citarine feroit d'abord quelque extravagance , fut fort étonnée de l'entendre parler si judicieusement. On

croit même qu'elle eut quelque chagrin de voir qu'elle avoit préparé en vain une espece de beau sermon pour lui ôter sa fantaisie *souriciere*, & substituer en sa place des sentimens tels que sont ceux que doit avoir une femme raisonnable. Quand elle arriva, elle tenoit en sa main un livre de dévotion qu'on venoit de lui prêter. Citarine demanda à le voir, la Dame y consentit, l'autre parcourut quelques feüillets, & s'arrêta quelque tems à en lire un. Mais au lieu de continuer sa lecture, elle entre en inquietude, déchire à moitié l'endroit qu'elle lisoit, & jette le livre au nez de son amie. Celle-ci fort surprise de son procédé ramasse son livre & cherche des yeux nôtre hypocondriaque pour lui marquer son ressentiment, & la traiter avec l'indignité que méritoit l'insulte qu'elle venoit de lui faire. Elle ne la trouva point, car elle étoit passée dans une autre chambre, & avoit fermé la porte sur elle. Rianor employa tout son sçavoir dire pour appaiser la dévote irritée, il en vint un peu à bout, mais ce ne fut pas sans peine. Ensuite il prit le livre, examina le feüillet déchiré, afin d'y apprendre ce qui avoit si subitement changé l'esprit de sa femme. Il fut parfaitement instruit de ce qu'il souhaitoit sçavoir, quand il y lut cette belle moralité : *Trois*

fortes de pécheurs nous sont représentées par la souris en trois états. 1°. La souris dans son trou, mais prête d'en sortir, est l'image d'une ame qui sçait le danger qu'il y a de se perdre en s'exposant aux occasions, mais qui se flâte néanmoins que telle & telle ne lui sera pas dangereuse. 2°. La souris sous la patte du chat, nous représente l'ame exposée à l'occasion de pécher, & déjà ébranlée par la tentation. 3°. La souris dans la gueule du chat, nous marque l'ame qui a succombé au péché mortel. Après ce que je viens de rapporter de l'horreur que Citarine avoit pour le nom de chat, on ne doit pas trouver étrange de ce que la lecture qu'elle venoit de faire lui avoit donné tant d'agitation, puisqu'il y est parlé de souris sous la patte & dans la gueule de cet animal qu'elle paroïssoit tant redouter. Son mari expliqua à la Dame la raison qui lui avoit attiré de la part de sa femme l'insulte dont elle se plaignoit, & la pria de la lui pardonner, en lui remontrant qu'il n'y avoit que de l'égarement dans sa conduite, mais qu'on ne pouvoit pas l'accuser d'une malice criminelle, ni d'aucun véritable défaut de la considération qu'elle lui devoit. Cette femme parut se contenter d'une telle réparation. On remarqua pourtant quand elle sortit, qu'elle conservoit encore dans son esprit beaucoup d'aigreur. Le reste de

la compagnie prit quelque tems après congé de Rianor. Voila donc encore le rat resté seul avec la souris. Que dirent-ils étant ainsi seuls ? que firent-ils ? comment vécurent-ils ensemble ? C'est ce qu'on ne m'apprend point : parce qu'on sçait que ce qui va suivre le fera deviner aisément. Continuons donc de rapporter seulement ce qui se passa en présence de témoins, puisqu'on l'exige ainsi.

Citarine passa deux ou trois jours à faire différentes extravagances par rapport à sa vision , dont plusieurs gens étoient témoins. Sa maison ne vuidoit presque point, tant on lui rendoit de visites ; & presque toutes ces visites étoient excitées par la ridicule curiosité qu'on a d'ordinaire de voir les foux , parce qu'on y trouve quelque divertissement. Parmi ceux qui la venoient voir, il s'en trouva quelques-uns , qui après avoir remontré à Rianor qu'il étoit d'une grande conséquence pour son repos de ne laisser pas invéterer cette folie de sa femme , parce que , disoient-ils , plus elle durera , plus elle augmentera , & enfin pourra devenir tout-à-fait incurable , lui conseillèrent de la mettre entre les mains de quelque habile Médecin. Il leur témoigna qu'il goûtoit leur conseil , & qu'incessamment il alloit en faire usage : les uns lui nommèrent un Médecin , les

autres un autre , chacun assurant que le sien excelloit par dessus tous ceux de cette profession. Il y en eut qui lui proposerent Planospe , comme le plus profond dans la science de médecine , & comme le plus heureux dans sa pratique. (Pour heureux il l'étoit assurément , & c'étoit son bonheur qui faisoit toute la profondeur de sa science.) Rianor rejetta absolument ce dernier , après l'avoir traité d'ignorant & de charlatan. Quelques instances qu'on lui fit pour l'engager à s'en servir , il ne voulut point s'y rendre , & protesta qu'il ne lui confieroit point sa femme. Pour contenter donc les autres de ses amis qui lui avoient conseillé de consulter la médecine sur l'égarement de sa femme , il résolut de faire pour cela chez lui une assemblée de Médecins. Il en alla voir trois du nombre de ceux qui avoient le plus de réputation. Je tais leurs véritables noms (selon la loi que je me suis imposée de ne nommer personne de son vrai nom) & je leur donne ceux-ci en la place ; à sçavoir , Riaudin , Atrable & Chichet. Riaudin étoit d'une humeur fort enjouée , toujours monté sur le ton goguenard , prétendant qu'il n'y avoit rien de meilleur pour parvenir à la guérison des malades , que de badiner & rire avec eux. La meilleure raison qu'il pouvoit apporter , c'étoit d'avouer qu'il

aimoit naturellement à rire. Il en donnoit pourtant une autre ; c'est celle-ci. “ En réjouissant , disoit-il , les malades , on peut leur faire oublier le mal qui les afflige , & à force de l'oublier , il pourra arriver que le mal les oubliera aussi , & qu'il ira prendre parti ailleurs , parce que les voyant si gais , peut être se persuadera-t'il qu'il n'y fera pas bon pour lui. “ Je laisse à penser s'il y avoit bien des malades qui goûtaient ce raisonnement , & si en effet ils se trouvoient soulagez des ris de Riaudin. N'importe , il ne laissoit pas d'avoir des pratiques , assaisonnant ses gaillardises de quelques mots du métier , qu'il debitoit à ceux qui l'appeloient ; il en étoit du moins aussi bien reçu , que s'il avoit pleuré. Quant à Attrable , lors qu'il alloit voir ses malades , il montroit autant d'abattement & de tristesse , que s'il l'avoit été lui-même ; on auroit dit qu'il venoit pour assister à un convoi. Heureusement il parloit peu ; je dis heureusement , car s'il avoit parlé beaucoup , il auroit désespéré ceux qui avoient besoin de son secours , tant il mettoit toujours les choses au pis. Tout étoit mortel , selon lui , ou du moins tres-difficile à être préservé de la mort. Chicher gardoit un milieu entre les deux , il n'étoit ni trop gai , ni trop triste ; à cet égard il s'accommodoit au

tems & aux personnes : on lui attribué, & aux deux autres Médecins ; plusieurs raisonnemens bizarres ; que je me ferois un scrupule , comme d'une espece d'injustice , de rapporter icy ; parce que je ne puis croire que des gens comme ces trois Médecins , qui passioient pour avoir de l'habileté & de l'esprit , ayent poussé la manière extravagante de raisonner jusqu'à l'excès dont on donne un fort odieux détail. Ce qui me persuade encore qu'il y a de la passion & de la malignité dans ce qu'on en rapporte , c'est que l'on prendra occasion de la ridicule idée que l'on donne de ces trois Médecins , pour traiter de même & tous les Médecins ; & toute la Médecine. Hé quoi ! ne finira-t'on jamais ces sortes d'investives ; toujours des Médecins critiquez , censurez , taillez ! il n'y a si petit grimaud qui ne se mêle de leur donner un coup de plume ou un coup de langue ; & cela , parce que le Théâtre a retenti de ces satyres , & que je ne sçai combien de poësies en ont été lardées. A la verité il y a de l'abus dans cette profession , comme dans plusieurs autres , & même dans celles dont on ne peut abuser sans impieté & sans sacrilege : faudra-t'il pour cela s'en prendre à ceux qui bien loin d'avoir aucune part à ces abus , en ont peut-être plus d'horreur que ces censeurs étourdis & ces outrés satyriques ?

Quand Maître Gonin ayant pris querelle avec les deux freres Apothicaires , dont il est parlé dans le Chapitre sixième du premier Livre de cette Histoire , invectiva avec une espee de fureur contre la Pharmacie ; auroit-on raison , à cause de cet emportement , d'accuser tous les Apothicaires des fraudes & de l'ignorance dont il fit un détail ? Nous voyons assurément tous les jours le contraire , puisque s'il y en a de cette profession qui ayent ces défauts , ils doivent être en si petit nombre , que difficilement pourroit-on en indiquer quelqu'un. On peut dire même que la plupart sont en probité , en habileté & en sagesse de fidèles copies de Clunier & de Goubiche. Mais quittons ces réflexions , pour retourner à nos trois Médecins.

Rianor les pria donc de s'assembler chez lui , afin d'examiner l'égarement de sa femme , & de voir s'ils pourroient l'en tirer. Il leur dit en même tems , que de peur de l'allarmer , il étoit à propos qu'ils voulussent ne point passer à sa vûe pour Médecins ; parce qu'il pourroit arriver qu'elle ne voudroit , ni les voir , ni les écouter , si elle les prenoit pour tels. Ils consentirent à ce qu'il souhaitoit ; & il fut convenu , qu'il leur donneroit un repas , comme à des gens d'une nouvelle connoissance , qu'il avoit intérêt de ménager ; &

qu'il prioit encore pour ce régal, deux des amis de Citarine & des siens. On prit aussi des mesures pour donner à cette hypochondriaque quelque occasion qui la fit entrer dans l'accès de sa folie. Le tout étant arrangé de la sorte, & ensuite le jour destiné pour cette operation, étant arrivé, toute la compagnie conviée se trouva chez Rianor. On servit le repas, tous se mirent à table; & chacun commença & continua d'y faire son devoir. Citarine parut aussi enjouée, que si elle n'avoit eu aucun mal sur son compte; assurément, elle joua fort bien le rôle d'une souris distinguée de toutes les autres: car elle buvoit & mangeoit comme une véritable femme, ainsi qu'elle l'étoit. Si elle s'étoit toujours comportée de la sorte, les Médecins auroient été fort embarrassés pour connoître son mal. Ils n'allèrent pourtant pas s'imaginer qu'on leur eût imposé, ils connoissoient trop bien le caractère des hypochondriaques, pour croire qu'elle ne le fût pas, parce qu'alors elle ne paroïssoit point l'être. Enfin ils voulurent entrer en connoissance de ce qu'ils cherchoient, & ils jugerent que le tems du dessert étoit propre pour cela; parce que chacun ayant bu & mangé suffisamment, le trouble n'étoit d'aucune conséquence, s'il en arrivoit à cet égard. Ils agiterent

donc une question de physique , où chacun fit une grande dépense d'érudition , quoi qu'à dire vrai , & à considérer les gens qui les écoutoient , cette dépense fût fort inutile. Riaudin & Chichet s'échaufferent , ou plutôt parurent s'échauffer beaucoup pour soutenir leur opinion. A les voir , il sembloit qu'ils en viendroient bien-tôt aux coups de poings. Atrable , après les avoir écoulez quelque tems avec un grand flegme , se tourna du côté de Citarine qui étoit placée auprès de lui , & lui dit : " Nous avons là deux vaillans champions , quand il s'agit de doctrine : " je croi qu'ils remporteront chacun chez eux leur opinion , car ils sont trop bien ferrez , pour que l'un cede à l'autre ; & ainsi , c'est à bon chat bon rat. ,, Le mot de chat prononcé , Citarine entre en agitation (c'est ce que les Médecins demandoient. Atrable ne lui avoit parlé comme il venoit de faire , qu'afin de connoître son égarement.) Elle ronge & grignotte son pain , elle fait quelque mouvement pour se lever & s'aller comme on croyoit , fourrer sous quelque meuble. Mais Rianor pour la tranquilliser , se servit en partie , du discours que j'ai rapporté ci-devant , & qu'il lui avoit tenu à peu près en pareille occasion. Les Médecins firent ensuite plusieurs questions à leur malade : elle

répondit assez bien à quelques-unes ; quant aux autres , elle se contenta de faire des mines & des fingeries souricières. Après avoir examiné , autant qu'ils crurent qu'il étoit nécessaire , tous les symptômes de cette femme , ils prirent congé d'elle , & sous prétexte de communiquer quelque affaire à Rianor , ils se retirèrent avec lui dans une autre chambre , où ils discoururent en liberté du sujet qui les avoit amenez. Après un grand festin où l'on a bû amplement , on jase volontiers , c'est pourquoi la conversation fut fort longue. Quoi qu'on dise , que la vérité se trouve dans le vin , elle ne se trouva pourtant pas dans celui qu'ils avoient bû : car , ainsi qu'on verra dans peu , ils ne l'avoient point du tout attrapée. Enfin , quoi qu'il en soit , ils ne laissèrent pas d'ordonner , selon l'étendue de leur connoissance , des remedes , dont Rianor écrivit exactement l'ordonnance , afin de leur marquer combien il les approuvoit , & avec quelle précision il étoit résolu de les mettre en usage. Eux partis , il ne songea à ces remedes , que pour ne se servir d'aucun. Il avoit fait cette démarche de consultation pour deux raisons : la première , afin de contenter ceux qui la lui avoient conseillée , & qu'ainsi ils n'eussent à lui faire aucun reproche de négligence sur l'attention qu'il

devoit aux intérêts de sa femme. La seconde, qui étoit bien plus importante selon lui, c'est qu'en agissant de la sorte, il amenoit insensiblement son dessein au succès qu'il s'étoit proposé. La suite va incessamment développer ce que je n'explique pas à présent.

Les Médecins retournerent quelques jours après chez lui, pour sçavoir l'effet de leurs remèdes : il les assura, que, malgré son exactitude, ils n'avoient produit aucun changement, que sa femme n'étoit ni en meilleur ni en pire état, & pour les renvoyer avec honnêteté il leur protesta, que connoissant leur habileté & la droiture de leurs intentions, il n'appelleroit plus personne à son secours : parce que, puisqu'ils n'avoient pu réussir, il la jugeoit tout-à-fait incurable. Comme ils eurent la bonté de le croire, ils s'en allerent contens. Eux & leurs semblables ne doivent pas pourtant toujours ajouter foi quand on leur fait de ces sortes de protestations. Il arrive plus souvent qu'ils ne croient, que leurs remèdes ne produisent aucun effet, que parce qu'on n'en a pas fait assez de cas pour les mettre en usage. Quelquefois même, si après que l'on en est venu à la pratique, ils sont devenus pernicious, ce n'a été que parce qu'on y a fait des additions ou des retranchemens,

T A B L E.

Maître Gonin fait à Lucinor une remontrance artificieuse, pour l'engager à se défaire de Doriston. P. 113.

C H A P. III. *Maître Gonin entreprend de se faire aimer de Malnette, afin de la gagner & de la mettre dans ses intérêts. Ses manèges, pour persuader à cette fille qu'il l'aime. Après quelques façons, elle ajoute foi à ses discours, lui accorde son amour, & même devient tout à fait passionnée pour lui, & extrêmement jalouse. Il gagne aussi un Laquais de Lucinor; & enfin se sert de ce Laquais & de Malnette, pour jouer un très-mauvais tour à Doriston. Celui ci & Malnette sont chassés de la maison de Lucinor; & Maître Gonin y reste maître absolu.* P. 140.

C H A P. IV. *Continuation de la Morale de Maître Gonin. Des passions. Des amours de Maître Gonin. Portrait d'une fameuse Coquette; ses manèges, & la réputation qu'elle s'étoit faite. Avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maître.* p. 160.

C H A P. V. *Suite de l'Avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maître. Histoire d'un jeune Religieux.* p. 194.

C H A P. VI. *Suite de l'intrigue de Maître Gonin, de Planosse & de Bibion. Planosse fait le malade; inquiétude sur sa prétendue maladie. Discours d'une bonne femme; la réponse que Bibion y fait. Planosse est*

TABLE

obligé de ne plus faire le malade. On le fait Médecin malgré lui. Lettres de Plannasse & de Bibion à Maître Gonin, sur ce qui se passoit à Varica. Maître Gonin entreprend une nouvelle intrigue pour faciliter celle de ses associez : il fait pour cela connoissance avec un nommé Rianor. Caractere de Rianor & de Citarine, sa femme. Maître Gonin tire son nouvel ami d'une mauvaise affaire, afin de se servir de lui & de sa femme pour son dessein. Rianor, après avoir écrit à Citarine, part de Damoram, & arrive à Varica. p. 225.

CHAP. VII. Rianor étant arrivé à Varica, entre chez lui incognito, & fait à sa femme une frayeur qui la jette dans des convulsions étranges. Elle devient folle hypocondriaque. En quoi consistoit sa folie. Rianor prie une de ses amies, qui étoit présente aux extravagances de Citarine, de n'en rien dire à personne. Comment cette femme garda le secret. Les ménagemens qu'il falloit prendre avec Citarine pour ne lui point donner occasion de tomber dans son accèz de folie. On manque de prendre ces ménagemens, ce qui en arrive. Son mari la tranquillise un peu, en faisant semblant d'avoir les imaginations qu'elle a & discours qu'il lui fait là dessus. Elle insulte une femme dévote à l'occasion d'un livre. On conseille à Rianor de consulter des

T A B L E.

Médecins. Il en assemble trois chez lui. Caractère de ces Médecins. Contre l'injustice qu'on rend aux Médecins & aux Apothicaires. Quel fut le succès de l'assemblée des trois Médecins. Rianor prend résolution d'employer pour la guérison de Citarine un moyen qu'il avoit long-tems médité , & qui étoit le seul qui la pouvoit guérir.

P. 250.

Fin de la Table du second Livre.

34656756



